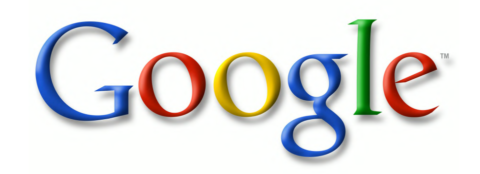
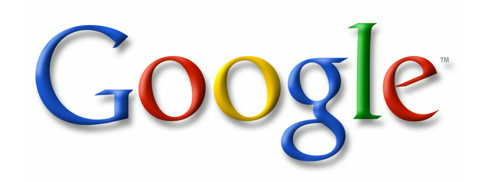





A 941,926


·L·O·R·R·A·I·N·E·
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
EL
W
·πάντα·ῥεῖ·

L'ART POÉTIQUE

DE

VAUQUELIN

DE LA FRESNAYE

Imp. de la Soc. de Typ. - Noizette, 8, r. Campagne-Première. Paris.

L'ART POÉTIQUE

DE

VAUQUELIN

DE LA FRESNAYE

OU L'ON PEUT REMARQUER LA PERFECTION
ET LE DÉFAUT
DES ANCIENNES ET DES MODERNES POÉSIES

TEXTE CONFORME A L'ÉDITION DE 1605

AVEC UNE NOTICE, UN COMMENTAIRE
UNE ÉTUDE SUR L'USAGE SYNTACTIQUE, LA MÉTRIQUE ET L'ORTHOGRAPHE
ET UN GLOSSAIRE

PAR

GEORGES PELLISSIER
Docteur ès lettres, Professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1885

PRÉFACE

L'Art poétique de Vauquelin de la Fresnaye, puplié pour la première fois en 1605, a été réédité depuis par M. Achille Genty (Paris, Poulet-Malassis, 1862), et par M. Julien Travers (Caen, Le Blanc-Hardel, 1869, t. I[er] des OEuvres complètes de Vauquelin).

Nous en donnons une édition nouvelle, d'après le texte de 1605, auquel nous ne nous sommes permis de faire subir aucun changement : c'est la première fois qu'il est fidèlement reproduit.

Cette édition est précédée d'une notice étendue ; elle est accompagnée d'un commentaire, pour lequel nous avons emprunté à M. Julien Travers quelques renseignements d'histoire ou de géographie locales ; elle est suivie d'une étude sur l'usage syntaxique, l'orthographe et la métrique de l'Art poétique.

Un glossaire renferme enfin, avec leur explication tous les mots tombés en désuétude ou devenus rares, et tous ceux dont le sens s'est modifié.

PREMIÈRE PARTIE

LES ARTS POÉTIQUES ANTÉRIEURS A VAUQUELIN

Aucune époque ne nous a laissé un plus grand nombre d'Arts poétiques que le XVIe siècle ; c'est que, dans aucune autre, notre poésie n'a éprouvé plus de vicissitudes. Le XVIe siècle, c'est à la fois la fin du moyen âge et le commencement de l'âge classique : il s'ouvre en pleine décadence, il s'achève en pleine Renaissance. Vauquelin de la Fresnaye, dont nous réimprimons la poétique, entreprit son œuvre capitale au moment où l'école de Ronsard avait atteint l'apogée de sa gloire en renouvelant la langue, la versification, les genres, la poésie elle-même, non pas seulement dans sa forme extérieure, mais jusque dans son essence. Cependant, on s'exposerait à ne pas justement apprécier la régénération poétique dont ce poème consacre l'accomplissement, si l'on n'en recherchait les origines les plus lointaines et comme les premiers symptômes en remontant jusqu'à ces années de barbarie érudite et de sénilité enfantine que marquent les noms de Crétin, de Molinet et de Meschinot. L'histoire de notre poésie au XVIe siècle paraît tout d'abord se diviser en deux périodes d'égale étendue, dont l'une se rattache au moyen âge, tandis que l'autre est signalée par une rupture éclatante et imprévue avec toute tradition domestique. Mais, sans contester que, si l'on veut assigner une

date précise à la renaissance poétique, celle de la *Défense et illustration,* publiée par J. du Bellay en 1550, ne se présente comme forcément à la pensée, il n'en est pas moins vrai que nous voyons apparaître de longues années auparavant les premiers indices du nouvel esprit qui transformera bientôt notre poésie. Ronsard hâta le mouvement, il ne le créa point. Le XVI[e] siècle s'étend depuis Crétin jusqu'à Malherbe, mais nulle part il n'y a comme une solution de continuité; tout se tient et s'enchaîne : de Fabri à Sibilet, de Sibilet à Pelletier, de Pelletier à Vauquelin, nous trouvons suite naturelle et progrès incessant. C'est ce qui nous impose la tâche de jeter d'abord un rapide coup d'œil sur les Arts poétiques antérieurs à celui que nous publions. Fabri nous fera connaître l'état de la poésie en un temps où la réforme littéraire porte seulement sur le vocabulaire et sur la syntaxe, que les mots et les constructions antiques, restaurés par les écumeurs de latin, viennent quelquefois enrichir, et plus souvent hérisser de barbarismes pédantesques ; Sibilet, disciple de Marot, nous montrera comment l'école dont il relève, tout en restant fidèle aux traditions gauloises, sait déjà puiser une inspiration nouvelle aux sources antiques ; Pelletier, disciple de Ronsard, nous représentera enfin cet âge héroïque de la Pléïade, qui, dès lors victorieuse et sûre de l'avenir, parcourt triomphalement la vaste carrière dont elle aperçoit déjà le terme, mais sans y avoir encore touché.

CHAPITRE PREMIER

LES ARTS POÉTIQUES DE FABRI ET DE GRACIEN DU PONT

Dans la première partie du XVIe siècle, la poésie française se rattache encore au moyen âge ; mais le moyen âge lui-même comprend deux périodes qu'il est nécessaire de distinguer : la plus ancienne avait été signalée par la grandeur héroïque des chansons de gestes, la vivacité et l'éclat du lyrisme provençal, la verve maligne et railleuse des fabliaux ; aussi, bien que les poèmes de cette époque ne puissent être comparés aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, on peut croire que, s'ils n'étaient pas d'assez bonne heure tombés dans l'oubli, les promoteurs de la Renaissance n'auraient jamais professé un tel mépris pour le génie gaulois, et que leur admiration si légitime des anciens eût été tempérée par le sentiment plus ou moins vif d'une poésie vraiment indigène. Mais, au commencement du XVIe siècle, on ne se souvient pas de nos vieux poètes : les chansons de gestes, que nul ne connaît plus, ont été remplacées par d'insipides romans d'aventures ; à ces brillantes productions du génie lyrique qui avaient jeté tant d'éclat sur nos deux langues, ont succédé je ne sais quels jeux de prestidigitation, indignes de la poésie : quant à la veine populaire de l'esprit gaulois, elle n'est point tarie sans doute ; mais comment trouver en elle de quoi soutenir et alimenter l'inspiration du vrai poète? Aussi ne faut-il pas s'étonner que les réformateurs du XVIe siècle, comparant avec la perfection de l'antiquité grecque et latine cette décadence du génie national, dont ils ne soupçonnaient même pas l'ancienne fécondité, répudient avec dédain toute tradition domes-

tique pour chercher en Grèce et à Rome des guides et des modèles

Ce qu'était notre poésie dans les premières années du XVI[e] siècle, nous pouvons nous en faire une idée exacte par la Poétique que Fabri publia en 1521 (1). Les classiques de Fabri sont Meschinot, Crétin et Molinet ; on les considérait alors comme de grands poètes : tout leur mérite consiste à éblouir le lecteur par des artifices puérils et raffinés ; ils croient avoir fait merveille quand ils ont donné à leurs pièces la forme d'un triangle ou d'une fourche ; ils s'évertuent à chercher les combinaisons de rimes les plus extravagantes et jouent avec les mots comme un jongleur avec ses billes.

Élevé à leur école, Fabri ne voit dans la poésie qu'un placage de syllabes, d'autant plus méritoire qu'il est plus compliqué. Nous laisserons de côté la première partie de son traité, consacrée tout entière à la rhétorique ; jusque dans la seconde, l'*orateur* et le grammairien occupent d'ailleurs une large place, et l'amphibologie, l'apocope, le pléonasme, le tautologie y hérissent leurs noms pédantesques. Quant à la poétique elle-même, elle consiste uniquement en formules et en recettes. Fabri commence par définir le vers ; il distingue la rime masculine de la rime féminine, et expose les règles de la césure, telles qu'on les observait de son temps, avant que Jean le Maire de Belges eût donné l'exemple de ne pas terminer le premier hémistiche par un *e* muet sans l'élider. Il décrit ensuite les divers genres que cultivent les versificateurs contemporains et auxquels notre poésie est alors réduite (2).

1. *Grant et vray art de pleine rhetorique* compilé et composé par tres expert, scientifique et vray orateur Pierre Fabri, en son vivant curé de Meray.

2. Lay, virelay, rondeau, chapellet, palinode, épilogue, refrain branlant, ballade, chant royal, servantois.

Parmi les formes de vers qu'avaient pratiquées nos anciens poètes, quelques-unes sont tombées en désuétude : l'alexandrin, qui avait fait si grande figure dans nos chansons de gestes, est appelé par Fabri une « antique manière de rithmer » ; les rimeurs du temps sont aussi incapables de manier le vers héroïque que de restaurer nos vieilles épopées, tombées depuis deux siècles dans un mortel oubli. Quant aux genres que la génération suivante empruntera à l'Italie contemporaine et à l'antiquité, il n'en est point encore question, et l'auteur de l'Art poétique, en 1521, les ignore complètement. Ainsi la poésie française laisse périr les monuments de son ancienne gloire, et, oublieuse du passé, elle n'a encore aucun pressentiment d'une rénovation prochaine : elle se passionne pour d'épineuses vétilles et s'embarrasse à plaisir dans les rets d'une versification ardue et puérile où le sentiment et la pensée n'ont plus rien à voir.

Fabri consacre la plus grande partie de sa Poétique à ces jeux de mots où se complaît la Muse des Crétin et des Molinet. « La plus noble et excellente rithme, affirme-t-il, se faict de termes équivoques »; et il part de là pour définir la rime entrelacée, la rime annexée, la rime rétrograde, etc. Ces tours de force où s'ingénient les poètes du temps, Fabri en donne la formule avec une gravité pédantesque, et c'est à peu près toute la matière de son ouvrage. Il le termine même en indiquant certaines figures de versification qui font du poète un peu moins encore qu'un arrangeur de syllabes : le *paronomeon*, par exemple, consiste à n'employer dans un vers que des mots dont la lettre initiale est la même.

Le traité de Fabri, dont l'analyse qui précède, si brève qu'elle soit, suffit à donner une exacte idée, nous fait connaître l'état de la poésie française avant toute renais-

sance. « Dans les poésies de Crétin, dit Pasquier (1), j'ai trouvé prou de rime et equivoque, les lisant, mais peu de raison. » Ces paroles peuvent s'appliquer à tous les poètes contemporains. Si le sens fait le plus souvent défaut à leurs vers, leur imagination même est frappée de stérilité. Au sommet du Parnasse, sur le bord des sources sacrées, s'est établie je ne sais quelle officine d'une versification laborieuse et vaine, d'où s'est vu bannir tout ce qu'il peut y avoir de libre et de généreux dans la poésie. C'est sous le nom de rimeurs que Fabri désigne encore les poètes; il convient admirablement à ces bateleurs de la rime dont tout l'art consiste dans une pure marqueterie.

La poésie française se dégagera bientôt de ces arguties. Pourtant l'Art poétique que Gracien du Pont publia en 1539 ne nous laisse encore pressentir aucun symptôme de réforme. Gracien était né à Toulouse et avait passé toute sa vie en province (2); c'est ce qui explique comment son ouvrage, malgré la date qu'il porte, se rattache à l'école de Crétin et de Molinet plutôt qu'à celle de la génération suivante. Bien plus, l'auteur renchérit encore sur Fabri ; il le reprend d'attacher tant de prix à la rime léonime simple et atteste qu' « il y a mainctz aultres termes et rithmes plus nobles, difficiles et superieures, comme coronees, retrogradees, etc. » Pour lui, toute *rithme* est d'autant plus belle qu'elle impose plus de gêne. Il recommande un certain nombre de formes que son devancier lui-même avait omises, les rimes concatenées, fratrisées, emperières, réciproques. En un mot, son Art poétique ne fait guère que reproduire celui de Fabri, mais non pas sans raffiner encore sur tant de raffinements.

On a souvent reproché à Ronsard d'avoir dédaigneu-

1. *Rech. de la France*, liv. VII, chap. XII.
2. Goujet, *Bibl. fr.*, t. XI, p. 184, sqq.

sement répudié toutes les anciennes traditions : le tableau de la poésie française que nous offrent les ouvrages de Fabri et de Gracien du Pont montre assez quelle est l'excuse des novateurs classiques. On peut blâmer ou railler l'audace parfois malheureuse de la Pléiade : si notre poésie était demeurée jusqu'au milieu du xvi[e] siècle dans un tel état de stérilité, comment Ronsard et ses disciples n'auraient-ils pas commencé par en faire table rase ?

Il est vrai, comme nous allons le voir, qu'elle se développera peu à peu, jusqu'à leur avènement. Déjà l'on peut découvrir quelque indice d'un futur progrès entre Fabri et Gracien. Ce dernier repousse toute nouveauté et s'indigne que « des poëtes mesprisent les dicts haulx styles et termes graves comme equivocques, coronez, etc., disantz estre chose fort contrainte » ; mais, de telles plaintes nous le montrent elles-mêmes, ces poètes commencent à se sentir gênés dans les formules de l'école qui reconnaît pour chefs les Crétin et les Meschinot ; et, quoique Gracien les appelle de « grossiers composeurs », il ne peut empêcher un réveil qui, dix ans plus tard, méritera le nom de Renaissance.

CHAPITRE II

L'ART POÉTIQUE DE THOMAS SIBILET ET LE *QUINTIL CENSEUR* DE CHARLES FONTAINE

Quelques années après que Gracien du Pont avait publié sa Poétique, Th. Sibilet en compose une qui témoigne d'un progrès sensible : l'imitation des Grecs et des Romains ouvre déjà à notre poésie comme de nouvelles sources. Fabri lui-même, il est vrai, et les poètes ses con-

temporains n'étaient pas sans connaître l'antiquité ; mais à cette époque, on ne tirait profit des anciens que pour les *écumer*, c'est-à-dire pour leur emprunter des vocables pédantesques et bigarrer la langue de barbarismes savants. Au contraire, du temps de Sibilet, c'est une rénovation féconde qui commence : la sève toujours vivace de l'antiquité grecque et latine va ranimer le tronc desséché de notre poésie.

Sans doute, dès les premières années du XVI[e] siècle, quelques rares écrivains, par des œuvres plus vivantes, semblaient annoncer déjà une ère nouvelle. Le plus célèbre d'entre eux, Jean le Maire de Belges, marque la transition entre l'école de Fabri et celle de Sibilet ; disciple de Molinet et de Crétin, il est aussi le maître de Marot, qui le compare à Homère (1). Mais, quelle qu'ait été l'influence de ce poète, auquel Ronsard lui-même dut beaucoup (2), c'est à une génération postérieure que se rapporte directement l'Art poétique de Sibilet : les représentants les plus connus en sont Héroët, Bouchet, Scève, Théod. de Bèze, Pontus de Thiard, Pasquier. La plupart ont vécu depuis les premières années du XVI[e] siècle jusqu'au triomphe de la Pléiade, et presque tous, après avoir dans leur jeune âge imité Molinet et Crétin, ont fini, dans leur vieillesse, par seconder l'œuvre de Ronsard. Nous rencontrons chez eux toutes les combinaisons de rimes et tous les jeux de mots que Fabri recommande avec tant de complaisance ; mais ces stériles billevesées ne forment au moins qu'une partie de leur œuvre ; ils ont déjà une idée plus haute et plus noble de la poésie, et l'on peut, à bien des égards, les considérer

1. .... Jean Lemaire, Belgeois
Qui eust l'esprit d'Homere le Gregeois.

2. Cf. du Bellay, *Défense*. — Pasquier, *Rech. de la Fr*, VII, 1.

comme les précurseurs de Ronsard. Scève, Bèze, Pelletier reçoivent ce nom même d'Étienne Pasquier (1) ; il dit que Pelletier avait voulu revêtir notre poésie de nouvelles couleurs et que sa tentative fut couronnée de succès ; que Scève fut le premier à ouvrir une carrière nouvelle et à tenter des voies inconnues. C'est au même Scève que du Bellay écrira bientôt ces vers :

Gentil esprit, ornement de la France,
Qui d'Apollon sainctement inspiré,
T'es le premier du peuple retiré
Loin du chemin tracé par ignorance.

Pontus de Thiard, qu'on a coutume de compter parmi les poètes de la Pléiade, avait déjà cherché, dès sa jeunesse, à renouveler la poésie. « J'ay mis peine, disait-il (2), d'embellir et hausser le stile de mes vers plus que n'estoit celuy des rimeurs qui m'avoient precedé. » En un mot, tous les poètes dont nous avons rappelé les noms pressentaient la renaissance de notre poésie et même la préparaient ; aussi Ronsard et ses disciples, si dédaigneux en général de leurs devanciers, les citent-ils souvent avec honneur comme leur ayant frayé la route.

Ce sont là les maîtres de Sibilet ; mais, parmi tous ceux qu'il propose comme modèles, nous en trouvons un qui mérite une place à part, Clément Marot. Malgré ce qu'il a de commun avec ses contemporains, Marot se distingue d'eux par le tour de son esprit tout gaulois ; ses qualités et ses défauts eux-mêmes lui font une physionomie particulière. Tandis que les autres poètes farcissent leurs moindres œuvres d'une érudition lourde et indigeste, il reste au contraire fidèle à la tradition domestique, et, quoique formé à l'art des vers par J. le Maire

1. *Rech. de la Fr.*, VII, 7.
2. Préface des *Erreurs amoureuses*.

et Scève, il n'a jamais renié Rutebeuf et Villon. On peut voir aisément ce qu'il doit à la culture latine ; sans compter Valère et Orose (1), il connaissait Ovide, Martial, Pétrone ; il traduisit même, avec deux livres des étamorphoses, la première églogue de Virgile et le chant nuptial de Catulle en l'honneur de Thétis et de Pélée. Mais pourtant Marot ne fut jamais un érudit et ne fit jamais grand cas de l'érudition ; il a en aversion toute obscurité comme tout pédantisme, et s'attache à défendre notre langue et notre poésie contre l'étalage des termes savants et du jargon prétentieux qui menaçaient d'étouffer les grâces légères et frêles de l'esprit gaulois. Te est le poète auquel se rattache directement Th. Sibilet et qu'il considère comme le classique par excellence.

Sibilet était né en 1517. Quoique exerçant la charge d'avocat au parlement, il s'adonna tout entier à la poésie et aux lettres ; très familier avec l'antiquité grecque et latine, il voyagea longtemps dans les divers pays de l'Europe et apprit la plupart des langues qu'on y parle. Pierre de l'Estoile, dont il fut l'ami, l'appelle dans ses mémoires (2) un honnête homme et un savant ; tous deux, à l'époque de la Ligue, furent jetés en prison par les chefs de ce parti, et Sibilet mourut peu après sa mise en liberté, l'an 1589. C'est là tout ce que nous savons de sa vie.

Son Art poétique paraît juste une année avant la *Défense* de du Bellay, et nous fait connaître l'état de la poésie française antérieurement à la Pléiade. Il se divise en deux livres : le premier expose les règles de la versi-

1. J'ay leu aussi le Romant de la Rose
Maistre en amour, et Valere, et Orose
Contant les faits des antiques Romains.

2. Liv. I, chap. VI.

fication et les diverses combinaisons de rimes; dans le second, Sibilet passe en revue les genres que cultivent les poètes de son temps.

Pour la constitution même du vers, il ne fait guère que répéter Fabri ; mais il donne les règles de la coupe féminine , et nous apprend que, méconnues de Marot dans sa jeunesse, elles sont maintenant observées par tous les bons poètes.

On sait avec quel empressement Scève, Héroët et leur école introduisaient chez nous les vocables grecs et latins : dans son quatrième chapitre, intitulé *De l'élocution poétique*, Sibilet conseille de procéder en ces emprunts avec beaucoup de réserve et de discrétion : lui-même trouvait les vers de Scève si obscurs qu'il avouait ne pas les comprendre. C'était bien là le sentiment de Marot ; et ce que son héritier direct, Mellin de Saint-Gelais, reprochera le plus vivement aux poètes de la Pléiade, ce sont les mots à peine francisés qu'eux aussi tireront parfois des langues antiques.

Dans son cinquième chapitre, Sibilet reconnaît neuf espèces de vers français « de tout nombre de syllabes, sauf de onze, de neuf et d'une. » D'après lui, le vers de huit pieds est pour nous ce que le mètre élégiaque était pour les Grecs ; celui de dix pieds, le plus usité de tous, correspond au mètre héroïque des anciens ; quant à l'alexandrin, il est rarement employé à cause de sa lourdeur. Au sonnet convient le décasyllabe. A la ballade, le décasyllabe ou l'octosyllabe ; mais le premier a plus de gravité et le second s'approprie surtout à des sujets légers et gais. La chanson amoureuse doit enfin être composée en mètres très courts, si l'on veut qu'elle se puisse chanter commodément.

Pour les rimes, Sibilet n'ajoute rien à Fabri. « La plus

elegante de toutes» est à ses yeux l'équivoque, « comme celle qui faict ceste union et resemblance plus egale et de ce plus poignante l'ouïe. » Bien plus, au dernier chapitre de sa Poétique, il indique tous les genres de vers que Fabri et Gracien du Pont avaient définis, les rimes fratrisées, annexées, concatenées, etc. Ces jeux de versification dans lesquels consistait, au commencement du xvi[e] siècle, notre poésie tout entière, et que n'avaient point encore répudiés les poètes de la génération suivante, Marot lui-même les cultiva dans sa jeunesse. Son disciple ne pouvait donc pas les passer sous silence : mais, tandis que Fabri y consacre la plus grande partie de sa Poétique, Sibilet les relègue tout à la fin comme quelque chose de purement accessoire ; il déclare d'ailleurs que ces « manieres de rithmer » sont « de vieille mode, » et que les poètes contemporains les ont abandonnées.

En effet, la plupart des genres que Fabri avait recommandés sont tombés en désuétude ou ont subi de sensibles modifications ; au contraire, il en est apparu d'autres que nous avons empruntés aux anciens et qui déjà fleurissent avec éclat.

De la ballade et du chant royal Sibilet ne dit rien qu'on ne trouve dans Fabri ; mais il nous apprend que « les poëtes les plus frians ont quitté les rondeaux à l'antiquité » ; de même pour les lays et virelays, tombés si bas dans l'estime des contemporains qu'il « les eust aisement laissez à declarer, s'il n'eust craint faire tort à l'antiquité, laquelle de ses rudesses et aspretez nous ayant faict entrer aux polisseures, doibt estre veneree de nous comme nostre mere et maistresse. » Ce genre avait été très rarement cultivé par les poètes du temps ; Marot l'avait abandonné dès sa première jeunesse.

Aux anciennes formes qui tombent dans l'oubli en succèdent d'autres sur lesquelles Fabri insiste longuement. Il parle d'abord de l'épigramme, où Marot avait montré tant de délicatesse et de grâce, puis du sonnet, que Mellin de Saint-Gelais avait tout récemment emprunté aux Italiens : d'après lui, ces deux genres traitent les mêmes sujets « fors que la matiere facetieuse est repugnante à la gravité du sonnet ».

L'ode aussi a sa place dans la Poétique de Sibilet. C'est lui qui le premier (1) en introduisit le nom dans notre langue ; cependant, dès l'année 1547, Pelletier composait des poèmes de ce genre, et Sibilet lui-même cite une chanson de Mellin qu'il ne craint pas de donner comme un modèle de l'ode. D'ailleurs, la seule ode qu'il connaisse, c'est celle qui exprime « les affections tristes ou joyeuses, craintives ou esperantes de l'amour ». Pindare et le genre pindarique sont encore ignorés.

Sibilet passe ensuite à l'épître et à l'élégie. Il y avait déjà longtemps que certains poètes avaient cultivé le genre élégiaque ; il nous suffit de citer entre autres le nom de Charles Fontaine qui, plusieurs années auparavant, composait sur la mort de sa sœur Catherine un poème où sa douleur s'exprime avec une sincérité touchante ; quant à Marot, ce n'est pas seulement dans l'épître, mais encore dans l'élégie qu'il était réputé comme le prince des poètes. Entre les deux genres, Sibilet trouve fort peu de différence : l'épître, dit-il, a dans son domaine tout ce qui peut faire le sujet d'une lettre; l'élégie ne comporte pas une aussi grande variété, elle est « triste et flebile, et traite singulierement les passions amoureuses ». Sans doute l'épître « peut le faire, mais elle garde sa forme de su-

1. Quoique Ronsard s'attribue « l'invention du mot comme de la chose ».

perscription et de souscription, et le style en est plus populaire ».

Dans son chapitre suivant, Sibilet s'occupe des bucoliques. Il connaît l'églogue « qui se faict de perpetuel fil d'oraison » ; il la recommande même, à condition « que les prosopopees entremeslees au fil supplissent l'interlocuteur ». Mais, à cette époque, les poètes avaient coutume d'introduire presque toujours des personnages dans la pastorale ; aussi Sibilet réunit-il sous le nom général de dialogues les bucoliques et tous les genres dramatiques. L'églogue était depuis longtemps connue de nos poètes : Crétin, Marguerite de Navarre, Jean Marot avaient composé des poèmes de ce genre : Salel et Clément Marot passaient pour y exceller. Aucun d'eux ne connaissait d'ailleurs la bucolique autrement que sous forme d'allégorie : dans maître Clément, c'est le berger Colin qui déplore la mort de la reine-mère ; dans Salel, ce sont deux mariniers, Merlin et Brodeau, qui se lamentent sur « le trespas de Mgr François de Valoys ». La définition que Sibilet donne de ce genre y convient parfaitement : tel qu'on le concevait alors, le poëme pastoral est un « dialogue entre bergers, traitans, sous propos et termes rustiques, morts de princes, calamités du temps, mutations de republiques, et telles choses sous allegorie claire. »

Voilà les nouveaux genres que nous trouvons dans Sibilet. L'épopée elle-même ne lui est point inconnue ; mais il n'en dit que peu de mots, et c'est à peine s'il fait quelque différence entre le Roman de la Rose et l'Iliade.

Dans un de ses derniers chapitres, il traite de la « version ou traduction », qui est considérée à cette époque comme une sorte de genre particulier. Il y a longtemps que nos poètes, sans abandonner les traditions domesti-

ques, ont pourtant essayé d'emprunter aux Grecs et aux Latins cette gravité et cette élévation à laquelle ils sentaient bien que n'atteignait pas notre langue : le meilleur moyen, c'était assurément de traduire les chefs-d'œuvre antiques. Dès 1511, Jean le Maire, dans ses *Illustrations des Gaules et singularitez de Troie*, avait imité sur le latin de Valla divers morceaux de l'Iliade. Héroët avait traduit l'Androgyne de Platon et l'Art d'aimer d'Ovide ; Salel, l'Hélène d'Euripide et les douze premiers livres de l'Iliade ; Pelletier, l'Art poétique d'Horace, les deux premiers livres de l'Odyssée, le premier chant des Géorgiques ; Octavien de Saint-Gelais, l'Odyssée et l'Énéide ; Marot enfin avait imité la première églogue de Virgile et l'épithalame de Catulle. Si, dans son Art poétique, Sibilet attache un grand prix à ce qu'il appelle la « Version », l'antiquité était déjà en tel honneur auprès de nos poètes qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner. « La version, dit-il, est aujourd'huy le poeme le plus frequent et mieux receu des estimez poetes et des doctes lecteurs, à cause que chacun d'eux estime grand œuvre rendre la pure et argentine invention des poetes doree et enrichie de nostre langue. » Lui-même, suivant l'exemple général, traduisit l'Iphigénie d'Euripide.

Malgré le peu d'années qui séparent Sibilet de Fabri, on voit que le caractère de la poésie s'est sensiblement modifié. Elle n'est plus un jeu d'esprit ingénieux et puéril. Sibilet va jusqu'à lui assigner une origine commune avec la Vertu : « L'une et l'autre, dit-il non sans quelque pedantisme, sont sorties de ce celeste et profond abysme qui est le sejour mesme de Dieu » (1). Au nom de rimeur qui convenait parfaitement à l'école des Crétin et des Molinet, succède dès maintenant celui de poète, que Clé-

1. Liv. I, chap. I.

ment Marot et quelques-uns de ses contemporains peuvent justement porter. Sibilet comprend qu'il faut régénérer l'inspiration poétique, et il s'associe avec zèle au mouvement qui entraînait le génie français vers l'imitation des anciens. Lui-même savait de l'antiquité tout ce que son temps lui en pouvait apprendre : dans son traité, il rappelle (1) que l'églogue est « grecque d'invention, latine d'usurpation, francoise d'imitation » ; que « la moralité represente en quelque chose la tragedie grecque et latine, singulierement en ce que elle traite faits graves et principaux », et que, « si la France s'estoit rangée à ce que la fin en fust tousjours triste, la moralité seroit tragedie ». Quant à la farce gauloise, il n'ignore pas combien elle est différente de la comédie antique, mais il la rapproche non sans raison des mimes romains (2). Après avoir donné quelques préceptes relatifs à l'épopée, il exhorte le poète à « se former au miroir d'Homere et Virgile ». Le culte des anciens se tournait déjà en vrai fanatisme ; non contents d'avoir renouvelé leurs genres, certains poètes voulaient leur emprunter encore leur système de versification. Sibilet blâme cette tentative (3) ; mais, chaque fois que l'imitation de l'antiquité peut se concilier avec les traditions de notre langue et de notre génie national, nul ne met plus de zèle que lui à la recommander. Dans son neuvième chapitre, s'adressant au poète : « Je desire en toy, dit-il, parfaicte connoissance des langues grecque et latine, car elles sont les deux forges d'ou nous tirons les pieces meilleures de nostre harnois. »

Sans doute, l'Art poétique de Sibilet n'anticipe point sur l'avènement de la Pléiade. Sa critique se borne encore,

1. Liv. II, chap. VIII.
2. V. Egger, l'*Hellénisme en France*, 14e leçon
3. Liv. II, chap. XV.

la plupart du temps, à de sèches formules, et il ne pénètre pas dans l'essence même de la poésie. Aussi bien est-il loin d'avoir une connaissance approfondie de l'antiquité ; c'est à peine s'il en sait assez des genres dramatiques de la Grèce et de Rome pour saisir entre eux et les nôtres une lointaine parenté ; ce qu'il dit du poème épique, dont Homère et Virgile lui fournissaient pourtant des exemples, est bien vague et bien insignifiant ; il ignore la Poétique d'Aristote ; il ne fait même pas mention d'Horace, que cependant il connaissait bien. Mais son ouvrage est celui d'un temps où notre poésie, si elle n'a pas encore pris un grand essor, s'efforce déjà de chercher autour d'elle des horizons où elle puisse essayer ses ailes. Sibilet se rallia plus tard à la Pléiade ; il n'y a là rien d'étonnant : les poètes qu'il tient pour ses maîtres avaient déjà commencé à restaurer les lettres françaises en ouvrant la carrière que le génie de Ronsard allait parcourir avec tant d'audace.

Un an après que Th. Sibilet avait publié son Art poétique, du Bellay fit paraître la *Défense et illustration de la langue française* où il trace le programme que les novateurs vont remplir : la réforme poétique, qui s'annonçait déjà comme l'aube d'une nouvelle ère, eut, dans cet ouvrage, et son manifeste et sa première formule. Nous retrouverons la *Défense* tout entière dans les Arts poétiques de Pelletier et de Vauquelin ; il nous suffit pour le moment d'en signaler la date comme une sorte de démarcation entre l'ancienne poésie et la nouvelle, non sans rappeler encore que bien souvent la Pléiade se contenta d'enregistrer et comme de consacrer les réformes accomplies par une génération antérieure.

Ronsard et ses disciples eurent bientôt fait d'établir leur domination. Cependant, il y eut d'abord quelques

résistances : le poète Ch. Fontaine, protestant au nom de ses maîtres, Marot et Saint-Gelais, lança, sous le nom du censeur Quintil, une espèce de pamphlet contre la *Défense*. Sans s'y astreindre à aucun ordre, il suit du Bellay pas à pas et note au passage toutes ses critiques. Il blâme des constructions qui lui paraissent insolites ; il censure certaines métaphores qu'il trouve dures et choquantes (1) ; il descend jusqu'aux plus petits détails et reprend même l'orthographe de quelques vocables (2). Laissons de côté ces minuties pour indiquer des griefs plus sérieux : ce que Fontaine reproche surtout à du Bellay, c'est d'introduire dans la langue des termes grecs, latins ou italiens (3) : « Est-ce là, dit-il, defense et illustration ou plus tost offense et denigration ? » Certes, les mots que du Bellay et ses amis empruntèrent à l'antiquité ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse accuser la nouvelle école d' « estranger » la poésie ; Fontaine lui-même veut qu'on dise *goulphe* et non *gouffre* à cause du type κόλπος, et le latin le préoccupe tellement qu'il reproche à du Bellay de faire *navire* du masculin. Avouons-le cependant, il a quelque raison de se plaindre que les novateurs semblent répudier la tradition populaire pour former de toutes pièces une langue savante, propre à la poésie.

Quant aux nouveaux genres, Fontaine accuse du Bellay de rompre brusquement avec le passé de notre poésie et de n'avoir qu'injures ou dédain pour les poètes antérieurs. « Tu accuses à grand tort et tres ingratement l'ignorance de nos majeurs, lesquels n'ont esté ne simples n'ignorans ny des choses ny des paroles. Guill. de Lauris, Jean de

1. *De sourcil stoïque*, etc.
2. *Deffence*, etc.
3. *Hiulque*, *buccinateur*, *aliene*, *molestie*, *rasserener*, *patrie*, *oblivieux*, *liquide*, *sinueux*, etc.

Meung, Guill. Alexis, le bon moine de l'Yre, Messire Nicolas Oresme, Alain Chartier, Villon, Meschinot et plusieurs autres n'ont pas moins bien escrit en la langue de leur temps que nous à present en la nostre. » Il se plaint que l'auteur de la *Défense* méprise l'épître ; au contraire il ne veut point de l'élégie (1), que du Bellay avait recommandée, parce que le seul effet en est d'attrister les lecteurs ; il prétend n'avoir aucun besoin de l'ode et se contenter de la chanson ; enfin il condamne le sonnet comme trop facile. « Vela, dit-il, une bonne poesie pour en mespriser toutes les autres excellentes françoises ! »

En effet, quoiqu'il reproche aux réformateurs de répudier les traditions gauloises et de rendre leur poésie et leur langue inaccessibles au vulgaire, Fontaine n'en réserve pas moins son admiration pour ce qu'il y avait dans nos anciens poètes de plus laborieux et de plus ardu. S'il estime Meschinot et ses contemporains, c'est surtout qu'ils s'exercent dans des genres plus compliqués ; les formes poétiques sont à ses yeux « d'autant plus belles que de difficile facture » : « excellence de vers et ligatures, nombreuse multiplication de cadences, unisonante et argute rentree, refrains et reprinses avec la majesté de la chose traictee, tesmoignent la magnificence et richesse de nostre langue et la noblesse et felicité des esprits françois ». C'est pour la même raison qu'il reproche à du Bellay de dédaigner les rimes équivoques. « Tu rejettes, dit-il, la plus exquise sorte de ryme que nous ayons, et en cecy tu blasmes taisiblement Meschinot, Molinet, Cretin et Marot. » Enfin il accuse les novateurs de répudier les anciens genres parce qu'ils se sentent incapables d'y réussir : « La difficulté des equivoques, dit-il à du Bellay, te les fait rejeter. »

1. C'est pourtant le genre où lui-même a le mieux réussi.

Fontaine doit être considéré comme le dernier représentant de notre vieille poésie, et c'est à ce titre que le *Quintil censeur* méritait de nous occuper. Au reste, sa critique acerbe ne produisit aucun effet : Ronsard et ses amis tiennent déjà les promesses de la *Défense*. En 1550 le chef de la Pléiade fait paraître son premier recueil d'odes: Mellin de Saint-Gelais, pour se moquer du nouveau poète, lut devant la cour une de ses pièces en la débitant d'un ton ridicule; mais Marguerite, la sœur de Henri II, qui se prononçait pour Ronsard comme sa tante s'était déclarée en faveur de Marot, lui arracha le volume des mains et relut les vers avec un tel accent que l'admiration succéda aussitôt à la risée. Dès lors, la jeune école triomphe: Mellin est réduit, dans l'intérêt de sa propre renommée, à se réconcilier avec le jeune vainqueur, et, lui cédant désormais la place, il se réfugie tristement dans les vers latins. Quant aux autres poètes de la vieille école, ou bien ils tombent, comme Fontaine lui-même, dans l'oubli le plus complet, ou bien ils font cause commune avec les réformateurs, comme Sibilet, dont nous avons déjà parlé, et Pelletier dont il nous faut maintenant examiner la Poétique. Rien ne légitime mieux la victoire de la Pléiade que de voir Fontaine se réclamer de Crétin, de Molinet et de Meschinot, et recommander encore à nos poètes les rimes équivoques comme le plus « excellent » genre de la poésie française.

CHAPITRE III

LES ARTS POÉTIQUES DE PELLETIER, DE RONSARD ET DE LAUDUN

Jacques Pelletier, nous l'avons dit, est un de ceux qui, longtemps avant la Pléiade, avaient déjà tenté de renouveler notre poésie. Il conseilla à du Bellay de composer des sonnets ; il fit imprimer les premiers essais lyriques de Ronsard ; si l'on en croyait Colletet (1), il aurait même été le créateur de l'ode française. Jurisconsulte, médecin, philosophe, mathématicien, il avait reçu entre tous les poètes contemporains le surnom de docte. Sans entrer ici dans des détails superflus (2), rappelons seulement que, si la première partie de sa carrière appartient à l'école poétique qui préparait dès lors la Renaissance, plus tard, après l'avènement de la Pléiade, il se rallia de bonne heure à la jeune et hardie génération dont Ronsard et du Bellay furent les chefs.

Son Art poétique, publié en 1555, se rattache directement à l'influence des novateurs. Il se divise en deux parties. Dans la première, Pelletier célèbre l'ancienneté et l'excellence de la poésie, traite « de la nature et de l'exercice », compare le poète à l'orateur, donne des règles pour la traduction et l'imitation, recommande aux jeunes écrivains de ne point dédaigner la langue nationale. Nous ne nous arrêtons pas sur ces chapitres du premier livre : c'est le développement de lieux communs où nous ne trouvons rien qui appartienne en propre à Pelletier.

1. *Vie des poètes françois.*
2. V. Goujet, *Bibl. fr.*, XII.— Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, IX.

Il s'occupe ensuite de la langue française et en traite longuement : depuis que la nouvelle école avait pris à tâche d'enrichir l'idiome domestique, on ne pouvait composer un Art poétique sans insister sur un point aussi important. Pelletier se contente de reproduire exactement les vues et les idées de Ronsard. Le chef de la Pléiade voulait former une langue poétique distincte de la prose : or, tous les procédés dont il avait usé, Pelletier les recommande à son tour. C'est d'abord l'emprunt de vocables aux langues antiques. « Un mot bien deduit du latin, dit-il, aura bonne grâce en lui donnant la teinture françoise. » Il semble même ne pas imiter sur ce point la sage réserve dont Ronsard lui avait donné l'exemple, quand il ajoute : « Je ne ferai difficulté d'user de *repulse*, combien que nous puissions dire *la repousse* plus françoisement ; mais l'un sera oratoire et l'autre poëtique. »

Pelletier approuve les épithètes composées que les novateurs avaient introduites dans notre langue, l'emploi des adjectifs « substantivés » (1) et pris adverbialement (2) ; il invite les poètes à remettre en usage les anciens vocables, et il en cite un qui, restauré par les contemporains, s'est conservé jusque dans notre usage actuel (3). De même pour les termes usités jadis dans nos divers dialectes et qui étaient tombés depuis en désuétude. « Nous prendrons, dit-il, les mots provençaux et gascons, et leur donnerons notre marque ; tout est françois, puisqu'ils sont du paîs du Roy. » Quant à la construction, Ronsard avait essayé de ramener notre langue à ses origines latines : Pelletier se plaint, à son exemple, qu'il n'y ait aucune liberté pour la place

1. *Le verd* pour *la verdure*.
2. Il marche *magnifique*.
3. *Heberger*.

des mots : « Qui voudroit, dit-il, essayer à remedier à un tel defaut, ce seroit un grand point. » En un mot, toutes les innovations dont la Pléiade avait pris l'initiative trouvent en lui un zélé défenseur, et il pousse si loin son culte pour l'antiquité, qu'il n'hésite point à admettre jusqu'aux comparatifs et aux superlatifs que certains poètes avaient empruntés aux Latins.

De la langue, Pelletier passe aux ornements poétiques. Il commence par donner quelques sages conseils sur l'emploi de la métaphore ; puis il traite « de la dignité des personnes » et imite d'Horace le tableau des âges. Quant à l'harmonie imitative, l'idée qu'il s'en fait le conduit à des procédés barbares et ridicules : s'appuyant sur l'autorité de Virgile, sans voir à quel point il en abuse, le poète se glorifie d'avoir rendu dans ses vers le chant du rossignol et imité l'éclat du tonnerre. « C'est, ajoute-t-il complaisamment, ce que les Grecs nomment hypotypose. » Il a beau se réclamer des anciens : de telles billevesées n'auraient fait que nous ramener à la poésie amphigourique du bon Crétin (1).

Pelletier consacre la seconde partie de son ouvrage à la poésie française en particulier. Pour les divers usages des différents mètres, il est, en général, d'accord avec Sibilet ; mais, en mémoire du distique grec, il recommande dans l'élégie le grand vers accouplé au décasyllabe. Employé seul, l'alexandrin est, suivant lui, le mètre propre au récit épique : sur ce point encore il exprime le sentiment de Ronsard, qui malheureusement devait changer d'avis ; il trouve le décasyllabe « trop court » pour soute-

1. Cf. dans les *Recherches de la France* le chapitre x du livre VII, intitulé : *Que notre langue Françoise n'est moins capable que la Latine de beaux traits Poétiques*. On y trouve beaucoup d'exemples de ces *hypotyposes* dans lesquelles Pasquier se pique d'avoir réussi.

nir la gravité d'un poème héroïque, et la *Franciade* ne lui donnera que trop raison.

Au sujet de la rime, Pelletier s'était déjà plaint de la tyrannie qu'elle exerce sur les poètes ; il remarquait du moins qu'elle les obligeait de « longtemps penser à bien faire » . Certains voulaient l'abolir ; il recommande au contraire une grande exactitude : lui-même prêchait d'exemple en rimant toujours avec une richesse devenue rare chez les disciples de Ronsard. Il observe avec raison que la suppression de la rime rapprocherait trop la poésie de la prose, dont les novateurs voulaient au contraire la distinguer plus que jamais. Quant aux vers scandés à la façon des Latins, Pelletier, sans les rejeter absolument, indique de sérieuses objections : « Il faudroit savoir observer la longue et brieve nature de nos syllabes et bien acouttrer la façon vulgaire d'orthographier, et oster ces concurrences de consonnes et ces lettres doubles que l'on met es syllabes brieves (1). » Il ne dit rien de l'alternance des rimes masculines et féminines, mais on trouve à la fin de sa Poétique quelques pièces de vers où pour la première fois il observe lui-même cette règle que Ronsard venait d'introduire dans notre versification.

Tout le reste de son ouvrage est consacré aux divers « genres d'escrire ». Beaucoup étaient déjà plus ou moins connus de Sibilet ; pour quelques-uns même, l'épître, l'élégie, l'épigramme, le sonnet, il n'ajoute rien à son devancier : d'autres viennent à peine d'être restaurés, et nous en trouvons chez lui soit la première mention, soit une notion un peu moins incomplète et moins vague.

Sibilet ne connaissait que l'odelette amoureuse ; Pelle-

1. V. sur cette question la Notice (2e Partie, chap. IV) et le Commentaire.

tier connaît tous les genres d'odes. D'après lui, le poème lyrique a pour matière « les dieux, demi-dieux, princes, amours, banquets, etc. ». « L'ode est escrite en divers styles suivant la matiere, sans que jamais, mesme pour les dieux, elle se hausse au style heroïque. » Les *couplets*, qui n'excèdent jamais dix vers, doivent être bien liés les uns aux autres, mais il faut que la *sentence* soit accomplie en chacun. — Sibilet savait à peine ce que c'est que le poème épique ; Pelletier est un peu plus avancé : il invite ceux qui veulent composer une épopée, — le seul genre qui, suivant lui, donne le vrai titre de poète, — à commencer d'un ton modeste, à introduire dans le tissu de leur poème des développements philosophiques, enfin à suspendre et à ménager l'intérêt. Il connaît nos anciens romans et ne les dédaigne point (1) ; mais le grand modèle de l'épopée est à ses yeux l'Énéide. — Quant aux genres dramatiques, Sibilet s'en était tenu à ceux du moyen âge. En 1555, la comédie et la tragédie antiques avaient été déjà restaurées ; aussi Pelletier essaie-t-il d'en faire la poétique. La comédie est « le miroir de la vie » ; il la divise sagement en trois parties : la proposition, le progrès, la catastrophe ; il remarque enfin que, s'il y avait, avant la réforme de Ronsard, un grand nombre de moralités, on ne trouvait en France aucune pièce qui eût la force comique. Jodelle avait déjà fait représenter son *Eugène* ; mais Pelletier semble oublier ou dédaigner cette comédie quand il ajoute : « C'est un genre qui est bien favorable et qui auroit bonne grâce si on le remettoit à son estat et dignité ancienne. » Du poème comique, il

1. Diray en passant qu'en quelques-uns d'iceux bien choisiz le poëte héroïque pourra trouver à faire son profit, comme sont les avantures des chevaliers, les amours, voyages, enchanteurs, combats et semblables choses.

passe à la tragédie, indique avec justesse la différence des deux genres au point de vue du style, des personnages, du dénouement, et termine en empruntant à Horace tout ce qui, dans l'épître aux Pisons, traite du chœur tragique.

Nous voyons par cette courte analyse quels progrès notre poésie a faits depuis Thomas Sibilet. Pelletier repousse avec dédain les anciens genres et se plaint vivement que les poètes, durant un si grand nombre de siècles, n'aient pas trouvé le moyen de s'ouvrir une autre carrière ; il s'étonne encore « combien longtemps notre poësie a esté languissante en barbarie jusques environ nostre aage », combien elle a été « sofistiquee en ballades, rondeaux, lays, virelays, triolets » ; pour lui, comme pour du Bellay, ces genres ne méritent pas d'autre nom que celui d'« espisseries ». Il est tellement épris de l'antiquité qu'il lui emprunte toujours ses modèles et presque toujours ses règles. Il ne connaît pas encore Aristote, mais il possède à fond l'Art poétique d'Horace et ne fait bien souvent que le traduire. Quoique Pelletier ait commencé par faire partie d'une école antérieure à la Pléiade, on ne trouve dans son ouvrage aucun précepte, aucune vue, qui ne le rattache à celle de Ronsard.

Ronsard lui-même, dix ans après Pelletier, composa un Abrégé d'art poétique. Nous y trouvons les mêmes conseils et les même règles sur la langue, l'usage des divers mètres, la rime, les principaux genres. Ce que cet ouvrage offre de nouveau, ce n'est pas dans les détails qu'il faut le chercher, mais dans l'idée générale que Ronsard se fait de la poésie. Nous avons affaire pour la première fois non pas à un érudit, rimeur lui-même par occasion, mais à un vrai poète. La figure de Ronsard domine toute la seconde moitié du XVI[e] siècle, et, si nous

ne pouvons lui donner ici la place qu'il mérite comme le grand initiateur de la Renaissance poétique, il nous faut du moins rendre hommage au « maître du chœur ». Pour Sibilet, la poésie, quelque auguste origine qu'il lui assigne, est surtout un art, je dirai presque un métier ; Pelletier n'en a pas une notion beaucoup plus élevée ; Ronsard est le premier qui en conçoive toute la grandeur, qui en fasse, non plus un délassement ingénieux ou une élaboration savante, mais la plus haute expression dont la pensée humaine se puisse revêtir. L'âme même de la poésie semble vivre en lui. Son opuscule n'a que quelques pages, et ne lui coûta, paraît-il, que le temps même de l'écrire ; mais certains passages suffisent pour montrer dans le chef de la Pléiade une hauteur de vues, une noblesse de sentiment, une dignité morale inconnues jusqu'à lui. C'est par là que nous frappe son Abrégé. Nous laissons de côté les menus préceptes et les formules que nous avons déjà trouvés dans Pelletier et que nous retrouverons encore dans Vauquelin, plus détaillés et plus complets ; mais ce qui manque absolument à Pelletier, ce dont Vauquelin lui-même ne nous rendra qu'un écho affaibli, c'est cette majesté de conception, ce profond amour du beau, cette idée si haute et si généreuse de la poésie, et, en même temps, cette simplicité d'accent si noble et si éloquente, qui font d'un aussi court ouvrage le monument le plus significatif de la régénération littéraire dont Ronsard lui-même avait donné le signal.

Quant aux deux préfaces de la *Franciade,* elles ne traitent guère que de l'épopée; nous y reviendrons tout à l'heure, en étudiant ce genre dans Vauquelin de la Fresnaye. Mais, avant d'aborder l'Art poétique de Vauquelin, nous devons examiner brièvement celui que Pierre de Laudun publia en 1598.

2.

Il se divise en cinq livres. Les deux premiers se rapportent entièrement à l'école de Crétin et de Molinet. Laudun y traite avec complaisance des anciens genres et des diverses rimes, telles que les avaient cultivées nos poètes dans la première partie du XVI[e] siècle. Quoiqu'il ne se dissimule pas que ces formes poétiques sont à jamais condamnées, on le prendrait, dans cette portion de son traité, pour un disciple de Sibilet ou même de Fabri plutôt que pour un contemporain de Ronsard et même de Malherbe. En 1598, deux ans avant le XVII[e] siècle. Laudun célèbre la rime équivoque comme « la plus excellente de toutes » et ne craint pas d'affirmer que, si les poètes l'ont délaissée, c'est uniquement parce qu'ils la trouvaient trop difficile. Mais, nous devons le dire, ce n'est vraiment pas l'auteur lui-même qui parle de la sorte; il ne fait guère, dans ces premiers chapitres, que transcrire la Poétique de Sibilet (1) comme il imitera plus loin celle de Pelletier et de Ronsard. « J'ay traité en ces livres, dit-il, les sortes et genres de poëmes qui sont contenus es autres Arts poëtiques et ay suivi leur style en ce que m'a semblé bon (2) ».

Les trois derniers livres s'occupent des genres empruntés à l'antiquité et de la langue poétique; mais nous n'y rencontrons rien que nous ne devions retrouver dans Vauquelin: le tout est d'ailleurs écrit avec plus d'aridité encore que de précision. Laudun se borne à dire quel est le mètre qui convient aux divers genres, et à indiquer la formule technique de chacun. Il accorde une importance excessive à l'acrostiche et à l'anagramme; il méconnaît le caractère du poème pastoral, qui n'est pour lui, comme

1. Cf. notamment ce qu'il dit de l'églogue et du blason; c'est une transcription littérale.

2. *Au lecteur*. Fin du liv. II.

pour Sibilet, qu'une pure allégorie; quant au poème héroïque, il n'en dit rien qui mérite l'attention. Ce qu'on peut remarquer dans son Art poétique, c'est que, malgré le respect trop souvent superstitieux qu'il professe pour Aristote et Horace, il lui arrive quelquefois de faire preuve d'indépendance. Citons notamment sa poétique de la tragédie : il ne s'y croit point obligé, comme tous ses contemporains, de limiter le nombre des personnages qui paraissent sur la scène, et réfute même avec une grande vigueur de sens la règle des vingt-quatre heures.

Quant à la langue poétique, si Laudun est disciple de la Pléiade, ce n'est pas sans faire des objections et des réserves. Il admet qu'on tire des mots du grec et du latin ou qu'on en crée pour les besoins de l'expression, mais il n'accepte que sous bénéfice d'inventaire cet héritage de provignements et d'adjectifs-adverbes que l'école de Ronsard transmettait à la génération suivante, et ne veut accueillir à aucun prix les termes dialectaux que la Pléiade avait restaurés (3). C'est par là qu'on reconnaît dans Pierre de Laudun le contemporain de Malherbe.

1. Liv. IV.

SECONDE PARTIE

L'ART POÉTIQUE DE VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

L'Art poétique de Vauquelin est, par la date de sa publication, postérieur à celui de Laudun ; mais il fut entrepris longtemps auparavant, et, si l'on peut le considérer à bien des égards comme une sorte de trait d'union entre la Pléiade et Malherbe, c'est que le goût sain et la verve tempérée du poète marquent, pour l'école de Ronsard, à laquelle il se rattache par les plus étroits liens, l'avènement d'une seconde génération moins hardie et moins puissante, mais plus rassise et, pour ainsi dire, assagie.

Jean Vauquelin de la Fresnaye naquit à la Fresnaye au Sauvage, ou plutôt à Falaise, en Normandie. Il nous donne lui-même la date de sa naissance : c'est cette année 1536 « que le grand roi François conquesta la Savoie ». Sa mère, restée veuve quand il avait à peine neuf ans, l'amena très jeune à Paris, et il y étudia les lettres antiques ainsi que les langues italienne et espagnole sous la direction de Buquet, de Muret et de Turnèbe. C'était justement l'époque où Ronsard, du Bellay et Baïf, formés par les mêmes maîtres, commençaient, en publiant leurs premières œuvres, à réaliser leur audacieux projet d'*illustrer* notre langue et notre poésie. Vauquelin partagea l'enthousiasme qu'avaient soulevé les novateurs, et dès lors sa vocation de poète était décidée. Mais les nécessités

de la vie le forçaient à faire choix d'une profession: à l'âge de dix-huit ans, il alla étudier le droit à Angers, et, de là, à Poitiers ; dans la première de ces villes, il suivit les leçons de Jacques Tahureau, et dans la seconde il lia amitié avec Scévole de Sainte-Marthe ; c'est assez dire que la poésie dut souvent faire tort à la procédure. Dans son Art poétique, il rappelle avec complaisance les années de sa jeunesse qu'il passa à Poitiers, sur les rives du Clain :

Au lieu de desmesler de nos Droits les debats,
Muses, pipez de vous, nous suivions vos ebats.

C'est là qu'il fit paraître, en 1555, *Les deus premiers livres des Foresteries*.(1). Ces poésies, qu'il avait écrites « au gazouil des fonteines » (2), étaient des sortes de pastorales dans le goût de l'époque. Vauquelin y prête aux bergers un style peu naturel ; mais on trouve aussi dans ce recueil toutes les promesses d'une imagination aimable et d'une sensibilité pénétrante. Il n'eut cependant que peu de succès, et c'est sans doute ce qui détermina Vauquelin à poursuivre ses études de droit, qu'il termina à Bourges, en 1559. Il revint alors à la Fresnaye et obtint la charge d'avocat du roi au bailliage de Caen. Un an après il épousa Anne de Bourgueville qu'il avait peut-être célébrée déjà dans ses *Foresteries* sous le nom de Myrtine. En 1563, il publie un discours, en vers de dix syllabes, intitulé : *Pour la Monarchie de ce royaume contre la division*. On sait quel était alors l'état de la France, que les guerres religieuses avaient commencé à désoler : Vauquelin montre dans ce poème un esprit de concorde et d'équitable modération dont nous trouvons au XVIe siècle bien peu d'exemples.

1. L'ouvrage ne fut pas continué.
2. *Sonnets divers*, XXV.

Le second recueil du poète, *les Idyllies*, tient toutes les promesses du premier ; on peut dire que, sans rompre complètement avec le caractère factice de la poésie pastorale, il y montre pourtant beaucoup plus de naturel et de vérité. Sans doute, ses Philanons et ses Philis ne sont pas plus des bergères que les Catins et lès Marions de ses devanciers ; mais les sentiments qu'il leur prête, et qui sont les siens, s'expriment avec une sincérité pleine de charme et parfois avec une véritable émotion. On y trouve quelque chose de l'églogue antique et comme une veine grecque : c'est souvent la même candeur et la même aménité, ce je ne sais quoi de naturellement aimable et riant qui est le caractère propre de Vauquelin.

Cependant, le poète payait de sa personne dans les guerres du temps. En 1574, nous le trouvons aux sièges de Domfront et de Saint-Lô, où il est commissaire des vivres. Il revient ensuite à Caen, et il y succède à son beau-père comme lieutenant général au bailliage ; bientôt il reçoit de Joyeuse l'intendance des côtes normandes.

C'est à ce moment qu'il conçoit la première idée de son Art poétique. Mais il abandonne ce projet à peine ébauché, quitte à le reprendre plus tard, pour travailler de préférence à son *Israëlide*, dont il ne nous reste qu'un fragment, et à ses Satires.

Vauquelin a le premier traité la satire comme une forme poétique distincte. Ses pièces de ce genre sont toutes morales : le poète fait la guerre aux ridicules et aux vices de son temps. Il arrive quelquefois qu'une sincère indignation fournisse à son âme honnête des accents vifs et énergiques ; d'habitude, il se contente de donner d'indulgentes leçons et s'abandonne à des causeries amicales et familières ; il hait tout pédantisme, il se complaît dans une simplicité débonnaire, mais non

sans de malicieux retours. On peut, à cet égard, le comparer à Horace qu'il imite ou traduit souvent : Vauquelin en a l'humeur facile et douce, le bon sens et l'aimable enjouement. Son style même, si inférieur qu'il puisse paraître à celui du poète latin, est moins diffus, moins lâche, moins négligé que dans les autres recueils.

Le poète, chez Vauquelin, ne fait qu'un avec l'homme et le citoyen. Si devant Saint-Lô il avait fait son devoir de soldat, on sait que dans les états de Blois, en 1588, ce fut un des rares députés qui eurent le courage de s'élever au-dessus des partis pour ne songer qu'au bien de la France. Cette haine des discordes civiles, ce vif sentiment de patriotisme, nous en trouvons souvent l'expression dans ses Sonnets, où ils lui inspirent des accents d'une généreuse éloquence.

Quand Henri IV eut rétabli la paix, Vauquelin fut nommé au siège présidial de Caen : il consacra ses dernières années aux devoirs de sa charge et à la révision de ses poésies dont il publia en 1605 (1) tout ce qu'il en voulait conserver (2). Il mourut deux ans après.

C'est vers 1574, avons-nous dit, que Vauquelin commença son Art poétique. A cette époque, l'œuvre de la Pléiade se trouvait accomplie : tous les anciens genres étaient restaurés, depuis l'ode, que Ronsard avait imitée de Pindare et d'Horace, jusqu'à l'épopée, dont il avait emprunté le cadre à Virgile. Le chef de la nouvelle école était au comble de la gloire ; les juges les plus éclairés regardaient la poésie française comme parvenue à la perfection, et ils ne craignaient pas d'égaler ou même de

1. Caen, Charles Macé.
2. L'Art poétique, les Satyres françoises, les Idillies, des Épigrames, des Épitaphes, des Sonnets.

préférer les œuvres des poètes contemporains à celles de l'antiquité : toutes les espérances qu'avaient conçues, vingt-cinq ans auparavant, quelques jeunes gens enthousiastes et audacieux paraissaient enfin réalisées et comme couronnées. Aucun moment ne pouvait être plus favorable pour composer un Art poétique qui consacrât et la gloire des réformateurs et les principes mêmes de la réforme.

Dès que Vauquelin eut conçu son projet, il en fit part à Desportes, avec lequel il était lié. Celui-ci, fort bien à la cour, recommanda son ami à Henri III, et c'est sur l'invitation expresse du roi que l'Art poétique fut entrepris :

> Et vous, ô mon grand Roy, soyez le deffendeur
> De l'ouvrage, duquel vous estes commandeur (1).

Les fonctions publiques, dont Vauquelin s'acquitta toujours avec un zèle méritoire, et les agitations incessantes des guerres civiles, auxquelles il fut forcé lui-même de prendre part, expliquent comment son poème resta si longtemps sur le métier. Il le quitta sans doute et le reprit bien des fois. En 1589, l'Art poétique n'était pas encore achevé. C'est seize ans après seulement qu'il fut publié.

Dès le début, Vauquelin indique le but qu'il s'est proposé :

> Sire, je conte ici les beaus enseignemens
> De l'art de Poësie, et quels commencemens
> Les Poëmes ont eu ; quels auteurs, quelle trace
> Il faut suivre, qui veut grimper dessus Parnasse (2).

Ces vers suffisent pour nous donner déjà une idée de l'ouvrage. Vauquelin fait l'histoire des diverses formes poétiques en ayant toujours soin de remonter jusqu'aux origines, et il expose les règles de chacune en cherchant

1. I, 17. V. encore III, 1147.
2. I, 1.

dans l'antiquité grecque et latine soit ses propres guides, soit les modèles qu'il recommande aux poètes contemporains.

Nous examinons dans notre travail en quoi et comment Vauquelin a profité de ses devanciers ; nous étudions sa Poétique des différents genres ; nous recherchons quelles notions il a de notre histoire littéraire, si mal connue non seulement du XVIᵉ siècle, mais encore de l'âge suivant ; nous déterminons ensuite sur quels points ce disciple de Ronsard se sépare de son maître ; enfin nous comparons son Art poétique avec celui de Boileau, et nous essayons de montrer que la doctrine classique y est déjà tout entière.

CHAPITRE PREMIER

CE QUE VAUQUELIN A EMPRUNTÉ A SES DEVANCIERS

Un trait distinctif de l'école poétique à laquelle appartient Vauquelin, c'est que, loin de prétendre à quelque nouveauté, elle se recommande toujours des anciens et ne fait jamais un pas sans s'appuyer sur eux. J. du Bellay, qui arbora le premier le drapeau de la réforme littéraire, invite les poètes à s'enrichir des dépouilles grecques et latines, et à tenter, fils des vieux Gaulois, l'assaut du Capitole. Comme du Bellay, Vauquelin, dès le début de son poème, se réclame de l'antiquité, c'est-à-dire d'Aristote et d'Horace ; s'il ajoute à leurs noms ceux de Minturne et de Vida, n'oublions pas que ces deux poètes étaient eux-mêmes les fidèles disciples des Grecs et des Romains.

..... Nos sçavans majeurs nous ont desja tracé
Un sentier qui de nous ne doit estre laissé.

Pour ce ensuivant les pas du fils de Nicomache,
Du harpeur de Calabre, et tout ce que remache
Vide, et Minturne après, j'ay cet œuvre apresté (1).

Les deux poètes italiens ne font, comme Vauquelin le dit, que remâcher les préceptes des anciens : c'est Aristote et Horace qui sont ses vrais et seuls maîtres. Nous ne nous arrêterons pas à la Poétique de Minturne, tombée bientôt dans un oubli profond et mérité; quant à Vida, dont l'ouvrage eut longtemps la réputation d'un chef-d'œuvre, il nous faut y insister d'autant plus que Vauquelin l'a parfois imité de fort près.

L'Art poétique de Vida, publié en 1527, se divise en trois livres. Dans le premier, l'auteur s'occupe de former le poète, de façonner son goût et son oreille, de le guider dans ses lectures; il recherche ensuite quel est le principe et l'essence même de la poésie. Le second a pour sujet l'invention et la disposition dans le poème épique, le seul genre dont traite Vida. Le troisième est consacré à l'élocution poétique.

Il y a dans le poète italien un assez grand nombre de morceaux qui prêtent à des rapprochements avec le poète français; mais ces ressemblances tiennent, la plupart du temps, à ce que l'un et l'autre imitent Horace : il suffit de citer comme exemple le passage où ils conseillent tous les deux au poète épique de prendre un ton modeste pour annoncer son sujet, et d'entraîner tout de suite les lecteurs au milieu des événements, comme si tout ce qui précède était connu. Cependant, en beaucoup d'autres endroits, on ne saurait douter que Vauquelin n'imite Vida. Au début du premier livre, l'invocation suivante :

Muses, s'il est permis d'enseigner l'Art des vers,
Et montrer d'Helicon les saints écrins ouvers..... (2).

1. I, 61.
2. I, 5.

rappelle de fort près celle par où débute aussi le poème de Vida:

Sit fas vestra mihi vulgare arcana per orbem,
Pierides, penitusque sacros recludere fontes (1).

Le tableau du genre épique que nous trouvons dans le premier livre de Vauquelin a emprunté quelques traits au poète italien. Les vers du second chant :

Et comme nous voyons beaucoup d'herbes plantees
D'un bon terroir en l'autre, et les greffes entees
Dessus un autre pied, derechef revenir,
Et de leur premier tronc perdre le souvenir :
Tout de mesme les traits, les phrases et la grace,
Prenant d'une autre langue en nostre langue place,
S'y joignent tellement qu'on diroit quelquefois,
Qu'un trait Latin ou Grec est naturel François (2).

reproduisent sans nul doute ce passage de Vida:

Ceu sata, mutatoque solo felicius olim
Cernimus ad cœlum translatas surgere plantas,
Poma quoque utilius sucos oblita priores
Proveniunt, etc... (3).

Vida avait comparé le veine capricieuse du poète avec le cours d'un fleuve :

Interdum et silvis frondes et fontibus humor
Desunt, nec victis semper cava flumina ripis
Plena fluunt, nec semper agros ver pingit apricos:
Sors eadem incertis contingit sæpe poetis (4).

Vauquelin imite cette comparaison dans les vers suivants :

Mais comme tu vois bien que tousjours verdoyantes
Les forests ne sont pas, ni les eaux ondoyantes :

1. I, 1.
2. II, 971.
3. III, 231.
4. II, 410.

Et que jusques aux bords Orne et Seine tousjours
N'emplissent regorgeant les rives de leurs cours :
Aussi foible est parfois la veine Poëtique (1).

Vida commence son troisième chant en invitant les jeunes poètes à prendre courage :

Ne te operé incepto deterreat ardua meta :
Audendum, puer, atque invicto pectore agendum.
Jam te Pierides summa en de rupe propinquum
Voce vocant, viridique ostentant fronde coronam.

Vauquelin s'est approprié ces vers pour en faire, lui aussi, le début de son troisième livre :

Jeunes, prenez courage, et que ce mont terrible
Qui du premier abord vous semble inaccessible,
Ne vous etonne point. Jeunesse, il faut oser,
Qui veut au haut du mur son enseigne poser.
A haute voix desja la Neuvaine cohorte
Vous gaigne, vous appelle et vous ouvre la porte...
Elle repand desja des paniers pleins d'œillets... (2)

Dans le même livre, Vauquelin emprunte encore à Vida une belle comparaison :

Comme le voyageur qui, d'un beau lac aproche,
En son bord se va mettre au coupeau d'une roche,
Là demeurant longtemps oisif en son repos,
Il n'a rien pour object que les vents et les flots :
Toutesfois les forests dedans l'onde vitree
Montrent de cent couleurs leur robe diapree :
Et l'ombre des maisons, des tours et des Chasteaux
Cette eau luy represente au cristal de ses eaux ;
Il s'esjouit de voir que l'onde luy raporte
Par un double plaisir ces forests en la sorte :
Tout ainsi le Poëte en ses vers ravira
Par divers passetemps celuy qui les lira,
Emerveillé de voir tant de choses si belles,
En ses vers repeignant les choses naturelles :

1. III, 427.
2. III, 7.

Et de voir son esprit de ce monde distrait,
Mirer d'un autre monde un autre beau portrait (1).

Le poète latin avait dit :

Ceu cum forte olim placidi liquidissima ponti
Æquora vicina spectat de rupe viator,
Tantum illi subjecta oculis est mobilis unda ;
Ille tamen silvas interquevirentia prata
Inspiciens miratur, aquæ quæ purior humor
Cuncta refert, captosque eludit imagine visus :
Non aliter vates nunc huc traducere mentes
Nunc illuc, animisque legentum apponere gaudet
Diversas rerum species, dum tædia vitat (2).

Si, dans tous ces passages, les emprunts sont bien visibles, Vauquelin n'en a guère fait d'autres à Vida : ses imitations se bornent, en somme, à quelques figures poétiques. C'est d'Horace et d'Aristote que notre poète a pris directement tout ce qui touche au fond même de la poésie et aux règles des divers genres.

Il est inutile d'insister sur ce que Vauquelin doit à Horace. A l'exception de quelques passages (3) qui ne pouvaient s'appliquer à notre poésie, l'épître aux Pisons, sans compter plusieurs morceaux des deux autres épîtres du second livre, a passé en entier dans son Art poétique. — Le premier chant contient tout le début d'Horace jusqu'au vers cent trente ; le second va du cent-trentième vers au deux-cent-quatre-vingtième ; le troisième comprend tout le reste. Aussi peut-on dire que le poème de Vauquelin est au fond une paraphrase de l'épître aux Pisons ; mais le poète y a ajouté, à mesure et chemin faisant, tous les conseils, tous les exemples que l'état de la poésie contemporaine ou son histoire antérieure pou-

1. III, 659.
2. III, 64.
3. Il n'y a pas, en tout, plus d'une dizaine de vers. V. le Commentaire.

vaient lui suggérer, et, de plus, il s'est servi d'Aristote dont la Poétique était connue en France depuis quelques années, pour donner comme fondement à son ouvrage une doctrine qui imposât le respect.

Aristote, dont l'autorité en matière de philosophie venait d'être fortement ébranlée, s'arrogeait peu à peu dans le domaine des lettres et de la poésie cette domination absolue qu'il garda pendant deux siècles. C'est Scaliger qui s'était le premier réclamé de lui dans sa Poétique; dès 1562, on trouve la trace de ses théories dans la préface que Jacques Grévin écrivit pour sa tragédie de *César :* elles s'imposent peu à peu et finissent par absorber en elles tout ce qu'il y avait de spontané dans la rénovation dont Ronsard avait donné le signal.

Jusque vers la dernière partie du XVI[e] siècle, Horace avait été le seul guide de nos poètes. Mais l'épître aux Pisons n'est point un Art poétique en forme ; l'auteur y procède sans ordre et s'abandonne librement aux détours d'une conversation familière. L'horreur de tout pédantisme et ce ton aimable, cette allure vive et capricieuse de la causerie, contribuent sans doute au charme de son poème ; mais le XVI[e] siècle sentait le besoin d'une discipline étroite et comme d'un guide infaillible auquel il pût se livrer en toute sécurité : c'est là justement ce qu'il devait trouver dans Aristote. Bien plus, les défauts mêmes du philosophe grec s'accommodaient parfaitement avec l'inexpérience de nos poètes. Aristote soumet à des règles rigoureuses tout ce qui dans la poésie relève de l'imagination et du sentiment ; son austère raison ne connaît aucun tempérament et ne veut laisser nulle part rien de vague et d'indécis. Quand il donne les règles de la tragédie, il la divise en six parties, ni plus ni moins ; il soumet le poème épique à une définition rigoureuse,

en détermine la forme suivant d'expresses conditions, en circonscrit l'étendue par des limites précises. Ces règles inexorables convenaient merveilleusement à l'inexpérience d'un temps où nos poètes, après avoir répudié les traditions des siècles antérieurs, s'essayaient à créer de toutes pièces une poésie nouvelle en prenant pour modèles des ouvrages qui remontaient à deux mille ans. Éblouis par les chefs-d'œuvre de l'antiquité, troublés par une telle variété de genres et de formes poétiques, ils n'auraient su où se prendre s'ils n'avaient trouvé un maître qui assurât leur courage, affermît leur jugement, et, non content d'offrir à leur esprit une méthode infaillible, mît encore sous leurs yeux comme une carte de la poésie aux compartiments bien distincts et rigoureusement limités. Voilà pourquoi ils s'assujettirent si aisément à Aristote ; celui-ci devint pour eux l'oracle même de l'antiquité, et ils s'habituèrent de plus en plus à voir en lui l'arbitre souverain et le suprême juge de toute œuvre poétique.

Vauquelin lui-même, quoiqu'il fasse quelquefois preuve d'indépendance, emprunte à Aristote non seulement ses définitions et ses règles pour les genres dont le philosophe grec avait traité, mais encore tout ce que l'on peut appeler sa philosophie littéraire.

Le traité d'Aristote ne s'occupe guère que de la tragédie et de l'épopée ; cependant Vauquelin s'approprie au moins la définition qu'il y trouvait du genre comique :

La Comedie est donc une Contrefaisance
D'un fait qu'on tient meschant par la commune usance :
Mais non pas si meschant, qu'à sa meschanceté
Un remede ne puisse estre bien aporté :
Comme quand un garçon une fille a ravie,
On peut en l'espousant luy racheter la vie (1).

1. III, 143.

Celle de la tragédie n'est qu'une traduction presque littérale :

Mais le sujet Tragic est un fait imité
De chose juste et grave, en ses vers limité :
Auquel on y doit voir de l'affreux, du terrible...
Du pitoyable aussi (1).

Le philosophe grec dit que le sujet de la tragédie a ordinairement pour limite une révolution de soleil : Vauquelin s'empare de cette formule, et l'applique avec rigueur non seulement à la tragédie, mais encore à la comédie (2).

Il reproduit le jugement d'Aristote sur le Margitès d'Homère :

Au Poëme Tragic se raporte et refere
Une Iliade en soy. Le Margite d'Homere
Respondoit au Comic ou des hommes moyens
(Comme des plus grand Rois) des humbles citoyens
Se voyoit la nature et la façon bourgeoise
Comme Heroïque escrite en sa langue Gregeoise (3).

C'est encore d'après le philosophe grec qu'il trace le caractère du héros épique :

Cela fait qu'un Homere ou Virgile ne fait
Qu'un homme soit tousjours ou vainqueur ou parfait, etc. (4).

Tout ce qui se rapporte enfin aux origines de la comédie et de la tragédie grecques, Vauquelin le tient soit d'Aristote, soit de ses commentateurs (5) : ils lui ont certainement appris comment, à l'époque des vendanges, un chœur célébrait Bacchus en dansant autour de l'autel, et

1. III, 153.
2. II, 257.
3. III, 175.
4. II, 289.
5. V. Egger, *l'Hellénisme en France*, leçon XIV[e].

par quelles évolutions successives ce dithyrambe primitif est devenu le drame d'Eschyle et de Sophocle.

Ces emprunts de détail ne suffisent pas à Vauquelin : il s'approprie encore le principe même auquel le philosophe grec ramenait la poésie tout entière. Ce principe n'est autre chose que l'instinct d'imitation : d'après Aristote, nous sommes naturellement enclins à imiter, soit les objets du monde extérieur, soit les images qui se produisent dans notre esprit ; de là dérivent, suivant lui, les formes diverses de l'art. Vauquelin traduit toute cette partie de la Poétique grecque où le philosophe, partant de cette vue, explique l'origine même de la poésie et la genèse des différents genres :

On void aussi que l'homme ayant dés la naissance
Le Nombre, l'Armonie et la Contrefaisance,
Trois points que le Poëte observe en tous ses vers,
Que de la sont venus tous les genres divers
Qu'on a de Poësie, etc. (1).

Un peu plus bas, il se réfère encore au même principe :

C'est un Art d'imiter, un Art de contrefaire
Que toute Poësie, ainsi que de pourtraire,
Et l'imitation est naturelle en nous..... (2).

et il continue en se contentant de traduire :

Et nous plaist en peinture une chose hideuse,
Qui seroit à la voir en essence facheuse.

Nous devons encore rapporter à la théorie générale d'Aristote ce morceau, déjà cité (3), dans lequel Vauquelin compare la poésie à un lac où se réfléchissent les forêts, les nuages et les édifices voisins de la rive. Cette philosophie poétique, on peut se demander s'il en avait bien pénétré le sens et la portée ; nous ne voyons pas com-

1. I, 119.
2. I, 187.
3. V. p. XL.

ment il met le reste de son poème en accord avec ces principes ; chez lui, ils sont plutôt la matière de développements imposants que la base d'une esthétique raisonnée ; du moins son Art poétique en emprunte par endroits un caractère d'élévation et de dignité qui peut faire illusion : ils forment comme un superbe portique derrière lequel se cache le désordre et l'incohérence de l'édifice.

On voit par ce qui précède combien Vauquelin doit aux anciens : il nous reste à rechercher de quelle manière il accommode tous ces emprunts à l'histoire et au génie particulier de notre poésie nationale.

Nous remarquons d'abord qu'il s'efforce toujours de donner à ses imitations un caractère et comme une couleur modernes : aux exemples d'Aristote et d'Horace, il en mêle d'autres qu'il tire de la vie contemporaine ou des monuments domestiques. Quand il a donné d'après le philosophe grec la définition du genre tragique, aux héros de la tragédie ancienne qu'avait cités son devancier, il ajoute le personnage tout moderne de Rodomont (1) ; comme exemples de poème en prose, il rappelle nos anciens romans (2) ; quand il reproduit les vues d'Aristote sur la péripétie dramatique, il trouve le moyen de citer quelques passages du *Roland furieux* (3) ; lorsqu'il traduit les vers où Horace nous montre l'importance de la composition, au lieu de cet artiste qui habitait près du cirque Emilien, c'est Renaudin, imager diligent, qu'il prend pour exemple (4) ; le poète latin réclame pour Virgile et Varius la faculté, donnée jadis à

1. III, 159.
2. II, 267.
3. III, 201.
4. I, 285.

Cécilius et à Plaute, d'introduire dans la langue des termes nouveaux : Vauquelin revendique pour Ronsard et Baïf une liberté dont avaient joui Scève et Pontus de Thiard (1). Il serait facile de multiplier ces rapprochements ; nous en avons assez dit pour montrer le soin que prend notre poète de s'approprier, au moins par un détail ou par un exemple, les fréquents emprunts qu'il a faits à ses devanciers.

Mais il n'y a guère là qu'une question de forme ; pour ce qui touche au fond même de son Art poétique, Vauquelin se laisse trop souvent séduire par ses guides jusqu'à méconnaître nos traditions domestiques et violenter notre génie national.

C'est ainsi qu'il ne sait pas toujours se défendre contre ses velléités inconscientes d'accommoder notre histoire littéraire à celle des Grecs ou des Romains. Sans doute, nous devons avouer que l'assimilation est parfois exacte ; quand il raconte l'histoire de notre ancienne comédie, s'il ne fait guère que traduire ce passage de l'épître aux Pisons :

Successit vetus his comœdia, etc.

on peut dire que les vers d'Horace sont parfaitement appropriés à l'origine et au progrès de notre poésie comique (2). En des cas analogues, nous n'avons qu'à louer Vauquelin ; mais les libres évolutions du génie littéraire dans l'Europe du moyen âge n'ont la plupart du temps rien à voir avec cette logique instinctive qui avait présidé au développement des lettres chez le peuple grec : c'est ce que ne sait pas notre poète, et, pour s'adresser à tous les contemporains, le reproche n'en est pas moins grave.

1. I, 333.
2. V. Egger, *op. cit.*

Quant aux règles, aux préceptes, aux vues générales sur la poésie et les divers genres poétiques, nous avons déjà vu que Vauquelin imite souvent Horace avec intelligence. Par exemple, tout le passage où, d'après le poète latin, il réclame le droit de créer des vocables nouveaux (1), s'applique fort bien à l'état de notre langue et à ses besoins. D'ailleurs il y a beaucoup de maximes et de conseils littéraires qui sont de tous les temps et de tous les pays, aussi justes, aussi topiques dans l'Art poétique de Vauquelin que dans l'épître aux Pisons. Mais, bien des fois aussi, notre poète semble céder au plaisir de traduire, sans s'inquiéter assez de savoir si ce qu'il emprunte est susceptible d'application domestique. Qu'il accuse les rimeurs de négliger leur barbe (2); qu'il se plaigne de l'éducation par trop positive que l'on donne à la jeunesse (3), — si rien ne pouvait l'engager à s'approprier ces boutades d'Horace, elles sont du moins sans importance et nous n'avons pas à nous y arrêter; mais nous trouvons chez Vauquelin bien des passages où l'imitation du poète latin se traduit par de singulières inconséquences : c'est ainsi qu'il traite du mètre iambique dans une Poétique française (4); c'est ainsi que, traduisant les vers de l'épître aux Pisons sur le drame satyrique, il se rappelle tout d'un coup les satires d'Horace lui-même, et confond deux genres absolument distincts, l'un tout grec et destiné à la scène, l'autre exclusivement romain et étranger au théâtre (5). Il faut avouer qu'on ne voit guère pourquoi le poète latin a introduit dans son Art poétique les Satyres de la scène

1. I, 315.
2. III, 378.
3. III, 561.
4. I, 623.
5. II, 679, *sqq*. V. Egger, *op. cit.*, XVIe leçon.

grecque ; mais rien justement ne montre mieux que cette inadvertance de Vauquelin combien la connaissance de l'antiquité au XVI[e] siècle était incertaine et confuse, et combien l'imitation des anciens offrait de périls à nos poètes.

Quant à Aristote, Vauquelin s'est quelquefois attaché à lui avec la même imprudence. C'était là un guide bien dangereux ; il ne semble pas se douter qu'il puisse jamais, chez un autre peuple ou dans un autre temps, naître une forme nouvelle de poésie, incompatible avec le caractère logique et historique du génie grec. Le philosophe avait observé avec soin les origines et les progrès successifs des genres divers qui s'étaient développés sur le sol hellénique, et son esprit systématique avait tiré de cet examen tout un code inflexible de formules. L'historien et le législateur de la poésie se confondent en lui, et voilà pourquoi, si certains principes de sa Poétique sont universels, la plupart des règles qu'il trace ne répondent qu'à des tendances ou à des nécessités purement nationales. Vauquelin devait donc prendre garde à ne pas se laisser entraîner par un tel guide jusqu'à méconnaître la nature et les traditions du génie français : c'est pourtant ce qui lui arrive en bien des cas, et nous aurons occasion de le montrer en étudiant dans un prochain chapitre les règles, trop souvent étroites, qu'il impose à certains genres poétiques, sans autre raison qu'un respect superstitieux pour l'autorité d'Aristote.

Il ne faut point s'en étonner dans un siècle où l'admiration de l'antiquité est devenue comme une sorte de religion : aussi, quoique Vauquelin montre rarement assez d'indépendance, il vaut mieux le louer de s'être quelquefois gardé contre les formules rigoureuses du philosophe grec et du poète latin, que le blâmer d'avoir

trop souvent assujetti le génie français à une discipline qui devait longtemps encore gêner son libre développement.

CHAPITRE II

LES GENRES POÉTIQUES RENOUVELÉS DES ANCIENS

Presque tous les genres poétiques qu'a cultivés la Pléiade sont renouvelés de l'antiquité ; tous ceux au contraire qui avaient été en honneur jusqu'au milieu du XVIe siècle ont été répudiés par Ronsard et ses disciples ; nous n'en excepterons que le sonnet, dont l'introduction dans notre poésie ne remonte pas d'ailleurs au delà de Marot. Ces anciennes formes du moyen âge, Vauquelin n'a garde de les oublier ; mais nous les retrouverons plus tard quand nous étudierons chez lui l'histoire de notre poésie : occupons-nous pour le moment de celles que la Pléiade avait empruntées directement aux Grecs et aux Latins. Nous ne suivrons pas le plan même du poème ; on peut dire qu'il n'en a point : Vauquelin le divise bien en trois livres, mais cette division ne correspond à nul ordre réel (1), et c'est pour procéder avec quelque méthode que nous n'en tenons aucun compte.

Le genre lyrique est le premier que la nouvelle école restaura d'après les anciens : dès l'année 1550, Ronsard publie des odes. Ce genre, on le sait, a toujours, chez tous les peuples, inauguré la poésie : l'impression que les spectacles de la nature font sur notre âme, un vif sentiment de joie, de douleur, d'enthousiasme, se traduisent au dehors par des accents lyriques qui, dès les époques les plus primitives, contiennent en germe l'ode

1. V. chap. v, p. CII.

tout entière. Mais celle de Ronsard, surtout au début, n'a rien de commun avec ces effusions soudaines et comme involontaires ; il la forme à l'imitation des anciens ; c'est l'ouvrage d'un art compliqué, d'une industrie laborieuse, où l'inspiration, qui y a sa part, est elle-même savante et réfléchie.

Dès les premiers siècles du moyen âge, un grand nombre de genres lyriques avaient fleuri sur notre sol ; mais, à l'époque de Ronsard, c'est à peine si l'on en connaissait les noms : pour restaurer l'ode, les nouveaux poètes se tournèrent vers l'antiquité, c'est-à-dire vers Horace et Pindare. Ils goûtèrent dans Horace le charme délicat et la grâce élégante, l'art patient et exquis, mais il n'y trouvèrent point une inspiration capable de les porter tout d'abord, comme c'était leur ambition intime, sur les cimes les plus élevées de la poésie. Quant à Pindare, jusqu'à l'édition des Aldes, publiée en 1513, il était resté inconnu à la France ; jusqu'à la seconde moitié du siècle, on ne voit pas que ses odes aient laissé la moindre trace chez nos poètes. Ce qui est certain, c'est qu'il est complètement ignoré de Marot. Marot est le dernier héritier du moyen âge : son génie aimable et gracieux, mais incapable d'élévation et de grandeur, ne pouvait soutenir le ton lyrique ; c'est ce que prouvent suffisamment sa traduction des Psaumes, si souvent faible et languissante, et ce chant en l'honneur du duc d'Enghien, vainqueur à Cérisoles, que Ronsard devait refaire en ode pindarique. Poète ingénieux et délicat, il n'avait pas en lui de quoi satisfaire aux aspirations généreuses et aux espérances peut-être téméraires de la nouvelle école.

Initié par Daurat aux odes de Pindare, Ronsard se crut de force à monter après lui sur le trépied lyrique :

quand, après les miévreries de Marot, après les Psaumes eux-mêmes, d'une inspiration si courte et comme essoufflée, le chef de la Pléiade publia son premier recueil, l'admiration universelle eut bientôt fait de lui un nouveau Pindare ; on y trouvait une élévation, une ampleur, une majesté encore inconnues et qu'on avait crues jusqu'alors incompatibles avec notre langue. La dignité du style, la splendeur des images, la largeur du rythme, justifiaient déjà cet enthousiasme pour les odes pindariques ; les défauts mêmes qui nous en rendent aujourd'hui la lecture pénible, c'est-à-dire l'abus des souvenirs antiques, l'obscurité et l'emphase, passaient pour autant de qualités : Pindare était si peu accessible, qu'on en aurait voulu à Ronsard de l'être trop.

C'est dans le premier livre de son Art poétique que Vauquelin traite de l'ode ; il commence par la définir, puis il donne les règles du genre :

L'Ode d'un grave pied, plus nombreuse et pressee
Aux dames et seigneurs par toy soit addressee :
De mots beaus et choisis tu la façonneras,
De mile belles fleurs tu la couronneras... etc. (1).

Vauquelin a pour les odes pindariques de Ronsard une vive admiration :

..... Depuis que Ronsard eut amené les modes
Du Tour et du Retour et du Repos des Odes,
Imitant la pavane ou du Roy le grand bal,
Le François n'eut depuis en Europe d'égal (2).

Sans doute, ces louanges passent la mesure, mais le poète est bien excusable. Ronsard avait assez de génie pour concevoir dans son âme ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime dans la poésie lyrique; s'il avait vécu en un autre temps, s'il avait trouvé une lan-

1. I, 651.
2. I, 687.

gue toute faite, assez populaire pour être comprise de tous, assez forte pour soutenir une inspiration élevée, nul doute que, dès le début, il n'eût porté notre poésie assez haut pour n'avoir plus à craindre les Malherbe et les Boileau de l'avenir. Cette langue même qu'il s'est créée, il ne s'y sent pas à l'aise ; l'instrument est souvent rebelle entre ses mains, et nous l'entendons bien des fois se plaindre de ce qu'il ne peut rendre à son gré la beauté idéale dont l'image, présente à son esprit, fait à la fois son ivresse et son désespoir. Or, ces frémissements d'une indignation généreuse trahissent l'âme d'un vrai poète. Bien plus, quoique Ronsard arrive rarement à remplir tout son cadre, il y a dans la structure même des odes, dans la succession régulière de ce que Vauquelin appelle le *tour* et le *retour*, dans la sonorité et l'éclat des mots, je ne sais quelle grandeur imposante, qui, sans regarder au delà de la forme extérieure, devait nécessairement provoquer l'admiration d'un public habitué aux « espisseries » de l'ancienne école et à la langue sèche et grêle de Marot.

Mais l'ode de Pindare, cette ode tout animée dont la strophe et l'antistrophe formaient pour ainsi dire les membres vivants, et qu'inspirait de son souffle le chœur antique, avait jadis emprunté à la célébration des héros et des dieux, à la pompe de cérémonies solennelles, à l'affluence même des spectateurs, un éclat et un mouvement que notre imagination peut à peine nous figurer. C'est pourquoi Horace, qui vivait dans une époque tout autre, Horace, dont les odes devaient être lues et non plus chantées, comme au temps de Pindare, et, pour ainsi dire, jouées, ne se hasarda jamais jusqu'à prendre en main la lyre du poète grec :

Pindarum quisquis studet æmulari, etc.

Ronsard n'eut pas la même prudence : il restaura l'ode pindarique dans sa forme extérieure, condamné par la force même des choses à un pastiche froid et sans vie.

Et pourtant cette tentative malheureuse était encore regardée comme son plus grand titre de gloire lorsque Henri Estienne, en 1554, publia pour la première fois le prétendu recueil d'Anacréon. Rien n'était plus propre à tempérer l'emphase pindarique que les odes de ce poète dont la grâce aimable et l'élégante familiarité faisaient un si frappant contraste avec le ton sibyllique du poète thébain. Anacréon clarifia le génie fumeux de Ronsard. « Au milieu de la jeune bande en plein départ, dit Sainte-Beuve (1), H. Estienne jeta brusquement comme une poignée d'abeilles, d'abeilles blondes et dorées dans le rayon, et plus d'un en fut heureusement piqué. » Par cette piqûre, s'il est permis de continuer la métaphore, s'écoula ce qu'il y avait de trop âcre dans la veine de Ronsard : le chef de la Pléiade se détourne de Pindare et s'abandonne librement à une inspiration moins contrainte qui lui vient, non plus de la tête, mais du cœur. Voici comment il s'exprime dans une pièce *A son laquais :*

Verse donc et reverse encor
Dedans cette grand coupe d'or;
Je vais boire à Henri Estienne
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre téienne, etc.

Et dans celle qu'il met en tête de l'Anacréon traduit par Belleau :

Mais loue qui voudra les replis recourbés
Les torrents de Pindare à nos yeux derobés,
Obscurs, rudes, fâcheux, et ces chansons connues

1. *Anacréon au* XVIe *siècle.*

Que je ne sais comment, par songes et par nues,
Que le peuple n'entend : le doux Anacreon
Me plaist, etc.

Plus jeune que Ronsard de quelques années, Vauquelin ne connut pas cette première effervescence toute pindaresque par laquelle avait d'abord passé le chef de la Pléiade : il préfère tout bellement Anacréon à Pindare. S'il admirait les premières odes de Ronsard, je ne sais quel secret instinct l'entraînait de préférence vers un genre plus accessible au commun des hommes, plus gracieux et plus riant :

Mais rien n'est si plaisant que la courte Odelette
Pleine de jeu d'amour, douce et mignardelette (1).

Ce n'est pas seulement dans son Art poétique qu'il fait un tel aveu : la plupart de ses recueils attestent cette sympathie intime ; il n'est aucun poète, parmi tous ceux du XVIe siècle, qui ait eu plus souvent, en dehors de toute imitation, quelque chose de la veine anacréontique. —Aux vers qui précèdent, il en ajoute d'autres dans lesquels il semble redouter et conjurer un retour de l'influence que le genre pindaresque avait exercée tout d'abord sur notre poésie :

Si tu veux du sçavoir philosophe y mesler,
Par la Muse il le faut à ton aide appeler...
Et non l'assujettir aux mots sentencieux
Sans qu'elle sente un peu son air capricieux (2).

Il a pour le poète grec un profond respect, mais ce respect même l'en éloigne : *major e longinquo reverentia;* il préfère

. . . . S'esjouir et rire
Et sur la Téienne et la Saphique lyre (3).

1. I, 667.
2. I, 669.
3. I, 695.

Il ne veut pas d'un art laborieux et contraint qui fait d'abord le supplice des poètes, et puis celui des lecteurs :

> C'est le but, c'est la fin des vers que resjouir :
> Les Muses autrement ne les veulent ouir (1).

Il sent peut-être par une secrète intuition que, quand bien même le génie de nos poètes imiterait plus ou moins heureusement la forme des odes pindariques, il n'est pas en leur pouvoir de restaurer ce milieu tout grec, tout mythologique, ce cadre formé de traditions et de symboles, de légendes héroïques et religieuses qui ne pouvaient chez nous avoir jamais rien de populaire et dans lesquelles les érudits eux-mêmes ne se débrouillaient qu'à grand'peine.

Si Vauquelin n'a que peu de goût pour la poésie pindarique, il ne paraît même pas savoir au juste en quoi consiste l'hymne et comment elle se distingue de l'ode proprement dite ; il se contente de rappeler pêle-mêle les principaux maîtres du genre, Orphée, Homère, Callimaque, Marulle, Claudien, David ; il loue assez étrangement la facilité de Pelletier, et déclare sans scrupule que Ronsard l'emporte sur les anciens eux-mêmes.

Quant à la poésie élégiaque, il ne fait que répéter ce qu'en avait dit Horace, et exhorter les poètes à se régler

> Sur le Patron poli de l'amant de Cinthie (2).

Il indique pourtant quel est le mètre qui convient à l'élégie :

> . . . . Ces plaintes inventees
> Par nos Alexandrins sont bien representees,

1. I, 709.
2. I, 528.

Et par les vers communs, soit que diversement
En Stances ils soient mis, ou bien joints autrement (1).

Rien d'ailleurs sur le caractère intime de ce genre.

Vauquelin, comme il est naturel, insiste longuement sur le poème épique. Nous avons déjà vu, en étudiant les Arts poétiques de Fabri et de Sibilet, que les anciennes épopées du moyen-âge étaient tombées dans l'oubli. Ces poèmes d'un accent simple et mâle, qu'anime un souffle d'héroïsme, et que l'amour vient ensuite attendrir sans leur faire perdre encore ce caractère de naïve grandeur, avaient peu à peu dégénéré en pâles allégories que ne pouvaient point faire vivre les raffinements d'une galanterie froide et subtile : à Roland et Arthur succédèrent bientôt ces amoureux fades et languissants dont nous trouvons dans le Roman de la Rose le type cent fois reproduit. L'épopée en était là, lorsque l'Iliade, l'Odyssée, l'Énéide furent remises au jour : n'éprouvant plus que du dédain pour les insipides rapsodies où s'épuisait depuis deux siècles le génie de nos poètes, les promoteurs de la Renaissance répudient la tradition domestique avec d'autant moins de scrupule que le Roman de la Rose avait depuis longtemps relégué dans l'oubli nos antiques chansons de gestes. Mais, religieux admirateurs de l'antiquité, leur piété était moins éclairée que fervente. Ils ne comprirent pas le véritable caractère de la poésie épique : ce fut pour l'école immédiatement antérieure à la Pléiade un poème dont le caractère distinctif était son étendue considérable (2); ils l'appelèrent *le long œuvre* ou *le grand œuvre*, et cette épithète les dis-

1. I, 519.
2. Cf. Boileau, *Art. poét.:*

Dans le *vaste* récit d'une *longue* action (III, 161).

pensait de toute définition. Pelletier compare l'épopée à une mer sans bornes : comment donc pourrait-il définir un genre dont le trait caractéristique est de ne connaître point de limites? Il ne donne aucune règle et se contente d'inviter les poètes à imiter Virgile; bien plus, se souvenant peut-être de l'épître dans laquelle Horace prétend faire d'Homère un philosophe (1), il semble ramener le poème héroïque au développement d'une maxime morale. En 1561, Scaliger écrit quelques pages sur l'épopée; il y suit la doctrine d'Aristote, mais on ne trouve chez lui rien que de vague et d'insignifiant : il ne sait même pas reconnaître quel est le vrai sujet de l'Iliade, et juge d'ailleurs ce poème aussi inférieur à l'Énéide qu'une femme du peuple l'est à une illustre matrone (2).

Bientôt cependant, avec les règles que nos poètes avaient trouvées dans les Poétiques des anciens ou qu'ils tiraient eux-mêmes des épopées antiques, ils se formèrent du poème héroïque un idéal tout artificiel que remplissaient également Quintus de Smyrne et Homère, Apollonius de Rhodes et Virgile. En 1565, Ronsard publie son *Abrégé d'art poétique* sans y rien dire de l'épopée : mais, sept ans après, non content d'avoir donné à la France un second Pindare, il dote notre poésie d'une nouvelle Énéide : dans la première préface de la Franciade, il recommande le vers de dix syllabes comme le plus propre au poème héroïque; il analyse quelques passages de son œuvre ; il fait ressortir la différence de l'épopée et de l'histoire : mais nous n'y trouvons rien qui marque une théorie raisonnée du poème épique. Chercherons-nous dans la Franciade même quelles étaient ses vues? Les quatre livres de ce poème sont froids et sans vie ;

1. Liv. II, ép. I.
2. Cf. Egger, *op. cit.* XVIIe leçon.

l'action languit et se traîne; la fable est formée d'épisodes qui se juxtaposent les uns aux autres sans former un tout. Ronsard a sur l'épopée les mêmes idées que ses contemporains ; elle n'est pour lui qu'une composition toute factice, la mise en œuvre de procédés plus ou moins compliqués, mais qu'il suffit de pratiquer avec un art ingénieux et patient ; il y a, pour composer un poème épique, des recettes infaillibles : récits de batailles, descriptions de tempêtes, courses de chars, songes, prédictions, descente aux enfers ou évocation des ombres, on n'a besoin que de combiner dans la juste proportion ces divers ingrédients pour obtenir une seconde Énéide. — En 1584, Ronsard écrit pour la Franciade une seconde préface : il y donne des préceptes minutieux sur la périphrase, les comparaisons, l'usage des consonnes et des voyelles, l'orthographe elle-même ; mais on n'y trouve rien qui dénote une véritable intelligence de l'épopée. Non seulement il borne par d'étroites limites la durée de l'action, mais, pour parler d'une façon générale, il accorde beaucoup plus aux procédés de l'art qu'au libre génie du poète. Plus que tout autre entre les poètes du temps, il semble avoir eu pour l'épopée homérique une admiration vive et sentie (1) : mais Virgile est à ses yeux bien au-dessus d'Homère, parce que l'Énéide est en effet plus conforme que l'Iliade à l'idée qu'il se fait du genre. Au fond le génie naïf, heureux et tout spontané du poète grec est méconnu de Ronsard comme de ses contemporains. Déjà, pour Aristote, Homère était un esprit savant et réfléchi qui avait procédé suivant des vues

1. Cf. la pièce qui commence ainsi :

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère.

(*Pièces retranchées des Amours*, 1560.)

méthodiques ; aux yeux de Ronsard, l'auteur de l'Iliade, désireux de se concilier la faveur des Éacides, a choisi parmi les légendes des temps héroïques celle qui lui semblait le mieux appropriée au but qu'il se proposait, et il en a combiné ou même inventé les divers épisodes d'après les règles précises auxquelles était assujetti le genre épique. On ne saurait donc être surpris qu'il ne s'attache qu'aux règles purement mécaniques de l'épopée: par delà les formules et les recettes, Ronsard n'a pas saisi la nature intime du poème héroïque : il n'a vu dans l'Iliade comme dans l'Énéide qu'une œuvre d'art et de pure fiction.

Vauquelin de la Fresnaye reproduit les préceptes souvent trop étroits d'Aristote et d'Horace, mais il y a malgré tout quelque chose de libéral et de vraiment généreux dans sa conception de l'épopée :

Tel ouvrage est semblable à ces fecons herbages,
Qui sont fournis de prez et de gras pasturages,
D'une haute fustaye et d'un bocage épais,
Ou courent les ruisseaux, ou sont les ombres frais... etc. (1).

Dans cette image du poème épique, rien d'artificiellement symétrique et de compassé, aucune formule superstitieuse qui puisse gêner le libre essor du poète ; Vauquelin s'est-il fait une idée bien précise du genre héroïque, c'est ce dont il est permis de douter ; mais nous préférons le large tableau qu'il trace à une sèche définition, et il vaut encore mieux avoir à lui reprocher quelque vague dans les idées qu'une précision catégorique et étroite.

Il s'attache ensuite aux événements et aux personnages que comporte l'épopée :

On y void peint au vray le gendarme vaillant,
Le sage capitaine une ville assaillant,

1. I, 443, *sqq*.

Les conseils d'un vieil homme, ecarmouches, batailles,
Les ruses qu'on pratique au siege des murailles, etc. (1).

La lecture du morceau tout entier montre quel immense domaine Vauquelin donne au genre épique: dans les deux derniers vers il nous indique le fond de sa pensée:

Car toute Poésie il contient en soy méme
Soit tragique ou Comique, ou soit autre Poëme.

Il avait déjà dit dans le même livre:

Mais il faut de cet Art tous les preceptes prendre,
Quand tu voudra parfait un tel ouvrage rendre:
Par ci par la meslé rien ici tu ne lis
Qui ne rende les vers d'un tel œuvre embellis (2).

L'immensité de ce cadre est parfaitement appropriée à l'ampleur de l'épopée : c'est la vie humaine sans limites d'espace ni de temps. Bien plus, tous les genres de poésie viennent aboutir au poème épique comme tous les fleuves vont se perdre dans la mer. Vauquelin, sans en avoir conscience, retrouve l'épopée primitive, dans laquelle, ignorant de toute règle, le génie des poètes n'avait d'autres bornes que celles de la nature et variait sans cesse son inépuisable fécondité.

Il y a loin d'une pareille licence à la division systématique des genres, telle que le XVIIe siècle allait bientôt la recevoir, comme un héritage du XVIe, pour la rendre encore plus stricte et plus rigoureuse. Vauquelin lui-même, dans le second chant de son Art poétique, oublie la liberté pleine et entière qu'il a laissée au poète, pour limiter au cours d'une année l'étendue de l'épopée.

1. I, 473.
2. I, 439.

Au fond, s'il paraît ici s'affranchir des règles, c'est incertitude de son esprit plutôt que véritable intelligence du poème épique. Cependant, on ne saurait douter qu'il y a chez lui, malgré son respect superstitieux pour les anciens, un instinct naturel de franchise, une veine de facilité large et courante qui prêtent souvent beaucoup de charme à sa poésie, et dont sa Poétique elle-même doit nécessairement porter la trace.

Vauquelin est loin d'être aussi libéral dans la théorie qu'il donne de la tragédie. Aux genres dramatiques en usage pendant le moyen âge, les poètes de la nouvelle école avaient substitué ceux de l'antiquité. Deux ans après la *Défense*, Jodelle fait représenter sa *Cléopâtre*, notre première tragédie. Quoique cette pièce n'ait par elle-même que peu de valeur, elle marque cependant une ère nouvelle pour notre scène : c'est la première fois que l'action se resserre en vingt-quatre heures et qu'il y a unité dans le sujet. Jodelle calque sa pièce sur le théâtre grec : la fable est très simple, les personnages peu nombreux, les actes courts et coupés par des chœurs. Après lui, Garnier donna plus d'ampleur au drame tragique, mais sans en changer la forme générale qui se transmit jusqu'à Corneille. Celui-ci a mérité, par son génie, d'être appelé le père de notre théâtre ; pourtant, dès Jodelle, la tragédie classique avait son cadre, ses procédés et comme sa formule définitive.

On trouve chez Vauquelin toutes les règles auxquelles l'auteur de *Cléopâtre* et celui de *Porcie* avaient assujetti la scène tragique. Après avoir, dans son premier chant, indiqué avec raison l'alexandrin comme le mètre le plus propre à la tragédie, il reproduit, dans le second, et

commente les préceptes d'Horace. Il insiste sur l'unité de temps. D'abord ces deux vers :

Le Tragic, le Comic, dedans une journee
Comprend ce que fait l'autre au cours de son annee (1).

Puis, comme si la règle n'était pas assez formelle et assez précise, il ajoute :

Le Theatre jamais ne doit estre rempli
D'un argument plus long que d'un jour accompli (2).

Il veut que la tragédie soit divisée en cinq actes, ni plus ni moins :

La brave Tragedie au Theatre attendue,...
Ne doit point avoir plus de cinq actes parfaits (3).

Il n'admet que trois personnages sur le théâtre :

Et ne parle un quatriesme en l'Etage avec trois :
Trois parlant seulement suffisent à la fois (4).

Il prescrit aux poètes de ne pas mettre en scène ce que l'action a de trop violent ; il leur recommande le souci de la vraisemblance ; il indique le rôle du chœur.

Ce n'est là, comme on le voit, que répéter Horace : Vauquelin traduit encore l'épître aux Pisons lorsqu'il félicite les tragiques contemporains d'avoir osé célébrer des sujets domestiques :

Ils n'ont pas merité peu de gloire et d'honneur,
. . . . faisant chanter la gloire
De leurs gestes privez aux filles de Memoire (5).

1. II, 255.
2. II, 257.
3. II, 459.
4. II, 465.
5. III, 349.

On peut en ces vers reconnaître aisément ceux d'Horace :

Nec minimum meruere decus, etc. (1).

Mais, dans le second chant, il revient tout spontanément sur cette idée d'un théâtre vraiment national :

. . . . Chercher loin ne te faut
Un monde d'argumens : car tous ces derniers ages
Tragiques ont produit mile cruelles rages (2).

Il ne veut pas sans doute qu'on représente des sujets tout contemporains :

. . .Prendre il ne faut pas les nouveaux argumens :
Les vieux servent tousjours de seurs enseignemens;
Puis la Muse ne veut soubs le vray se contraindre :
Elle peut du vieil temps, tout ce qu'elle veut, feindre (3).

Mais les événements du temps présent seront mis sur la scène par les poètes tragiques de l'avenir :

Pauvre France, ...
Tes massacres cruels aux beaux ans qui suivront
Aux Poëtes Tragics de sujets serviront (4).

Les Italiens avaient depuis longtemps célébré leur propre histoire sur le théâtre : dès le XIVe siècle, Albertino Mussato composait sa tragédie d'*Eccerinis*. En France, dans le temps que Vauquelin commençait son Art poétique, Chantelouve prenait la mort de Coligny pour sujet d'une tragédie ; en 1589, Pierre Mathieu, l'auteur des Quatrains, publiait la *Guisiade* ; il faut noter encore de Simon Belyard le *Guysien*, de Louis Léger, *Chilpéric II*, de Cl. Billard, *Mérovée* et *Gaston de Foix*, du

1. Art. poét. 286.
2. II, 1110.
3. II, 1113.
4. II, 1117.

Père Fronton Le Duc, la *Pucelle d'Orléans*, enfin, d'Antoine de Monchrestien, l'*Écossaise* ou *Marie Stuart*, représentée l'année même où Vauquelin faisait imprimer son poème.

Disons-le sans crainte, les modifications que subit notre ancien théâtre au XVI[e] siècle, touchent plutôt à la forme qu'au fond. Si Vauquelin, épris comme ses contemporains de symétrie et de régularité, admet tout ces changements extérieurs, il faut lui savoir gré de n'avoir pas circonscrit le domaine tragique aux légendes de la mythologie et à l'histoire grecque ou romaine. Cette liberté de traiter des sujets domestiques ne restera pas longtemps à nos poètes : grec et latin par la forme, notre théâtre le deviendra bientôt par les sujets eux-mêmes, et sera mis dans l'alternative ou de se transformer en école d'archéologie ou plutôt de donner aux personnages de l'antiquité notre costume, nos mœurs et nos passions.

Aux règles qui régissent également la tragédie et la comédie, Vauquelin n'en ajoute guère de particulièrement applicable à cette dernière. Dans son premier livre, il lui assigne le vers de huit syllabes. Dans le troisième, il la divise en trois parties sans compter le prologue : la première indique le sujet de façon à éveiller l'intérêt et à tenir en suspens l'attention des spectateurs ; la seconde n'est autre chose qu'un « brouil de l'entier argument » ; la troisième enfin tire tout au clair et dénoue le fil de l'action (1). Cette division est sans doute fort judicieuse ; mais nous l'avons déjà vue dans Pelletier, auquel Vauquelin n'ajoute rien : aussi s'étonnerait-on justement que notre poète se contentât d'une définition

1, III, 111.

aussi sèche, si le manque même de guides et d'exemples n'expliquait cette sécheresse.

On trouve dans Aristote fort peu de chose sur la comédie ; d'autre part, il ne restait à nos poètes aucune pièce de Diphile, de Philémon ou de Ménandre lui-même pour leur servir de modèle : quant aux comédies d'Aristophane, elles ne pouvaient s'adapter à la scène française. Sans doute, les comiques latins, imitateurs eux-mêmes de Ménandre ou de Philémon, offraient des emprunts plus faciles, et Vauquelin remarque que les poètes français eurent bientôt fait d'abandonner Aristophane (1) pour suivre les traces de Térence et de Plaute. Mais si les pièces de ces deux comiques heurtaient moins nos mœurs nationales, il faut bien dire que, d'une façon générale, la comédie est le genre dramatique le moins propre à se transplanter d'une scène domestique sur un théâtre étranger. Le poète tragique peint des sentiments et des passions qui sont communs à tous les hommes et que ne diversifient guère les circonstances particulières de temps et de milieu ; la comédie, tout en raillant des vices inhérents à la nature humaine, dont le fond est toujours le même, donne à ces vices une physionomie et comme une couleur propres qui sont la marque distinctive de ces circonstances. D'un autre côté, les poètes du moyen âge n'avaient laissé aucune œuvre qui pût fournir un modèle à la tragédie ; le genre comique, au contraire, remontait chez nous à des traditions lointaines ; notre ancien théâtre avait déjà ébauché tous les personnages que Molière devait reprendre pour en achever le type depuis longtemps populaire. Aussi peut-on affirmer que notre comédie du XVIe siècle, quoiqu'elle imite parfois Aristophane, plus souvent Plaute et Térence,

1. III, 99.

n'est pourtant ni grecque ni même latine; elle dérive en droite ligne des genres du moyen âge, et, si Jodelle et Grévin s'accordent pour les tourner en ridicule, c'est de là pourtant qu'ils tirent eux-mêmes leurs sujets et leurs personnages. Voilà pourquoi la comédie jouit toujours chez nous d'une liberté que les auteurs de Poétiques ne laissèrent point à la tragédie. Vauquelin n'essaya pas de l'asservir à des règles étroites, et nous devons lui en savoir gré.

Un troisième genre dramatique s'était récemment introduit sur notre scène. C'est en 1580 que Garnier avait représenté sa *Bradamante*, notre première tragi-comédie. Vauquelin définit assez justement, mais non sans quelque naïveté, cette forme encore toute nouvelle.

On fait la Comedie aussi double, de sorte
Qu'avecques le Tragic le Comic se raporte.
Quand il y a du meurtre et qu'on voit toutefois,
Qu'à la fin sont contens les plus grands et les Rois, etc. (1).

D'ailleurs, il s'autorise des anciens pour donner droit de cité à un genre encore suspect :

..... On peut bien encor par un succez heureux,
Finir la Tragedie en ebats amoureux :
Telle estoit d'Euripide et l'Ion et l'Oreste, etc. (2).

Le XVII[e] siècle respectera trop la division des genres pour admettre cette confusion de la comédie et de la tragédie. Malgré le *Cid* et le *Nicomède* de Corneille, Boileau maintiendra rigoureusement la limite des deux formes dramatiques, et Racine ne composera point de tragi-comédie.

Pour Vauquelin, comme pour Sibilet, la pastorale est

1. III, 163.
2. III, 169.

une scène à plusieurs personnages. Nous avons vu que ce genre avait été cultivé longtemps avant Ronsard : Marot en emprunta la forme, non pas à Théocrite, qu'il ne connaissait point, mais à Virgile qui l'avait transformé en une sorte d'allégorie politique. La nouvelle école resta malheureusement fidèle à cette fausse conception du poème champêtre. Belleau, le peintre de la nature, fait paraître dans ses Bucoliques, des princes et des grands auxquels il donne le costume des bergers : Ronsard, malgré son amour pour les champs, malgré la sincérité pleine de charme avec laquelle il sait parfois en rendre la poésie, ne change point la forme tout artificielle et symbolique de la pastorale : dans ses églogues, des personnages à peine déguisés sous des noms rustiques célèbrent les louanges de Charles IX ou chantent leurs amours en vers élégants et fades ; on y voit même la bergère Margot faire l'éloge de Turnèbe et de Vatable.

Nous ne trouvons chez Vauquelin aucune règle relative à la pastorale. Dans le troisième livre de son Art poétique, il rappelle les origines de ce genre et se félicite d'avoir introduit l'églogue en France. Dans le premier livre, passant en revue les divers genres poétiques, il dit :

L'un fait une Satyre, et l'autre une Idillie
Qui jusqu'aux petits chants des Pasteurs *s'humillie* (1).

Ce dernier terme se retrouve dans Boileau sous une autre forme :

Telle, aimable en son air, mais *humble* dans son style
Doit éclater sans pompe une élégante idylle (2).

Si l'on pouvait juger par un seul mot ce que pensait Vauquelin du poème pastoral, il serait permis de croire

1. I, 787
2. II, 5.

qu'il désirait en ce genre plus de sincérité et de naturel. S'abaisser jusqu'aux petits chants des pasteurs, n'est-ce pas répudier toute fausse élégance et ramener la pastorale à la simplicité naïve des mœurs rustiques ? Mais les églogues mêmes qu'il nous a laissées ont à peu près le même caractère que celles des autres poètes contemporains. Dans les *Foresteries*, d'élégants bergers soupirent des vers ingénieux et délicats dont le cadre seul est champêtre. Laissons de côté ces premiers essais de Vauquelin, qu'il a lui-même retranchés de ses œuvres complètes ; les *Idyllies* sont de beaucoup supérieures : « Le nom d'Idyllie, dit-il, m'a semblé se rapporter mieux à mes desseins, d'autant qu'il ne signifie et ne represente que diverses petites images et graveures en la semblance de celles qu'on grave aux lapis, aux gemmes et calcedoines pour servir quelquesfois de cachet. » Cette définition s'applique bien à l'idylle antique, et les pièces mêmes de Vauquelin ont comme le parfum des églogues grecques. Mais pourtant, ce n'est pas là le poème pastoral dans sa simplicité rustique ; le langage y est encore trop fleuri, les sentiments trop raffinés : les bergers des *Idyllies* annoncent plutôt ceux de l'*Astrée* qu'ils ne rappellent ceux de Théocrite. Le poème pastoral est toujours en danger de pécher par une élégance déplacée ou par une grossièreté rebutante : mais nous préférons encore le Tailleboudin des *Propos rustiques* aux Philis et aux Philanons des *Idyllies*.

Les trois grands genres, lyrique, épique et dramatique, avaient déjà été renouvelés par les poètes de la Pléiade, lorsque Vauquelin entreprit son Art poétique : c'est lui-même qui attacha son nom à la rénovation du genre di-

dactique en composant ses satires et le poème que nous étudions ici.

Vauquelin considère ce genre comme intermédiaire entre les bucoliques et l'épopée : il le recommande au poète qui, sans avoir le souffle épique, ne veut pas cependant enfermer son génie dans le cadre d'une pastorale :

Si d'une longue alaine un bel œuvre tu veux
Parfaire pour passer jusqu'aux derniers neveux,
Chante d'un air moyen, non tel que l'Heroïque,
Ni si bas descendant que le vers Bucolique,
Mais qui de l'un et l'autre un vers enlassera,
Qui tantost s'élevant, tantost s'abaissera (1).

Nous examinerons plus bas (2) l'Art poétique de Vauquelin pour étudier, non plus les règles qu'il y donne, mais la conception qu'il s'est formée du genre didactique proprement dit.

L'épître et la satire sont traitées en même temps, comme un genre unique. Sibilet, nous l'avons vu, confondait presque l'élégie avec l'épître. Pelletier veut bien admettre celle-ci, mais il rejette la satire. De ces deux formes de la poésie didactique, c'est Marot qui avait inauguré la première en la portant tout d'abord à la perfection dans le cadre qu'il lui donna ; quant à la seconde, le nom même en était resté inconnu jusqu'à la Pléiade ; depuis 1550, nous trouvons chez nos poètes un certain nombre de pièces qui peuvent passer pour des satires : le *Poète courtisan* de du Bellay, la *Dryade violée* de Ronsard et le *Discours sur les misères du temps présent*, beaucoup d'autres encore de Rapin et de Passerat ; mais personne avant Vauquelin n'avait fait de satires en forme : aussi peut-on s'étonner qu'il ne s'occupe pas plus lon-

1. I, 913.
2. Chap. v.

guement d'un genre dont il doit être considéré comme le fondateur. C'est à peine s'il en dit quelques mots : il se contente de recommander l'exemple d'Horace et d'expliquer en quoi les satires du poète latin diffèrent de ses épîtres.

. . . . Aux Satyres il tache
Arracher de nos cœurs les vices qu'il attache,
Et (que) tout au contraire aux Epistres il veut
Mettre et planter en nous toutes vertus s'il peut (1).

Cette distinction est fine et juste ; mais quand Vauquelin veut assigner à chacun des deux genres son caractère particulier, il s'attache à une différence toute superficielle :

Une Epistre s'escrit aux personnes absentes.
La Satyre se dit aux personnes presentes (2).

D'ailleurs, à l'exemple d'Horace, il désigne l'épître et la satire sous le nom commun de *sermons* :

. . . . Et pourroient proprement
Sous le nom de Sermons se ranger aisément (3).

Le fond étant le même, il n'y avait lieu qu'à une distinction purement extérieure.

Parmi les petits genres dont Vauquelin traite dans son Art poétique, l'épigramme seule peut passer pour avoir été renouvelée des anciens. Sibilet et Pelletier avaient longuement insisté sur cette forme ; Vauquelin ne fait guère que les répéter, et presque dans les mêmes termes :

Surtout breve, r'entrante et subtile elle soit :
Elle sent l'Heroïc, et tient du Satyrique,
Toute grave et moqueuse elle enseigne et se pique.

1. III, 279
2. III, 283.
3. III, 285.

L'Epigramme n'estant qu'un propos raccourci,
Comme une inscription courte on l'escrit aussi (1).

Ces remarques sont judicieuses, mais n'ont rien de nouveau. Ce dont on peut s'étonner, c'est que l'épigramme *sente l'héroïc ;* mais on sait que ce genre avait chez les anciens beaucoup plus de portée que chez nous : ils donnaient ce nom à toute espèce d'inscription, et nul doute que notre poète ne l'entende à leur manière.

CHAPITRE III

L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE DANS VAUQUELIN

Vauquelin connaît l'antiquité aussi bien qu'on pouvait la connaître de son temps ; il a vécu dans la familiarité d'Horace ; il a pratiqué Aristote lui-même ; non seulement il cite à chaque instant, dans son Art poétique, des exemples empruntés aux Grecs et aux Romains, mais encore il remonte le plus souvent possible aux origines premières de chaque genre. Toutefois, sans parler des erreurs de goût et de critique qui lui sont communes avec le XVIe siècle, sa connaissance des anciens n'a rien qui puisse nous étonner dans une époque où l'étude de l'antiquité avait comme absorbé en elle toute la vie littéraire Ce dont il faut féliciter Vauquelin, c'est le soin avec lequel il s'enquiert de notre histoire poétique, et, sans se livrer peut-être lui-même à des recherches originales, recueille du moins avec empressement tout ce que les érudits peuvent lui apprendre sur les monuments les plus anciens de la poésie domestique.

Les écrivains dont nous avons étudié les Arts poétiques

1. III. 289.

avant celui de Vauquelin étaient fort ignorants et fort peu soucieux de notre antiquité nationale. Fabri ne connaît que les genres cultivés par nos poètes dans les derniers temps du moyen âge. Sibilet ne remonte jamais au delà du XIVe siècle. Pelletier recommande les poèmes héroïques de nos vieux trouvères, mais il ne semble les connaître que bien vaguement. Quant à la Pléiade, elle professe le même mépris pour toutes les œuvres qui l'ont précédée ; dans sa *Défense*, du Bellay exhorte, il est vrai, les poètes à « choisir quelqu'un de ces beaux vieux romans françois comme un Lancelot, un Tristan ou autres » et à « en faire renaistre une admirable Iliade ou une laborieuse Eneïde (1) » ; mais Tristan et Lancelot ne sont plus ces figures épiques de nos anciennes chansons. D'ailleurs, on ne voit pas qu'aucun poète du temps ait songé à suivre ce conseil : Francus était bien le premier ancêtre des rois francs, mais il avait surtout le mérite d'avoir pour père un héros de l'Iliade.

Quand Vauquelin conçut l'idée de son Art poétique, notre histoire littéraire était environnée d'une obscurité qu'aucun disciple de la Pléiade ne se souciait de dissiper ; c'est une raison de plus pour le louer de s'être intéressé pieusement aux origines et aux développements successifs de notre poésie domestique : il ne rappelle pas seulement nos antiques épopées, mais encore il fait l'histoire de tous les genres anciens depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'au XVIe siècle.

Ce n'est pas qu'il les apprécie beaucoup : il n'aime ni l'anagramme ni l'acrostiche (2), que du Bellay lui-même avait recommandés comme d'ingénieux thèmes de versi-

1. Liv. II, chap. V.
2. I. 379.

fication (1) ; il veut qu'on abandonne pour jamais les anciennes formes poétiques :

> .....Des vieux chants Royaux decharge le fardeau,
> Oste moy la Ballade, oste moy le Rondeau (2).

Il s'étonne que nos anciens poètes aient pu charmer leurs contemporains :

> . . . . L'innocent âge
> De nos bons vieux Gaulois estimoit le ramage
> De nos premiers Romants. . . . . . .
> Un peu legerement. . . . .
> Depuis longtemps encor Guillaume de Loris,
> Jean de Meun-clopinell, on prisoit à Paris
> Avec peu de raison (3).

Mais, si Vauquelin, disciple de Ronsard, n'estime guère les productions du moyen âge, il tient à honneur de faire entrer dans son Art poétique tout ce qu'il sait des anciens genres, et ce n'est pas là le côté le moins intéressant du poème.

Dans le temps même où il l'ébauchait, la connaissance de notre antiquité nationale faisait des progrès rapides. On avait d'abord commencé par rattacher nos origines aux plus anciens peuples de l'Orient, soit aux Scythes, soit aux Babyloniens ; ceux mêmes qui se faisaient scrupule d'accepter de pareilles fables ne répugnaient point à croire que les Français descendaient des Grecs ou des Troyens. Or, ces erreurs avaient nécessairement leurs conséquences dans le domaine de la langue et de la poésie : en 1546, J. Périon, dans ses *Dialogues*, soutient encore que le français est dérivé du gaulois, et le gaulois du grec. Des idées plus saines allaient bientôt se faire jour : dès 1572, François Hotman publie sa *Franco-*

1. *Défense*, etc. Liv. II, chap. VIII.
2. I, 545.
3. II, 935.

Gallia, où il rattache la nation franque, non plus aux Troyens et aux Scythes, mais aux Germains. Jean du Tillet, dans son *Recueil des Roys de France*, et Papyrius Masson, dans ses *Annales latines* (1), tirent de documents jusqu'alors négligés une histoire assez fidèle de nos origines. On aborde en même temps l'étude de notre ancienne poésie. Le septième et le huitième livre des *Recherches de la France* ne parurent pas assez tôt pour que Vauquelin pût en profiter ; mais le *Commentaire* de Claude Fauchet sur l'origine de la langue et de la poésie française lui fut d'un très grand secours. Le premier, Fauchet enseigna que notre idiome n'était ni gaulois, ni grec, ni germanique même, mais que « la pluspart des paroles sont tirees du latin (2) ». Il mit en lumière les anciens chants bardiques (3), les poésies lyriques de nos troubadours (4), les chansons de nos trouvères, que lui-même compare aux épopées homériques (5) : il eut enfin l'honneur d'inaugurer avec une admirable sagacité la critique de nos origines littéraires et de lui donner le premier une base vraiment solide.

Vauquelin est à cet égard le disciple de Claude Fauchet. On trouve dans les trois livres de son Art poétique une foule de traits épars avec lesquels il est facile de reconstituer le tableau de notre histoire littéraire depuis les temps les plus reculés ; ce tableau est bien incomplet sans doute, et les fautes les plus graves n'y manquent pas ; mais, prenant Fauchet pour guide, Vauquelin, s'il n'a pas évité les erreurs du savant écrivain, lui doit au moins d'avoir eu sur notre antiquité nationale

1. 1577.
2. Liv. I, chap. III.
3. Liv. I, chap. VI.
4. Liv. I, chap. IV.
5. Liv. I, chap. VIII.

des vues plus justes que la plupart de ses contemporains.

Vers la fin de son troisième livre, après avoir imité les vers dans lesquels Horace nous peint la vie des premiers hommes, il compare à Orphée et à Amphion les anciens bardes celtiques :

Premier ainsi jadis nos Poëtes Druides,
Nos Samothes Gaulois, nos Bards, nos Sarromides,
Policerent la Gaule (1).

Il n'a pas d'idées bien nettes sur la formation des langues néo-latines, et croit que l'espagnol et le latin sont dérivés du français : italien

De nostre Cathelane ou langue Provençalle
La langue d'Italie et d'Espagne est vassalle... (2).

. . . . Tancred de Hauteville
Conduisant douze fils de sa terre fertille,
Mist en Pouille et Calabre un vulgaire François (3).

Mais on sait que cette question est demeurée longtemps fort obscure ; et même, c'est seulement de nos jours qu'elle a été éclaircie d'une façon définitive. Il ne se trompe pas moins gravement sur les origines du vers français : personne, à son époque, ne soupçonnait ce que notre système de versification, fondé sur le nombre de syllabes et l'accent tonique, pouvait avoir de commun avec la métrique latine qu'on ne connaissait que dans sa forme classique. Vauquelin croit que la rime a été *trouvée* par les troubadours.

. . . . Alors des Trobadours
Fut la Rime trouvee en chantant leurs amours (4).

Du Bellay, sur la foi de Jean Le Maire, en attribuait bien l'invention à Bardus, cinquième roi des Gaules !

1. III, 831.
2. I, 595.
3. I, 611.
4. I, 549.

Le poète explique ensuite à sa façon l'origine des divers genres :

Et quand leurs vers Rimez ils mirent en estime,
Ils sonnoient, ils chantoient, ils balloient sous leur Rime;
Du Son se fist Sonnet, du Chant se fist Chanson,
Et du Bal la Ballade en diverse façon (1).

Il donne quelques détails sur la vie de nos anciens poètes :

Ces Trouverres alloient par toutes les Provinces
Sonner, chanter, danser leurs Rimes chez les Princes (2).

Il distingue avec justesse les trouvères des jongleurs ; les Normands, dit-il,

. . Faisoient de leurs faits inventer aux Trouverres
Les vers que leurs Jouglours, leurs Contours et Chanterres
Rechantoient par apres (3).

Comme Fauchet, il compare cette phase de notre poésie avec l'âge homérique :

. . . . Ainsi les Grecs avoient
Des Rapsodes, qui lors tous les carmes sçavoient
D'Homere... (4).

Il n'ignore même pas les héros de nos vieux poèmes :

. . Nos vieux Paladins, connus par tout le monde,
Et les preux Chevaliers de nostre Table-ronde,
Du Prophete Merlin les forts enchantements... (5).
Nostre Amadis de Gaule en vieil Picard rimé, etc. (6).

Mais, pendant que l'épopée fleurissait dans le Nord de la France, nos poètes du Midi cultivaient surtout la poé-

1. I, 551.
2. I, 555.
3. I, 603.
4. I, 605.
5. II, 983.
6. II, 1005.

sie lyrique. Vauquelin connaît tous les genres où ils se sont exercés. Il se contente de citer les uns (1), mais il en est d'autres qui attirent plus longuement son attention. Il insiste de préférence sur le sonnet, celui qui de son temps était le plus en honneur, et rappelle le nom des principaux troubadours qui le cultivèrent.

Quoiqu'il se vante d'avoir le premier composé des satires, il n'ignore pas que ce genre avait anciennement fleuri sous un autre nom :

Et comme nos François les premiers en Provence
Du Sonnet amoureux chanterent l'excelence,
. . . . ils ont aussi chantez
Les Satyres qu'alors ils nommoient Syrventez... (2).

Au XVI[e] siècle même, avant la rénovation poétique, les coq-à-l'âne étaient de véritables satires :

Depuis les Coq-à-l'asne à ces vers succederent. . . .
Dont Marot eut l'honneur (3).

Vauquelin n'oublie même pas la chanson. Après avoir rappelé que la musique chez nos ancêtres s'alliait toujours à la danse, il rend hommage à la franche gaieté du bon vieux temps :

Chantant en nos festins, ainsi les vau-de-vire
Qui sentent le bon temps, nous font encore rire (4).

Il indique ensuite comment l'ode s'est substituée à la chanson :

Le temps qui tout polit depuis rendit polies
La grace et la douceur de ses chansons jolies, etc. (5).

Quant aux genres dramatiques du moyen âge, Vauquelin ne se contente pas de rappeler les moralités, mais

1. II, 941, sqq.
2. II, 715.
3. II, 723.
4. II, 555.
5. II, 563.

il montre en quoi elles diffèrent de la tragédie, et ose même en faire l'éloge :

> Ainsi nos vieux François usoient de leur Rebec,
> De la Flute de bouis et du bedon avec,
> Quand ils representoient leurs Moralitez belles (1).

Nous avons déjà vu qu'il n'oublie pas les soties, lui qui raconte dans son second livre comment il a fallu en réfréner la licence. Enfin, quand il engage les poètes à mettre sur la scène des sujets chrétiens, on ne peut douter qu'il ne songe aux anciens mystères.

Aussi versé dans l'histoire de notre poésie nationale qu'on pouvait l'être à son époque, Vauquelin, en toute occasion, a soin de restituer au génie français son patrimoine, c'est-à-dire de revendiquer comme un héritage domestique tout ce que les poètes étrangers avaient emprunté aux nôtres ; ici encore il prend pour guide Claude Fauchet.

C'est surtout avec l'Italie qu'il a affaire. L'Italie et la France étaient depuis longtemps en rivalité au sujet de leur langue et de leur littérature. On ne peut certes contester que la poésie italienne n'eût été d'un grand secours à la nôtre dans les deux derniers siècles. Sans remonter au delà de François Ier, son influence sous le règne de ce prince avait déjà provoqué une première renaissance ; elle ne fit que grandir avec Catherine de Médicis : notre langue elle-même se remplit de mots et de tours inconnus jusqu'alors et qu'y introduisit l'usage d'une cour tout italienne. On était loin du temps où Brunetto Latini écrivait en français son *Trésor de la sagesse*.

Cependant, une fois que les poètes de la nouvelle école

1. II, 497.

eurent accompli une partie de leur œuvre en composant des poèmes non moins admirés au delà qu'en deçà des Alpes, ils crurent que les Italiens n'avaient plus rien à leur enseigner et firent un peu comme « ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice. (1) » Déjà, J. du Bellay avait *défendu* la langue française et déclaré qu'elle ne le céderait bientôt plus à aucune autre. Henri Estienne répudie les mots italiens qui se sont glissés dans notre usage, et affirme hautement ce qu'il appelle la précellence du langage français. Enfin, tous les contemporains s'empressent d'égaler ou même de préférer notre poésie à celle de l'Italie.

C'était une bonne fortune pour Vauquelin de pouvoir montrer, grâce aux travaux de Fauchet, que, si les poètes d'une génération précédente avaient imité les Italiens, ceux-ci s'étaient anciennement formés à notre école et avaient reçu de nous leurs formes poétiques, leurs genres et jusqu'aux personnages de leurs poèmes. Pelletier faisait déjà observer que l'Arioste s'était inspiré de nos anciens romans ; mais ce n'était là qu'une remarque isolée : Vauquelin recherche avec suite et enregistre soigneusement tout ce que la poésie italienne doit à la nôtre.

Les sonnets de Pétrarque, les épopées de l'Arioste et du Tasse en faisaient surtout la gloire ; or, Vauquelin revendique l'un et l'autre genre comme appartenant à la France. Dans son premier livre, il prétend que le sonnet a été inventé par nos poètes :

Des Grecs et des Romains cet Art renouvelé,
Aux François les premiers ainsi fut revelé :
A leur exemple prist le bien disant Petrarque
De leurs graves Sonnets l'ancienne remarque...
Mais il marcha si bien par cette vieille trace,
Qu'il orna le Sonnet de sa premiere grace :

1. La Bruyère. *Caract.*, i.

Tant que l'Italien est estimé l'autheur
De ce dont le François est premier inventeur (1).

Et un peu plus bas :

... Ce qui fist priser Petrarque le mignon,
Fust la grace des vers qu'il prist en Avignon :
Et Bembe reconnoist qu'ils ont pris en Sicille
La premiere façon de la Rime gentille (2).

Quant à l'épopée, il montre que l'Arioste nous a emprunté toute la matière de son poème :

Et l'Arioste apres........
Plus hardiment a pris les gestes hasardeux
De nos vieux Paladins (3).
D'Amadis, l'Espagnol a sa langue embellie,
Et sa langue embellit de nos Pairs l'Italie (4).

Enfin il conclut que reprendre aux Italiens toutes ces dépouilles, c'est rentrer tout simplement dans notre patrimoine :

Et, quand nous reprendrons ces beaux larcins connus,
De rien nous ne pouvons leur en estre tenus (5).

Il accuse même l'Italie d'ingratitude et de fourberie :

Or, l'Vuallon estant tout le premier vulgaire,
Et l'Itale, et l'Espagne, ont formé l'exemplaire
Du leur sur son Roman, ayant pris pour leçons
De nos chants et Sonnets les antiques façons :
Et puis, comme celuy qui de ruse maline,
Derobe le cheval en l'estable voisine,
Luy fait le crin, la queuë et l'oreille couper,
Et quelque temps apres le revend pour tromper

1. I. 557.
2. I, 597,
3. II, 981.
4. II, 1007.
5. II, 1009.

A son mesme voisin : ainsi nostre langage
Ils ont prins et planté dans leur terroir sauvage,
Et l'ayant deguisé, nous le revendent or,
Comme fins maquinons, plus cher qu'au prix de l'or (1).

D'ailleurs, Vauquelin ne craint pas d'exalter notre poésie au détriment de la poésie italienne. Toutes les fois que dans son ouvrage, il rappelle les origines et les progrès de chaque genre, c'est pour célébrer sans mesure les poètes français contemporains qui s'y sont exercés. Si nous ne parlons que de Ronsard, il l'appelle l'*Apollon de la Gaule* et lui voue un véritable culte : par ses sonnets, le chef de la Pléiade l'a emporté sur « le poète toscan (2) » ; par ses odes, il s'est mis au-dessus de tout rival (3); par ses hymnes, il a surpassé les anciens (4); sa Franciade elle-même, s'il l'avait écrite en alexandrins, serait un chef-d'œuvre accompli (5). Ces louanges, et celles que Vauquelin prodigue aux disciples de Ronsard, sont sans doute bien exagérées : l'Art poétique n'avait pas encore paru qu'un nouveau poète, ami de Vauquelin lui-même, biffait d'un trait de plume toutes les œuvres du chef de la Pléiade. Mais les dédains injustes de Malherbe n'ont pas été plus ratifiés par la postérité que l'admiration excessive de Vauquelin : si les éloges que ce dernier accorde aux poètes contemporains ne peuvent, malgré tout ce que nous en rabattons, déshonorer son jugement, il faut louer comme elle le mérite, sauf des erreurs inévitables, cette connaissance de notre poésie nationale qu'il doit sans doute à Fauchet, mais qui ne laisse pas de lui faire honneur. Dans la question de nos origines, si obscure

1. II. 959.
2. I, 576.
3. I. 690.
4. III. 312.
5. II, 105.

alors et si controversée, il a eu le mérite de s'attacher au guide le plus sûr et le plus exact : c'est tout ce qu'on pouvait demander à un poète, et c'est assez pour donner à son ouvrage un prix que n'aura point celui de Boileau.

CHAPITRE IV

Vauquelin, Ronsard, Malherbe

Malgré son admiration sans réserve pour Ronsard, Vauquelin a ses idées et ses vues personnelles : nous devons examiner dans ce chapitre jusqu'à quel degré il a subi l'influence de la Pléiade et sur quels points il se sépare des réformateurs.

Vauquelin eut son Art poétique sur le métier pendant de longues années ; il commence sa préface de 1605 par les paroles suivantes : « Lecteur, ce sont ici des vieilles et des nouvelles Poësies : Vieilles, car la plus part sont composees il y a longtemps : Nouvelles, car on n'escrit point à cette heure comme on escrivoit quand elles furent escrites. Si elles ne sont telles qu'elles devroient estre, c'est mon defaut : car de mon temps on escrivoit assez bien. » Nous ne saurions en douter, l'Art poétique appartient à la portion de ses œuvres qu'il a composée longtemps avant la date de cette préface ; il était certainement terminé avant que Malherbe eût cessé de ronsardiser pour se poser en réformateur de la langue et de la versification. Pourtant, dans le cours de ces vingt ou trente ans pendant lesquels Vauquelin travaille à son ouvrage, notre poésie subit bien des vicissitudes. Ronsard n'avait sans doute rien perdu de sa gloire ; mais il s'était formé une nouvelle génération poétique qui, tout en se rattachant étroitement à la Pléiade, ne lais-

sait pas d'avoir sa physionomie distincte. Les uns, comme Du Bartas, ont renchéri sur les premiers novateurs en voulant donner à la poésie une ampleur de forme, une majesté de ton, qui trop souvent n'aboutissaient qu'à l'enflure ; les autres, comme Desportes, ont au contraire cherché à s'approprier, dans l'héritage du maître, ce qui s'accordait le mieux avec le caractère de leur génie moins hardi et moins vigoureux.

Certains critiques ont voulu voir dans l'Art poétique comme le testament même de Ronsard ; d'autres prétendent faire de Vauquelin un devancier de Malherbe, et attribuent les louanges dont sa plume enthousiaste comble le chef de la Pléiade, non pas à une admiration vraiment sentie, mais à je ne sais quel respect de commande; selon eux, l'Art poétique serait un « arrêt de mort » pour l'école que Malberbe allait bientôt exécuter(1). De ces deux jugements opposés, le premier nous semblerait juste, à condition qu'on pût l'atténuer par quelques réserves ; mais, malgré ces réserves mêmes, le second nous paraît incapable de soutenir l'examen. Bien loin d'être un arrêt de mort pour la Pléiade, le poème de Vauquelin consacre les résultats de la réforme, dès lors accomplie : c'est comme un trophée que notre poète élève à l'école de Ronsard, définitivement maîtresse de la poésie française.

Nous avons déjà vu dans les chapitres précédents, et surtout dans celui qui traite des genres poétiques, avec quelle fidélité Vauquelin reproduit les doctrines littéraires de la Pléiade; il nous paraît donc inutile d'insister ici sur ce point. Si, d'autre part, nous examinons la versification et la langue du poète, nous n'y trouvons aucune

1. Cf. Ach. GENTY. *Art poétiq. de Vauquelin. Préface*. Paris, 1862.

trace de l'influence que Malherbe aurait exercée sur lui.

Malherbe, proscrit l'hiatus, n'admet que des rimes également bonnes pour l'œil et pour l'oreille, exclut enfin de la poésie ces inversions, souvent téméraires, que Ronsard avait calquées sur les langues anciennes. Or, aucune de ces règles n'a jamais été observée par Vauquelin. Sans abuser des hiatus, il est loin de se les interdire absolument ; ses rimes sont ordinairement exactes, mais il n'est point si rare d'en rencontrer qui eussent fait pousser à Malherbe des cris d'indignation (1) ; quant aux inversions, elles vont dans l'Art poétique jusqu'à la bizarrerie et à l'obscurité (2). A tous ces égards, la versification de notre poète est bien celle de la Pléiade. Elle l'est encore par la fréquence des rejets et la variété des coupes ; on trouve chez lui, à chaque pas, soit des enjambements d'un vers à l'autre (3), soit, dans le même vers, ces enjambements intérieurs qui ne laissent aucune trace de césure médiane (4). Ses alexandrins, comme ceux de Ronsard et de ses disciples, jouissent d'une grande liberté ; il les laisse se cadencer à l'aventure, avec une aisance trop souvent lâche et flottante, mais avec une variété de rythme que Malherbe devait sacrifier à la symétrie classique.

Quant à la langue, nous devons reconnaître qu'elle n'est pas la même dans l'Art poétique et dans les premières œuvres de Vauquelin. Pourtant, nous trouvons dans ce poème lui-même et quelques épithètes composées, et des diminutifs, et les provignements chers à la Pléiade (5). Au

1. V. la Grammaire, II.
2. V. la Grammaire, I.
3, Cf. I, 18, 25, 61, 122, 139, 149, 286, 309, 901, 940, 986, 992, etc.
4. Cf. I, 8, 67 ; II, 96, 226, 285, 304, 437, 692, etc.
5. V. le Glossaire.

reste, le poète exprime tout au long ses vues sur ce point dans un passage du premier chant qu'il nous faut citer :

Tu peux feindre des mots dont on n'a point usé :
Et puis les mots nouveaux que les nostres inventent,
Qui de l'Italien la langue representent,
Ou qui sont du Latin quelque peu détournez,
Ou qui sont du milieu de la Grece amenez,
Seront receus, pourveu qu'avec propre matiere
La France rarement en soit faite heritiere :
Et tous les mots qui sont proprement françoisez,
Et tous ceux qui ne sont du françois deguisez,
Et les vieux composez desquels toujours en France
On usoit à l'égal de la Grecque eloquence (1).

On le voit, Vauquelin admet tous les procédés par lesquels la Pléiade avait essayé d'illustrer la langue : toujours à l'exemple de Ronsard et de J. du Bellay, il termine en recommandant de chercher dans les anciens dialectes des termes expressifs et pittoresques :

L'idiome Norman, l'Angevin, le Manceau,
Le François, le Picard, le poli Tourangeau,
Aprens, comme les mots de tous arts mecaniques
Pour en orner apres tes phrases Poëtiques (2).

Nous aurons tout à l'heure à le dire, Vauquelin ne se fait pas scrupule d'attaquer certains disciples des novateurs, — Du Monin par exemple, dont les exagérations ridicules ne pouvaient que discréditer la réforme ; peut-être trouve-t-il même que Ronsard s'est parfois laissé entraîner à de regrettables excès : néanmoins, cette langue poétique que Malherbe voudra refaire, il déclare hautement qu'elle lui semble arrivée à la perfection :

La France aussi... son langage haussa,...
Prenant de son Roman la langue delaissee,

1. I, 322.
2. I, 361.

Et denouant le neud qui la tenoit pressee,
S'eslargit tellement qu'elle peut, à son chois,
Exprimer toute chose en son naïf François (1).

Ainsi, quoique l'Art poétique ait été publié en 1605, on n'y trouve aucune trace de la réaction que Malherbe avait inaugurée contre Ronsard et son école. Soit par la doctrine littéraire dont Vauquelin s'est fait l'interprète, soit par sa langue et sa versification, il est bien le fidèle disciple de la Pléiade.

Nous avons cependant fait quelques restrictions : il faut y insister. En étudiant l'Art poétique, nous voyons que, malgré son respect et son admiration pour Ronsard, Vauquelin ne se croit pas obligé d'applaudir à toutes ses audaces et de souscrire à toutes ses innovations : parmi les héritiers du poète, il préfère ceux qui ont essayé d'adoucir la réforme littéraire dans ce qu'elle pouvait avoir d'un peu trop âpre, et d'en tempérer la fougue parfois téméraire et les dédains souvent excessifs.

Ce que nous remarquons avant tout, c'est que notre poète, quoiqu'il fasse peu de cas des anciens genres, ne les a pourtant pas complètement répudiés : nous l'avons vu louer les moralités et les chansons du moyen âge. D'ailleurs, le soin même avec lequel il remonte jusqu'à nos origines et recueille, chemin faisant, tout ce qu'il peut apprendre de notre histoire littéraire, suffirait à nous montrer son indépendance. Ronsard et ses premiers disciples, préoccupés avant tout de rompre avec le moyen âge pour se rattacher directement à l'antiquité, avaient fait, par ignorance, mais aussi de parti pris, la nuit et le silence sur notre passé. Il semblait aux initiateurs de la réforme, que la France n'avait eu jusqu'alors

1. II, 581.

ni langue ni poésie : qu'on suppose un d'entre eux composant un Art poétique, il n'aurait eu aucun souci de notre antiquité nationale. Ce n'est point là d'ailleurs une pure hypothèse ; sans parler de Ronsard, qui ne nous a laissé qu'un court *Abrégé*, la *Défense* de du Bellay ne remonte jamais au delà du xv[e] ou du xiv[e] siècle, et ne mentionne les anciens genres que pour les tourner en dérision. Vauquelin, au contraire, prend à tâche de montrer dans le cours de notre histoire poétique des traditions continues, que la Renaissance a modifiées, il est vrai, mais sans les rompre ; il a soin de rattacher la satire aux sirventes et aux coq-à-l'âne, la tragédie aux moralités, l'ode aux chansons, l'épopée aux anciens poèmes du xii[e] et du xiii[e] siècle. Sans doute, il reconnaît pour maîtres les poètes de la Grèce et de Rome, mais il ne pense pas qu'on doive faire table rase du moyen âge. En lisant son Art poétique, nous ne voyons point qu'il y ait eu tout d'un coup comme une solution de continuité dans notre histoire littéraire : la réforme du xvi[e] siècle est plutôt une transition préparée depuis longtemps et qui a eu ses phases successives avant le coup d'éclat de 1550. Il ne veut pas faire tout commencer à la Pléiade ; il a assez de sens et de modération pour ne point dater notre poésie de Ronsard, comme Boileau la datera moins justement de Malherbe.

Au point de vue de la langue, Vauquelin gourmande les disciples de la Pléiade qui, renchérissant sur les innovations des premiers réformateurs, poussaient à bout des procédés appliqués jusqu'alors avec une certaine mesure. Au second livre de son Art poétique, après avoir recommandé « la pureté et la grande douceur »

Que nostre langue veut sans nulle obscurité,

il s'élève contre les poètes qui gâtaient leur style par l'emploi de mots bizarres et choquants :

> *Et ne faut recevoir* la jeunesse hardie
> A faire ainsi des mots nouveaux à l'estourdie,
> Amenant de Gascongne ou de Languedouy,
> D'Albigeois, de Provence, un langage inouy :
> Et, comme un Du Monin, faire une parlerie
> Qui nouvelle ne sert que d'une moquerie (1).

Et il ajoute :

> Ceux qui cherchent des mots empoulez et bouffis
> Et des discours obscurs, qui ne sont point confis
> Dans le sucre François, font une faute telle,
> Que ceux qui vont quittant une fontaine belle,
> Pour puiser de l'eau verte en un palu fangeux,
> Ou dans le creux profond d'un lieu marescageux (2).

Dans son troisième livre, il revient sur le même sujet et raille les novateurs qui

> .... Veulent prendre
> Le latin à la barbe et vulgaire le rendre (3).

De telles critiques s'adressent sans doute, comme nous l'avons dit, à ces disciples de Ronsard qui bigarraient sans vergogne notre vocabulaire, mais elles atteignent aussi Ronsard lui-même : malgré sa discrétion relative, celui-ci n'avait pas toujours eu pour la langue domestique le respect que, suivant d'Aubigné, il prêchait à son entourage.

Quoique Vauquelin admette presque toutes les vues de son maître, non seulement sa doctrine rationaliste sur la formation et le développement des langues, mais encore les divers procédés par lesquels il avait enrichi et rehaussé la nôtre, il y a pourtant dans le style de Ronsard,

1. II, 907.
2. II, 913.
3. III, 693.

surtout à ses débuts, quelque chose de contraint et comme de rocailleux qui répugne au génie libre, doux et facile de notre poète. Ce dernier remarque lui-même que, depuis la *Défense* de du Bellay, notre idiome a déjà subi bien des vicissitudes :

Que depuis quarante ans desja quatre ou cinq fois
La façon a changé de pârler en françois (1).

Or, parmi les héritiers de la Pléiade qui ont marqué la langue chacun de son empreinte personnelle, celui que Vauquelin préfère comme écrivain, c'est Desportes. Après avoir, dans son premier chant, passé en revue les poètes qui ont cultivé le sonnet, il ajoute :

Desportes d'Apolon ayant l'ame remplie,
Alors que nostre langue estoit plus accomplie,
Reprenant les Sonnets, d'art et de jugement
Plus que devant encor écrivit doucement (2).

C'est cette *douceur* de style qui charme surtout l'auteur de l'Art poétique, et il en voit le modèle dans Desportes plutôt que dans Ronsard (3).

Quant à la versification, si, comme nous l'avons vu, Vauquelin est, là encore, le fidèle disciple de la Pléiade, il repousse du moins les tentatives hasardeuses où beaucoup de poètes contemporains avaient osé s'engager. Ceux-ci, non contents d'emprunter aux anciens leurs genres poétiques, voulaient appliquer à la versification française le système essentiellement prosodique des Grecs et des Romains Avant même le XVIe siècle, on avait fait des vers « métrifiés » ; d'Aubigné affirme qu'il a vu une traduction de l'Iliade et de l'Odyssée composée en *hexamètres* par un certain Mousset vers la fin du XVe siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que Michel de Boteauville écrivait en 1497

1. *Satyres fr.* Liv. II, Sat. VIII, à Robert Garnier.
2. I, 591.
3. III, 1173.

son *Art de metrifier françois*, et achevait en 1500 son poème en vers mesurés. (1) Sibilet, dans son Art poétique, n'accueille pas cette innovation sans défiance, mais du Bellay, dans sa *Défense et illustration*, la signale avec faveur. En 1553, Jodelle publie des distiques; trois ans après, Pasquier, sur le conseil de Ramus, compose dans ce mètre toute une élégie. Un peu plus tard, Jacques de la Taille imprime un traité sur la *manière de faire des vers en françois comme en grec et en latin :* il a été pris, dit-il, d'un tel dégoût pour la rime, qu'il s'est « proposé une nouvelle voye pour aller en Parnasse, non encore frayee que des Grecs et des Latins, et qui pour son industrie et trop plus grande difficulté sera inaccessible à nos rymasseurs d'aujourd'huy (2) ». Baïf adopte bientôt ce nouveau genre de versification qui s'accordait parfaitement avec ses idées particulières sur les rapports de la musique avec la poésie. Rapin, Sainte-Marthe, Passerat, et beaucoup d'autres érudits suivent l'exemple de Baïf, ou du moins y applaudissent; Ronsard lui-même n'a aucun éloignement pour les vers mesurés, puisqu'il compose deux odes dans lesquelles, tout en conservant la rime, il calque de son mieux la strophe saphique.

Quant à Vauquelin, on ne peut s'attendre sans doute à ce qu'il répudie complètement une tentative qui avait pour elle des autorités aussi nombreuses et aussi considérables. Il n'ose pas exprimer toute sa pensée et se contente d'en appeler à la postérité; mais cet appel même nous montre que la versification mesurée lui inspirait fort peu de confiance, et la postérité lui a donné raison. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer pour quels

1. Cf. *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 5e année, n° 3 bis. *Michel de Boteauville et les premiers vers français mesurés*, par Ant. Thomas.
2. *Au lecteur.*

motifs la métrique latine ne peut s'appliquer à notre langue; J. de la Taille lui-même écrit, dans son traité: « Nostre parler vulgaire n'est pas propre ny capable à recevoir des nombres et des piedz. » Vauquelin n'apporte aucune raison de sa défiance; il faut pourtant le féliciter d'avoir défendu notre versification, ainsi que notre langue, contre les imitateurs forcenés des Grecs et des Latins.

Ce qui donne à l'auteur de l'Art poétique une place à part entre les disciples de la Pléiade, c'est surtout qu'il veut exclure du Parnasse français toutes les divinités de l'Olympe, et rappeler aux sujets chrétiens les poètes épiques et tragiques. Dans leur idolâtrie pour l'antiquité, les promoteurs de la Renaissance ne lui avaient pas seulement emprunté la forme extérieure et comme le cadre de sa poésie; ils avaient mis en honneur je ne sais quel paganisme littéraire. L'usage des fictions mythologiques remontait à l'école érudite qui florissait au début du XVIe siècle, et dont le principal représentant, le Maire de Belges, fut le premier à introduire le merveilleux païen dans notre poésie. Jean Marot fait intervenir les anciens dieux dans son poème sur l'expédition de Louis XII à Gênes et à Venise; son fils Clément laisse de toutes parts les souvenirs de la mythologie antique pénétrer dans ses épigrammes et dans ses élégies; ils deviennent peu à peu l'attirail nécessaire de la langue poétique. Ce que ces poètes avaient fait sans idée préconçue, Ronsard le fit de parti pris : il voyait dans l'emploi des figures mythologiques une source intarissable d'ornements. Non contents d'y puiser à pleines mains, les poètes de la nouvelle école revêtirent par instinct comme par système les idées et les sentiments de l'antiquité, restaurèrent, pour ainsi dire, la religion de l'Olympe, et demandèrent toutes leurs inspirations aux Muses du paganisme. Le

merveilleux chrétien, dont le moyen âge s'était nourri, semble dès lors n'avoir plus laissé de trace : la poésie de la Pléiade est d'abord toute mythologique, non pas seulement d'images et de forme, mais aussi par les sujets qu'elle traite et par l'esprit qui l'anime.

Dans son *Uranie* et dans la préface de ses autres poèmes, Du Bartas s'était déjà élevé contre les poètes contemporains qui préféraient le merveilleux païen aux souvenirs et aux traditions de l'antiquité chrétienne : il puise lui-même le sujet de toutes ses œuvres aux sources de la religion. D'ailleurs, s'il proteste, ce n'est qu'au nom du christianisme menacé par les divinités de l'Olympe.

Quant à Vauquelin, il ne regarde pas seulement aux intérêts de la foi, mais encore à ceux de la poésie. Sans doute, il ne veut pas proscrire jusqu'au nom des dieux ; lui-même ne se fait aucun scrupule d'en user par métaphore ; mais il invite les poètes à laisser de côté les sujets païens et à chercher dans le christianisme un fonds inépuisable d'inspirations. Cette tendance se trahit déjà dans ses satires ; elle est bien plus marquée dans son Art poétique, où il ne craint pas d'opposer aux fictions païennes, devenues avec son maître Ronsard la matière même de notre poésie, ces légendes du moyen âge, ces héros de l'histoire sacrée, ces monuments de l'antiquité chrétienne qui lui semblent capables de fournir à la tragédie et à l'épopée des thèmes plus populaires et aussi plus poétiques : lui-même avait commencé et mené assez loin un poème épique sur David (1). Dès le premier livre de son Art poétique, il proteste contre l'abus des divinités grecques :

Aussi bien en ce temps, ouir parler des dieux
En une Poësie est souvent odieux.

1. II, 153.

Des siecles le retour et les saisons changees
Souvent soubs d'autres loix ont les Muses rangees (1).

Dans le troisième livre, il invite les poètes à ne plus traiter que des sujets chrétiens :

Pleust au Ciel que tout bon, tout Chrestien et tout Saint
Le François ne prist plus de sujet qui fust faint !
Les Anges à miliers, les ames eternelles,
Descendroient pour ouir ses chansons immortelles (2) !

Plus bas, il invoque l'exemple des Grecs eux-mêmes qui avaient chanté leurs propres héros et célébré leur histoire nationale ou leurs légendes domestiques :

Si les Grecs, comme vous, Chrestiens eussent escrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Jesus-Christ :
Doncques à les chanter ores je vous invite... (3).

Enfin, parmi tous les poètes contemporains, il s'adresse de préférence à son ami Desportes :

Desportes, que ta Muse à Dieu toute tournee
Ne soit des vers d'amour desormais prophanee (4).

Peu de temps après que Du Bartas eut composé sa *Semaine*, dans laquelle il célèbre avec tant de magnificence les œuvres de Dieu, Ronsard mit la première main à un poème intitulé *la Loy divine*, dont il nous est parvenu les trente premiers vers. Si Vauquelin avait connu cet essai, il aurait pu invoquer l'exemple du maître. Mais le vrai but de Ronsard était d'éclipser la gloire du poète huguenot qu'on lui donnait déjà pour rival, en triomphant de lui sur son propre terrain ; d'ailleurs, il abandonna tout de suite sa tentative pour revenir à la mythologie antique dont lui-même avait été le grand hiéro-

1. I, 901
2. III, 33
3. III, 845
4. III, 875

phante. En somme, la poésie épique du XVIe siècle est toute païenne ; et, en mettant à part les hymnes ou traductions de psaumes que certains poètes composaient sur la fin de leurs jours, à titre de pénitence, on peut en dire autant de la poésie lyrique.

Il n'en est pas de même de la tragédie : au théâtre, nos poètes ne cessèrent jamais complètement d'emprunter leurs sujets à l'antiquité sacrée. Depuis Buchanan et Théodore de Bèze jusqu'à Garnier et Monchrestien, on peut citer un grand nombre de pièces toutes bibliques ou chrétiennes (1). D'ailleurs, les restaurateurs de la tragédie ancienne n'avaient point aboli d'un seul coup les genres antérieurs : sans parler d'une pièce de Thomas Lecoq (2), qui, malgré son titre de tragédie, est un véritable mystère, la province de Normandie, où Vauquelin naquit et passa sa vie tout entière, resta jusqu'à la fin du XVIe siècle fort attachée aux spectacles chrétiens du moyen âge, et l'on ne peut douter que le poète lui-même n'ait assisté à des représentations de ce genre. Vauquelin aime trop l'antiquité pour ne pas conseiller à nos tragiques de se régler sur elle ; aussi ne leur demande-t-il point de conserver la forme du mystère ; ce qu'il veut, c'est que le théâtre transporte dans le cadre de la tragédie classique les sujets et les personnages de l'histoire sacrée.

> Hé ! quel plaisir seroit-ce à cette heure de voir
> Nos Poëtes Chrestiens, les façons recevoir

1. La trilogie de *David*, par Desmasures (1566) ; la *Jephté* de Buchanan (1567) ; le *Pharaon* de Chantetouve (1582) ; l'*Esther* de Mathieu (1585), sa *Vasthi* et son *Aman* (1589) ; le *Saül* de Billard ; le *Joseph* de Montreux ; le *Saül* et les *Gabaonites*, de Jean de la Taille (1572-1573) ; la *Sédécie* de Garnier (1580) ; le *David* de Monchrestien (1600) et son *Aman* (1601), etc.
2. *Caïn*.

Du Tragique ancien ! Et voir à nos misteres,
Les payens asservis sous les loix salutaires
De nos Saints et Martyrs, et du vieux testament
Voir une Tragedie extraite proprement (1) !

Il indique lui-même plusieurs héros tragiques que les poètes futurs pourront emprunter à la Bible ou aux légendes chrétiennes :

Au lieu d'une Andromede au rocher attachee
Et d'un Persé qui l'a de ses fers relachee,
Un saint George venir bien armé, bien monté...
Ou voir un Abraham, sa foy, l'ange et son fils !
Voir Joseph retrouvé ! etc. (2).

Ces souhaits de Vauquelin ne furent point exaucés, et nos poètes s'éloignèrent toujours davantage des sujets chrétiens que le XVI[e] siècle tolérait encore, mais dont l'âge suivant ne voulut plus. Le *Polyeucte* de Corneille ne trouva aucun accueil parmi les beaux esprits du temps, auxquels « le christianisme » de cette pièce « avait extrêmement déplu » ; l'*Esther* de Racine ne fut pas représentée en public ; *Athalie* elle-même, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, n'eut aucun succès. Quant à l'épopée chrétienne, de nombreux poètes, vers le milieu du XVII[e] siècle, tentèrent de la remettre en honneur ; mais, soit qu'ils manquassent de génie, soit que le genre lui-même fût déjà condamné, aucun de leurs poèmes ne trouva grâce devant la critique. L'Italie et l'Angleterre avaient beau citer avec orgueil les noms du Tasse et de Milton : Milton et le Tasse eux-mêmes furent méconnus par Boileau, qui exclut le merveilleux chrétien et l'antiquité sacrée de notre poésie héroïque, en réduisant son domaine à la « fable » et à la « fiction », c'est-à-dire aux légendes grecques et à la mythologie de l'Olympe.

1. III, 881
2. III, 891

Nous venons d'indiquer les principaux points sur lesquels Vauquelin a ses préférences personnelles ; mais ces restrictions, quelle que puisse en être l'importance, ne nous empêchent pas de le rattacher étroitement à la Pléiade, dont il exprime presque toujours les idées et les vues, et non point à Malherbe dont il ne peut être considéré à aucun titre comme le précurseur. Il se distingue avant tout de la Pléiade par le soin avec lequel il cherche à renouer les traditions de notre histoire littéraire et par sa prédilection pour les sujets nationaux et chrétiens dans la tragédie et dans l'épopée ; or, s'il s'éloigne par là de Ronsard, ce n'est certes pas pour se rapprocher de Malherbe : celui-ci, professant le même dédain pour le moyen âge et le XVIe siècle, avait tout fait dater de son propre avènement : et d'ailleurs, en conservant aux divinités et aux héros de la Fable la place qu'ils avaient prise dans notre poésie, il continuait là encore l'œuvre de Ronsard.

Ce qu'il faut dire, c'est que Ronsard a ouvert la voie à Malherbe : le chef de la Pléiade doit être considéré comme le fondateur de notre poésie classique. Les mépris et les injures dont Malherbe charge ses devanciers ne sauraient l'empêcher d'en être l'héritier et le disciple ; son œuvre consista à choisir avec une grande rectitude de sens, parmi les matériaux de tout genre qu'avait accumulés l'école de Ronsard, ceux qui devaient le mieux s'approprier à la construction de cet édifice régulier et imposant, mais froid et monotone, qu'il voulut donner pour temple à notre poésie. Ceux qui font les révolutions sont dédaignés par ceux qui en profitent : Malherbe dédaigna Ronsard, mais il en profita encore plus.

Peu importe que Vauquelin ait été l'ami de Malherbe et lui ait même adressé une de ses satires ; le génie fa-

cile, souple et riant de l'un n'a par lui-même aucun rapport avec la raideur austère et empesée de l'autre. On dira peut-être que le caractère même de Vauquelin, son esprit de retenue et son goût de la mesure le rendaient propre à servir d'intermédiaire ; mais, rappelons-le, Malherbe ne traitait pas mieux Desportes que Ronsard, et s'il appréciait son potage, il ne goûtait point ses vers. Au fond, il n'y a guère de commun entre Malherbe et Vauquelin que ce que Malherbe lui-même a de commun avec Ronsard.

CHAPITRE V

VAUQUELIN ET BOILEAU

De Ronsard à Malherbe, de Malherbe à Boileau, tout se suit et se tient dans l'histoire de notre poésie : nous aurons à montrer tout à l'heure que l'Art poétique de Boileau est entièrement contenu dans celui de Vauquelin.

Certains critiques sont allés jusqu'à prétendre que le poète du XVII[e] siècle avait beaucoup emprunté à celui du XVI[e], et ils l'ont accusé de ne pas même avoir mentionné le nom de son devancier. Si Boileau n'a point nommé Vauquelin, c'est qu'il ne lui devait rien. On a relevé, en comparant leurs poèmes, quelques ressemblances de détail, comme si la parenté plus ou moins prochaine de deux ou trois vers ne pouvait pas être purement fortuite. Vauquelin avait dit de Virgile :

> Nul ne peut en sa langue attaindre à sa hauteur (1).

Boileau commence ainsi son Art poétique :

> C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
> Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

1. I, 422.

Vauquelin définit l'unité de temps en ces termes:

Le Theatre jamais ne doit estre rempli
D'un argument plus long que d'un jour accompli (1).

Boileau emploie la même rime:

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli (2).

Nous avons déjà cité les deux vers de Vauquelin:

L'Epigramme n'estant qu'un propos raccourci,
Comme une inscription courte on l'escrit aussi (3).

Boileau dit du même genre qu'il

N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné (4).

Vauquelin s'élève contre le poète

Qui veut hausser au ciel son vers ambitieux (5).

Boileau applique à l'ode la même expression avec un tout autre sens, lorsqu'il nous la présente

Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux (6).

Ces exemples, les seuls que l'on puisse produire, ne nous permettent point de conclure que Boileau ait imité ou même connu Vauquelin. On ne saurait guère attacher quelque importance qu'aux deux premiers; or, ils se réduisent à une rime tout indiquée pour le second, et, pour l'autre, à une expression que la gêne du vers a bien pu lui faire admettre, mais qu'il aurait critiquée chez tout autre poète, loin de la lui emprunter.

1. II, 257.
2. III, 45.
3. III, 789.
4. II, 103.
5. III, 1105.
6. II, 59.

Quant aux passages dans lesquels Vauquelin et Boileau expriment des idées analogues, nous avouons qu'ils sont très nombreux; mais ce qu'il faut en conclure, ce n'est pas que Boileau a imité Vauquelin, c'est que Boileau et Vauquelin ont imité Horace. On peut cependant citer d'autres endroits où les deux poètes se rencontrent sans avoir eu un modèle commun. C'est ainsi, pour en donner au moins un exemple, que Boileau, dans le début de son premier chant, assigne à chaque talent le genre qui lui convient :

La Nature, fertile en esprits excellents, etc. (1).

Vauquelin avait dit :

Des Poëtes ainsi, l'un fait un Epigramme, etc. (2).

Mais, ces exemples seraient-ils encore plus nombreux, il n'y aurait pas lieu de s'étonner que deux auteurs d'Art poétique traitent les mêmes développements. Comme le dit Vauquelin,

Qui va méme chemin et fait méme voyage,
Quelquefois se rencontre en un méme passage (3).

Rien ne peut donc prouver que Boileau ait imité Vauquelin; ce qui prouve qu'il ne le connaissait même pas, c'est son ignorance complète du moyen âge et les erreurs qu'il commet en retraçant l'histoire de notre poésie au XVIe siècle. Sans doute, il aurait pu lire tout ce que dit Vauquelin de nos anciens genres, sans se croire obligé de remonter plus loin que Villon; il aurait pu se faire par Vauquelin une idée plus exacte de Ronsard et de la Pléiade sans rien atténuer de sa sévérité pour eux.

1. I, 13.
2. I, 783.
3. I, 771.

Mais ce ne sont pas seulement des appréciations plus ou moins injustes que nous relevons chez Boileau; nous y trouvons encore des inexactitudes matérielles, des erreurs de fait, dans lesquelles la lecture de Vauquelin l'aurait empêché de tomber.

Si Boileau n'a pas connu l'Art poétique de son devancier, il n'en est pas moins, comme nous l'avons déjà dit, l'héritier de l'école dont Ronsard, le maître de Vauquelin, fut le premier fondateur. Quelque différence qu'il y ait entre eux, leur doctrine littéraire est au fond la même. C'est ce que nous verrons en comparant les deux Poétiques. Mais il nous faut d'abord étudier parallèlement chez l'un et l'autre poète l'ordre et le plan de leur ouvrage, le caractère que chacun d'eux a donné au poème didactique, leur versification et leur style.

Nous avons déjà dit quelle confusion régnait dans l'Art poétique de Vauquelin. Au contraire, Boileau procède avec ordre et méthode, suivant un plan qu'il s'est tracé d'avance. On ne peut nier, d'ailleurs, que sa division n'a rien de logique et ne se rattache à aucune idée d'ensemble, ni sur une classification raisonnée des genres, ni sur leur succession naturelle et historique. On ne voit pas pourquoi il traite séparément les genres supérieurs et les genres secondaires, pourquoi il range la poésie lyrique parmi ces derniers; on se demande quelle raison peut l'engager à commencer par les uns plutôt que par les autres, à traiter enfin dans le même livre la tragédie avant l'épopée et l'épopée avant la comédie. La division de son Art poétique n'a d'autre mérite que celui d'assurer à chaque livre son objet déterminé. C'en est un, d'ailleurs, et que nous ne saurions reconnaître à Vauquelin. Dans son premier chant, Boileau donne des conseils littéraires, des préceptes de style, des leçons de goût; dans

le second, il s'occupe des petits genres, et, dans le troisième, des genres supérieurs; dans le quatrième, enfin, il traite des mœurs et propose aux poètes quelques règles de conduite. Voilà une division parfaitement claire. Quant à Vauquelin, il n'a même pas pris la peine de s'en faire une : son poème marche au hasard sans se soumettre à aucun plan de composition déterminé d'avance. Il définit l'épopée dans le premier livre et en donne les règles dans le second; il fait au début d'un chant la théorie de la tragédie, en expose tout à la fin l'histoire et en trace dans un autre la définition. Un ordre quelconque, si factice qu'il pût être, vaudrait toujours mieux que cette inextricable confusion.

L'esprit méthodique et rigoureux de Boileau se retrouve encore dans la forme générale et le caractère qu'il a donné à son Art poétique. Législateur du Parnasse, il conçoit son poème comme un code destiné à régir la poésie. Il est bien loin de l'aimable familiarité avec laquelle cause Horace; il l'est encore plus de cet abandon et de cette prolixité qui, chez Vauquelin, ont aussi leur charme. C'est un arbitre souverain qui dicte des arrêts. On ne peut sans doute lui reprocher la sévérité toute dogmatique avec laquelle il a composé son ouvrage; et cependant on regrette, en admirant cette précision rigoureuse et impérative, qu'elle n'ait pu se concilier avec un peu plus d'agrément. Dans les quatre chants de Boileau, nous ne trouvons d'autre digression (1) que celle par où débute le dernier. Vauquelin, au contraire, évite toute raideur pédantesque; les comparaisons étendues, les diversions, les ornements de toute espèce, abondent dans son poème. Il sait quelquefois être bref, quand il dicte des règles précises et catégoriques; on peut même

1. Excepté quand Horace lui donne l'exemple.

citer certains vers de lui qui, comme tant d'autres de Boileau, eussent mérité de passer en proverbe (1). Mais cette contrainte n'est pas son fait, et, d'ordinaire, il s'abandonne tout entier à la facilité aimable et courante de sa verve. Il y a dans son Art poétique quelque chose d'aisé, de souriant et d'heureux. Que pourrait-on trouver, par exemple, de plus agréable que sa comparaison entre le génie du poète et le « miroir » d'un lac (2)? Dans son premier chant, il montre par une figure non moins gracieuse que l'art est nécessaire à la poésie:

. . .Quand un homme va pour un plaisant soulas
Dans quelque beau jardin, etc. (3).

Boileau écrit avec précision, mais non pas sans sécheresse, en parlant de la rime:

Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, lui sert et l'enrichit (4).

Vauquelin use d'une comparaison aussi heureuse que juste :

Comme on void que les voix fortement entonnees
Dans le cuyvre étrecy des trompettes sonnees,
Jettent un son plus clair, etc. (5).

Dans le second livre, il montre avec non moins de bonheur qu'il ne suffit pas à la poésie de plaire et de charmer l'oreille :

Comme en la vigne on void dessoubs la feuille verte,
La grappe cramoisie, etc. (6).

1. Par exemple :
Ce sont tableaux parlants que les vers bien escrits (7).
2. III, 659.
3. I, 21.
4. I, 33.
5. I, 83.
6. II, 67.
7. I, 226.

Il ne craint pas non plus de quitter un moment son sujet pour amener quelque aimable digression ; c'est ainsi qu'à la fin du premier livre, il nous raconte complaisamment l'anecdote d'Antigone et de ses trois peintres (1) ; au second, il fait un retour sur sa jeunesse alors que

. . . . Sans haine et sans envie
Nous passions dans Poitiers l'Avril de notre vie (2).

On pourrait aisément multiplier de tels exemples : ceux-là suffisent pour montrer comment notre poète sait tempérer la sévérité du genre didactique. Cette riante abondance se tourne souvent en défaut : Vauquelin ne sait ni se contraindre, ni se borner ; mais pourtant on doit louer chez lui la grâce aisée et familière quand elle ne dégénère pas en lâche prolixité, et la variété des couleurs quand elle ne va pas jusqu'à la bigarrure.

Malgré le désordre qui y règne et la négligence avec laquelle il est composé, l'Art poétique de Vauquelin ne serait pas tombé dans l'oubli si la versification et le style en étaient plus corrects et plus châtiés. C'est par là surtout qu'il pèche. Nous l'avons déjà dit, Vauquelin ne sait pas rythmer ses vers. Quoique les poètes du XVIe siècle, Ronsard avant tous, aient été pour la plupart d'habiles versificateurs, on peut dire qu'aucun d'eux, pas même Ronsard, n'a porté dans le maniement de l'alexandrin le même art que dans la facture des strophes lyriques. Nous ne reprocherons point à Vauquelin d'avoir ignoré les règles de la césure, telles que Malherbe devait bientôt les établir ; mais ces coupes de la période rythmique où nos poètes modernes ont porté une science consommée, sont chez lui, comme chez tous ses

1. I, 1045.
2. II, 1067.

contemporains, livrées entièrement au hasard ; aussi la faculté d'enjamber l'hémistiche ou le mètre entier ne fait-elle que donner à son alexandrin une allure incertaine et parfois boiteuse ; Vauquelin en use avec peu de discernement, comme si elle permettait au poète d'aligner à la hâte ses vers les uns après les autres sans souci d'en accommoder le rythme à l'expression de la pensée et du sentiment. Il ne voit pas que l'alexandrin à la césure variable, au libre rejet, est bien plus difficile à manier, l'absence même de règles fixes laissant à l'oreille et au goût du poète une liberté périlleuse : cette liberté, il n'en profite que pour faire de sa facilité naturelle le plus regrettable abus. Ses vers sont pour ainsi dire inarticulés, et leur fluidité même les empêche de prendre aucune forme précise. Combien l'alexandrin de Boileau est différent, c'est ce que nous n'avons pas besoin de dire : chez le poète du XVII[e] siècle, il a définitivement revêtu le rythme classique, ; il s'est soumis à des lois inflexibles qui, après avoir isolé chaque unité métrique, la décomposent en deux fragments toujours égaux, et font invariablement concorder les divisions du rythme avec celles du sens : le vers de douze syllabes peut être dès lors considéré comme un tout indépendant de ce qui précède et de ce qui suit ; bien plus, chaque hémistiche est lui-même une sorte d'entité rythmique complète en soi, un vers de six syllabes dans celui de douze. Cette symétrie convient peut-être à la sévérité du genre didactique, tel que Boileau l'avait conçu ; les préceptes, les règles qu'il formule, se gravent d'autant mieux dans l'esprit et ont une autorité d'autant plus grande qu'ils s'expriment sous une forme rythmique plus fixe et plus arrêtée. Toutefois, on peut reprocher au poète d'avoir péché pas trop de rigueur : tous ses alexandrins sont coulés dans le même

moule ; un balancier en marquerait parfaitement la mesure. Ce vers uniforme et monotone n'est point celui de Racine et de Molière ; et, si la liberté du xvi[e] siècle offre des dangers que Vauquelin n'a même pas l'air de soupçonner, la symétrie impitoyable du vers rigoureusement classique a, chez Boileau comme chez Malherbe, une raideur mécanique qui rend le rythme incapable de toute inflexion.

Nous trouvons la même opposition dans le style des deux poètes. Vauquelin avait toujours vécu loin de la cour ; aussi ne rencontre-t-on pas chez lui cette pureté, cette élégance polie qu'il loue chez du Perron et Desportes. Il connaissait lui-même les défauts de sa versification, et il les confesse ingénument :

> Faites que vostre grace, ô riantes Charites,
> Couvre ici le defaut de ces Regles escrites
> En vers mal agencez (1).

Ceux de son style ne lui échappent pas davantage :

> Marri que n'est *sa* Muse et plus nette et polie (2).

Daniel Huet dit, non pas d'ailleurs sans beaucoup d'exagération : « Si Vauquelin avait joint à ses talents la politesse du grand monde, il irait de pair avec les plus célèbres poètes de son siècle (3). » Mais c'est justement ce commerce du grand monde qui manqua à Vauquelin, et lui-même se plaint souvent d'être trop absorbé par les devoirs de sa charge pour accorder assez de soin à ses poèmes. Il ne faut donc pas s'étonner que son style soit en général diffus, qu'il manque si souvent d'aisance élégante et de vive précision. Vauquelin n'est pas de ceux

1. II, 15.
2. I, 1159.
3. *Origines*, p. 554.

qui ont poli sans cesse et repoli leurs ouvrages ; au contraire, il laisse courir sa plume à l'aventure et ne rencontre que bien rarement l'expression juste. Certes, l'Art poétique de Boileau, malgré la réputation qu'il en a, n'est point un modèle de style : les termes y manquent trop souvent de propriété ; la forme a parfois bien de l'âpreté et bien de la contrainte ; l'écrivain est à chaque instant la dupe du versificateur. Mais, malgré ces défauts, il y a dans son style une assurance, une méthode, une discipline que le poète du xvie siècle n'a jamais connues. C'est par d'autres qualités que Vauquelin se recommande à nous ; son style d'improvisateur, diffus, impropre, souvent même incorrect, a du moins une liberté, une souplesse qui manquent à Boileau, dont l'art laborieux se trahit toujours : si le premier fait des vers faciles avec trop de facilité, on peut dire que le second fait difficilement des vers souvent bien difficiles. Le style de Boileau a d'ailleurs quelque chose de terne et de sourd ; je ne sais quelle teinte grise et morne semble faire le fond de la toile, à peine égayée çà et là par des nuances plus vives. Quant à Vauquelin, ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est au contraire l'abus de la couleur ; dans son poème, les tons les plus riches et les plus variés se combinent en offrant toujours à l'œil un tableau clair et riant, mais taché par de nombreuses dissonnances. Le poète laisse toute liberté à son imagination ; il en sème les trésors à pleines mains et profite de ce que Malherbe, le maître de Boileau, n'a pas encore « réduit la muse aux règles du devoir (1) ». Son style florissant manque de sobriété ; le style de Boileau, ferme, sensé, d'une probité un peu raide, reste toujours marqué et comme frappé d'une tristesse native.

1. Boileau, *Art. poét.*, I, 131.

Par ses défauts et par quelques-unes de ses qualités mêmes, le poème de Vauquelin n'était pas fait pour régir la poésie française avec autorité. Il le publia à une époque où Malherbe, devenu déjà le « tyran du Parnasse », avait rayé d'un trait de plume toutes les œuvres de ses devanciers. Lui-même, d'ailleurs, n'avait rien qui le désignât comme arbitre et comme législateur ; ce n'est après tout qu'un disciple de Ronsard parmi tant d'autres. Enfin, le siècle où il vivait avait déjà vu tant de changements dans notre langue et dans notre poésie que, s'il eût même publié son Art poétique avant l'avènement de Malherbe, personne n'en aurait pu croire l'autorité bien durable. Au contraire, celui de Boileau paraît à un moment où la poésie française, après une longue période de trouble et de confusion, semble s'être définitivement soumise à la discipline classique. Dans les lettres comme dans l'État politique et social, tout se règle et s'organise. Boileau lui-même est compté parmi les plus grands poètes de son siècle ; on l'accepte comme le juge suprême du goût, et les arrêts qu'il prononce sont tenus pour des oracles : son Art poétique est la table d'airain sur laquelle il grave pour toujours les lois de la poésie. Si son esprit si judicieux et si droit, son respect de la règle, son amour de la symétrie, son style sobre et sain, font de lui le représentant le plus fidèle du XVII[e] siècle, Vauquelin appartient au XVI[e] dont il reproduit bien l'humeur libre, la verve souvent débordante, la raison encore peu assurée, l'imagination brillante et féconde, mais sans règle ni frein.

Toutefois il ne faut pas oublier que, dans cette période confuse et tumultueuse qui s'étend depuis Ronsard jusqu'à Malherbe, se sont déjà formés et ont com-

mencé à mûrir ces fruits heureux de notre poésie qu'un siècle plus fortuné cueillera.

Quand on connaît le dédain que le XVIIe siècle manifeste pour l'école de Ronsard, on se demande tout d'abord s'il n'y a pas eu comme une rupture dans l'histoire et les traditions de la poésie française. Mais ce dédain n'est-il pas celui que les poètes de la Pléiade professaient eux-mêmes pour leurs devanciers ? et l'on sait cependant que la Renaissance, loin d'éclater brusquement, avait été longuement préparée par les Jean Le Maire, les Marot, les Scève, les Héroët. Boileau, tout en gardant un souvenir à Marot et à Villon, ne fait dater la poésie que de Malherbe, son maître : il lui était d'autant plus facile de dédaigner le XVIe siècle qu'il ne le connaissait guère. Mais, quoi que lui-même en pense, il est bien le disciple et l'héritier de ce Ronsard qu'il a si durement traité.

Au point de vue de la versification, nous ne voyons de Ronsard à Boileau, que des changements, importants sans doute, mais qui ne portent pas, après tout, sur la forme constitutive du vers. La langue subit des épurations successives en passant de la Pléiade à Malherbe, de Malherbe à Vaugelas et à Corneille, de Corneille à Racine ; cependant, c'est toujours celle que Ronsard a créée, et le XVIIe siècle, s'il y opère beaucoup de retranchements, n'y ajoute presque rien. Il nous paraît inutile d'insister sur ces deux points qui ne sont pas contestables. Quant à la doetrine littéraire du XVIIe siècle, on ne peut niei que, dans son ensemble, elle a Ronsard pour premier maître et pour initiateur : Boileau ne fera que donner aux vues et aux théories de Vauquelin une forme plus précise et plus rigoureuse.

C'est le XVIe siècle qui a, pour ainsi dire, retrouvé l'an-

tiquité : cette sorte de résurrection, connue sous le nom de Renaissance, ouvre une nouvelle ère, et le goût français prend dès lors une direction à laquelle l'âge suivant restera fidèle. Sans doute, on ne peut comparer la poésie de la Pléiade avec celle du XVIIe siècle : l'une manque de maturité et d'équilibre ; l'autre, au contraire, atteint à cette perfection d'art, à cette harmonie du fond et de la forme, à cet heureux tempérament de la raison et de l'imagination, qui lui ont mérité le nom de poésie classique. Mais, si Ronsard et ses disciples n'ont peut-être rien laissé que l'on puisse égaler aux chefs-d'œuvre du siècle suivant, ils ont au moins amorcé la voie pour des génies plus favorisés. Malherbe crut renverser de fond en comble l'édifice élevé par la Pléiade : il n'en abattit que l'échafaudage hérissé et fastueux, derrière lequel on put dès lors apercevoir les lignes sobres et régulières de l'édifice lui-même.

Le XVIe siècle a restauré, sans exception, toutes les formes poétiques que le XVIIIe cultivera. Il n'en est pas une que l'on ne trouve dans le poème de Vauquelin. Non seulement elles sont connues, mais la classification en est faite, et l'âge suivant n'y changera rien ; tout, dans notre poésie, a été mis en ordre, casé, étiqueté. Disciple d'Aristote, Vauquelin adopte les divisions et les formules de cet esprit systématique ; disciple d'Horace, il emprunte au poète latin ses préceptes et ses maximes de goût. Ce travail est fait une fois pour toutes, et le siècle de Louis XIV n'y reviendra plus. Boileau se garde bien de déranger une symétrie si conforme au génie classique ; il ne fait que la mettre encore plus au jour, en donnant à sa Poétique un ordre plus rigoureux que Vauquelin.

Si les genres sont les mêmes, chacun d'eux a dès le XVIe siècle ses règles définitives. Passons en revue les

principaux. L'ode a été créée par Ronsard sous toutes ses formes ; nous savons que Vauquelin préfère à l'imitation de Pindare celle d'Anacréon ; mais c'est là un penchant particulier de son esprit et de sa nature, et qui ne l'empêche pas de donner son tribut d'éloge aux odes pindaresques du maître. Au fond, si l'on prend ce genre dans son acception la plus élevée, le XVI[e] siècle n'en a point eu l'intelligence. Ronsard s'est démené et surmené pour calquer les transports de Pindare, il n'a fait que des pastiches sans vie. Mais, quand Boileau s'est mis en tête de composer une ode, n'est-ce point aussi au poète grec qu'il est allé demander la grande inspiration lyrique, et l'ode sur la prise de Namur est-elle moins ridicule que celles de Ronsard ? Il a beau émanciper son imagination jusqu'à comparer avec un astre la plume blanche que le roi portait à son chapeau : qui ne sent, dans ce dithyrambe avorté, le feinte ivresse d'un sage ? C'était bien la peine de reprocher à Ronsard le faste pédantesque de ses grands mots ! Voilà pourtant l'ode dont Boileau nous fait la théorie dans son Art poétique : comme celui de Ronsard, son beau désordre est un effet de l'art, et il a du lyrisme une idée tout aussi fausse que le XVI[e] siècle.

En est-il autrement pour la poésie épique ? Ainsi que nous l'avons dit, Vauquelin en donne une définition large et libérale ; mais ce n'est plus, à proprement parler, une définition véritable, c'est plutôt une sorte de tableau où figure la nature entière. Le poète reste dans le vague par ignorance, par timidité ; au fond, nul doute que son idéal de l'épopée ne fût conforme à celui de la *Franciade*, où il ne trouve à regretter que l'emploi du décasyllabe. Mais cette *Franciade*, si vite tombée dans l'oubli et que le XVII[e] siècle connaissait à peine de nom, n'est-elle pas aussi, dans son cadre général et dans sa conception d'en-

semble, l'épopée dont Boileau lui-même nous donne la formule ? Boileau se posa en défenseur d'Homère, mais il ne le comprend ni mieux ni autrement que le XVI[e] siècle. Pour lui comme pour l'école de Ronsard, l'épopée est une œuvre tout artificielle, pure matière à « ornements égayés ».

Si nous passons à la tragédie et à la comédie, Boileau n'ajoute rien à Vauquelin. Le XVII[e] siècle a ses Corneille, ses Racine, ses Molière ; mais la théorie même du genre dramatique n'a guère changé depuis la Pléiade. Vauquelin et Boileau donnent les mêmes règles ; tous deux se contentent de traduire Horace. Cette loi des unités qui domine toute notre scène classique, nous l'avons déjà trouvée dans le poète du XVI[e] siècle : les tragiques contemporains l'observent peut-être moins en vue de l'art que par un effet de l'imitation, mais Corneille lui-même s'y soumettra moins par conviction que par crainte. Si l'école de Ronsard saisit plutôt la lettre que l'esprit du théâtre ancien, si elle ne parvient qu'à « parodier puérilement les solennités olympiques dans des classes et des réfectoires de collège », on ne saurait, du moins, nier qu'elle a dressé *l'échafaut* sur lequel Corneille fera jouer le *Cid* et Racine *Andromaque*. La tragédie, dans sa forme extérieure, n'éprouvera plus de modifications essentielles : le tableau pourra changer, mais le cadre restera le même. Il n'en est pas autrement de la comédie ; la marche en est plus libre au XVI[e] siècle, et les règles moins étroites que pour la tragédie ; cette liberté relative, elle en jouira encore au siècle de Louis XIV. Si Vauquelin n'y apporte pas trop d'entraves, rappelons-nous aussi que, pour le plus grand comique de l'âge suivant, la règle capitale, la seule règle, c'est de plaire.

Il est inutile de poursuivre plus loin un parallèle dont

l'étude des autres genres poétiques ne ferait que confirmer la conclusion. Le seul point important sur lequel Vauquelin soit en opposition avec le XVII[e] siècle, c'est l'usage du merveilleux païen ; mais, sur ce point, Vauquelin, comme on le sait, est lui-même en contradiction directe avec l'école de Ronsard.

La doctrine classique est donc établie déjà par la Pléiade, dont notre poète est, sauf quelques réserves, le fidèle représentant. Certes, la discipline du XVII[e] siècle est bien plus forte, bien mieux assise, bien plus réfléchie ; mais les principes en sont les mêmes dans Vauquelin et dans Boileau. Quels que soient ses écarts de goût et les défauts de son esprit, Vauquelin n'est pas sans avoir reconnu lui-même cet empire de la raison que Boileau établira si fortement. Pour lui comme pour le poète du XVII[e] siècle, la source de la poésie est « toute celeste », et l'inspiration des poètes vient directement des dieux :

. . . . De fureur sainte epris,
Ils sentent tellement elever leurs espris
Et de Phœbus si fort échauffer leurs poitrines... etc. (1).

Mais il sait aussi quelle est la nécessité du goût et de l'art.

...Tout par art se fait, tout par art se construit...
Et sur tous le Poëte en son dous exercice
Mesle avec la nature un plaisant artifice (2).

Il assujettit le génie et l'inspiration même au joug de la raison :

Rends au bon jugement sujette ta fureur (3).

Bien plus, dans une comparaison que nous avons déjà citée, c'est avec un jardin « aux sentes egallees », et non

1. I, 97.
2. I, 77.
3. I, 942.

avec un paysage agreste qu'il compare la poésie (1) : on ne pourrait pas demander davantage à un contemporain de la Quintinie.

Nous l'avouerons toutefois, ni Vauquelin, ni les poètes de son temps n'ont toujours suivi ces conseils si sages qu'il leur donna. Notre poésie, même après l'Art poétique que nous venons d'étudier, a besoin de trouver, d'abord avec Malherbe, ensuite avec Boileau, une autorité plus ferme et mieux réglée. Mais, si le XVIe siècle manque encore de sagesse et de sobriété, il ne lui faut déjà plus que quelques amendements pour devenir le siècle classique. Malherbe et Boileau feront rentrer les eaux du fleuve dans leur lit : ce lit restera toujours le même.

En somme, Ronsard, comme le dit Balzac (2), est une grande source ; sans doute, nous la trouvons un peu bourbeuse par endroits et souvent rocailleuse ; mais, en se purifiant, en s'élargissant, elle deviendra bientôt ce grand fleuve de poésie royale qui a trop souvent méprisé et ignoré son origine. Boileau est l'héritier de Vauquelin comme Racine l'est de Ronsard. Dans l'histoire de la poésie française, il y a jusqu'à notre siècle deux grandes époques : le moyen âge, qui s'étend jusqu'à Ronsard, la période classique, qui va de Ronsard jusqu'à Victor Hugo.

1. I, 21.
2. *Entretien* XXXII.

AV LECTEUR

Lectevr, ce sont ici des vieilles et des nouuelles Poësies : Vieilles, car la plupart sont composees il y a longtemps : Nouuelles, car on n'escrit point à cette heure, comme on escriuoit quand elles furent escrites. Si elles ne sont telles qu'elles deuroient estre, c'est mon defaut : car de mon temps on escriuoit assez bien. Si elles ne sont assez reueües et pollies c'est ma paresse. Aussi que jamais ie ne m'oubliay tant, que ie laissasse mes affaires pour entendre à mes vers : Et me donnant garde que les Syrenes des Muses ne m'abusassent, ie me tenoy lié à ma profession toute contraire à leurs Chansons, lesquelles ie n'escoutoy qu'à mon grand loisir et aux heures où d'autres s'ebatent à des exercices moins honnestes.

Le Public où i'estois attaché, tous les troubles de ce Royaume auenus de mon âge et le soin de mon menage m'empescherent de les reuoir et de les faire imprimer alors que leur langage et leur stile eust

esté, peut-estre, receu comme celuy de beaucoup qui firent voir leurs ouurages au mesme temps. Mais grand nombre des Poësies de mon siecle et de ceux à qui i'auoy donné de mes vers sont trépassez, et le Roy mort, par le commandement duquel i'auoy paracheué mon Art Poëtique : et quant et quant ces doux passetemps tombez en tel mespris, que depuis on n'en a tenu guere de conte. Ce qui fera que ceux-ci venants hors de saison et comme mets d'entree de table à la fin du disner (ou comme ceux qui apres la dixiesme annee vinrent au secours de Troye), ne seront si bien receus qu'ils auroient esté du viuant de mes contemporains. C'est pourquoy vn ancien disoit bien à propos, qu'il estoit malaisé de rendre conte de sa vie deuant des hommes d'vn autre siecle que de celuy auquel on auoit vescu. Toutefois ne les pouuant changer ni r'accoutrer suiuant la façon des habits de maintenant, ie les laisse à leur naturel. Et me souuenant qu'en Ætiopie encor que les plus grands et les plus beaux fussent choisis pour estre Rois, que pourtant ceux-la n'estoient chassez du Royaume, ni de la Chose publique qui en la stature et en la proportion des membres auoient eu la Nature moins fauorable : j'espere ainsi, que mes

vers en leur premier accoutrement pourront auoir quelque place entre les moindres, s'ils ne peuuent attaindre à la hauteur des grands. Sinon me voyant garanti par la defence de mes ans (et que la posterité sera iuge des ouurages d'autruy et non ceux qui viuent), ie les laisseray au rang des vanitez du monde, dont ie me moqueray auec ceux qui s'en moqueront, ie te prie Lecteur, d'en faire de mesme : car ie ne trouue plus rien ici bas d'admirable que les œuures de Dieu : aux volontez duquel, i'essaye à me ranger et à me conformer de sorte, que quand il me faudra partir pour aller à luy, ie m'y en aille volontairement et sans regret.

EXTRAICT DV PRIVILEGE

DV ROY

Par Lettres patentes du Roy, donnees à Paris le vingt troisiesme iour de Decembre mil six cents quatre, signees par le Roy en son Conseil Angenoust, et scellees du grand sceau en cire iaune. Il est permis au Sieur de la Fresnaie Vauquelin, de faire imprimer, vendre et distribuer ses Poësies Françoises durant le temps de dix ans, sans qu'autres que ceux qu'il y commettra les puissent imprimer, ou faire imprimer, vendre et distribuer, sur peine de confiscation et d'amende arbitraire, comme il est plus amplement contenu esdites Lettres.

Ledit Sieur de la Fresnaie au Sauuage, Sassi, Boessey, les Yueteaux, les Aulnez, et d'Arri, Conseiller du Roy, et President au Bailliage et Siege Presidial de Caen, a transporté ledit Priuilege à Charles Macé, pour en iouir suiuant l'intention de sa Maiesté, deuant les Tabellions Royaux à Caen, le vingt troisiesme de Iuillet mil six cents cinq.

L'ART
POETIQVE
FRANÇOIS

OU L'ON PEVT REMARQVER LA PERFECTION ET LE DEFAVT DES ANCIENNES ET DES MODERNES POESIES

AV ROY

Par le sieur DE LA FRESNAIE VAVQVELIN

LIVRE PREMIER

Sire, ie conte ici les beaus enseignemens
De l'art de Poësie, et quels commencemens
Les Poëmes ont eu ; quels auteurs, quelle trace
Il faut suiure qui veut grimper dessus Parnasse.
Muses, s'il est permis d'enseigner l'Art des vers,
Et montrer d'Helicon les saints écrins ouuers,
Que chacune de vous me montre sa cachette :
Permettez que les huis de Cirrhe ie crochette.
Que ie monte en Parnasse ouurant vos cabinets,
Que ie cueille les fleurs des feconds iardinets
De Pimple et de Permesse : et que l'eau de Pirene
Ruisselle dans mes vers sur la françoise arene.

1. *Sire*. Henri III.
5. sqq. Cf. Vida. Ars poetic. I, 1 sqq.
8. *Cirrhe*. Ville de Phocide, non loin de Delphes.
11. *Pimple*. Montagne de la Piérie, au pied de laquelle jaillissait une source consacrée aux Muses. — *Permesse*. Source de Béotie sortant de l'Hélicon. — *Pirene*. Fontaine de Corinthe consacrée aux Muses.

Apollon pren pour moy ton Luth harmonieux,
Etoufe d'vn son doux le bruit calomnieux
De ceux qui blameront cette mode enseignante
Pour ne sentir assez sa façon elegante.
Et vous, ô mon grand Roy soyez, le deffendeur
De l'ouurage duquel vous estes commandeur.
Comme Dieu grand ouurier, fist de rien toute chose,
Son œuure aussi de peu le Poëte compose :
Mais quand vn homme va pour vn plaisant soulas,
Dans quelque beau iardin, dressé par entrelas
D'aires, de pourmenoirs et de longues allees,
Partis diuersement en sentes egallees ;
S'il marche dedaigneux par dessus les plançons
Des aires, compartis en diuerses façons,
Et qu'il rompe en passant les bordures tondues,
Et d'vn gentil dedal les hayettes fendues,
Au lieu d'aller ioyeux par les petits sentiers,
Diuisant le parterre en ses diuers quartiers,
Le iardinier fasché de voir les pieds superbes
De ce hautain gaster son iardin et ses herbes,
De mots iniurieux à luy s'adressera,
Et hors de son iardin, dépit le chassera.
Ainsi quand le grand Dieu iardinier de la terre
Nous void marcher hautains au monde son parterre,

17-18. Cf. III, 1145 sqq. De même *Préface*, p. CXVI, ligne 1.

21. *Mais*. Le poète compose son œuvre de peu ; *mais*, pour ce peu même, il faut de l'art. Cf. les vers 55, 56, qu'annoncent les comparaisons précédentes.

21 sqq. Vauquelin compare la poésie à un jardin symétriquement *dressé* : on ne saurait être plus classique.

Hors de ses chemins droits, les espaliers brisant,
Les berceaus et les fleurs de son iardin plaisant,
Il nous chasse dehors : il luy déplaist que l'homme
Retenté de nouueau regouste de la pomme :
Sa loy, ses mandemens, sentiers de la cité,
Sont chemins ou l'on peut marcher en seureté.

SIRE pareillement si quelcun plein d'audace,
Malin, outrecuidé, vos Edicts outrepasse,
De vos grands Parlemens le seuere pouuoir
Le fait bien tost ranger à son humble deuoir.
Vostre image parlant en vos licts de iustice,
Fait de vostre Royaume obseruer la police,
Et votre bras vangeur poursuit de toutes pars
Ceux qui vous irritant veulent irriter Mars.
Les Edicts de nos Roys, vos iustes ordonnances,
Doiuent à vos suiets seruir de souuenances
Du trac, dont on ne doit iamais se detraquer,
Qui ne veut le couroux du prince prouoquer.

De mesme en tous les arts formez sur la Nature,
Sans art il ne faut point marcher à l'auenture :
Autrement Apollon ne guidant point nos pas,
Monter au double mont ne nous souffriroit pas ;
Les chemins sont tracez, qui veut par autre voye
Regaigner les deuants, bien souuent se fouruoye :
Car nos sçauans maieurs nous ont desia tracé
Vn sentier qui de nous ne doit estre laissé.

61. *Nos maieurs.* Les ancêtres des réformateurs poétiques sont les anciens.

Pour ce ensuiuant les pas du fils de Nicomache,
Du harpeur de Calabre,et tout ce que remache
Vide, et Minturne aprés, i'ay cet œuure apresté,
Sire, l'accommodant au langage vsité
De vostre france, afin que la françoise Muse
Sans Art à l'auenir ne demeure confuse.
Mais qui selon cet Art du tout se formera
Hardiment peut oser tout ce qui luy plaira
Escriuant en françois ; ainsi vostre langage
Par ces vers ne reçoit vn leger auantage
Veu qu'il se trouue plus de comments mille fois
Au latin, que de vers en l'art du Calabrois :
Et puis ce n'est pas peu de ioindre à vos domaines,
Sans dépence ou hasard, les dépouilles Romaines.
Mais tout par art se fait, tout par art se construit,
Par art guide les Naux le Nautonnier instruit,
Et sur tous le Poëte en son dous exercice
Mesle avec la nature vn plaisant artifice ;
Tesmoin en est cet Art, qui par les vers conté,
A tous les autres arts aisément surmonté.
Comme on void que les voix fortement entonnees

63. *Du fils de Nicomache.* Aristote.
64. *Du harpeur de Calabre.* Horace.
65. *Vide et Minturne.* Voir la Notice. IIe partie, chap. Ier.
67. *france* (sic).
67-68. Cf. III, 1151 sqq.
77. *Mais* est ici une simple formule de transition. — Cf. Ovide :
Arte citæ veloque rates remoque moventur,
Arte leves currus. (*Art d'aimer*, I, 34.)

83 sqq.Cf. Sénèque :« Nam,ut dicebat Cleanthes, quemadmodum spiritus noster clariorem sonum reddit cum illum tuba, per longi canalis angustias tractum, potentiorem novissimo exitu effudit, sic

Dans le cuyure étrecy des trompettes sonnees,
Iettent vn son plus clair, plus haut, plus souuerain,
Pour estre l'air contraint dans les canaux d'erain:
Ainsi les beaus desseins plus clairs on fait entendre,
De les soumettre aux loix qu'en prose les étendre.
Premier cette raison, fist asseruir les voix,
Soubs l'air de la syllabe à conter par ses doigs.
L'inuention des vers estre des cieux venue,
Est vne opinion des plus sçauans tenue,
Et le fils de Latone ils y font presider
Et les vierges qu'on fait en Pinde resider,
Pour monstrer que la source en est toute celeste;

sensus nostros clariores carminis arta necessitas efficit. » (*Lettre* 108).

Lafaye:

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans les canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui semble austère
N'est qu'un art plus certain de plaire
Inséparable des beaux vers.

(*Epître sur les avantages de la rime.*)

Boileau:

Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.

(*Art poétique.* I, 33,34.)

88. *Qu'en prose les étendre.* D'après Vauquelin, les nécessités de la versification tendent à resserrer la pensée. Ce n'est pas toujours vrai, et son *Art poétique*, dont le style est si souvent lâche et prolixe, nous en fournit la meilleure preuve.

90. Pour comprendre ce vers, il faut se reporter à la comparaison qui précède. Cf. notamment le vers 86.

Ce qu'vn rauissement à plusieurs manifeste ;
Car estants idiots de fureur sainte epris,
Ils sentent tellement éleuer leurs espris,
Et de Phœbus si fort échauffer leurs poitrines
Que, comme s'ils auoient apris toutes doctrines,
Ils chantent mille vers qu'on pourroit égaller
A ceux qui font la Muse en Homere parler :
Puis quand cet éguillon plus ne les epoinçonne,
Ils remachent leurs vers, leur Muse plus ne sonne :
Et demeurants muets ils sont émerueillez
Quel Ange auoit ainsi tous leurs sens reueillez,
Quel Bacchus leur auoit l'ame tant éleuee,
Et du Nectar des dieux tellement abreuuee,
Que sans corps ils estoient en tel rauissement
Tirez iusques au Ciel, ou le saint souflement
De la bouche de Dieu leur halenoit en l'ame
Vne fureur diuine, vn rayon, vne flame,

96 sqq. Cf. Du Bartas :

Les vrais poëtes sont tels que la cornemuse
Qui pleine de vent sonne et vuide perd le son :
Car leur fureur durant dure aussi leur chanson
Et si la fureur cesse aussi cesse leur muse.
(*Uranie.*)

Ronsard exprime les mêmes idées dans son *Abrégé d'art poétique* et dans son *Épitre à Grévin*. C'est la doctrine platonicienne (*Ion* et *Phèdre*). Boileau parle aussi d'une influence céleste, mais il n'y a plus chez lui qu'une figure banale.

102. Cf. Boileau :

Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers où seul il me suivait,
Je les fis toutes deux : plein d'une douce ivresse,
Je chantais ; Homère écrivait.
(*Epigr. sur Homère.*)

106. *Quel ange.* Cet ange est d'un singulier effet dans un couplet tout mythologique où interviennent Bacchus et Apollon.

Qui sans art, sans sçauoir, les faisoit tant oser,
Qu'en tous arts ils vouloient et sçauoient composer;
Cela fist que l'on vid maints doctes recognoistre,
Les Orateurs se faire, et les Poëtes naistre.
Et truchemens des dieux beaucoup les appeloient,
Croyans que par leur bouche aux humains ils parloient.
On void aussi que l'homme ayant dés la naissance
Le Nombre, l'Armonie et la Contrefaisance,
Trois points que le Poëte obserue en tous ses vers
Que de la sont venus tous les genres diuers
Qu'on a de Poësie : à raison que naissante
Premier cette Nature en tous contrefaisante,
Fist que celuy qui fut enclin pour imiter,
S'enhardit peu à peu de nous representer
Tous les gestes d'autruy, chanter à l'auenture
Rapportant à la voix l'accort et la mesure :
Depuis il s'ensuiuit qu'en beaucoup de façons
Elle fut diuisee en l'esprit des garçons,
Selon que de leurs meurs la coustume diuerse
A faire les poussoit des vers à la trauerse.
Dela vint qu'on voyoit les sages genereux

116. Cf. Quintilien : « Nascuntur poetæ, fiunt oratores. » — « Le poëte naist, l'orateur se faict. » (*Adages françois* de Jean le Bon, 1570.)
119. Cf. Aristote. *Poétique*, IV, 1, 2.
122. *Que de là*. Cette répétition du *que* (V. notre étude sur la syntaxe de Vauquelin, où l'on en trouvera d'autres exemples), est fréquente chez les écrivains du XVI[e] siècle; elle se justifie ici par la parenthèse qui précède, et équivaut à *on voit, dis-je, que.*
130. *Elle*. C'est-à-dire *cette Nature ainsi contrefaisante*, cet instinct naturel d'imitation.
133. *Dela* (sic).

Les gestes imiter des hommes valeureux:
Les prudens contrefaire vne vieille prudence,
Et mettre d'vn Nestor l'esprit en euidence,
En imitant leurs meurs, leurs belles actions,
Comme elles ressembloient à leurs intentions:
Les autres plus legers les actions legeres
Imitoient des mauuais : et comme harengeres
Touchoient l'honneur de tous vsant de mots picquants,
Au contraire de ceux qui les dieux inuoquants,
Faisoient à leur honneur des Hymmes venerables,
Ou celebroient des bons les bontez fauorables:
De Nature ils estoient poussez à cet effet:
Nul ne pensoit à l'Art qui depuis s'en est fait:
Mais l'vsage fist l'Art; l'Art par apprentissage
Renouuelle, embellit, regle et maintient l'vsage:
Et ce bel Art nous sert d'escalier pour monter
A Dieu, quand du nectar nous desirons gouster.
Le Nombre et la Musique en leur douce Harmonie,
Sont quasi comme l'ame en la sainte manie
De tout genre de vers, de qui faut emprunter

137. *Leurs* se rapporte à la fois à *hommes valeureux* et à *Nestor*. *Mœurs* est mis pour celui-ci, *belles actions* pour les autres.

147. Cf. Manilius :

Per varios usus artem experientia fecit. I, 59.

149-150. Comparaison bizarre, mais comme on en trouve un grand nombre chez les poëtes du xvie siècle. Dans Du Bartas, l'univers est

Une vis à repos qui par certains degrez
Fait monter nos esprits sur les planchers sacrez
Du ciel porte brandons. (Ire *Sem.*, I.)

153. *De qui* se rapporte à *Nombre* et *Musique*. Le Nombre et la Musique sont comme l'âme des vers, et c'est d'eux qu'il faut, etc.

Le sucre et la douceur pour les faire gouster.
  Bien que la vigne soit aussi belle aussi viue
Qu'aucun autre arbrisseau qu'un laboureur cultiue,
Il la faut toutesfois appuyer d'échalas,
Ou quelque arbre à plaisir luy bailler pour soulas:
Ainsi des autres Arts il faudra qu'on appuye
La Poësie, afin qu'elle en bas ne s'ennuye:
Le Lierre en la sorte en forme de serpent,
Sans son grand artifice en bas iroit rampant:
Aux arbres il s'attache, industrieux il grimpe
Par son trauail, plus haut que le coupeau d'Olimpe:
Il grauit contremont sur les antiques murs
Il s'éleue collé dessus les chesnes durs,
Et sa force si bien haussant il etançonne,
Que plus ferme est son pied qu'vne ferme coulonne,
De mesme la Nature aux Arts a son recours,
Pour auoir vn soustien, pour auoir vn secours,
Qui ferme rend sa peine en plaisir égayee
De se voir par les fleurs de science étayee:
C'est pourquoy quand on fait par vn prix droicturier,
La couronne aux sçauans de verdoyant laurier,
(Signe que la verdeur d'immortelle duree
Aura contre le temps vne force asseuree)
On y met du lierre ensemble entrelassé,
Pour montrer que sans l'Art l'esprit est tost lassé:
Ainsi representoit l'Egiptienne écolle
Le Poëte parfait, par ce gentil symbolle.

179-180. Il s'agit des hiéroglyphes.

Comme vn autre disoit, que de laict doucereux,
Pour montrer la Nature,et de miel sauoureux,
Pour marquer l'artifice, on debueroit repaistre,
Celuy qui veut aux vers se faire appeler maistre.
Personne ne pouuant sans leur conionction
Iamais toucher au but de la perfection.
C'est vn Art d'imiter, Vn Art de contrefaire
Que toute Poësie, ainsi que de pourtraire,
Et l'imitation est naturelle en nous:
Vn autre contrefaire il est facile à tous;
Et nous plaist en peinture vne chose hideuse,
Qui seroit à la voir en essence facheuse.
Comme il fait plus beau voir vn singe bien pourtrait:
Vn dragon écaillé proprement contrefait,
Vn visage hideux de quelque laid Thersite,
Que le vray naturel qu'vn sçauant peintre imite:
Il est aussi plus beau voir d'vn pinceau parlant
Dépeinte dans les vers la fureur de Roland,
Et l'amour forcené de la pauure Climene,
Que de voir tout au vray la rage qui les mene.
Tant s'en faut que le beau, contrefait, ne soit beau,

187. *Un* s'écrit avec une majuscule dans la texte de 1605.
193 sqq. Cf. Boileau. *Art. poét.* III, 1-8.
198. *La fureur de Roland*. Le titre du poème est *Roland furieux*.
199. Climène, fille de Dicée, chez lequel Francus avait reçu l'hospitalité, s'éprend pour le jeune héros d'un *amour forcené*, auquel il ne répond pas : la nouvelle Didon se précipite dans la mer. Cf. *Franciade*, ch. III.
201 sq. Cf. Pascal : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. » (Ed. Havet, VII, 31.)

Que du laid n'est point laid,vn imité tableau :
Car tant de grace auient par cette vray-semblance,
Que surtout agreable est la contrefaisance.
Donc s'vn peintre auoit peint vn beau visage hu-
[main,
Y ioignant puis aprés d'vn trait de mesme main,
Vn haut col de cheual dont l'estrange figure
D'vn plumage diuers bigarrast la nature,
Et qu'ores d'vne beste, et qu'ores d'un oyseau
Il adioutast vn membre à ce monstre nouueau,
Ses membres assemblant d'vne telle ordonnance,
Que le bas d'vn poisson eust du tout la semblance,
Et le haut d'vne femme, ainsi qu'on dit qu'estoient
Celles qui de leurs voix les nochers arrestoient :
Sire, venant à voir ce monstre de Sirene,
De rire que ie croy vous vous tiendriez à peine.
Croyez ô mon grand Roy qu'en ce tableau diuers,
Semblable vous verrez vn beau liure en ces vers,
Auquel feintes seront diuerses Poësies,
Comme au chef d'vn fieureux sont mille fantasies :
De sorte que le bas ni le sommet aussi
Ne se rapporte point à mesme sorte icy :

205 sqq. Cf. Horace, Ep. aux Pisons. 1-9. Vauquelin, qui emprunte ce passage au poëte latin, le prend dans un tout autre sens. Cf. notamment le vers 218 qui est d'ailleurs en contradiction avec les vers 215 et 216.

220. Cf. Ronsard : « ... Je n'entends toutefois ces inventions fantastiques et melancoliques qui ne se rapportent non plus l'une à l'autre que les songes entrecouppez d'un frenetique ou de quelque patient extesmement tourmenté de la fievre. » (*Abrégé d'Art poétique.*)

Toutesfois tout le corps des figures dépeintes
Donnent vn grand plaisir ainsi quelles sont feintes:
Ce sont des vers muets que les tableaux de prix,
Ce sont tableaux parlants que les vers bien écris.
Le Peintre et le Poëte ont gaigné la puissance
D'oser ce qu'il leur plaist, sans faire à l'Art nuisance:
Au moins nous receuons cette excuse en payment,
Et la mesme donnons aux autres mesmement.
Mais non pas toutesfois que les choses terribles,
Se ioignent sans propos auecques les paisibles :
Comme de voir couplez les serpens aux oyseaux,
Aux tigres furieux les dous bellants agneaux.
Tout ce doit rapporter par quelque apartenance ;
Tant qu'vn fait ioint à l'autre ait de la conuenance.
Comme en Crotesque on voit par entremeslemens
De bestes et d'oyseaux diuers accouplemens.
Bien souuent bastissant d'vn hautain artifice
Quelque ouurage superbe, on met au frontispice
Et de pourpre et d'azur maint braue parement,
Pour enrichir le front d'vn tel commencement.
Tout de mesme on descrit la forest honoree,

224. *Quelles* (sic).
226. Cf. Plutarque : «Nous luy figurerons et descrirons que c'est de la poësie en luy faisant entendre que c'est un art d'imiter et une science repondante à la peinture, et lui alleguant ce commun dire que la poësie est peinture parlante.» (*Œuvr. mor.*, trad. d'Amyot).—L'Art poétique de Vauquelin peut souvent nous suggérer cette observation, qu'au XVIe siècle, comme au XIXe, la poésie fraternise avec tous les autres arts.
227 sqq. Cf. Horace. Ep. aux Pisons. 9-24.
235. *Ce* (sic).
243. *Forest honoree*. C'est la traduction de *lucus*, bois sacré.

Et l'autel ou iadis fut Diane adoree,
Ou le bel arc en ciel bigarré de couleurs
Ou le pré s'émaillant de différentes fleurs :
Ou le Rhin Germanique, ou la Françoise Seine,
Qui par tant de beaus champs en serpent se pourmeine,
Puis embrasse en passant de ses bras tortueux
Paris le beau seiour des libres vertueux.
Mais de ne mettre point chose qui ne conuienne
Au sujet entrepris tousiours il te souuienne :
Et ne fay pas ainsi que ce peintre ignorant,
Qui peindre ne sçauoit qu'vn Ciprez odorant :
Et desirant de luy tirer quelque peinture,
Tousiours de ce Ciprez il bailloit la figure.
A quel propos cela ? quand pour argent donné
Veut estre peint celuy, qui sur mer fortuné
Le nauffrage a souffert ? te chargeant de pourtraire
Vn Satire cornu, ne fay rien au contraire.
Parquoy doncques au lieu d'un Satire paillard,
Nous viens tu figurer Silene le vieillard.
  Si tu fais vn Sonnet ou si tu fais vne Ode,
Il faut qu'vn mesme fil au suiet s'accommode :
Et plain de iugement vn tel ordre tenir,
Que hautain commençant haut tu puisses finir.
  Pour dire en bref il faut qu'à toy mesme semblable,
Ton vers soit tousiours mesme en soymesme agreable,

258. *Fortuné*, parce que, s'il *a souffert le naufrage*, il a eu la chance d'en réchapper.

263. *Sonnet*, *Ode*, sont mis ici pour n'importe quel genre poétique.

Si bien que ton Poëme égal et pareil soit.
Soubs l'espece du bien souuent on se deçoit :
Qui fait que la pluspart des Poëtes s'abuse.
Car l'vn pour estre bref importunant la Muse,
Trop obscur il deuient : à l'autre le cœur faut
Suiuant vn suiet bas : trop s'enflant s'il est haut :
Qui trop veut estre seur, et qui trop craint l'orage.
Il demeure rampant à terre sans courage.
Qui veut d'vn autre part, prodigue de ses vers
Vn mesme fait changer par vn parler diuers,
Il conduit aux forests les Dauphins hors des ondes,
Les Sangliers hors des bois dedans les eaux pro-
[fondes,
Et les Cerfs il veut faire en hardes abbander,
Pour aller hors la terre en la mer viander :
Au vice nous conduit la faute qu'on éuite,
Si par Art elle n'est du jugement conduite.
A Paris, Renaudin Imager diligent
Sçait bien representer en bronze et en argent
Les ongles et la main : et de douce entailleure
Imiter gentiment le crêpe cheueleure :
Mais le chetif ne peut d'vne derniere main

270. Cf. Hor. Ep. aux P., 24-37. Boileau. *Art. poét.* I, 64-68.

274. Construction irrégulière, les deux participes n'étant pas coordonnés.

277. *D'un autre part.* Faute d'impression, *part* n'ayant jamais été du masculin. Cf. 310.

284. *Elle* ne peut représenter que *la faute*, ce qui ne donne point une signification satisfaisante. Cf. le vers d'Horace :

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Parfaire son ouurage : Ainsi ie fais en vain
Mille vers, quand ie veux composer vn Poëme,
Qu'imparfait, ie ne puis paracheuer de mesme
Que ie l'ay commencé : comme si mal en point
I'auois la chausse neufue et quelque vieux pourpoint.
O vous qui composez,que prudens on s'efforce
De prendre vn argument qui soit de vostre force :
Pensez long temps au fais que vous pourrez porter :
Car s'il est trop pesant il s'en faut deporter.
Qui sçait bien vn suiet selon sa force elire,
Point ne luy manquera l'ordre ni le bien dire.
La grace et la beauté de cet ordre sera,
Si ie ne me deçoy, quand bien on dressera
Ce qui dire se doit, et non se dire à l'heure,
Reseruant plusieurs points en leur saison meilleure
Et quand bien à propos on sçaura prendre vn [point,
Et quand hors de propos on ne le prendra point.
Sur tout bien inuenter, bien disposer, bien dire,
Fait l'ouurage des vers comme vn Soleil reluire,

290 sqq. Horace ajoute :

..... Hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim quam naso vivere pravo,
Spectandum nigris oculis nigroque capillo.

Vauquelin n'ose pas ici traduire son modèle : il avoue de fort bonne grâce sa ressemblance avec l'*imager* Renaudin.

295 sqq. Cf. Hor. Ep. aux Pis., 38-45. Boileau. *Art. poét.* I, 11, 12.

303. *A l'heure* exprimé dans le second terme est sous-entendu dans le premier. — Cf. *à l'instant.*

307. On reconnaît dans ce vers la division des anciennes Rhétoriques en trois parties : Invention, disposition, élocution.

Comme sur tous louable est l'edifice, ou l'art
fait priser la matiere, auquel d'vne autre part
La matiere fait l'art estimer dauantage:
Tout ainsi le Poëme a l'honneur en partage,
Quand vn digne suiet fait les vers estimer,
Et quand les vers bien faits font le suiet aimer.
Si quelques mots nouueaux tu veux mettre en vsage,
Montre toy chiche et caut à leur donner passage:
Ce que bien tu feras les ioignant finement
Auec ceux dont la france vse communement.
Si mesme le premier il te faut d'aventure,
Découurir en françois des secrets de nature
Non encor exprimez, lors prudent et rusé,
Tu peux feindre des mots dont on n'a point vsé:
Et puis les mots nouueaux que les nostres inuentent,
Qui de l'Italien la langue representent,
Ou qui sont du Latin quelque peu détournez,
Ou qui sont du milieu de la Grece amenez,
Seront receus, pourueu qu'auec propre matiere

310. Le vers commence par une minuscule.
315 sqq. Cf. Hor. Ep. aux P., 46-53.
318. *france* (sic).
321. *Prudent et rusé.* C'est-à-dire: pourvu que tu le fasses avec prudence et adresse.
324. Voici quelques-uns de ces mots : *Alerte*, *balcon*, *bouffon*, *cadence*, *courtisan*, *fantassin*, *faquin*, *fresque*, *spadassin*, etc. Ce sont en général des termes de guerre, de cour, de plaisir ou d'art.
325. Citons, dans l'Art poétique de Vauquelin : *Contemner*, *carme*, *cautele*, *event*, *élection* (choix), etc. V. le Glossaire.
326. Vauquelin, dans son Art poétique, emploie par exemple les mots: *Chore*, *epicede*, *Charites*, etc.

La France rarement en soit faite heritiere:
Et tous les mots qui sont proprement françoisez,
Et tous ceux qui ne sont du françois deguisez,
Et les vieux composez desquels tousiours en france
On vsoit à légal de la Grecque eloquence.
Mais seroit ce raison qu'à Thiard fust permis,
Comme à Sceue d'auoir tant de mots nouueaux mis

328. On voit que Vauquelin recommande la réserve et la discrétion; il ne faudra pas l'accuser de se contredire quand il s'élèvera, dans un autre chant, contre les poètes qui veulent *prendre le latin à la barbe*. (III, 640.)

331. En france (sic).

331-332. Le français, en effet, a toujours formé des mots composés ; l'innovation de Ronsard consista à employer ces composés, non plus comme substantifs, mais en qualité d'épithètes. — Pour tout le développement qui précède, Cf. notre Notice, notamment au chap. IV. de la IIe Partie. — *Légal* (sic) pour *l'égal*.

333, sqq. Cf. Hor. Ep. aux P., 53-58. — Pontus de Thiard (1521-1603) fit paraître en 1549, avant la *Défense* de du Bellay, un recueil de poésies intitulé *Erreurs amoureuses*, dans lequel il se plaint des rigueurs que lui fait endurer sa maîtresse platonique, Pasithée. Ce recueil renferme 138 sonnets et 24 autres petites pièces. L'inspiration en est élevée ; mais, si l'on y rencontre des vers remarquables par la noblesse et la vivacité de l'accent, la plupart sont guindés, froids et précieux. Pontus fut un des poètes qui préparèrent les voies à Ronsard ; il se rallia bientôt aux novateurs, et on le compte généralement entre les sept de la Pléiade. Vauquelin lui a adressé une satire (liv.V).

334. Maurice Scève, Lyonnais, se rattache par sa jeunesse à Jean le Maire de Belges, et par ses dernières années à l'école de Ronsard. La renaissance de la poésie avait été inaugurée à Lyon longtemps avant le manifeste de du Bellay grâce aux rapports incessants de cette ville avec l'Italie et à la présence de nombreux réfugiés florentins qui étaient venus y chercher un asile : Scève fut à la tête de ce mouvement poétique. Ses premières pièces dignes d'être citées sont deux églogues, *Arion* et la *Saulsaye*. La première a pour sujet la mort du Dauphin, fils de François Ier ; elle renferme quelques vers heureux, mais le cadre seul en est pastoral. La seconde est un éloge de la vie rustique mis dans la bouche du berger Philerme que son ami Antire essaye vainement d'arracher à la so-

En france, dont il a nostre langue embellie
Par les vers éleuez de sa haute Delie,
Et que Bellay, Ronsard et Baïf inuentant
Mile propres beaus mots, n'en peussent faire autant?
Si i'en inuente aussi, par la trace suiuie
Des plus doctes, pourquoy m'en porte l'on enuie?
Puis que tant ont ainsi nostre langage orné,
Quand à nouuelle chose ils ont vn nom donné?
Comme ont fait nos Herauts, en beaucoup de manieres
Blasonnant les escus armoyez aux banieres:
Comme en la chasse ont fait nos antiques chasseurs

litude où il s'est retiré : on y trouve, non sans bien des traces de subtilité et d'afféterie, un sentiment vif de la poésie champêtre. — Nous avons encore de Scève un recueil de quatre cent quarante neuf dizains sous le titre de *Délie* (1544). « Sceve, dit Et. Pasquier, celebre à l'imitation des Italiens une maistresse, non en sonnets (car l'usage n'en estoit encore introduit), ains par dixains continuels. » Ces dizains sont hérissés de mots nouveaux, étranges et pédantesques, ; la métaphysique quintessenciée qui en fait le fond est d'une obscurité telle que Pasquier renonçait à en pénétrer le sens. — L'ouvrage le plus considérable de Scève est une sorte de poème héroïcodidactique intitulé le *Microcosme* (1562). Il se divise en trois livres : le premier traite de la création et de la chute ; le second et le troisième nous déroulent les progrès de la civilisation humaine : ils forment une vraie encyclopédie de tous les arts et de toutes les sciences. La composition de l'ouvrage est toute factice, la langue hérissée de vocables savants et de dérivés baroques, le style tendu, rocailleux et plein d'obscurités. Cependant, il s'y trouve aussi de beaux vers, et le ton du poème est d'une élévation remarquable. Scève avait l'âme d'un vrai poète ; mais il eut le malheur de venir trop tôt, et il ne sut pas se débrouiller.

335. *En france* (sic). — *Embellie* quelquefois, mais le plus souvent gâtée par une emphase pédantesque,

336. *Élevez*. Cette élévation est bien le caractère propre de la *Délie* et du *Microcosme* : elle est d'autant plus remarquable dans le premier de ces deux ouvrages, que Scève le publia près de six ans avant l'avènement de la Pléiade. — Sa *Haute Delie*. Le titre des dizains est : *Delie objet de plus haute vertu.*

Comme ore font aussi nos recens bastisseurs:
Tesmoins vn Iean Martin qui nostre langue a faite
Propre pour exprimer Vitruue l'architecte:
En la chasse il y a pour les champs et les bois,
Du Fouilloux et Modus et le prince de Foix,
Dont puiser tu pourras les mots de venerie:
Et puis Iean de Franciere en la fauconnerie,
Vollant t'enseignera les traits et les façons
D'affaitter et leurrer les Gerfauts et Faucons.
Et du braue cheual caluacadour agile
Le parler tu sçauras d'vn escuyer habile,

347. Jean Martin avait traduit et annoté l'*Architecture* de Vitruve.

350. Jacques du Fouilloux a écrit la *Venerie* (1562), ouvrage en prose et en vers. Buffon le cite encore comme une autorité.

Modus. Voici le titre du traité, qui remonte au XIVe siècle : *Cy commance le livre du roy Modus et de la royne Racio leque fait mencion commant on doit deviser de toutes manières de chasse*. Le livre du roi Modus, dont l'auteur est resté anonyme, renferme les règles de la chasse pour toutes les bêtes à poil. On trouve dans les *Mœurs, usages et coutumes du moyen âge*, par le bibliophile Lacroix, plusieurs fac-similes de miniatures qui illustrent l'ouvrage.

Le prince de Foix. Gaston III, comte de Foix, dit Gaston Phébus. Son traité, imprimé dans les premières années du XVIe siècle, est intitulé : *Miroyre de Phebus, des deduictz de la chasse aux bestes saulvaiges et des oyseaulx de proye*.

352. Jean de Francière composa dans la première partie du XVIe siècle un traité intitulé : *la Fauconnerie recueillie des livres des trois maistres ensemble le deduit des chiens de chasse*.

353. *Vollant*. *Voler* signifie ici *aller à la chasse au vol*.

354. *Leurrer*. — Le leurre était un simulacre d'oiseau, en drap rouge, pour qu'il fût visible de loin, rembourré, pour que le faucon pût s'y poser facilement, et garni d'ailes de perdrix, de canard ou de héron, suivant la circonstance. Le fauconnier faisait tourner en sifflant ce simulacre attaché à une laisse, et le faucon, habitué à y trouver de la chair de volaille, se hâtait de descendre du haut des airs.

Et voirras le Grison (bien qu'à le manier
Il ne soit à la fin qu'vn françois escuier)
Et d'autre part Nicot, qui de plume diuine
Voyageant t'assembla des termes de marine.
L'idiome Norman, l'Angeuin, le Manceau,
Le François, le Picard, le poli Tourangeau,
Aprens, comme les mots de tous arts mecaniques
Pour en orner aprés tes phrases Poëtiques.
  Si tu veux vn dessein ou d'armes ou d'amour,
Ou de lettres montrer qui soit digne du iour,
Que tu saches la regle au vray des Entreprises,
Cris-de-bataille, Mots, Ordres, Chiffres, Deuises
Brisures et Couleurs, les Armes des maisons,

357. *Le Grison.* Frederic Grisoni, de Venise, publia en 1552 un traité d'équitation intitulé : *Ordini di cavalcare*, etc. ; la traduction française (Paris, Ch. Perier, 1559) eut beaucoup de succès.

357-358. Le sens est : Tu liras le Grison, quoique tu puisses, après tout, te contenter des traités français, le Grison lui-même ne disant rien qu'on n'y trouve déjà.

359. Jean Nicot, l'auteur du *Tresor de la langue françoise*, avait composé un *Traité de la marine*.

361 sqq. On sait que Ronsard avait essayé de restaurer certains termes dialectaux. Cf. *Abrégé d'Art poétique* : « Tu sçauras dextrement choisir et approprier à ton œuvre les mots les plus significatifs des dialectes de nostre France..., et ne se faut soucier si les vocables sont Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, Lionnois, etc. »

363. *Les mots de tous arts mecaniques.* Cf. du Bellay : « Encores te veux-je advertir de hanter quelquesfois non seulement les Scavans, mais aussi toutes sortes d'ouvriers et gens Mecaniques, etc. » (*Défense*, liv. II, chap. XI.) — Ronsard : « Tu practiqueras bien souvent les artisans de tous Metiers, comme de *Marine*, *Venerie*, *Fauconnerie*, etc. » (*Abrégé d'Art. poét.*)

367 sqq. Cf. Vauquelin, Satire à M. de Chiverny :

. . . . Tu veux sous ta conduite
Qu'à rechercher ma plume soit instruite
Des Chevaliers les antiques façons,
Blasons, Tournois, Ordres, Cris, Ecussons,

Anagrammes, Rebus, Emblesmes et Blasons,
Et des Egiptiens des choses les images
Soubs lesquels ils couuroient leurs doctrines plus sages
  Aux festins solennels, aux ioustes, aux tournois
Tu rempliras ainsi les Oualles des Rois
D'ames et de beaus corps : ce sont Mots et Figures,
Qui de guerre et d'amour cachent les auantures :
Alors il te sera permis de mots vser
Que la necessité ne pourroit refuser :
(Ie ne veux toutesfois qu'vn bon esprit se fiche

Ce qui seroit au Roy tres agreable :
Mais diferant ce labeur honorable, etc.
(*Satyres françoises.* Liv I, Sat. 2.)

Ces vers nous indiquent que Vauquelin avait été tenté de composer un traité de blason. Ceux qui suivent montrent même qu'il avait mis la main à l'œuvre :

Tu me responds : N'escri plus et te mets
A vivre à toy pour les tiens desormais...
Quitte les vers et repren curieux
Des vieux heraults le fais laborieux,
Et tu feras œuvre digne et Royale
De poursuivir l'histoire Armoriale. (*Ibid.*)

369. *Brisures.* Toute pièce d'armoirie que les cadets ajoutaient à l'écu des armes pleines de la maison d'où ils sortaient.

371. *Les images des choses* doit être considéré comme une sorte de composé qui a *des Egiptiens* pour complément.

374-375. Sur les *Ovalles* des Rois (V. le glossaire), on peignait des figures (*corps*) sous lesquelles étaient gravées des légendes (*âme*).

376. On sait que les poètes de cour, au XVI[e] siècle, composaient pour les princes des cartels, des mascarades, et notamment ces devises dont parle ici Vauquelin. Cf. du Bellay :

Or si les grands seigneurs tu veux gratifier,
Argumens à propos il te faut espier...
Je veux qu'aux grands seigneurs tu donnes des devises, etc.
(*Le Poète courtisan.*)

L'auteur de la *Défense* fait allusion à Mellin de Saint-Gelais ; mais Ronsard lui-même, devenu, dans la seconde partie de sa carrière poétique, le favori de Charles IX, composa tout un recueil de pièces qui appartiennent à ce genre.

A faire vn Anagramme, à faire vne Accrostiche
D'vn trauail obstiné : ce sont fruicts abortifs
Dont la semence vient des poures apprentifs),
Lors en renouuelant une vieille empirance
Changer tu peux des mots par quelque tolerance.
On a tousiours permis, est, et permis sera
Faire naistre vn beau mot, qui representera
Vne chose à propos, pourueu que sans contrainte
Au coin du temps present la marque y soit emprainte.
Comme on void tous les ans les fueilles s'en aller,
Au bois naistre et mourir, et puis renouueler :
Ainsi le vieux langage et les vieuls mots perissent,
Et comme ieunes gens les nouueaux refleurissent.
Tout ce que nous ferons est suiet à la mort :
Ce qui fut terre ferme à cette heure est vn port,
Oeuure haute et royalle : et maintenant la Seine
Pour enceindre la ville abandonne la pleine :
Et ce qui d'vn costé n'estoit rien que marests,
Et qui d'vn autre endroit n'estoit rien que forests
Est, fendu soubs le soc, deuenu champ fertille
Des blonds cheueux que tond la dent de la faucille.
Comme ore en mainte part Loire a changé son cours,

380. Du Bellay (*Défense*, liv. II chap. VIII) parle avec faveur de ces deux formes poétiques. On trouve quelques acrostiches dans le livre II des *Idyllies*.

383. C'est-à-dire *en modifiant l'ancienne signification d'un mot*. Pour *empirance* Cf. le Glossaire.

385 sqq. Cf. Hor. Ep. aux P. 58— 72.

393 sqq. Dans tout le morceau qui suit, Vauquelin perd de vue le sujet lui-même pour le plaisir d'amplifier et de délayer sans mesure une simple comparaison d'Horace.

Et sans plus nuire aux bleds, des prez est le secours:
La mer en maint endroit de nos costes Normandes
A pris sans partager, des campagnes trop grandes:
Ailleurs se reculant de ses bords sablonneux,
Elle a fait des pastils de marests limonneux.
A la fin periront toutes choses mortelles;
Aussi fera l'honneur des paroles plus belles:
Car si l'vsage veut plusieurs mots reuiendront
Aprés vn long exil, et les autres perdront
Leur honneur et leur prix, sortant hors de l'vsage
Soubs le plaisir duquel se regle tout langage.

Dequel air, en quels vers on doit des Empereurs,
Des Princes et des Rois descrire les erreurs,
Les voyages, les faits, les guerres entreprises,
D'vn siege de dix ans les grandes villes prises,
L'enseigne Homere Grec, et Virgile Romain:

409. *Car* se lie avec la seconde partie de la phrase. C'est comme s'il y avait : *car, à part quelques mots qui pourront revenir, les autres,* etc. — *Plusieurs mots reviendront.* Vauquelin fait ici allusion à la restauration, tentée par Ronsard, de certains termes dialectaux. (Cf. les vers 361 sqq, et la note.) De nos jours, plusieurs *provignements* de la Pléiade, après avoir été proscrits par Malherbe, sont remis en honneur, et la langue se renouvelle non seulement par l'invention de mots nouveaux, mais par la restauration d'anciens vocables tombés en désuétude.

413. *Dequel* (sic).—413, sqq. Cf. Hor. Ep. aux P., 73-74—Cf. Ronsard:

Homere, de science et de nom illustré,
Et le Romain Virgile assez nous ont monstré
Comment et par quel art et par quelle pratique
Il falloit composer un ouvrage heroïque,
De quelle forte haleine, et de quel ton de vers, etc
(*Préface en vers de la Franciade.*

417. La Pléiade emprunte à la langue grecque et latine les épithètes redondantes des noms de personnes ou de lieux: c'est ainsi que nous avons vu plus haut (v. 247) *le Rhin Germain et la Françoise Seine.* Cf. Ronsard:

Autre exemple choisir ne te trauaille en vain.
Comme Apelle en peinture estoit inimitable
En ses traits, en ses vers Virgile est tout semblable:
En l'Epique tu peux suiure ce braue autheur:
Nul ne peut en sa langue attaindre à sa hauteur.
  Pour t'aider tu pourras bien remarquer tes fautes
Dedans la Thébaide et dans les Argonautes,
Suiure vn coulant Ouide et cet Italien,
Qui ne les suit de loin, bien que d'vn seul lien,
Dans vn mesme suiet de trois digne, il assemble
Vn long siege, vn voyage et maint amour ensemble.
  Et d'autant qu'il ne siet au Poëte fameux,
De prendre rien des siens quand il écrit comme eux,
(Estant né de bon siecle auec la vehemence
Qu'en la France a produit la premiere semence)
Sans rien luy dérober honore ce bel Art
En Francus voyageant soubs nostre grand Ronsard.
  Si né soubs bon aspect tu auois le genie

420. sqq. Virgile était considéré au xvie siècle comme le poète épique par excellence. (V. la notice. Partie II, chap. II.)

423-424. C'est un éloge de ces deux poèmes, que Vauquelin recommande comme modèles : on peut *y remarquer ses fautes* en comparant son œuvre à ces deux épopées qui sont parfaites et qu'il faut suivre de point en point sous peine d'insuccès. On sait que la critique du xvie siècle ne faisait guère de distinction entre les poèmes d'Homère et ceux de Stace ou d'Apollonius.

425 sqq. *Cet Italien.* Il s'agit du Tasse et de la *Jérusalem délivrée.*

430. *Comme eux*, c'est-à-dire dans la même langue et en s'exerçant dans le même genre.

433. *Luy* est mis pour Ronsard, dont le nom se trouve dans le vers suivant.

435. *Tu avois.* Aucune règle, jusqu'à Malherbe, n'avait encore proscrit l'hiatus; les poètes du xvie siècle évitaient ceux qui leur

Qui d'Apollon attire à soy la compagnie,
Pour d'vn ton assez fort l'Heroïque entonner,
Les siecles auenir tu pourrois étonner:
Mais il faut de cet Art tous les preceptes prendre,
Quand tu voudras parfait vn tel ouurage rendre:
Par ci par là meslé rien ici tu ne lis,
Qui ne rende les vers d'un tel œuure embellis.
  Tel ouurage est semblable à ces fecons herbages,
Qui sont fournis de prez et de gras pasturages,
D'vne haute fustaye, et d'vn bocage épais,
Ou courent les ruisseaux, ou sont les ombres frais,
Ou l'on void des estangs, des vallons, des montagnes,
Des vignes, des fruictiers, des forests, des campagnes:
Vn Prince en fait son parc, y fait des bastimens,
Et le fait diuiser en beaus appartemens:
Les cerfs, soit en la taille, ou soit dans les gaignages,
Y font leurs viandis, leurs buissons, leurs ombrages:

paraissaient durs. Malherbe, sur ce point comme sur quelques autres, ne laissa aucune liberté à l'oreille et au goût du versificateur. Dans Vauquelin, les hiatus, sauf exception, portent sur des proclitiques. On sait que ce qui rend désagréables à l'oreille la rencontre de deux voyelles, c'est l'influence contradictoire à laquelle est soumise la première lorsqu'elle est accentuée. L'accent tonique a pour effet, non seulement l'élévation de la voix, mais encore un prolongement du son; au contraire, quand deux voyelles se suivent, la seconde tend toujours à abréger la première en l'attirant pour ainsi dire vers elle-même. L'hiatus n'a jamais été interdit dans l'intérieur des mots; il ne devrait pas l'être non plus quand la première voyelle est atone ou quand elle est suivie d'un repos.

441. Le sens est : *Tu ne lis ici rien de meslé par ci par là*

443 sqq. Quelques traits de ce morceau ont été empruntés à Véda

Horace Calabrois et Pindare Thebain. (*Odes.*)

Les abeilles y vont par esquadrons bruyants
Chercher parmi les fleurs leurs viures rousoyants:
Le bœuf laborieux, le mouton y pasture,
Et tout autre animal y prend sa nourriture.
En l'ouurage Heroïque ainsi chacun se plaist,
Mesme y trouue dequoy son esprit il repaist:
L'vn y tondra la fleur seulement de l'Histoire,
Et l'autre à la beauté du langage prend gloire :
Vn autre aux riches mots des propoz figurez,
Aux enrichissemens qui sont elabourez:
Vn autre aux fictions aux contes delectables
Qui semblent plus au vray qu'ils ne sont veritables:
Bref tous y vont cherchant, comme sont leurs hu-
[meurs,
Des raisons, des discours, pour y former leurs mœurs:
Vn autre plus sublim à trauers le nuage
Des sentiers obscurcis, auise le passage
Qui conduit les humains à leur bien-heureté
Tenant autant qu'on peut l'esprit en seureté.
C'est vn tableau du monde, vn miroir qui raporte
Les gestes des mortels en differente sorte.
On y void peint au vray le gendarme vaillant,
Le sage capitaine vne ville assaillant,

465 sqq. Malgré la largeur du tableau qu'il trace, Vauquelin semble ici tomber dans cette fausse conception de l'épopée qui en fait le développement d'une maxime morale. Cf. Horace, Ep. I, II. (Voir la Notice, partie II. chap. II.)

467. *Sublim* (sic). Vauquelin supprime quelquefois l'*e* muet à la fin de certains mots. (V. II, 533.) Cf :

...L'util
De ce jardinet fertil. (*Foresteries*, I, 10.)

Les conseils d'vn vieil homme, ecarmouches, ba-[tailles,
Les ruses qu'on pratique au siege des murailles,
les ioustes, les tournois, les festins et les ieux,
Qu'vne grand' Royne fait au Prince courageux,
Que la mer a ietté par un piteux naufrage,
Apres mille dangers à bord à son riuage.
On y void les combats les harengues des chefs,
L'heur apres le malheur, et les tristes méchefs
Qui tallonnent les Roys: les erreurs, les tempestes
Qui des Troyens errants, pendent dessus les testes,
Les sectes, les discords, les points religieux,
Qui brouillent les humains entre eux litigieux :
Les astres on y void et la terre descrite,
L'ocean merueilleux quand aquilon l'irrite:
Les amours, les duels, les superbes dédains,
Ou l'ambition mist les deux freres Thebains:
Les enfers tenebreux, les secrettes magies,
Les augures par qui les citez sont regies:
Les fleuues serpentants, bruyants en leurs canaux;
Les cercles de la Lune, ou sont les gros iournaux
Des choses d'ici bas, prieres, sacrifices
Et des Empires grands les loix et les polices.
On y void discourir le plus souvent les Dieux,
Vn Terpandre chanter vn chant melodieux
A l'exemple d'Orphee: et plus d'vne Medee
Accorder la toyson par Iason demandee:

498. Terpandre, poète lyrique grec de l'école éolienne.

On y void le dépit ou poussa Cupidon
La fille de Dicæe et la poure Didon:
Car toute Poësie il contient en soyméme
Soit tragique ou Comique, ou soit autre Poëme.
Heureux celuy que Dieu d'esprit voudra remplir,
Pour vn si grand ouurage en françois accomplir!
En vers de dix ou douze aprés il le faut mettre:
Ces vers la nous prenons pour le graue Hexametre.
Suiuant la rime plate, il faut que mariez
Par la Musique ils soient ensemble appariez,
Et tellement coulans que leur veine pollie
Coule aussi doucement que l'eau de Castallie.

502. *La fille de Dicæe*. Climène. (V. la note du vers 199). — On a reconnu dans tout ce morceau les allusions de Vauquelin aux épopées d'Homère, Virgile, Apollonius, Stace, Ronsard.

505-506. Cf. du Bellay: » Donques ô toy.qui doué d'une excellente felicité de nature, instruit de tous bons Ars, ou Sciences,... ô toy (dy-je) orné de tant de graces, et perfections, si tu as quelquesfois pitié de ton pauvre Langaige... ce sera toy veritablement qui luy feras hausser la Teste, et d'un brave Sourcil s'egaler aux superbes Langues Grecque, et Latine... (*Défense*, liv. II, chap. v. Du Long Poëme Francoys.)

506. *Accomplir*. Ronsard ne fit que les quatre premiers chants de sa *Franciade*.

507. Le vers de dix syllabes avait été considéré pendant longtemps comme le mètre héroïque. Ronsard fut le premier qui connut le véritable emploi de l'alexandrin. Il fit pourtant sa *Franciade* en décasyllabes, et, dans la préface de ce poème, il prétend même que le vers de douze syllabes sent trop la poésie facile, qu'il est énervé et trop flasque. Il est probable que, si Vauquelin laisse le choix entre ces deux mètres, c'est uniquement par respect pour Ronsard; lui-même écrivait en alexandrins l'épopée dont il nous donne le début dans son second chant. Au reste, nous le verrons plus loin (II, 105) condamner hautement l'emploi du décasyllabe comme vers épique, et refaire même *en longs vers* le commencement de la *Franciade* (II, 107, sqq.).

512. *Castallie*, fontaine de Béotie, consacrée au Muses.

Mais du vers Heroic ailleurs nous parlerons
Et tandis d'autres vers ici nous meslerons.
Les vers que les Latins d'inegale iointure
Nommoient vne Elegie, aigrete en sa pointure,
Seruoient tant seulement aux bons siecles passez,
Pour dire apres la mort les faits des trepassez;
Depuis à tous suiets : ces plaintes inuentees
Par nos Alexandrins sont bien representees,
Et par les vers communs, soit que diuersement
En Stances ils soient mis, ou bien ioints autrement.
Cette Elegie vn Lay nos François appelerent,
Et l'Epitete encor de triste luy baillerent:
Beaucoup en ont escrit tu les imiteras,
Et le prix non gaigné peut estre emporteras.
Breue tu la feras, te reglant en partie
Sur le Patron poli de l'amant de Cinthie,
Les preceptes tousiours generaux obseruant,
Tels que nous les auons cottez par ci deuant.

513. *Ailleurs.* V. chant II, 83 sqq. — Vauquelin suit Horace pas à pas en intercalant tout ce qu'il tire de son propre fonds. Le plan de l'Epître aux Pisons est déjà bien difficile à saisir; quant à notre poète, il n'a même pas essayé de s'en faire un.

515 sqq. Cf. Hor. Ep. aux P. 75-78. — *D'inegale jointure* est le complément de *les vers* : il s'agit du distique élégiaque formé par un hexamètre et un pentamètre.

521. Le vers *commun*, au XVI[e] siècle, c'est le décasyllabe.

523. *Lay.* Le lai était d'abord un récit chanté, généralement empreint de mélancolie. (Cf. les Lais de Marie de France.) Plus tard, il devint une sorte de romance.

526. *Non gaigné.* Les élégies de Marot avaient eu pourtant un grand succès. Parmi les poètes de la nouvelle école qui cultivèrent ce genre, citons Ronsard et Desportes.

528. *L'amant de Cinthie.* Properce.

Nos Poëtes François, qui beaus Cignes se fient
A leur voler hautain, or l'a diuersifient
En cent genres de vers, si trop long est leur cours,
Ils couurent sa longueur d'un beau nom de discours.
Qui la triste Elegie a premier amenee,
Cette cause au Palais encor est demenee :
Car les Grammairiens entre eux en vont plaidant,
Et soubs le Iuge encor est le procez pendant.
Tibulle est le premier dont la Muse bien nette
A Romaine imité, Callimaque et Philætte :
Puis Ouide et Properce, et Gallus le vieillart,
Dont tu peux emprunter les regles de cet Art.
Mais ta Muse ne soit iamais enbesongnee

532. *Or l'a* est évidemment une faute d'impression pour *or la*.

534. Les *Discours* de Ronsard renferment du moins l'élégie sur le tumulte d'Amboise. Quelques-uns se rapprochent beaucoup plus du genre satirique que du genre élégiaque. Cf. *Discours des miseres de ce temps*, *Continuation des miseres*, *Remonstrance au peuple de France*, *Response aux calomnies des predicans*, etc.

535. *Elegie*. *Elegos*, dans le passage d'Horace que Vauquelin traduit, signifie non pas *élégie*, mais *mètre élégiaque*.

540. Callimaque de Cyrène, poète lyrique de l'école Alexandrine. — Philétas, poète élégiaque de la même école, dont il ne nous reste que quelques fragments. — Cf. Properce :

Callimachi manes et Coi sacra Philetæ,
In vestrum, quæso, me sinite ire nemus. (III, 1-2.)

541. *Gallus le vieillart*. Nous retrouvons la même épithète avec le nom de Gallus dans la 3e satire du livre V. Il ne s'agit pas ici du véritable Gallus, qui mourut vers l'âge de quarante ans, mais du pseudo-Gallus Maximien, contemporain de l'empereur Anastase, que ses élégies mêmes nous montrent comme un vieillard dont les jeunes filles ne veulent plus. Maximien est d'ailleurs un fort méchant poète, et c'est par un respect superstitieux de l'antiquité que Vauquelin, voyant en lui le Gallus du siècle d'Auguste, ne craint pas de le mettre sur la même ligne que Properce et Ovide.

543 sqq. Cf. du Bellay : « Puis me laisse toutes ces vieilles

Qu'aux vers dont la façon ici t'est enseignee,
Et des vieux chants Royaux décharge le fardeau,
Oste moy la Ballade, oste moy le Rondeau.
Les Sonnets amoureux des Tançons Prouençalles

Poësies Francoyses aux Jeux Floraux de Thoulouze, et au puy de Rouan : comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Chants Royaux, Chansons, et autres telles episseries. (*Défense*, liv. II, chap. IV.)

545. Le chant royal est une ballade (V. la note du vers suivant.) qui a cinq strophes et un envoi de cinq vers. Ce genre avait fleuri surtout au XVe siècle et dans la première partie du XVIe.

546. La ballade est un poëme en décasyllabes ou en octosyllabes. La ballade en décasyllabes se compose de trois dizains construits sur les mêmes rimes, et d'un quintain dont la forme est la même que celle des cinq derniers vers dans les dizains. La ballade en octosyllabes se compose de trois huitains construits sur les mêmes rimes, et d'un quatrain dont la forme est la même que celle des quatre derniers vers dans les huitains. Le quintain et le quatrain s'appellent *envoi*. La ballade fut un des genres poétiques les plus usités au XVe et au XVIe siècle jusqu'à la Pléiade. (Cf. les ballades de Villon et de Marot.) Abandonnée par l'école de Ronsard, elle retrouva quelque honneur au XVIIe siècle avec Voiture et La Fontaine. De nos jours, certains poètes ont repris cette forme, en particulier Théodore de Banville.

Le rondeau est composé de treize vers divisés en trois strophes, dont la première et la troisième ont chacune cinq vers, la seconde trois : un refrain, formé par le premier ou les premiers mots du vers initial, s'ajoute à la fin de la seconde et de la troisième strophe. Les mètres sont l'octosyllabe ou le décasyllabe ; tout le poème est construit sur deux rimes si l'on ne compte pas le refrain. Le rondeau, fort en honneur avant Ronsard, et traité, par Marot surtout, avec beaucoup de grâce, fut repris au XVIIe siècle du temps de Voiture, qui est alors le maître du genre. On peut citer quelques charmants rondeaux d'Alfred de Musset.

547. *Sonnet*, dans notre ancienne langue provençale; voulait dire *petite pièce de vers*.

Tançons. La tenson était une pièce en dialogue où deux interlocuteurs défendaient tour à tour, par couplets de même mesure et semblablement rimés, leur opinion contradictoire sur diverses questions de chevalerie, de morale, etc. C'était quelquefois une satire dialoguée dont les deux personnages s'invectivaient mutuellement. On trouve aussi des tensons *amoureuses;* elles contiennent les plaintes que deux amants s'adressent à tour de rôle ou que l'un d'eux adresse à l'autre.

Succederent depuis aux marches inegalles
Dont marche l'Elegie ; alors des Trobadours
Fut la Rime trouuee en chantant leurs amours :
Et quand leur vers Rimez ils mirent en estime
Ils sonnoient, ils chantoient, ils balloient sous leur [Rime.
Du Son se fist Sonnet, du Chant se fist Chanson,
Et du Bal la Ballade, en diuerse façon :
Ces Trouuerres alloient par toutes les Prouinces
Sonner, chanter, danser leurs Rimes chez les Princes.

548. *Succederent*, etc. Vauquelin passe directement de l'élégie latine à la tenson provençale.

550. On sait que le vers français est né de la versification latine populaire. La notion de la quantité syllabique s'était de bonne heure perdue chez les Latins; de bonne heure aussi ils eurent recours à la rime pour fortifier le rythme ainsi affaibli. On peut citer des exemples de vers latins rimés dans les *Florides* d'Apulée (IIe siècle) et dans la dernière *Instruction* de Commodien (IIIe siècle). Dans les hymnes du IVe siècle, la rime n'est plus un accident comme chez les poètes qui précèdent; elle semble avoir un caractère presque obligatoire pour les poésies religieuses et populaires. Après la renaissance classique du VIIIe et du IXe siècle, elle devient un élément nécessaire de la versification dans tous les genres de poésie.

553. Le mot *son* ou *sonnet* s'applique généralement dans la langue provençale à toute espèce de chant, mais désigne surtout les airs des poésies chantées, et, par suite, les pièces lyriques qui étaient ordinairement accompagnées du son des instruments.

554. La ballade, comme la ronde, était chez les troubadours une chanson consacrée à animer et à embellir les danses. Ce genre de pièces ne s'astreignait pas toujours à des règles déterminées. Le plus communément, la ballade avait un refrain, et ce refrain, formé par le vers qui commençait la pièce ou par les premiers mots de ce vers, était répété plusieurs fois dans chaque couplet. Les couplets avaient généralement le même nombre de vers ; souvent aussi, le premier en avait plus que les autres, et alors les vers surabondants rimaient avec celui qui dans chaque couplet n'aurait pas eu de rimes correspondantes. (Cf. la définition de la ballade moderne, note du vers 546.)

Des Grecs et des Romains cet Art renouuelé,
Aux François les premiers ainsi fut reuelé :
A leur exemple prist le bien disant Petrarque
De leurs graues Sonnets l'ancienne remarque :
En récompence il fait memoire de Rembaud,
De Fouques, de Remon, de Hugues et d'Aarnaud.
Mais il marcha si bien par cette vieille trace,
Qu'il orna le Sonnet de sa premiere grace :
Tant que l'Italien est estimé l'autheur
De ce dont le François est premier inuenteur.
Iusqu'à tant que Thiard épris de Pasithee
L'eut chanté d'vne mode alors inusitee,
Quand Sceve par dixains en ses vers Deliens
Voulut auoir l'honneur sur les Italiens,
Quand desia Saingilais, et doux et populaire
Refaisant des premiers le Sonnet tout vulgaire

560. L'épithète de *grave* convient mieux aux sonnets de Pétrarque qu'à ceux des troubadours. Remarquons d'ailleurs que la forme de ces derniers n'avait rien de commun avec la forme moderne.

561 sqq. *Fouques*, etc. Troubadours bien connus. Cf. Pasquier : « Petrarque, apres avoir faict, au 4 chapitre du *Triomphe d'Amour*, un sommaire denombrement des poëtes Grecs, Latins et Italiens qui par leurs escrits avoient honoré l'Amour, repasse apres non sur tous nos poëtes provençaux, ains sur quinze ou seize les plus signalez et y met pour le premier Arnault Daniel. » (*Rech. de la Fr.*, liv. VII, chap. IV.)

566. V. la note du vers 560. — Cf. Fauchet : « Qui voudra feuilleter nos vieils poëtes, il trouvera les mots dont les Italiens se parent le plus, voire les noms et differences de leurs rymes, sonnets, ballades, lais et autres. » (Liv. I, chap. V.)

567. V. la note du vers 333.

569. V. la note du vers 334.

571. Mellin de Saint-Gelais (1491-1558) put passer sous François Ier pour le type des poètes de cour ; c'est surtout lui que du Bellay a en vue dans son *Poëte courtisan*. Rien de plus futile, en général, que

En Court en eut l'honneur : quand bien tost du Bellay
Son Olliue chantant l'eut du tout r'appelé :
Et que Ronsard bruslant de l'amour de Cassandre
Par dessus le Toscan se sceut bien faire entendre :
Et Baïf dudepuis (Meline en ses ébats
N'ayant gaigné le prix des amoureux combats)

le sujet de ses poésies. Il composait des cartels pour les fêtes royales et des devises pour les nobles amants ; il fit une multitude de petites pièces, huitains, dizains, douzains, sur une paire de gants, un miroir, un luth, une belette apprivoisée, etc. On peut citer de lui quelques épigrammes ingénieuses et bien troussées ; mais, en général, ses poésies sont gâtées par la subtilité et l'afféterie. Les productions de ce poète, dit Pasquier, sont petites fleurs et non fruits d'aucune durée. Dans ce qu'il a de plus heureux, il fait songer tout au plus à Sarrasin ou Benserade. — Saint-Gelais emprunta le premier avec Marot la forme du sonnet moderne aux Italiens.

574. L'*Olive* est le premier recueil de du Bellay : il renferma d'abord cinquante sonnets ; le poète en porta plus tard le nombre à cent quinze. Du Bellay, comme le dit ici Vauquelin, acclimata ce genre en France. Les sonnets de l'*Olive* sont alambiqués, subtils, et en même temps durs et comme rocailleux : quelques-uns marquent pourtant une réelle élévation de sentiment et de style. Du Bellay se vantera plus tard d'avoir oublié *l'art de pétrarquiser :* dans ses deux autres recueils de sonnets (*Antiquitez de Rome*, *Régrets*) il montre une sensibilité à la fois discrète et pénétrante, un naturel et une sincérité que l'*Olive* ne pouvait guère laisser prévoir.

575. *Les Amours de Cassandre* sont de 1552. Ronsard y imite Pétrarque. « Lisez la Cassandre de Ronsard, disait Pasquier, vous y trouverez cent sonnets qui prennent leur vol jusqu'au ciel. » Le poète, qui en était encore à sa première manière, y tend, comme dans ses odes, vers les sommets les plus élevés de la poésie. Les *Amours de Cassandre*, que commenta Muret, sont souvent gâtés par une érudition pédantesque à laquelle se mêlent bien des traits de subtilité et d'afféterie ; toutefois on peut y noter un grand nombre de sonnets d'un sentiment profond, d'un accent élevé, d'un style riche, imagé, sonore, que la poésie française n'avait jamais connu avant Ronsard.

576. *Le Toscan.* Pétrarque.

577. *Les Amours de Meline*, tel est le titre du premier recueil que fit paraître Baïf. (1552). Ce sont des sonnets, des chansons, des stances, dans le même genre que l'*Olive*

Ces Sonnets repillant, d'vn plus hardi courage,
Et changeant son amour, et changeant son langage
Chanta de sa Francine au parangon de tous,
Faisant nostre vulgaire et plus bas et plus dous.
Puis Ronsard reprenant du Sonnet la mesure
Fist nostre langue aussi n'estre plus tant obscure
Et deslors à l'enui fut des François repris
L'interest du vieux sort, que l'Itale auoit pris.
Et du Bellay quitant cette amoureuse flame,
Premier fist le Sonnet sentir son Epigrame :
Capable le rendant, comme on void, de pouuoir
Tout plaisant argument en ses vers receuoir.
Desportes d'Apolon ayant l'ame remplie,
Alors que nostre langue estoit plus accomplie,
Reprenant les Sonnets, d'art et de iugement

581. *Les Amours de Francine* sont de 1558. Ces sonnets ont été dictés à Baïf par une passion réelle. On y trouve plus de vérité et de poésie que dans les *Amours de Meline*. Cf. Vauquelin :

Qu'importe encor que ta belle Francine
Ait emporté la couronne Myrtine
Par dessus Laure? (*Sat. fr.*, liv. III, à Baïf.)

583-584. Il s'agit ici des *Amours de Marie* (1557). Ce n'est plus, dans ce recueil, la magnificence si souvent guindée des sonnets à Cassandre ; le génie de Ronsard s'est tempéré et assoupli ; comme le remarque Vauquelin, sa langue n'est plus *tant obscure*. Claude Binet dit de ce recueil que « le peu d'artifice et la pure simplicité à la catulienne le recommande beaucoup ».

587-588. Vauquelin a finement observé que du Bellay aiguisa le sonnet. L'auteur des *Regrets* fait de la Rome papale une peinture toute satirique. Cf. les sonnets : Il fait bon voir, Pascal, etc. Marcher d'un grave pas, etc. Quand je vois ces Messieurs, etc.

591 sqq. Desportes a composé les *Amours de Diane*, *d'Hippolyte*, *de Cléonice*. Il était l'ami de Vauquelin, qui lui a adressé la troisième satire du livre Ier.

592. Cf. la Notice, partie II, chap. IV.

Plus que deuant encor écriuit doucement.
De nostre Cathelane ou langue Prouençalle
La langue d'Italie et d'Espagne est vassalle :
Et ce qui fist priser Petrarque le mignon,
Fust la grace des vers qu'il prist en Auignon :
Et Bembe reconnoist qu'ils ont pris en Sicille
La premiere façon de la Rime gentille,
Que l'on y fut planter auecques nos Romants,
Quand conquise elle fut par nos Gaulois Normands,
Qui faisoient de leurs faits inuenter aux Trouuerres
Les vers que leurs Iouglours, leurs Contours et Chan-[terres

594. On s'accorde en effet à louer la pureté, l'élégance et la douceur de Desportes; ce sont les qualités que prise surtout Vauquelin.

595 sqq. Il semble inutile de relever ces erreurs. On sait que l'italien et l'espagnol sont, non pas les *vassaux*, mais les *pairs* du français.

598. Pétrarque habita longtemps Avignon, qui était alors la résidence des papes; c'est même là qu'il connut Laure de Noves. — Cf. Fauchet : « Petrarque et ses semblables se sont aidés des plus beaux traits des chansons de Thiebault, le chastelain de Coucy, et autres anciens poëtes françois. » (Liv. I Chap. v.)

599 sqq. Bembo (1470-1547) est ce cardinal cicéronien qui ne lisait pas son bréviaire dans la crainte de se gâter le style.

Ils ne se rapporte grammaticalement à aucun substantif : ce sont *les Italiens* que Vauquelin veut évidemment dire.

602. Les Normands étaient devenus Français, mais non Gaulois. Vauquelin se met ici au point de vue de la langue, qui, d'après lui, était foncièrement *gauloise*. (V. vers 615.) — Cf. Fauchet : « Il y a grande apparence que nos François ont monstré aux autres nations d'Europe l'usage de la ryme. Joan de la Ensina confesse que la ryme est passee d'Italie en Espagne; les Italiens sont d'accord de la tenir des Provençaux ou Siciliens, deux peuples sujets des François. » (Liv. I, chap. VII.)

603. *Inventer*. C'est le sens du mot *trobare* d'où viennent *troubadour* et *trouvère*.

604. *Iouglours, Contours, Chânterres*. La décadence de la civition romaine avait produit une tourbe d'amuseurs publics, les *venici, scurræ, thymelici, planipedes, mimi, histriones, jocula-*

Rechantoient par apres. (Ainsi les Grecs auoient
Des Rapsodes, qui lors tous les carmes sçauoient
D'Homere et d'Hesiode, estant les secretaires,
Interpretes, conteurs des fabuleux misteres
De ces poëtes vieux) lors Tristau de Cisteaux
En Pouille auec Guiscart, plantoit ses panonceaux.
Puis en suite plus grand Tancred de Hauteuille
Conduisant douze fils de sa terre fertille,
Mist en Pouille et Calabre vn vulgaire François
Du Cathelan, Roman, Vualon et Thiois,

tores, bouffons, mimes, faiseurs de tours, chanteurs, improvisateurs, qui colportaient la basse poésie lyrique et dramatique de leur temps en l'associant aux mille prestiges de leur charlatanisme. L'invasion ne les détruisit pas : ils se modifièrent et devinrent ce que l'on appelle les *jongleurs*. Les trouvères se distinguaient d'eux; toutefois il y avait des trouvères qui déclamaient eux-mêmes leurs vers, et il y avait aussi des jongleurs qui savaient faire les vers qu'ils chantaient. Vauquelin réserve ici aux simples rapsodes le nom de *Jouglours, Contours* et *Chanterres*. (V. Aubertin, *Hist. de la litt. fr. au moy. âge.*, tome I.)

609. *l'ors* (sic). — *Tristau de Cisteaux*. Il faut lire *Tristan*. Cf. *Historiæ Normannor um scriptores antiqui,* par Duchesne, 1619. V. p. 284. *Willelmi Calculi Gemmeticensis monachi Historia Normannorum*, liv. VII, cap. XXX. Tristan de Cisteaux y est appelé *Turstinus cognomento Scitellus*. Gabriel du Moulin, dans son *Histoire générale de Normandie* (Rouen, 1631), traduit en français tout le passage de Duchesne relatif à Tristan, qu'il appelle Turstin Citeau. (Liv. VI, Sommaire III, p. 117.) Pour plus de détails sur le personnage, nous renvoyons à l'ouvrage même de du Moulin.

613. Erreur déjà signalée. (V. vers 595.)

614. La langue catalane est appelée plus haut langue provençale (V. vers 595), et en effet elle avait avec cette dernière une grande analogie; Vauquelin la distingue ici de la langue romane par laquelle il entend sans doute le provençal proprement dit. Elle se parlait dans la Catalogne, la Navarre et une partie de l'Aragon, sans compter quelques districts du sud de la France. — Le thiois (theutsch) est l'ancien allemand. — Le wallon est un dialecte du roman septentrional, qui se rapproche plus du latin que le français, soit pour le vocabulaire soit pour la syntaxe; il se parlait

Langages tous formez sur la langue Gauloise,
Que corrompit ainsi la Latine et Thioise;
Qui par les Cours des grands Romande se forma,
Et chacun à la fin ceste derniere aima.
Les Normands derechef, suiuant hors de leur terre
Guillaume leur grand duc, mirent en Angleterre
Leur coustume et leur langue, et de la d'autres lois,
Qu'en François bien longtems n'ont point eu les Anglois.
D'Archilocque premier la furieuse rage
De son Iambe propre arma le fier courage:

dans les provinces belges de Hainaut, Namur et Liège.— Cf. Claude Fauchet : « Quant au Wallon ou Gallon, j'estime que c'est un moyen ou nouveau langage, nay depuis Charles le Grand : ainsi appelé pour ce qu'il sentoit plus le Gaulois que le Thiois : lequel toutesfois on ne laissa d'appeler Romain, pour ce qu'il approchoit plus du Romain que du Thiois ou François Germain. (*Recueil de l'orig. de la lang. et poës. françoise*, chap. IV.)

615-616. Vauquelin fait de la langue *gauloise* la mère des langues catalane, romane, wallonne, thioise. Cette langue gauloise ne peut être que le celtique, corrompu d'après lui par le latin et le tudesque. On sait que, si notre idiome renferme quelques mots celtiques et un assez grand nombre de vocables *thiois*, le fond en est essentiellement latin. Tout ce passage de Vauquelin manque de clarté. Il aperçoit bien la parenté du français et du latin d'une part, et, de l'autre, celle des diverses langues romanes : il sait aussi que le celtique et le tudesque ne sont pas étrangers à notre langue; mais ces vérités, toutes nouvelles à l'époque, se trouvent encore bien enveloppées d'obscurités et même d'erreurs. — Cf. Fauchet : « Quand les Francs entrerent dans la Gaule, le peuple parloit un langage corrompu du Romain et de l'ancien Gaulois. » (*Recueil de l'orig. de la lang. et poës. fr.*, chap. III.) — Ceste langue Romande n'estoit pas la pure Latine, ains Gauloise corrompue par la longue possession et seigneurie des Romains. (*Ibid.*, chap. IV.)

619 sqq. Cf. Fauchet : « Or, la langue françoise avoit esté portee en Angleterre par Guillaume le Bastard. Lequel... y voulut planter sa langue, qu'il estimoit plus polie que la Saxonne ou Angloise : ordonnant que les loix nouvelles... fussent escrites en françois. (*Op. cit.*, chap. V.)

623 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 79, 82.

Ce pied du gros soulier des Comicques fut pris,
Et du beau brodequin des tragiques espris :
Outil propre à traiter des communes affaires,
Des propos mutuels et des bruits populaires,
Se pouuant comme on veut en François r'apporter;
Car il peut en tous vers l'oreille contenter :
Mais nostre vers d'huict, sied bien aux comedies,
Comme celuy de douze aux graues Tragedies.
   Nos longs vers on appelle Alexandrins, d'autant
Que le Roman qui va les prouesses contant
D'Alexandre le grand, l'vn des neuf preux de l'aage,

627. *Des communes affaires.* Ce n'est pas le sens du latin *natum rebus agendis.*

628. *Des bruits populaires.* Ce n'est pas le sens du latin *populares vincentem strepitus.*

629-630. On ne s'expliquait guère que Vauquelin crût devoir traiter d'un pied tout grec et latin comme l'ïambe. Ce n'était qu'un développement historique, et l'auteur se rappelle ici que, s'il imite Horace, il s'adresse à des poètes français.

631. L'octosyllabe fut généralement le mètre des mystères, moralités, farces et soties pendant le moyen âge. Au XVIe siècle, la comédie le conserva : l'*Eugene* de Jodelle, la *Reconnue* de Belleau, la *Tresoriere* de Grévin, les *Escoliers* de Fr. Perrin, sont écrits en octosyllabes.

632. La *Cleopatre* de Jodelle, notre première tragédie, est écrite en vers alexandrins aux actes premier et quatrième. La *Didon* est déjà tout entière de ce mètre.

633 sqq. Le roman d'Alexandre fut composé par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay ; il donna en effet leur nom aux vers de douze syllabes qui pourtant avaient déjà été employés dans le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem.*

635. *L'un des neuf preux de l'aage,* comme nous pourrions dire *un des sept sages de notre siècle.* Cf. Vauquelin :

> J'admire. . . . .
> Les faits d'armes hautains de ces braves neuf Preux
> Et de ces Chevaliers errants parmi le monde, etc.
> (*Epig. sur le portrait de Jean Brise.*)

En ces vers fut escrit d'vn Romanzé langage :
Heroïques ainsi les Carmes furent dits,
D'autant que des Heros les hauts gestes iadis
En ces vers on chanta : Heros qui de la Grece
Guiderent en Colchos la fleur de la ieunesse
Dans la parlante Nef, quand le preux fils d'Æson,
Mais desloyal amant, emporta la toyson.
On peut le Sonnet dire vne chanson petite ;
Fors qu'en quatorze vers tousiours on le limite:
Et l'Ode et la Chanson peuuent tout librement
Courir par le chemin d'vn bel entendement.
La chanson amoureuse affable et naturelle
Sans sentir rien de l'Art, comme vne villanelle,
Marche parmy le peuple aux danses aux festins,

637. V. la note du vers 507.

638. *Hauts gestes*. Cf. *Hauts faits* dans l'usage actuel.

641. *La parlante Nef*. C'est le navire Argo. — *Le fils d'Æson*. Jason. — Vauquelin prend ici les *Argonautiques* d'Apollonius comme type du poème héroïque.

643 sqq. Cf. du Bellay : «Sonne moy ces beaux Sonnets, non moins docte que plaisante Invention Italienne, conformes de nom à l'Ode, et differents d'elle, seulement pour ce, que le Sonnet a certains vers reglez et limitez : et l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement. » (*Défense*, liv. II, chap. IV.)

645. *Tout librement*, c'est-à-dire sans limite fixe.

648. La villanelle est une petite poésie pastorale d'origine italienne, divisée en couplets : c'est Grévin qui la mit à la mode chez nous. Le rythme des villanelles, le nombre de couplets et de vers, ont varié d'abord selon le caprice des poètes. Ce genre ne tarda pourtant pas à être fixé par des règles. Dans sa dernière forme, la villanelle, commençant toujours par un vers féminin, se divise en tercets dont le nombre n'est point limité. Le premier et le troisième vers du premier tercet reviennent successivement, en guise de refrain, pour terminer chacun à leur tour les tercets suivants : tous deux figurent

Et raconte aux carfours les gestes des mutins :
L'Ode d'vn graue pied, plus nombreuse et pressee
Aux dames et seigneurs par toy soit addressee:
De mots beaus et choisis tu la façonneras,
De mile belles fleurs tu la couronneras:
D'ornemens, de couleurs, de peintures brunies,
En leurs dejectemens egalement vnies.
En cent sortes de vers tu la peux varier:
Mais tousiours aux accodrs du Luth la marier:
Et que chacun couplet r'entre de telle sorte,
Que quelque mot poignant en sa fin il rapporte
Sentant son Epigramme, et tellement soit ioint
Qu'au lecteur il semble estre acomply de tout point.
Si d'vne fiction d'vn long discours tu causes,
Tu pourras diuiser cette longueur en pauses.
Ou par les plis tournez des Odes du Sonneur,
Qui Grec sur les neuf Grecs lyriques eut l'honneur.

à la dernière strophe, qui est un quatrain. Le mètre usité est celui de sept syllabes. On connaît la villanelle de Passerat :

J'ai perdu ma tourterelle, etc.

650. Il ne s'agit évidemment pas, dans ce dernier vers, de la chanson que Vauquelin a caractérisée plus haut (vers 647), mais d'une chanson toute populaire et satirique.

657. On sait que Ronsard a créé ou restauré une infinité de rythmes lyriques, parmi lesquels Malherbe se contenta de faire un choix.

658. *Accodrs* (sic). — Il faut sous-entendre dans ce vers non pas *tu peux* du vers précédent, mais un autre verbe comme *tu dois.*

660-661. Vauquelin ne veut pas que l'ode ait un tour épigrammatique ; ce qu'elle aura de commun avec l'épigramme, c'est que chaque strophe se terminera par un trait pénétrant.

665. *Les plis tournez.* Les strophes, antistrophes et épodes de l'ode pindaresque.

Mais rien n'est si plaisant que la courte Odelette
Pleine de ieu d'amour, douce et mignardelette:
Si tu veux du sçauoir philosophe y mesler,
Par la Muse il le faut à ton aide appeler,
A toy mesme asseruant la douce Polimnie,
Autrement sa faueur, depite elle denie,
Et non l'assuiettir aux mots sentencieux
Sans qu'elle sente vn peu son air capricieux,
Sur quelque fantaisie éleué (par la grace
De contes fabuleux) dessus la prose basse.
La Muse sur le Luth pour suiet fist ioüer
Et les Dieux et les Rois, et leurs mignons loüer,
Les ioustes les combats, la ieunesse s'aymante
A picquer les cheuaux sous la bride écumante;
Les ballets et le vin, les danses, les banquets
Et des ieunes amants les amoureux caquets.
Mais auec son fredon, or la Lyre cornue
En la France est autant qu'en la Grece connue:
Et nul vulgaire encor n'a iamais entrepris
De vouloir par sus elle en emporter le pris.
Car depuis que Ronsard eut amené les modes

667-668. Ces deux vers forment une sorte de parenthèse; Vauquelin revient ensuite à l'ode *au grave pied* et *aux plis tournez*.

671. *Polimnie*. Muse qui préside à la poésie lyrique.

675-676. *Par la grace de contes fabuleux*. On sait combien Ronsard, dans ses odes pindaresques, a abusé des souvenirs mythologiques et des légendes grecques.

677 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 83-85. — Du Bellay: « Chante moy ces odes... Et quand à ce, te fourniront de matieres les louanges des Dieux et des hommes vertueux..., la solicitude des ieunes hommes, comme l'amour, les vins libres et toute bonne ere. (*Défense*, liv. II, chap. IV.)

Du Tour et du Retour et du Repos des Odes,
Imitant la pauane ou du Roy le grand bal,
Le François n'eut depuis en l'Europe d'égal:
D'Elbene le premier cette lyre ancienne,
A l'enui des François fait ore Italienne.
En ce genre sur tous proposer tu te dois
L'inimitable main de Pindare Gregois,
Et du Harpeur Latin, et tesiouir et rire
Et sur la Téïenne et la Saphique lyre.
Le but de Galien c'est garder de mourir
Le malade qu'il veut par drogues secourir:
Le but de Ciceron c'est de bien faire croire
Par ses viues raisons, son fait comme vne histoire.
Mais quand et l'vn et l'autre à ce but n'atteindroit,
Le nom de medecin Galien ne perdroit,
Ni Ciceron son tiltre : à raison que procede
Le mal souuent d'vn point qui n'a point de remede
Et qu'aussi d'vn procez l'entremeslé defaut
Empesche qu'on ne soit entendu comme il faut:

688. *Du Tour et du Retour*, etc. C'est ce que Vauquelin appelle plus haut *les plis tournez des odes* (v. 665).

689. *La pavane*. Danse grave, venue d'Espagne, où les danseurs font la roue l'un devant l'autre.

691. *D'Elbene*. Il s'agit ici de Bartholomeo Del-Bene, poète florentin; il adressa à Ronsard deux odes en italien, qu'on trouve dans l'édition Blanchemain (t. II, 380 ; IV, 356). Ne pas le confondre avec Alphonse Delbene, abbé de Haute-Combe, auquel Ronsard adresse son *Abrégé d'Art poétique*.

694. *L'inimitable main*. La main, avec laquelle le poète touche la lyre, symbolise ici son art.

695. *Tesiouir* (sic).

696. Anacréon était de Téos.

697 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 369, sqq.

Mais sans donner plaisir son nom perd vn Homere,
Il deuient de Poëte vne laide Chimere.
C'est le but, c'est la fin des vers que resiouir:
Les Muses autrement ne les veulent ouir.
Les Peintres sont ainsi peingnants la Madelene,
Pleurante,ils la feront ressembler vne Helene,
Nonchalante, agreable, ouurant de tous costez,
En son rauissement vn thresor de beautez.
Ce qui fist sembler beaus à la Grece ancienne
Et les vers et les chants de Saphon Lesbienne,
C'est qu'ils parloient tousiours de mile faits plaisans.
Des ombrages, des prez, des oyseaux degoisans,
Des épesses forests, des sources gasouillardes,
Roullant sur le grauois leurs ondes babillardes,
Des Hesperides Sœurs, de leurs iardins encor,
Ou le dragon vueillant gardoit les pommes d'or:
Des Nimphes, de leur bal, des danses mesurees
Qu'elles branloient en rond sur les tardes serees,
De mile autres plaisirs qui tous delicieux
Sont, sans les regarder, agreables aux yeux:
Semblables au Printemps, dont les fleurs aurilleres,
Bigarrant vn iardin, promtes et iournalieres,
Vous plaisent sans penser aux bons fruicts de l'Esté,
Tant vous est à propos ce plaisir presenté :
Sans fruict ainsi vous plaist vne rose nouuelle,
Et le baiser sans fruict qu'on prend d'vne pucelle.

721. Les Hespérides, filles d'Hespérus, habitaient un jardin où les arbres étaient chargés de pommes d'or.

Puis des vers le Genie estant du ciel venu,
Pour celeste plustost que terrestre est tenu.
Car encor que la perle Indienne et gemmeuse
Naisse dedans le nacre en la mer escumeuse,
Toutesfois elle tient plus du Ciel que de l'eau,
Aprochant en couleur de son visage beau :
Aussi l'esprit conduit par la Muse diuine,
Dépend plustost du Ciel, dont il prend origine,
Que non pas de la terre ou son corps est viuant
Ainsi que le Soucy son beau Soleil suiuant.
C'est pourquoy des beaus vers la ioyeuse alegresse
Nous conduit aux vertus d'vne plaisante addresse,
Et pourquoy Dieu se prie aux Temples en chantant
Et d'vn cœur réioui plustost qu'en lamentant.
Ie scay bien toutefois que profiter et plaire,
Comme ailleurs ie diray, est le seul exemplaire
De la perfection ; mais tousiours si faut il,
Qu'on trouue quelque chose au profit de gentil :
Chasteau-vieux bouffonnant pour gosser et pour rire
Ne laisse à profiter et plaire en son medire.
Des gemmes que l'on trouue aux riuages Indois,
Iestime tousiours celle estre de plus grand chois,

738. *Son visage*, c'est-à-dire l'aspect du ciel.
744. *D'une plaisante addresse*. Par un chemin agréable.
745. Cf. Vauquelin :

Car pour montrer que Dieu veut qu'on se réjouisse,
Il veut qu'avecques chants on confesse son vice.
(*Satyr. fr.*, I, 5.)

747 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 333 sqq.
751. Chasteau-Vieux est un prédécesseur des Garguille et des Tabarin. Vauquelin l'appelle plus bas *brave farceur* (III, 109).

Qui non seulement belle en couleur variante
Sçait réiouir les yeux agreable et riante,
Mais qui sçait à des maux remedes aporter,
Et par vertu secrete vn esprit conforter :
Ainsi des Muses est la chanson souueraine,
Qui n'a pas seulement la voix belle et sereine,
La parole plaisante et l'air delicieux :
Mais qui sçait d'auantage enchasser precieux
Le diamant en l'or, tirant auec delices,
Par ses enseignemens vn homme de ces vices.

Si quelqu'vn deuant vous, si quelqu'vn puis
[apres
Imite en mesme endroit les Latins et les Grecs,
Vous rencontrant ensemble, il ne faut par enuie,
Ni par dépit laisser l'œuure non poursuiuie :
Les Autheurs sont communs, tels les imiteront,
Qui mieux que les premiers les representeront :
Qui va méme chemin et fait méme voyage,
Quelquefois se rencontre en vn méme passage.

Comme tout peintre n'est parfait en châque part
De tout ce que requiert la regle de son art :
Mais l'vn en simples traits tant seulement char-
[bonne,
L'autre sait porfiler l'ombre d'vne personne :
L'vn des membres fait bien vn raccourcissement,
L'autre sçait de couleurs faire vn rehaussement :

764. *Ces*, faute d'impression, pour *ses*.
773 sqq. Cf. Boileau, *Art poét.*, I, 13 sqq.

L'vn peindra seulement des grands dieux les images,
Et l'autre au naturel contrefait les visages :
L'vn sçait bien les couleurs subtil entremesler,
Et l'autre en Symmetrie aussi tout egaller.
Des Poëtes ainsi, l'vn fait vn Epigrame,
L'autre vne Ode, vn Sonnet, en l'honneur d'vne dame,
L'vn vne Comedie, et l'autre d'vn ton haut,
Tragique fait armer le royal echafaut.
L'vn fait vne Satyre, et l'autre vne Idillie,
Qui iusque aux petits chants des Pasteurs s'humillie,
Et peu, qui sont bien peu, la trompette entonnant,
Font bruire d'vn rebat l'air au tour resonnant.
Mais comme auec Apelle on loüe vn Timagore,
Protogene, Zeusis, Timante, Apollodore,
Parrasse et Pollignot, peignants diuersement :
Homere seul ainsi, ni Maron seulement
N'ont gaigné le Laurier : De cette branche on pare
Comme eux, Catule, Horace, Hesiode, et Pindare :
Aussi pour le suiet des premiers ne traitter,

782. *En Symmetrie... tout egaller*, c'est-à-dire bien proportionner ses figures.

789. La trompette épique. Cf. II, 106. — Boileau, *Art poét.*, II, 14.

791 sqq. *Apelle*, fameux peintre grec qui florissait dans la seconde moitié du IVe siècle. *Timagore*, peintre grec du Ve siècle.

792-793. *Protogene*, peintre rhodien du IVe siècle.— *Zeusis*, peintre grec du Ve siècle — *Timante*, peintre grec du IVe siècle. — *Apollodore*, peintre athénien, qui florissait au commencement du Ve siècle. — *Parrasse*, peintre grec du IVe siècle. — *Polignot*, peintre grec du Ve siècle.

794 sqq. Cf. du Bellay : « Car c'est chose honneste à celuy qui aspire au premier Ranc, demeurer au second, voire au troiziesme. Non Homere seul entre les Grecz, non Virgile entre les Latins, ont acquis los et reputation, etc. (*Défense*, liv. II, chap. v.)

On ne doit de leur rang les seconds reietter :
Chacun en son espece a part à la Couronne
De l'arbre Delphien, qui leurs chefs enuironne.
  Mais celuy qui ne peut garder l'ordre diuers,
Et les couleurs de lœuvre en escriuant des vers,
Et donner son vray iour à l'argument qu'il traite,
Ne meritera point qu'on l'appelle Poëte.
Pourquoy veut il honteux, ignorant demeurer,
Plustost qu'en aprenant, plus hardy s'asseûrer ?
  Par vn Tragicque vers ne peut estre traitee
Vne chose Comique, ains bassement contee :
Et ne faut reciter en vers priuez et bas
De Thiëste sanglant le plorable trespas ;
Chacune chose doit en sa naïfue grace
Retenir proprement sa naturelle place :
Si l'Art on n'accommode à la Nature, en vain
Se trauaille de plaire en ses vers l'escriuain :
Neanmoins quelquefois de voix vn peu hardie :

801 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 86-88.

802. *Lœuvre* (sic).

807 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 89-98.

808. Ellipse analogue à celle du vers 658. Après *ains* il faut suppléer le verbe *doit*.

810. Il y a dans Horace *cæna Thyestæ*. On serait tenté de croire à une faute d'impression, et de lire *repas* pour *trespas*. Mais nous trouvons de même dans la satire à Pontus de Thiard :

. . . . La dure achoison
Dont se plaignoit Medee encontre de Jason,
Le trespas d'un Thieste, un souffrant Promethee, etc.
(*Satyres françoises*, liv. V, sat. VIII.)

Atrée et Thyeste étaient les deux fils de Pélops. Le dernier séduisit la femme de son frère. Celui-ci tua les deux fils de Thyeste et lui servit dans un repas. Il fut lui-même tué par Egisthe.

S'éleue en son couroux la basse Comedie :
Et d'vne bouche enflee on void souuentefois
Chremes se dépiter en éleuant sa voix ;
Le Tragicque souuent de bouche humble et petite,
Bassement sa complainte aux échaffauts recite.
  Quand Telephe et Pelé banis et caimandans
S'efforcent d'émouuoir le cœur des regardans,
Et Ragot belittrant, vn Euesque importune,
Il a des mots piteux propres à sa fortune,
Tous laissent les gros mots empoulez et venteux,
Comme mal conuenant aux banis souffretteux.
  Non ce n'est pas assez de faire vn bel ouurage,
Il faut qu'en tous endroits doux en soit le langage,
Et que de l'écouteur il sache le desir
Le cœur et le vouloir tirer à son plaisir.
Montre face riante en voulant que l'on rie,
Pour nous rendre marris montre la nous marrie,

818. Au ve acte de l'*Heautontimoroumenos*, Chremès gourmande son fils Clitophon.

819-820. Cf. Boileau, *Art poét.*, III, 141.

820. *Complainte* traduit le *dolet* d'Horace.

821. *Telephe*, roi de Mysie, détrôné par Achille. Eschyle, Sophocle, Euripide, Agathon, en Grèce; Ennius et Accius, à Rome, l'avaient pris pour héros tragique. — *Pelé*, fils d'Eaque et père d'Achille, fut chassé de Salamine par son père comme meurtrier de son frère. Réfugié à Phthie, il tua son beau-père et fut une seconde fois réduit à l'exil.

823. *Ragot*. célèbre bélître, dont parlent Brantôme, Rabelais, Marot. H. Estienne. Tahureau dit, dans ses *Dialogues du Democritique et du Cosmophile* : « L'elegant et insigne orateur belistral unique Ragot jadis tant renommé entre les gueux de Paris, comme le paragon, roi et souverain maistre d'iceux, lequel, etc. »

825. *Les gros mots*. Nous dirions ici *les grands mots*.

825, 826. Cf. Boileau, *Art poét.*, III, 143-144.

827 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 99-118.

Si tu veux que ie pleure il faut premierement
Que tu pleures et puis ie plaindray ton tourment.
Ragot si tu venois en priere caimande,
Me faire, trop hautain, vne sotte demande,
Ie me rirois, ou bien tu n'aurois rien de moy,
Vn doux parler est propre aux hommes tels que toy:
Aux hommes furieux paroles furieuses,
Lasciues aux lascifs, et aux ioyeux ioyeuses:
Et le sage propos et le graue discours
A quiconque a passé de ieunesse le cours:
Car Nature premier dedans nous a formee
L'impression de tout pour la rendre exprimee
Par le parler aprés ; et selon l'accident
Elle nous aide, ou met en vn mal euident,
Ou d'angoisse le cœur si durement nous serre,
Q'uelle nous fait souuent pamez tomber à terre,
Et découurir apres d'vn parler indiscret,
Aueuglez de fureur, de nos cœurs le secret.
Il faut que la personne à propos discourante,
Suiue sa passion pour estre bien disante.
Si le graue langage à celuy qui le tient,
Selon sa qualité, peu seant n'appartient,
La noblesse Françoise et le bas populace
Se pasmeront de rire en voyant son audace.
Grand' difference y a faire vn maistre parler,

833, 834. Cf. Boileau., *Art poét.*, III, 142.
835. V. la note du vers 823.
848. *Q'uelle* (sic).
858. *Davus*. Valet de la comédie latine.

Ou Dauus qui ne doit au maistre s'égaller,
Ou le bon Pantalon, ou Zany dont Ganasse
Nous a representé la façon et la grace :
Ou le sage vieillard, ou le garçon bouillant
Au mestier de l'amour et des armes veillant :
Ou bien faire parler une dame sçauante,
Ou la simple nourrice, ou la jeune seruante,
Ou celuy qui la pleine en sillons va trenchant,
Ou bien de port en port vagabond le marchant,
L'Alleman, le Souisse, ou bien quelque habile homme
Qui n'est point amendé de voyager à Rome,
Ou celuy qui nourri dans l'Espagne sera,
Ou celuy qui d'Italle en France passera.
Toy, qui sçauant escris d'vne plume estimee,
Au plus pres suy cela que tient la renommee :
Ou bien des choses fein conuenantes si bien,
Que de non vray-semblable en elles n'y ait rien.
Si tu descris d'Achille, honoré par Homere
Les faits et la valeur, l'ardeur et la colere,

859. *Pantalon.* Personnage de la comédie italienne représentant le vieillard avare, crédule, libertin, méticuleux. — *Zany.* Les *Sannionnes* ou bouffons de la comédie antique se retrouvent avec l'emploi de valet dans la *Commedia dell' arte* où ils portent le nom de Zanni. — *Ganasse,* Jean Ganasse était à la tête d'une troupe de comédiens italiens : il donna des représentations en Espagne et ensuite en France. On voit ici qu'il jouait le rôle des Zanni.

867-868. Cf. le proverbe:

Jamais cheval ni méchant homme
N'amende pour aller à Rome. (LITTRÉ, *Dictionnaire.*)

C.-à-d.: On ne se corrige pas de ses vices en voyageant.

871 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 119-130.

875. *Honoré par Homere.* Ce n'est pas le sens d'*honoratum* dans Horace.

Fay le brusque et hautain, actif et conuoiteux,
Ardant, impitoyable, inuaincu depiteux,
Ne confessant iamais que les loix engrauees
Pour luy soient en du cuyure es tables eleues:
Mais voulant par le fer, poussé de son dedain,
Soumettre toute chose à son pouvoir hautain.
Descris vne Medee, indomtable et cruelle,
Inon toute epleuree, Ixion infidelle,
Oreste furieux, Ion vagabondant
De son dieu rauisseur le secours attendant.
Si tu veux sur le ieu de nouueau mettre en veüe,
Vne personne encor en la Scene inconneüe,
Telle jusqu'à la fin tu la dois maintenir,
Que tu l'as au premier fait parler et venir.
Mais il est malaisé de bien proprement dire
Ce qu'on n'a point encor veu par vn autre escrire:
Pour ce plus seurement tu pourras imiter
L'aueugle clair voyant, qu'vn suiet inuenter,

875 sqq. Cf. Boileau., *Art. poét.*, III. 105 sqq.

878. *Invaincu*. Ce mot est très usité au xvie siècle. On le trouve dans le Loyal Serviteur, Ronsard, d'Aubigné, Du Bartas. Le dictionnaire de Nicot et celui de Cotgrave le donnent tous deux.

883. Médée, pour se venger de Jason, fit périr les deux enfants qu'elle avait eus de lui.

884. Ino, fille de Cadmus, se jeta dans la mer pour se soustraire à la fureur de son mari Athamas. — Ixion tua son beau-père Déioné en le faisant tomber par trahison dans une fournaise ardente.

885. Oreste, après le meurtre de sa mère, fut poursuivi par les Furies. — Io, fille d'Inachus, parcourut toute la terre pour échapper à la vengeance de Junon. (Cf. Ovid., *Métam.*, I, 583; Eschyle, *Prométhée*.)

887. sqq. Cf. Boileau. *Art poét.*, III, 124-126.

894. *L'aveugle clair voyant*. Homère. Cf. Victor Hugo :

Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume.

(*Contemplations*, tome I, xx, *A un poète aveugle.*)

(Qui n'ait point esté dit) de choses inouyes,
Rendant sans aucun fruict des fleurs epanouyes.
Ou bien si d'vne Histoire vn grand Prince fameux
Tu veux faire floter sur les flots ecumeux,
Faire tu le pourras et Chrestien son nauire
Hors des bancs perilleux et des ecueils conduire :
Aussi bien en ce temps, ouir parler des dieux
En une Poësie est souuent odieux.
Des siecles le retour et les saisons changees
Souvent soubz d'autres loix ont les Muses rangees.
  Tasso, qui de nouueau dans Solyme a conduit
Le deuot Godefroy, qu'vne grand' troupe suit,
Certaine preuue en fait ; mais vn suiet semblable
Il te faut imiter sur vne vieille fable,
Et pour n'estre dedit, il faut bien aduertir
De prendre vn argument ou l'on puisse mentir :
Le vers du vray-semblable aime vne conterie,
Qui plustost que le vray suit vne menterie.
  Si d'vne longue alaine vn bel œuure tu veux
Parfaire pour passer jusqu'aux derniers neueux,
Chante d'vn air moyen, non tel que l'Heroïque,
Ni si bas descendant que le vers Bucolique,
Mais qui de l'vn et l'autre vn vers enlassera,
Qui tantost s'éleuant, tantost s'abbaissera :
Tel que du grand Maron le doux plaisant ouurage,

901 sqq. Cf. III, 33 sqq. 845 sqq. — V. sur la question du merveilleux chrétien le chap. IV de la Notice, partie II.

907 sqq. Sur la distinction du poète épique et de l'historien, Cf. Ronsard, préface de la *Franciade*.

Qu'imitant Hesiode il fist du labourage :
Et que celuy d'Ouide ayant par les retours
De l'an, chanté l'honneur de leurs chommables iours
Et tel qu'aprés Pontan en nostre langue encores
Auoit bien commencé Baïf aux Meteores :
Tel que de Saintemarthe est cet œuure diuin
Qu'il a fait sur le Clain au bel air Poiteuin :
Quand Latin et François imitant la Nature,
Il chante des enfants la chere nourriture,
Et tel qu'apres Arat Manile chante ainsi
Les Estoiles du Ciel, leurs figures aussi :
Tel qu'apres Empedocle, ô Lucrece, tu oses
Chanter d'vn air pareil la Nature des choses.

920. Cf. Virgile :

> Ascræumque cano Romana per oppida carmen.
> (*Géorg.*, II, 176.)

Virgile ne fait d'ailleurs à Hésiode que de rares emprunts : ce vers veut dire simplement qu'il s'exerce dans le même genre.

921. *Celuy d'Ovide.* Les Fastes.

923. Pierre Brugge ou de Ponte, ou Pontanus (1480-1529) avait publié en 1520 un *Ars versificatoria.*

924. *Le Livre des Meteores*, poème resté inachevé (1567), est comme un traité de physique et d'astronomie dans lequel Baïf, s'inspirant souvent de Virgile, décrit avec une précision pittoresque les phénomènes du ciel et de l'atmosphère.

925 sqq. Scévole de Sainte-Marthe (1536-1623). Vauquelin l'avait connu à Poitiers dans sa jeunesse. (Cf. Satire V^e^ du liv. Ier.) Allusion à sa *Pœdotrophia*, poème sur l'art de nourrir les enfants à la mamelle, dont la latinité passait pour accomplie.

926. Le Clain est une rivière qui baigne Poitiers.

929. Aratus, le poète grec, auteur des *Phénomènes et Pronostics* ; ce poème avait été traduit par Belleau. — Manilius, le poète latin, auteur des *Astronomiques*.

931. Empédocle, le philosophe grec, auteur d'un poème sur la nature. Lucrèce, qui en fait un magnifique éloge, l'a probablement imité.

Premier souuienne toy par vn humble recours
De la toute puissance inuoquer le secours
Soubs quelque nom diuin, puis de trop d'abon-
[dance,
Garde toy de la Muse enfraindre l'ordonnance,
Enfillant tes propos si Poëtiquement
Qu'ils ne sentent grossiers la Prose aucunement:
Et ne mets nul suiet, nul conte, nulle histoire,
Qui dans le cabinet des filles de memoire,
Ne puisse bien entrer : depeur de cette erreur,
Rends au bon iugement suiette ta fureur:
A quoy te seruiront mile chose chantees
Par les Grecs, dudepuis des Romains imitees.
Les argumens connus aux Poëmes ouuers
Comme tiens se liront estre tes propres vers,
Si tout tu ne veux point t'embrouiller à la suite
De l'ample et du vil tour de la matiere escrite.
Pour ce tu ne doibs point, mot pour mot t'arrester,
A vouloir vn suiet fidelle interpreter:
Car on ne doit iamais, lors que libre on imite,
De son gré s'engager en place trop petite:

941. *Depeur* (sic).
945 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 131-135.
946. Construction incorrecte, qui n'empêche pas d'ailleurs le sens d'être clair.
947-948. Vers obscurs ; il faut les expliquer à l'aide de ceux que Vauquelin traduit :

Publica materies privati juris erit, si
Non circa vilem patulumque moraberis orbem.
(Hor., Ep. aux P., 131-132.)

951-954. Même observation.

La honte d'en sortir nous viendroit empescher,
Et la loy de l'ouurage ensemble d'y toucher.
Qui veut trop curieux vne langue traduire
Veut la langue estrangere et la sienne destruire :
Ce qui proprement est au langage ancien
Il le faut proprement dire au langage sien.
Pourtant ie je ne veux pas à nos François deffendre
De ne traduire plus, et fidellement rendre
Le Grec et le Latin : quiconque aura cet heur
De rapporter au vray le sens d'vn vieil autheur
Profite à la ieunesse en la langue suiuante
Qui sans Grec et Latin sera tousiours sçauante :
Salel premier ainsi, du grand François conduit,
Beaucoup de l'Illiade a doucement traduit,
Et Iamin bien disant, l'a tellement refaite

954. *Trop curieux*, c'est-à-dire avec une fidélité trop minutieuse.

963, 964. Profite à la jeunesse qui suit les auteurs grecs ou latins dans sa propre langue; de cette façon, elle peut s'instruire sans connaître les langues antiques.

965 Hugues Salel (1404-1553) appartient à l'école de Marot. Il fit sa traduction de l'Iliade sur la demande de François Ier ; elle fut imprimée en 1545 sous ce titre : *Les Iliades d'Homere, prince des poëtes, traduites du grec en vers françois.* Salel, enlevé par une mort prématurée, n'eut que le temps de traduire les onze premiers chants ; Amadis Jamin continua et acheva l'œuvre. Ces onze chants ont été faits non sur le texte grec, mais sur une version française, faite elle-même sur la version latine de Laurent Valla ; c'est l'œuvre de Salel que ses contemporains admiraient le plus : elle ne nous paraît qu'une paraphrase décolorée, et l'emploi du décasyllabe contribue encore à lui donner un caractère de faiblesse et de platitude.

967. Amadis Jamyn, un des disciples préférés de Ronsard, connu surtout par ses deux poèmes de *la Chasse* et de *la Liberalité*. il publia en 1574 sa traduction en alexandrins des treize derniers chants de l'Iliade. Elle a du naturel et une élégante facilité.

Qu'à lautheur ne fait tort vn si bon interprete :
Long temps auparauant le bon Octauien
De Saintgilais fist voir le preux Dardanien
En habit de François : et depuis des Mazures
Le fist marcher encor soubs plus douces mesures.
Mais nos deux Chevaliers doctes freres ont ioint
Leurs esprits, et l'ont mis encores mieux en point :
Et pour estre François Apolon mesme auoue
Qu'en eux se reconnoist le Cigne de Mantoue :
Qu'ainsi puissions nous voir tous autres vers chantez
Auecques la trompette en France interpretez.
Ie voudrois bien aussi quelquefois variable

968. *Lautheur* (sic).

969. Octavien de Saint-Gelais (1466-1502), père de Mellin, avait donné en 1500 une traduction de l'*Enéide* en vers français.

971. Des Mazures (1510-1580), poète huguenot, l'auteur d'une trilogie tragique (*David combattant*, *triomphant*, *fugitif*), avait fait paraître, en 1547, la traduction en vers des deux premiers livres de l'*Enéide*, en 1554 celle des deux suivants. On a, de 1580, un Virgile complet dans lequel Des Mazures a traduit les douze livres de ce poème.

973 *Nos deux Chevaliers*. Robert et Antoine Lechevalier, sieurs d'Aigneaux, nés à Vire vers le milieu du XVI[e] siècle, traduisirent Virgile en alexandrins (1582). On a aussi d'eux une traduction d'Horace (1588). Vauquelin nous apprend ailleurs qu'ils firent des chansons :

Apres du van-de-Vire et des monts de Belon,
Vindrent les Chevaliers, vrais enfants d'Apollon,
Oui nous font de rechef ore ouïr des nouvelles
D'Olivier Basselin, en mille chansons belles.
(*Pastorale sur le tombeau de Rouxel.*)

Cf. encore les deux sonnets du II[e] livre des Idyllies qui portent le numéro 68, et l'épitaphe que Vauquelin a faite en l'honneur des deux poètes.

975. *Pour estre françois*, c.-à-d. quoiqu'ils soient français.

979 sqq. Outre le début de l'*Enéide*, que Vauquelin a paraphrasé dans le chant II, et sans compter l'oraison funèbre du

Rendre nostre François au Latin mariable,
Et suyure en traduisant nostre langue sur tout :
Mais ô mechef ! souuent nous n'allons iusque au bout
De la course arrestee, et recullons arriere
Deuant qu'auoir attaint le but de la carriere.
Car les vns retirez par leurs empeschements
Les autres détournez par fouls débauchements
Abandonnent les vers : Mais bien peu par addresse
Fendent l'empeschement, comme on fend vne presse
De gens en vn passage ; et l'ayant renuersé,
Le chemin d'ignorance est bien tost trauersé.
Comme pour s'esiouir de voir briller la flame
Des rais d'vn beau Soleil par les yeux d'vne dame
Qui soit auecques nous : nous ne pouuons pas voir
Que l'Amour ait sur nous encor aucun pouuoir
Car à tous est commun de sentir quelque ioye
Quand vn œil amoureux ses regards nous enuoye,
Puis elongnez de luy la flame s'amortit
Aussi tost qu'autre part son œil on diuertit.
Mais ne le voyant plus, et porter dedans l'ame
Le trait de la beauté qui nostre cœur entame,
De ce triste depart tousiour s'entretenir,

sieur de Bretheville Rouxel, tirée du latin de Jacques de Cahaignes, on sait qu'il a fait passer dans son *Art poétique* l'Epitre aux Pisons tout entière et qu'il lui arrive bien souvent, dans ses *Satyres françoises*, de traduire Horace plus ou moins librement. Quelques-unes de ses Idyllies ont été faites sur le latin de du Bellay ; les Idyllies I, 76 et II, 54 sont imitées de Théocrite ; l'Idyllie I, 80, de la 1re Eglogue de Virgile ; l'Idyllie II, 6, d'une ode d'Horace ; enfin, l'Idyllie II, 41, est « tiree du grec ».

999. Il faudrait *ne le voir plus*.

Ne paissant nos esprits que de son souuenir,
C'est d'Amour qui commence vne enseigne certaine,
Qui porte en son drapeau pourtraite nostre peine,
Qui nous pousse à reuoir ce bel œil messager
D'Amour, qui s'est venu dans nostre ame loger :
Aussi pour voir plusieurs s'esiouir et se plaire
Aupres du saint troupeau des neuf Muses, et faire
Mille sortes de vers, ce n'est pour asseurer,
Qu'ils pourront amoureux des neuf Sœurs demeu-
rer :
Aux affaires tirez aux vers plus ils ne pensent,
Et de suivre la Muse oublieux se dispensent :
Mais celuy qui vrayment sent l'éguillon picqueur
Des Muses iusqu'au vif luy chatouiller le cœur,
Il fait doux et modeste, amoureux ses caresses,
Courtisant par ses vers ses sçauantes maistresses :
Puis s'il en est distrait aux affaires tiré,
On le verra fascheux bruslant et martiré
De toute autre entreprise : Impatient encore
De se voir absenté, de l'amour qui deuore
Son esprit elongné des Sœurs et d'Apolon,
Oubliant ses amis : dépiteux et felon,
Iusques qu'à tant qu'il soit de retour auec elles.
Tant le point le desir de ses doctes pucelles,

1013-1014. Cf. Lucrèce :

Percussit thyrso laudis spes magna meum cor
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum. (*De natura rerum*, 1, 922.)

1020. Le sens exige la suppression de la virgule.

Tant il se tient heureux en son loisir dequoy
Il peut viure seulet comme elles à recoy,
Sçachant pour en iouir prendre l'heure opportune,
Aidé de la science et non de la fortune.
Car bien qu'vn bon Pilote, aborde par hasard
Aussi tost à bon port, comme il fait par son art,
Et qu'vn grand Capitaine aussi tost mette en fuite
L'ennemy par hasard comme il fait par conduite:
Toutefois la fortune aux arts ne sert de rien:
Sinon qu'elle seruit à ce Peintre ancien,
Lequel ayant tiré de main presque animante,
Vn cheual furieux à la bouche ecumante,
Il n'en peut onc l'écume au vif representer:
Ce qui le fist cent fois à la fin depiter:
Et iettant dédaigneux son éponge souillee,
Et de toutes couleurs du pinceau barbouillee)
Au mords de son coursier, le dedain par hasart
Fist ce que le pinceau ne peut faire par art.
Mais le beau iugement à l'art conioint, assemble
Vne perfection qui les vnit ensemble.
  De ce beau iugement vn exemple se voit,
Quand Polignot, Scopas, et Diocle (qu'on croit
Trois peintres excellens auoir des leur bas aage

1034. On sait que ce peintre ancien est Protogène. L'anecdote se trouve dans Pline l'Ancien. *Hist. nat.*, liv. XXXV, chap. 32.

1037. *Peut* (put) est au passé défini, comme dans le vers 1042.

1046. *Polignot.* V. la note du vers 792. — *Scopas.* Architecte et statuaire grec né à Paros vers 424. — *Diocle.* Il n'est mentionné dans les Dictionnaires spéciaux que comme joaillier. — Ces trois artistes n'ont d'ailleurs pas vécu à la même époque.

Payé soubs Apelles le droit de l'écollage)
Entreprindrent chacun de tirer curieux
Le Roy borgne Antigone, à qui feroit le mieux.
Polignot lors estant à son art tout fidelle,
Bien qu'il sceust que le Roy portast haine mortelle
A ceux qui se moquoient de son œil arraché,
Toutefois sans respect de l'en rendre fasché,
Marchant par le chemin aux peintres ordinaire,
Le Roy borgne et hideux au vray va contrefaire :
De sorte qu'il sembloit auec son œil osté,
Estre en l'image mort mieux qu'au vif rapporté.
Mais Scopas plus craintif n'ayant pas osé peindre
Le Roy tel qu'il estoit : ni ne voulant enfraindre
Les regles de son Art, il le peignit moins vieux,
Tel qu'il estoit alors qu'il auoit ses deux yeux :
Son pinceau deslié rapportoit chose vraye,
Antigone n'ayant encor receu la playe
Qui luy fist perdre l'œil. ce pourtrait bien tiré
Semblable à ceux du temps fut de tous admiré.
Scopas par ce moyen se pensa digne d'estre
De ses deux compagnons le premier et le maistre

1048. *Apelles*. V. la note du vers 791.

1050. *Antigone*, un des généraux d'Alexandre. Nous ne savons où Vauquelin a pris cette anecdote plus que suspecte. Dans Quintilien, c'est Apelle qui peint Antigone de profil pour cacher *le vice de son œil*. — « Apelles... imaginem Antigoni latere tantum altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. » (II, 13.) Quant aux trois autres peintres, il n'en est nullement question. Pline l'Ancien (xxxv, 36) attribue aussi le portrait à Apelle.

1065. *ce* (sic).

1068. Construction incorrecte. Il faudrait *le premier, avant ses deux compagnons*.

Pouuant se conseruer en la grace du Roy,
Auecques le renom que l'Art tire apres soy.
Mais Diocle d'ailleurs desseignant mesme chose
Que Polignot faisoit, en l'ame se propose
Les respects qui rendoient Scopas aussi douteux,
Ne voulant se iouer à ce prince airêteux,
Ni suivre de son art le plus commun vsage,
Ni trop flater le Roy par un lasche courage:
Ains suiuant du moyen le sentier asseuré,
Auecques vn espoir du laurier esperé
Il peignit en profil d'Antigone la face:
Dont le tableau couuroit, d'ombre de bonne grace
Vne part du visage: et son œil emporté
En droite ligne estoit couuert de ce costé,
Tant qu'auècques bien peu de soigneux artifice,
En l'ombre se cachoit de son œil tout le vice:
Et l'outreplus si bien le Roy representoit,
Que le Roy si semblable a luy mesme n'estoit.
Quand au iour arresté les trois se rencontrerent,
Et leurs tableaux au Roy chacun à part montrerent:
Le Roy voyant celuy de Polignot, soudain
Conceut en son esprit vn superbe dedain,
Pensant lors receuoir vn affront, vn outrage
De se voir peint ainsi d'vn si hideux visage,
Dès l'heure le faisant hors de sa Court chasser,
Et hors de son Royaume en autre endroit passer :

1077. *Moyen* est employé ici avec le sens de *moyenne, juste milieu.* (V. le Glossaire.)

Par ce que la prudence il auoit par enuie,
A son art glorieux trop malin asseruie :
Art dont il haussoit plus la basse qualité
Que de l'honneur Royal la haute dignité.
  Le tableau de Scopas à tous fut agreable
Pour raporter au vray cet aage fauorable
Auquel fut Antigone au beau May de ses ans,
Ayant encor ses yeux amoureux et plaisans :
Toutefois au visage vne rougeur luy monte,
Qui naturelle fait qu'il semble qu'il ait honte
D'auoir esté trompé par le pinceau menteur,
Qui trop ieune l'a fait dans son tableau flateur :
La façon de flater est douce et delicate
Quand point elle n'importe à celuy que l'on flate :
Mais celle la despleut à sa simple bonté,
Et le voulut chasser comme vn homme ehonté.
  A l'heure Diocles son tableau luy presente
Qui des le premier front tout le monde contente :
Et sur tous Antigone en fut fort satisfait :
Luymesme re marquant le iugement parfait
De ce peintre modeste, ayant plustost laissee

1108. Nous ne savons quel est ici le sens d'*importer*. Il faudrait l'idée de *être à charge*, *importuner*. Mais nous n'avons trouvé nulle part, même dans Vauquelin, un autre exemple du verbe *importer* avec ce sens ou un sens analogue.

1115-1120. Pour comprendre les vers 1115-1118, il faut se reporter à 1095-1096, et 1077. Quant aux vers 1119-1120 nous ne voyons d'autre moyen pour les expliquer que de coordonner *pour* (1119) avec *de* (1117), en lui donnant le même sens. Diocles aime mieux *abaisser la grandeur de son art* que de *ne sembler pas aimer la courtoisie.*

La grandeur de son art par sa gloire abaissee
Que de manquer prudent à l'auis temperé,
Qui de l'extremité rend l'erreur moderé,
Et pour ne sembler pas aimer la courtoisie
Qui par vn noble choix des nobles est choisie.
De sorte que voyant le defaut du pourtrait
Du visage en profil en epargne retrait,
Il sembloit qu'à dessein cette petite espace
Plustost qu'vne plus grande adioutast de la grace
A ce que cachoit l'ombre : et le Roy de costé
Mieux que parlant estoit muet representé.
Antigone depuis luy fist de l'auantage,
Autant que meritoit le prix de cet ouurage
Et luy fist reconnoistre en prenant le tableau
Qu'il payoit son esprit plustost que son pinceau.
  Beaus esprits pensez y, vostre Muse auertie
Ne soit doncques si fort à l'Art assuiettie,
Que le bon iugement ne face election
De tout ce qui depend de la discretion :
Donnez puissance egalle aux mœurs, au tems, aux Muses,
Sans pourtant tromper l'Art de quelques fausses ruses.
  Quand vous voudrez les Roys à vos chants amuser
De paroles de soye il faut toujours vser :
Et sans les flater trop d'vne ame trop mauuaise,
Leur ombrager le vray par chose qui leur plaise,
Sans pourtant offusquer du tout la verité :
Mais leur faire à propos paroistre sa clarté.

Vous en aurez ainsi de l'honneur sans dommage,
Et vostre iugement fera que davantage
Vous tirerez profit de cet Art, ou souuent
Les sçauants indiscrets n'emportent que du vent.
Ie ne fay point du Ciel vn Apolon descendre,
Pour faire ce bel Art mieux par sa bouche entendre,
Et donner à mes vers plus grande auctorité
Suiuant des vieux autheurs la docte antiquité :
Depeur d'estre semblable à ces bouffons tragiques
Qui vestus de drap d'or pompeux et magnifiques,
Ouuroient la bouche grande vn Priam imitant,
Ou le Roy des Gregois enflez representant,
Puis disoient quelque chose indigne d'estre à peine
Ou dite par Hecube ou dite par Helene :
Mais sans deguisement, sans le masque d'autruy,
Ces Preceptes ie mets comme on parle auiourd'huy,
Marri que n'est ma Muse et plus nette et polie,

1151. *Depeur* (sic).

1159. Cf. *Discours sur la Satyre* : « J'eusse bien desiré contenter les hommes de cet âge avec un langage plus net et plus poli que le mien. » — Cf. aussi :

On dit encor que les vers que je fais
N'ont point de nerfs et sont lachement fais
Et qu'on pourroit d'un air de tout semblable
En faire mile au sortir de la table.
(*Satyres fr.* I, 2.)

.... La langue se pollit
Entre les bien disants ainsi qu'elle vieillit
Et si je mets au jour, comme tu me conseilles,
Mes vers pleins de paresse et non de doctes veilles,
Je me feray moquer.
(*Satyres fr.* II, 8.)

Sans geindre soubs le fais de la melancolie:
Plus nette elle seroit si les criarts tabus
Du Palais ne m'auoient separé de Phœbus.
Car pour neant aux vers mes esprits s'euertuent:
Ie suis tousiours troublé les affaires me tuent:
Ie suis comme vn grand lac ou beaucoup vont à l'eau,
Qui tarissent ma source et troublent mon ruisseau.
Il faut laisser r'asseoir cette eau tant epaissie :
C'est assez iusqu'à tant qu'elle soit eclairsie.

1160. *Sans geindre.* C.-à-d. *et qu'elle n'est sans geindre* = et qu'elle geigne. Cf. Vauquelin :

Mais ni les eaux, ni la terre sacree
Ou de Libetre, ou Permesse, ou d'Ascree,
Ne peuvent pas me faire escrire mieux
Que je n'escri, sans un cœur plus joyeux.
(*Sat. fr.*, III, 2.)

1161-1162. Vauquelin était conseiller du roi et Président au Bailliage et siège présidial de Caen.

LIVRE SECOND

MVSES, filles de dieu, qui tous les Arts sçauez,
Le reste de cet Art Nimphettes acheuez:
Montrez moy le chemin par lequel il me loise
Conduire seurement la ieunesse Gauloise :
Quitez Vierges quitez le mont de Citheron,
Habitez des François le plaisant enuiron,
Et faites que les eaux d'Hipocrene chantantes,
Aprennent leurs chansons à nos eaux ecoutantes:
Donnez moy de l'esprit la reluisante ardeur,
Que la grace Aglaïe accorde à la verdeur
De Thalie, agreable en sa ieunesse blonde,
Faites que la gayeté d'Enphrosine responde
Auecques la douceur de sa ioyeuse vois
Et qu'vn plaisir parfait ie reçoiue des trois.
Faites que vostre grace, ô riantes Charites,
Couure ici le defaut de ces Regles escrites

5. *Citheron*. Montagne de Béotie, consacrée aux Muses.
5-6. Cf. Ronsard :

Ronsard repose ici qui hardy des enfance
Détourna d'Helicon les muses en la France. (*Épitaphe.*)

10. *Accorde* est mis ici comme *s'accorde*. Cf. Le Glossaire et la Syntaxe.
10,11,12. *Enphrosine* (sic). — *Aglaïe, Thalie, Euphrosine*, sont les trois Grâces.

En vers mal agencez : et vous Phœbus ostez
Les caillonx des chemins, qui sont mal rabotez :
Marchez deuant afin que ces masses rocheuses
Rendent suiuant vos pas les sentes moins facheuses.
SIRE qui sçauez faire vn saint accouplement
Des neuf filles du Ciel (diuin assemblement !),
Et des Graces ensemble : aportez vostre grace,
Qui ces filles du Ciel et les Charites passe :
Il est fort mal aisé les Muses bien gouster,
Qui ne sçait attentif leurs beaus chants ecouter :
De bien loin on ne peut la hauteur reconnoistre
Des haut monts que l'on voit seulement aparoistre :
Mais en les aprochant on tient pour merueilleux
De grimper sans danger sur leur dos orgueilleux :
Et puis on s'esbahit quand quelque sente estroitte
Nous conduit au plus haut de la montaigne droitte :
On ne regarde aussi combien sont les espris
Des Poëtes hautains en leurs faits entrepris,
Comme ils sont esleuez sur toute chose humaine,
Si soymesme on ne veut entrer en leur doumaine,
Et contempler de pres leurs diuines façons,
En l'antre Thespien imitant leurs chansons :
Et puis on s'esbahit que pas à pas on gaigne
Au haut sommet cornu de la double montaigne.

17. *En vers mal agencez.* Aveu qu'il est bon de retenir. (Cf. I, 1159.)
18. *Caillonx* (sic).
33-34. Il faut construire : *combien les esprits des poètes sont hautains.*
38. Thespies était située au pied de l'Hélicon, considéré comme un des séjours favoris des Muses.

Comme l'Emant le fer, et l'Ambre le festu
Attire sans effort, par secrete vertu :
La Muse attire ainsi, sans force violente,
par vn secret instinc, à soy l'ame excellente,
Quasi des le berceau tout bel entendement
Met à suiure ses pas tout son contentement.
L'Auette, pour aimer la douceur sauoureuse
De toute plante douce est tousiours amoureuse :
L'homme aussi de luymesme estant ingenieux
Aime, embrasse et cherit tout œuuré industrieux.
C'est pourquoy l'enfançon de sa nature, en haste
Prendra plustost qu'vn pain vn oiselet de paste.
Et quand on luy presente vn pourtrait, vn belet
En argent imprimé l'argent luy semble laid
Qui n'est qu'en simple masse : il aime vne meslange
Qui la chose suiette à l'artifice range.
Ce qu'on voit de gentil et d'artificieux,
De nature est à l'homme aimable et precieux :
Les paroles ainsi des Muses animees
Sont naturellement de tous hommes aimees :
Ils aiment beaucoup plus vn parler mesuré,
Que celuy qui sans pieds marçhe mal asseuré :
De fait les Muses sont l'Ocean, dont les ondes
Arrousent nos esprits de sciences profondes :
Et ne faut pour y voir des discours mensongers

41. *L'Emant.* Dans son *Ion*, Platon se sert de la même comparaison.
44. *par* (sic).
62. *Marçhe* (sic).

Croire qu'y voyageant s'y trouue des dangers.
Comme en la vigne on void dessoubs la feuille verte,
La grappe cramoisie estre souuent couuerte
Sans qu'on la puisse voir : ainsi soubs les discours
D'vn conte Poëtique et dessoubs les amours
Des Heros et des Dieux, entremeslez de fables,
Sont des enseignements richement profitables.
Souuent nous nous plaisons à l'odeur, aux couleurs,
Sans chercher les vertus des odorantes fleurs:
L'abeille toutefois en tirera sacree
La cire et la liqueur dont son œuure est sucree :
De mesme on voit plusieurs s'abuser aux beautez
Des parolles qui sont pleines de nouueautez:
Mais d'autres n'arrestant aux paroles fleuries,
Recueillent le beau sens couuert d'allegories.
De feuillage d'Acante et de plaisans festons,
Les Muses cachent l'or des vers que nous chantons.
Mais r'entrons au chemin de la forest sacree,
Ou parmi les lauriers la Muse se recree
A rendre des Heros les beaus faits immortels,
Et disons comme on doit chanter en œuure tels.
Pour vn commencement tu n'enfleras ta veine,

66. *S'y trouve*, c.-à-d. *il s'y trouve.*
73 sqq. Cf. I, 731, 732.
80. *Couvert d'allegories*, c.-à-d. caché par des allégories. Cf. la Syntaxe.
86. On peut expliquer à la rigueur avec ce texte; mais il faut sans doute écrire *œuvres* et faire rapporter *tels* avec ce substantif que Vauquelin, comme les autres écrivains du XVIe siècle, emploie généralement au masculin. Cf. II, 50.
87 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 136-142. Vida II, 30, sqq. Boileau, III, 268 sqq.

Comme fist vn Ciclic, d'vne trop forte aleine :
De Priam les destins hautain ie veux chanter,
Ses valeureux exploits, et ses guerres conter:
Ou comme a fait celuy qui, tout plein de brauade,
Voulut du premier mot router vne Illiade:
Ie chante les combats de ce grand Pharamont,
Qui les Gaules iadis bouluersa contremont.
Que pourroit aporter ce prometteur qui dresse
L'aisle si haut, qui fust digne de sa promesse?
Les montaignes s'enflant, grosses accoucheront,
Vne mouche en naistra dont les gens se riront!
O combien mieux a dit d'Vlisse la trompette,
Qui rien messeamment en ses œuures ne traitte!
Muse, di moy celuy qui tant a voyagé
Apres Ilion pris et son mur saccagé:
Pratiqué tant de mœurs et tant d'ames diuerses,
Et tant souffert de maux dessus les ondes perses?
Ou bien nostre Ronsard, si d'vn air entonné
Hautement sa trompette en long vers eust sonné.
Abusé du plaisir qui trompe la ieunesse,

91. *Celuy qui*, etc. Nous n'avons pu trouver cette épopée du XVIe siècle dont Pharamont serait le héros. Peut-être Vauquelin a-t-il inventé le poète et le poème pour le besoin de sa cause. Les deux vers 93, 94, seraient alors de sa façon.

106. Le *long vers* est l'alexandrin. (V. la note du vers 507. cht. Ier.) Cf. Ronsard : « Si je n'ay commencé ma Franciade en vers Alexandrins,.... il s'en faut prendre à ceux qui ont puissance de me commander et non à ma volonté; car cela est fait contre mon gré, esperant un jour la faire marcher à la cadence alexandrine; mais pour cette fois il faut obeir. » (*Abrégé d'Art poét.*) Cet alinéa, ajouté en 1573 à l'Abrégé, a été retranché dans les éditions posthumes.

107. sqq. Il fallait de la hardiesse à Vauquelin pour refaire le début de la *Franciade*. Il imite d'ailleurs Virgile.

Seruiteur des beaus yeux d'vne ieune maistresse,
En vain i'ai souspiré les amours bassement:
Puis r'enforçant ma voix vn peu plus hautement,
Le premier des François j'ai façonné les modes
De marier la lyre au nouveau son des Odes:
Maintenant plus hautain, Charles Roy treschrestien,
Ie chante les valeurs et les faits du Troyen,
Qui poussé du destin, des dieux et de Cassandre,
Fuitif de son pays quand Troye fut en cendre,
Ayant beaucoup souffert et par terre et par mer
Vint de son nom Francus la France surnommer:
De qui, de pere en fils nos Roys ont pris naissance,
Et qui nous raportant vne autre Troye en France
Fonda pour Ilion la cité de Paris,
Et l'enrichit du nom de son oncle Pâris,
Apres mile combats. Tant il y eut de peine
Avant que de l'enclorre entre les bras de Seine:
Ou l'empire d'Europe ebranlé tant de fois,
Deuoit à tout iamais y demeurer François.
  Filles de Iupiter, Muses, venez moy dire,
Si ce fut par fortune, ou si ce fut par l'ire
D'vn dieu trop courroucé que Francus a esté,
Si loin du bord Gaulois tant de fois reieté?
  Et s'il m'estoit permis d'aleguer de ma rime,
Peut estre ie pourroy me mettre en quelque estime

109. Allusion aux *Amours de Cassandre.* Le ton en a une grande élévation : *bassement* est dit du genre par rapport à l'épopée.
110. *Puis.* Les odes sont antérieures de deux ans aux *Amours de Cassandre.*

En l'ouurage que i'ay des long temps auancé,
Autant qu'autre qui soit en France commencé.
Inspiré de l'esprit qui, diuin, tout inspire,
Muse, fay moy chanter sur la celeste lire,
Les faits et la valeur du magnanime Hebrieu,
Qui berger fut choisi par le conseil de Dieu,
Flouet, ieune et cadet d'vne maison petite,
Pour estre l'oinct sacré du peuple Israëlite?
Et qui suiuant de Dieu les eternels destins,
Du Royaume promis chassa les Palestins,
Chassa l'Ammonien et soustint la colere
De Saül enuieux sur son regne prospere :
Par bois et par forests, par deserts pleins d'horreurs
Il souffrit mile maux, fuyant à ses fureurs.
Car Saül tout ardant de voir sa main puissante
S'affoiblir par la force en Dauid accroissante,
Brusloit ouir d'ailleurs le destin predisant
Que du tronc de Iessé le Sion florissant
Ombrageroit le monde. Ainsi par mainte guerre
Il endura beaucoup pour asseurer la terre
Ou il deuoit fonder l'admirable Cité
Qui aux Peres croyants promise auoit esté.
Cité qui deuoit estre en son contour assise,
Pour figurer du CHRIST l'vniuerselle Eglise,

133. *En l'ouvrage*. C'est *l'Israëlide*, dont nous ne connaissons que les cinquante vers cités par Vauquelin. Les troubles civils l'empêchèrent de le terminer. Cf. III, 1176 sqq.
149. *Brusloit*. De colère. Cf. *tout ardant*, 147.
152. *Il* représente David, et non Saül que la construction semble indiquer.

Dont Chrestiens nous venons : et ce nom ancien
Par dessus tous retient nostre Roy treschrestien
Henry, soubs lequel puisse Europe, Asie, Afrique,
Couronner de ce nom du monde la fabrique.
O parler souverain, dont la Triple-vnité
Est vne auecques Dieu de toute eternité,
Ayant en toy parfait vne parfaite essence
En la perfection de la grand prouindence :
Qui Pere, Fils, Esprit, es le Dieu tout-puissant,
Commençant toute chose, aussi la finissant,
Par ta parole fais, que cette œuure conceue
De moy, soit enfantee à bien heureuse issue.
Seigneur raconte moy comme des Cieux amis
Ce Prince fut esleu pour estre leur commis?
Pourquoy tant il souffrit pour vn courroux inique,
Et pour vn feu sorti d'vne flamme impudique ?
Mais pour sonner, Seigneur, tes honneurs bien à plain,
Cette harpe il faudroit dequoy sur le Iourdain,
Prophete il fredonnoit tes celestes louanges,
Qui vont encor bruyant depuis Eufrate et Ganges
Iusques sur nostre Seine ! O bien heureux sonneur,
Celuy qui du grand Ihoue auroit eu cet honneur
De retoucher les nerfs de ta harpe seraine
Diuin rabaisseroit la gloire plus hautaine

157 sqq. *Et ce nom ancien, etc.* C'est-à-dire : Notre roi Henri conserve ce nom ; puissent, sous son règne, l'Europe, l'Asie et l'Afrique en couronner l'édifice du monde entier.

161. *Parler souverain.* Le Verbe.

172. On connait l'amour de David pour Bethsabée.

178. *Ihoue.* Jéhovah.

De ces fameux Harpeurs, dont les fables contoient
Qu'au mouuoir de leurs doigts les fleuves s'arrestoient,
Et qu'ils estoient suiuis des arbres et des plantes
Marchant aux doux accords de leurs voix souspirantes !
  Mais ce n'est nous qu'il faut aux François aleguer,
Il faut en la mer Grecque et Latine voguer,
Amener ses vaisseaux tous chargez de la proye,
Que tant d'esprits trouuoient aux beaus restes de Troye,
Suiuant Virgile ainsi (quand du suiet plus bas
Passant par le moyen il chanta les combats) :
  Ce fut moy qui flutay, ma chanson bocagere
Au pipeau pertuisé d'vne auene legere :
Puis sortant des forests, apris aux champs voisins
A doubler au fermier les bleds et les raisins :
Au laboureur champestre œuure bien agreable :
Maintenant de la guerre et de Mars effroyable
Ie chante les combats, et ce Prince guerrier,
Qui fugitif de Troye aborda le premier
Aux champs Italiens : auec peine infinie
Arriuant par destin au port de Lauinie.
  Il passa maints hasards : on ne peut estimer
Combien dessus la terre et combien sur la mer
Il endura de maux : de Iunon couroucee
Et des dieux ennemis sa flote estant poussee :

181, sqq. *Ces fameux Harpeurs.* Amphion et Orphée. Cf. Hor. Ep. aux P., 391-396. Vauquelin, *Art poét.*, III, 799 sqq.

189-190. *Le sujet plus bas*, ce sont les *Bucoliques; le moyen*, ce sont les *Géorgiques*.

191. La virgule après *flutay* doit être évidemment supprimée.

Iunon qui dans son cœur la vengeance couuoit
Des affronts du passé que soufferts elle auoit.
Aussi de grands perils il courut en Latie,
Auant que la cité superbe y fust bastie,
Et qu'il eust mis ses Dieux, par vn fatal destin
Et par ses grands exploits, dans le terroir Latin,
D'ou vint la gent Latine, et d'ou tant on renomme
Et les Peres Albains et les hauts murs de Rome.
  Muse, raconte moy la cause de ces maux?
Et quel Dieu luy brassa tant de facheux trauaux?
Pourquoy fut à ce Preux si iuste et debonnaire
La Princesse des cieux si cruelle et contraire?
Que de le voir ainsi sur les mers agité?
Peut vn celeste cœur estre tant irrité?
  Voyez comme le Grec rend la Muse estimee
Tirant vne clarté d'vne obscure fumee:
Ne voulant pas aussi la lueur enfumer,
Mais d'vn epais brouillas vne flamme allumer:
Afin qu'il chante apres des choses merueilleuses,
Vn Antiphat, Caribde et Scille perilleuses:
Vn Cyclops qui cruel Vlysse eust englouti,
S'il ne s'en fust plus caut que les siens garanti.

213. (Le point d'interrogation à la fin du vers est dans le texte de 1605.

218. Ces vingt huit vers sont la traduction ou plutôt la paraphrase des quinze premiers de l'*Enéide*.

219 sqq. Cf. Hor. Ep. aux P. 143-145.

224-225. Antiphate, roi des Lestrygons, mangea un des compagnons d'Ulysse et détruisit ses vaisseaux (Cf. Odyss. X, 100 sqq). — *Caribde et Scille* (Cf. Odyss. XII, 85 sqq.) — *Un Cyclops*. Polyphème. (Cf. Odyss. IX, 187 sqq).

Ainsi le doux Virgile a sa voix abaissee,
Afin qu'elle parust dauantage haussee,
Pour dire de Iunon le couroux tempesteux
Et d'Eole animé les tourbillons venteux,
Vne Troye embrasee, vne Didon pleureuse,
La descente d'Ænee en la cauerne ombreuse
De Pluton ou chetif il fust lors demeuré
Sans sa guide fidelle et le rameau doré.
Le Grec n'a commencé des l'œuf iumeau, la guerre
Des Troyens et des Grecs : le retour en sa terre
De Diomede aussi, des le fatal trespas
Du fäé Maleagre il ne raconta pas.
Et de sorte Maron n'a son œuure ordonnee,
Qu'elle commence aussi des l'enfance d'Ænee :
Mais le milieu prenants ils font subtilement
Sçauoir la fin ensemble et le commencement :
Et tendant vers la fin, chacun d'eux rend connues
Les choses qui ne sont et qui sont auenues :
Car ils font au liseur le milieu si bien voir
Que tout le precedent il en peut conceuoir :

229-230. Cf. *Enéide*, I, 38-128.
231. Cf. *Enéide*, liv II, liv. IV.
232 sqq. Cf. *Enéide*, liv. VI.
235 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 146-152. — *L'œuf jumeau.* Les deux œufs de Léda : de l'un sortirent Castor et Pollux, de l'autre Clytemnestre et Hélène, qui causa la ruine de Troie.
236 sqq. Il y avait des poèmes sur la guerre de Troie et d'autres sur le retour des principaux chefs qui y avaient figuré. C'est à ces poèmes qu'Horace fait ici allusion dans les vers traduits par Vauquelin.
238. La mère de Méléagre avait reçu des Parques, le jour même où il naquit, un tison auquel la vie de l'enfant était attachée : c'est ce qui explique l'épithète *fäé*.

S'ils trouuent quelquefois la matiere choisie
Ne pouuoir aisement couler en Poësie,
Ils l'a quittent bien tost, et si vont tellement
Meslant le faux au vray mentant si doucement,
Qu'au premier le milieu se rencontre en la sorte,
Qu'au milieu le dernier proprement se raporte.
Or comme eux l'Heroic suiuant le droit sentier,
Doit son œuure comprendre au cours d'vn an entier:
Le Tragic, le Comic, dedans vne iournee
Comprend ce que fait l'autre au cours de son annee :
Le Theatre iamais ne doit estre rempli
D'vn argument plus long que d'vn iour accompli:
Et doit vne Iliade en sa haute entreprise
Estre au cercle d'vn an, ou gueres plus, comprise.
En Prose tu pourras poëtiser aussi·
Le grand Stragiritain te le permet ainsi.

250. *L'a* (sic).

251-252. Cf. Ronsard : « Les bons ouvrages commencent par le milieu et sçavent si bien joindre le commencement au milieu, et le milieu à la fin, que de telles pièces rapportees, ils font un corps entier et parfait. » (*Abrégé d'Art poèt.*) « Il faut... que le poëte, s'acheminant vers la fin, et redevidant le fuzeau au rebours de l'histoire, porté de fureur et d'art... et surtout favorisé d'une prevoyance et naturel jugement, face que la fin de son ouvrage, par une bonne liaison, se rapporte au commencement. » (*Préf. de la Franciade*, 1572.)

253. Cf. Aristote, *Poét*, V, 3. — Ronsard : « Le poëme heroique... comprend seulement les actions d'une annee entiere. » (2e *préf. de la Franciade.*)

255-256. Cf. Ronsard : « Les plus excellents maistres de ce mestier (tragédie et comédie) commencent d'une minuict à l'autre, et non du point du jour au soleil couchant, pour avoir plus d'estendue et de longueur de temps. » (2e *préf. de la Franciade.*)

257-258. Cf. Boileau, III, 45, 46.

262. *Stragiritain* pour *Stagiritain*. — Cf. Arist., *Poét.* V, 3.

Si tu veux voir en Prose vn œuure Poëtique,
D'Heliodore voy l'histoire Ethiopique:
Cette Diane encor, qu'vn pasteur Espagnol;
Bergere, mene aux champs auecques le Flageol.
Nos Romans seroient tels, si leur longue matiere
Ils n'alloient deduisant, comme vne histoire entiere.
Comme on void les couleurs beaucoup plus emou-
[uoir
Qu'vn trait simple ne fait ou qu'vn Crëon à voir,
Pour vn ie ne sçay quoy qui l'homme represente,
Trompant le iugement et toutefois contente:
Ainsi dedans les vers le faux entrelassé,
Auec le vray-semblant d'vn conte du passé,
Nous emeut, nous chatouille et nous poind dauan-
[tage,
Que l'estude qu'on met à polir son ouurage,
Sans faire vne meslange, vne variété,
Qui ne suit, mensongere, en rien la verité:

264. Héliodore, romancier grec du IVe siècle, évêque de Tricca en Thessalie, auteur des *Ethiopiques* ou *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman d'imagination, peu vraisemblable, mais d'un style aisé et élégant. On sait que ce fut, à Port-Royal, une des lectures favorites de Racine.

265. *La Diane amoureuse* (1542), par George de Montemayor, poète espagnol (1515-1560). C'est un roman pastoral dans le genre de l'*Arcadie*, comprenant en sept livres une suite d'histoires amoureuses entre bergers et bergères, assez faiblement reliées par celle des deux principaux personnages, Sereno et Diane. L'ouvrage est mêlé de prose et de vers. — Après *Espagnol*, le point et virgule est à remplacer par une virgule.

267. Il s'agit ici de « ces beaux vieulx Romans Francoys comme un Lancelot, un Tristan ou autres » d'où J. du Bellay recommande aux poètes de faire « renaistre au monde une admirable Iliade et laborieuse Eneide. » (Cf. *Défense*, liv. II, chap. v.)

Le changement diuers tousiours affectionne,
Selon l'euenement qui le cœur passionne.
Les vers aiment tousiours cette diuersité :
Car le changement tient vn esprit excité
A se passionner, selon que veut le conte,
Soit ioyeux ou facheux que la Muse raconte :
Le plaisir estant plus agreable et plaisant
Que la fin est contraire à l'aduis du lisant :
Mais d'ailleurs ce qu'on void estre simple et semblable
Ne passionne point, pour estre vn et sans fable :
Cela fait qu'vn Homere ou Virgile ne fait,
Qu'vn homme soit tousiours ou vainqueur ou parfait.
Et quand ils font les dieux se mesler des affaires,
Heureux et malheureux, doux les font et coleres :
Afin qu'en nulle part ne manque l'action,
Qui tient l'homme tendu tousiours en passion,
Ce qui n'aduiendroit pas si les choses heureuses
Ne trouuoient du malheur parmi les dangereuses.
O maistre du grand fils du Macedonien,
Si tes yeux eussent vu du Cigne Ausonien
Les admirables chants, ta voix docte et hardie
Les eust lors preferez à toute Tragedie,
A tous vers Heroïcs : car n'en desplaise aux Grecs,
Soit au commencement, à la fin, au progrés,

289 sqq. Cf. Aristote, *Poét.*, XII, 2.

297 sqq. Cf. Aristote, *Poét.*, XXVI. Dans ce chapitre, le philosophe grec met la tragédie au-dessus du poème épique.

Il les a surpassez : et s'Homere il seconde
En âge, en rang il est le premier par le monde.
Il sçait bien à propos l'esprit raui saisir
Tantost d'ennuy facheux et tantost de plaisir,
Quand il chante les faits du debonnaire Ænee,
Pour rendre d'autant plus l'ame passionnee :
Tantost d'vn grand bonheur en malheur l'abaissant,
Et tantost d'vn peril en honneur le haussant :
Aux vices naturels le faisant vn peu tendre :
Mais ferme à la vertu tousiours le fait entendre,
Et sans du vray-semblant du tout se departir,
Il sçait bien les vertus aux vices assortir :
Luy baillant vne grace, vne ame, vne faconde,
Qui luy fait contrefaire à propos tout le monde :
Comme quand il luy fait à Didon raconter
Le piteux sac de Troye, il luy fait emprunter
Les gestes, les discours, la posture et les âges
(Lorsqu'il les fait parler) de plusieurs personnages.
Oy donc ce que le peuple et moy te desirons,

303-304. C'est l'opinion du XVIe siècle tout entier. (Cf. la Notice. Partie II, chap. II.) — Cf. Vida, *Art poét.* :

Unus hic (Virgile) ingenio præstanti gentis Achivæ
Divinos vates longe superavit, et arte,
Aureus, immortale sonans. Stupet ipsa pavetque,
Quamvis ingentem miretur Græcia Homerum. (ch. I.)

321. Cf. Hor., Ep. aux P., 153-178. — Vauquelin suit Horace pas à pas. Mais, après un aussi long développement sur l'épopée, on ne s'attend pas à le voir conclure sur la tragédie : *Oy donc*, etc. Dans les vers précédents il a du moins le soin d'indiquer que l'épopée, comme les genres dramatiques, est souvent une *représentation*, et que le poète héroïque emprunte *les gestes, les discours, la posture et les âges* des personnages divers qu'il met en scène.

Si tu veux que chacun publie aux enuirons
Du Theatre ta gloire, alors que le murmure
De l'applaudissement et du chant dernier dure:
Soit qu'Homere imitant tu fasses outremer
Derechef Saint Loys en son voyage armer,
Soit que graue des Roys, soit que la Muse basse
Te chante en l'échafaut les tours du populace,
Tu dois de chacun âge aux mœurs bien regarder,
La bienseance en tout soigneusement garder,
Et tout ce qui siet bien aux natures changeantes:
L'enfançon qui petit assied fermes ses plantes
Desia dessus la terre, et qui sçait bien parler,
Auecques ses pareils aux ebats veut aller:
Soudain il pleure, il rit, il s'appaise il chagrine,
D'heure en heure changeant de façon et de mine.
  Le ieune gentilhomme à qui le poil ne poind,
Et qui sort hors de page, et de maistre n'a point,
Aime chiens et cheuaux, et loin de son pedante,
A voir apres le Cerf la meute clabaudante:
Aime les champs herbeux et se plaist dans les bois,
D'entendre retentir des bergeres les vois:

326. *Derechef*, etc. Seconde croisade de saint Louis. On sait que Vauquelin engage les poètes épiques et tragiques à traiter de préférence des sujets chrétiens.

327-328. Inversion et ellipse bien pénibles. Il faut entendre : *Soit que la Muse te chante, grave, les jours des Roys, ou, basse, les tours du populaire.* Encore le mot *tours* ne convient-il qu'au second terme.

332. Cf. Arist., *Rhétor.*, liv. II, chap. XII, XIII, Boileau, III, 373 sqq. Ce tableau des âges se trouve aussi dans l'*Art poétique* de Pelletier.

341. *Les champs herbeux.* Horace ne parle que des gazons du Champ de Mars sur lequel les jeunes gens s'exerçaient.

Au vice, comme cire, il est ployable et tendre,
Aspre et rude à ceux-la qui le veulent reprendre,
Paresseux à pouruoir à son vtilité,
Despencier, desireux, rempli de vanité :
Qui bien tost est faché de ses folles delices,
Aimant diuers plaisirs et diuers exercices.
Quand il a l'âge d'homme il se veut augmenter,
Acquerir des amis, aux grands estats monter,
Garder le point d'honneur, ne faisant temeraire
Ce qu'il faudroit apres rechanger ou deffaire.
 L'âge aporte au vieillard mainte incommodité,
Soit qu'aux acquets il soit ardemment incité,
Soit que son bien acquis il ne veuille despendre
Qu'il aime mieux garder qu'à son dommage vendre,
Soit qu'en toute entreprise il soit timide et froid,
Dilayeur, attendant, riotteux, mal adroit,
Conuoiteux du futur, chagrin plaignant sans cesse,
Loüant le temps passé qu'il estoit en ieunesse :
Seuere repreneur des mœurs des ieunes gens,
Se fachant negligent de les voir negligens :
Plusieurs commoditez l'âge venant ameine,
Et plusieurs quant et luy s'en allant il entraine.
Le ieune est tout conduit de courage et d'espoir,
Esperant riche et grand quelqueiour de se voir :

351. *Garder le point d'honneur.* Ce n'est pas le sens du latin *inservit honori.*

362. *Négligent*, c'est-à-dire *lui qui, dans sa jeunesse, a été négligent.*

364. *Quant et luy.* Cette locution s'explique aisément. *Tu es arrivé quant et luy* signifie *quand lui aussi est arrivé.* De là *quant et* employé dans le sens de *avec,* comme il l'est ci-dessus.

Au contraire le vieil vit plus de souuenance
Du temps qu'il a passé qu'il ne fait d'esperance.
Pour ce il ne faut iamais qu'vn ieune homme gaillard
Represente en parlant la façon d'vn vieillard,
Ni qu'vn ieune homme aussi son vieillard sente encore,
Ayant tousiours egard à cè qui plus honore
La personne parlante : et ce qui conuient mieux
A l'âge de chacun, ou soit ieune ou soit vieux.
Quand la forest n'est plus en Hyuer cheuelue
Si plaisante elle n'est que quand elle est feuillue :
Qui diroit son ombrage estre lors verdoyant,
Chacun dementiroit son parler en l'oyant :
Quand vne Dame n'est tout au vray contrefaite
Du sot Peintre on se rit qui l'a si mal pourtraite.
Guidé de iugement rien ne faut ignorer,
Ains clair et net de l'Art les regles honorer :
Celuy qui puisera d'vne source troublee,
De la bourbe mettra dans son œuure assemblee,
Or pour loy le Tragic et le Comic tiendront
Quand aux ieux vne chose en ieu mettre ils voudront
Qu'aux yeux elle sera de tous representee,
Ou bien faite desia, des ioueurs recitee :
Et bien que ce qu'on oit emeuue beaucoup moins,
Que cela dont les yeux sont fidelles tesmoins,

372. *Honore* est sans doute la traduction du mot *decor* (convenance) employé par Horace au vers 157.

385. Cf. Hor., Ep. aux P., 179-188.

387-388. Il faut, pour comprendre ces vers, en rapprocher celui d'Horace :

Aut agitur res in scænis aut acta refertur.

Toutesfois il ne faut lors montrer la personne,
Quand la honte ou l'horreur du fait les gens etonne :
Ains il l'a faut cacher, et par discours prudens
Faut conter aux oyants ce qui s'est fait dedans :
Et ne montrer le mort, aporté sur l'Etage
Qui caché des rideaux aura receu l'outrage :
Car cela se doit dire : et plusieurs faits ostez
Hors de deuant les yeux sont mieux apres contez.
Et ne faut que Medee inhumaine marathre,
Massacre deuant tous ses enfans au Theatre :
Ou qu'Astree en public impudemment meschant
De son frere ennemi les fils aille trenchant :
Ou que Progne en oiseau deuant tous soit muee :
Ou Cadme en vn serpent : ou Cassandre tuee :
Ou qu'vn monstre en Toreau dans les flots mugissant
Engloutisse Hypolite en son char bondissant :
Ou qu'on montre Antigone en la caue pendue,
Et son amant Hemon lequel aupres se tue :

393. *Il l'a faut* (sic).
399. *Medee*. V. la note du vers I, 883.
401. *Astree*. V. la note du vers I, 810.
403. *Progne*, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle. Térée, roi de Thrace, son mari, ayant fait violence à Philomèle, Progné tua son propre fils, Itys, et le lui fit manger. Elle fut changée en hirondelle.
404. *Cadme*. Cadmus, le fondateur de Thèbes, vieux et accablé d'infirmités, pria les dieux de le débarrasser de la vie. Ils le changèrent en serpent. — *Cassandre*, fille de Priam, fut tuée par Clytemnestre après avoir été rendue mère par Agamemnon.
405-406. On connaît le récit d'Euripide et celui de Racine.
407-408. Cf. le récit du messager dans l'*Antigone* de Sophocle.

Tout ce qu'en l'Echafaut tu nous faits voir ainsi,
Faché ie le dedaigne et ne le crois aussi :
Mais le fait raconté d'vne chose aparente
Fait croire le discours de tout ce qu'on inuente.
 Le Comic tout ainsi sur l'Etage fera
Conter ce qu'au couuert l'amoureux fait aura :
Ne descouurant à tous la honteuse besongne
Qu'à Paris on fait voir en l'Hostel de Bourgongne :
Ains sortant vn Cheré ieune, affetté, mignon,
Il dit sa iouissance au loyal compagnon
Que premier il rencontre : et qu'ayant la vesture
Et d'vn Eunuque pris la grace et la posture,
Il a d'vne pucelle, au naturel deduit,
Cueilli la belle fleur, de Iupiter conduit,
Qui, peint en goutes d'or, tomboit comme vne pluye,
Dedans le beau giron d'vne fille eblouye
De ce plaisant metal ! l'aspec de ce tableau
Rendit plus courageux l'amoureux iuuenceau !

409. *Faits* (sic).

409-410. Cf. Boileau, *Art. poét.*, III, 50. — L'exemple d'Antigone et d'Hémon, que Vauquelin n'a point trouvé dans Horace, n'est pas bien choisi, parce qu'il n'offre rien d'invraisemblable.

416. *L'Hostel de Bourgogne.* Théâtre bâti par les Confrères de la Passion sur une partie du terrain de l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne.

417. *Cheré.* Chereas dans l'*Eunuque* de Térence. Pour ce qui suit, V. la pièce (III, 6). Elle avait été traduite en vers par Baïf.

421. *Au naturel deduit.* La préposition *à* renfermé dans *au* équivaut ici à *par*.

423-424. On connait la légende de Jupiter et de Danaé.

425. *L'aspec de ce tableau.* Cf. Térence :

Suspectans tabulam quandam pictam ubi inerat pictura hæc, Jovem
Quo pacto, etc. (*Eunuque*, loc. cit.)

Quand au commencement, au temps de leurs vendenges,
Que les Grecs celebroient de Bacchus les louenges,
Ils dressoient des autels de gazons verdelets,
Et chantoient à l'entour quelques chants nouuelets :
Puis ioyeux, enuinez, simples et sans malice,
D'vu grand Bouc amené faisant le sacrifice,
Ils le mettoient en ieu trepignant des ergos :
Et ce bouc s'apeloit en leur langue Tragos,
D'ou vint premierement le nom de Tragedie :
Et celuy qui chantoit de plus grand melodie
De ce loyer estoit content infiniment :
Ces vers n'estoyent sinon qu'vn gay remerciment
De la bonne vendange, vn los de la sagesse
De Dieu qui leur donnoit de biens telle largesse.
Mais pour ce que les grands, les Rois et les Tirants

427 sqq. Cf. Virg. *Géorg.*, II, 380. — Boileau, *Art poét.*, III, 61 sqq. — Vauquelin : « Ils (les Grecs) avoient accoutumé... de sacrifier à leurs Dieux... Ce qu'ils fesoient en toutes saisons : mais beaucoup plus communement au temps de la moisson et des vendanges: d'autant que s'assemblant chacun en leurs champs,... ils dressoient des autels de ramee, de branchages et de gazon, auxquels ils mettaient le feu en sacrifiant à Bacchus un bouc (qui s'appelle Tragos en Grec) et chantoient à qui mieux mieux une manière de vers tous rustiques et mal polis : et de leur chant et de cé mot Tragos... eut son origine la Tragedie. Pour ce la Tragedie n'estoit autre chose qu'un remerciment à Dieu de la bonne vendange et une louange de sa bonté, de sa sagesse et de sa grandeur. »(*Discours sur la Satyre.*) Ce discours a été composé après l'*Art poétique*, auquel il renvoie.

432. Cf. Boileau, *Art. poét.*, III, 66. Le poète du xviie siècle se trompe en croyant que le bouc était *le prix du plus habile chantre.* Vauquelin, après avoir dit justement que ce bouc était sacrifié à Bacchus, tombe quelques vers plus bas dans la même erreur.

437. V. la note du vers 432.

441 sqq. Cf. *Discours sur la Satyre* : « Mais pour ce que les

Commencerent depuis, les siecles s'empirants,
D'vsurper la louange aux dieux apartenante,
Il y eut des esprits, qui de Muse sçauante,
Commencerent aussi par leurs vers à montrer,
Que l'homme à tous propos peut la mort rencontrer.
Combien de maux diuers sont ioints à nostre vie,
Et d'heur et de malheur egallement suiuie,
Au respect du plaisir, de la felicité,
Qui tousiours est au Ciel, des Dieux seuls habité :
Et pour le faire voir par des preuues certaines
Lors ils ramenteuoient des plus grands capitaines,
Des Princes et des Rois les desastres soudains,
Comme ils estoient tombez de leurs estats hautains
En misere et souffrête : et cela nous fait croire,
Que c'est du vers Tragic la plus vieille memoire :
Ainsi la Tragedie eut son commencement :
Ainsi les Rois chetifs en furent l'argument :

La braue Tragedie au Theatre attendue
Pour estre mieux du peuple en la Scene entendue
Ne doit point auoir plus de cinq actes parfaits :

hommes Grands Tyrans et puissants commencerent depuis à usurper les louanges qui appartenoient aux Dieux, il se trouva des personnes de gentil entendement qui commencerent aussi à montrer par leurs vers combien la vie des hommes estoit fresle, debile et infortunee, au respect de la bienheureuse felicité des Dieux. Ce que voulant faire voir par exemples, ils ramentevoient les calamitez des Roys et des Princes, lesquels estoient tombez de leur grand et magnifique estat, en misere et povreté. Qui fait croire que de là, la Tragédie, telle qu'elle est maintenant eut son commencement. »

449. *Au respect*, c'est-à-dire en comparaison.

458. Les *deux points* après *argument*, sont dans le texte de 1605.

459. Cf. Hor., Ep. aux P., 189-201.

Ange ni Dieu n'y soit : s'il n'est besoin de faits
Qui soient vn peu douteux : ou d'vne mort celee
Qui d'vne Ombre ou d'vn Dieu lors sera reuelee:
Et ne parle vn quatriesme en l'Etage auec trois:
Trois parlant seulement suffisent à la fois.
Le Chœur de la vertu doit estre la defence
Du parti de l'autheur repreneur de l'offence:
Doit parler sagement, graue et sentencieux,
Se montrant de conseil aux grands officieux :
Chose n'entremeslant aux actes, que bien dite,
Bien ne vienne à propos, et qui bien ne profite:
Aux bons et vertueux il fauorisera,
Et les non feints amis, ami vray prisera.
Qu'il apaise tousiours vne ame couroucee,
Et plein de iugement descouure sa pensee:
Qu'il honore celuy qui du vice est vainqueur,
Loüant ouuertement les hommes de grand cœur,
La table sobre et nette, et l'vtile Iustice,
Les Edits et les Loix qui vont bridant le vice,
Et qu'il loüe en passant la douce oisiueté
Qu'on reçoit en la paix viuant en seureté:
Et qu'il tienne secrets les secrets qu'on luy baille:
Et que les puissants Dieux tousiours priant il aille,

462. *Ange.* Vauquelin est toujours préoccupé du merveilleux chrétien.

467. Rappelons que les tragédies de Jodelle et de Garnier ont des chœurs.

472. Ellipse de *qui* dans le premier membre.

479. *La table sobre et nette.* Cf. II, 615.

Qu'aux humbles afligez il oste la douleur,
Et qu'aux fiers orgueilleux il donne le malheur.
La Flute, aux premiers temps, aux Scenes [ordonnee
N'estoit, comme depuis, de Cuyure enuironnee,
Et l'esclatant Hautbois n'enuioit point encor
La Trompette guerriere aux longues houpes d'or:
Mais tenue, gresle et simple, et bien peu pertuisee,
Es ieux de ce temps la n'estoit point mesprisee
Quand elle ne pouuoit si haut son entonner,
Qu'aux sieges elle peust grands troupes amener:
Car le peuple nombrable estoit petit à l'heure,
Honteux, chaste, modeste et plein d'vne foy seure.
Ainsi nos vieux François vsoient de leur Rebec,
De la Flute de bouis et du Bedon auec,
Quand ils representoient leurs Moralitez belles,

485-486. Vauquelin a dû écrire *ils ostent, ils donnent*; *ils*, c-à-d. les dieux. Le singulier ne donne pas un sens satisfaisant. Cf. Horace.

487 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 202-207.

493-494. Ce n'est pas le sens du vers correspondant d'Horace.

497. *Rebec*. Instrument de musique à trois cordes, de la famille du violon.

499. Les Moralités furent d'abord de simples allégories morales mises en action. Le germe en est déjà contenu dans les *jeux* que donnent les *Pays* au nord de la Loire durant le XIII[e] siècle. Définitivement constituées dès la première moitié du XIV[e] siècle, elles se développèrent sans doute sous l'influence du système d'allégories qu'on voit s'épanouir dans le *Roman de la Rose*. Plus tard, il y eut des Moralités empruntées à l'histoire sacrée ou profane, qui ressemblaient aux Miracles et dramatisaient les récits de la morale en action. Il y eut enfin des Moralités politiques, comme celle de *l'Homme obstiné*, donnée par Gringore en 1511.

Qui simples corps voloient sans plumes et sans ailles :
De Chœur ils n'auoient point : et par Actes leurs ieux
N'estoient point separez : mais or plus courageux
Ils feroient eleuer le Theatre de France,
S'ils auoient longue paix, sur l'antique arrogance.
Or quand le Romain eut riche et victorieux,
Estendu son doumaine, et d'vn mur glorieux,
Plus ample enuironné l'enclos de sa grand'ville,
Et que libre viuant soubs vne loy ciuille,
Impuniment sortoit par les beaus iours festez
Pour plonger ses esprits dedans les voluptez :
Aussi tost on vit naistre auecques la licence
Et des vers et des ieux la grand'magnificence :
Car qu'eust peu lors sçauoir le paisan appelé
Auecques le bourgeois confusement meslé ?
Et qu'estoit ce de voir vn mal propre mesnage
Des champs estre en la ville et la ville au village ?

500. Par cette bizarre figure, Vauquelin veut tout bonnement dire que la mise en scène des Moralités était alors dans l'enfance. *Simples corps* indique cette pauvreté des anciens temps ; les *plumes* et les *ailles* figurent justement tout l'appareil de la mise en scène : les Moralités avaient beau en être dépourvues, elles n'en *voloient* pas moins, elles n'en prenaient pas moins leur essor.

503. *Ils*, irrégulièrement construit, ne représente plus *nos vieux François* comme au vers 501, mais les contemporains de Vauquelin.

505 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 208-213.

512 Dans le passage correspondant, Horace blâme cette *grand magnificence* (*licentia major*), et l'explique en disant que la foule dont le théâtre était rempli n'avait pas assez de goût pour se contenter d'une musique toute simple.

516. *La ville au village*. C'est le village qui est à la ville, comme Vauquelin l'a dit précédemment. Le poète a redoublé l'antithèse en ajoutant une réciproque qui n'est point vraie.

Et l'habile homme ioint auec le mal apris,
Et voir les ignorants parmi les beaus espris?
Mais apres que le tems rendit ciuilisee,
Par l'abondant plaisir, l'allegresse prisee,
Il aduint dudepuis qu'auec le mouuement,
Le Violon ioua beaucoup plus plaisamment:
Et par l'attrait mignard des voix musiciennes,
Fist cette gayeté passer les anciennes,
Sur le theatre ouuert ioyeux se proumenant,
Et pompeux à longs plis sa grand'robe trainant:
Sur les cordes aussi mieux que deuant sonnantes
Creurent les doux accents des voix bien accordantes:
Et du parler encor l'ornement estimé
Vn langage eleua lors non accoustumé.
Auecques l'ornement de la langue pollie
Volontiers la science et s'vnit et s'allie,
Qui fist qu'vn beau sçauoir à l'vtil auisant,
Et sage par raison, le Futur predisant,
Obtint es faits priuez comme es choses publicques
Honneur pareil à ceux des Oracles Delphiques:
Par loix et par vsage, vn Regne policé,
Quasi comme diuin est conduit et dressé.

519 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 214-219.

521 sqq. Vauquelin loue ces progrès de la mise en scène, contrairement à Horace qui les signale comme faisant tort à l'art du poète.

525-526. Ce qu'Horace dit du *tibicen*, Vauquelin l'applique bizarrement au violon.

533. *Util.* V. la note du vers I, 467.

537-538. On ne voit pas bien à quoi se rattache cette conclusion. — Dans tout ce passage, Vauquelin ne semble pas avoir

La France tout ainsi comme estant en enfance,
Gaillarde mesura ses pas à la cadance
Diuerse en ces lieux, quand des Pasteurs apris
De Bourgongne et Poitou, furent les branles pris.
Les Ballets tremousants, les branles et la dance,
Auec la Poësie ont grande conuenance:
Car on peut par la mine et le geste branlant
Demontrer ce que font les Muses en parlant:
Et comme en la Pirriche en nos bouffonneries,
On peut representer mille plaisanteries,
Qui font aux passions les ames emouuoir,
Et nous font sans parler vn fait Tragicque voir:
Vn fait Comic aussi, qui par la contenance
Nous montre des humains les mœurs et la semblance,
Vn plaisant Matassin, qui sçait bien bouffonner,
Et contrefaisant tout sçait tout plaisir donner.
Chantant en nos festins, ainsi les vau-de-vire,
Qui sentent le bon temps nous font encore rire.

compris qu'Horace parlait du chœur tragique, où la hardiesse du lyrisme, souvent comparable à celle des oracles, suivit les progrès de la musique.

547. *La Pirriche.* Danse grecque, que l'on dansait les armes à la main.

553. *Matassin.* Nom qu'on donnait à certains danseurs qui portaient des corselets, des morions dorés, des sonnettes aux jambes, et l'épée à la main avec un bouclier.

555. *Vau-de-Vire.* Les *chansons des vaux* (vallées) *de Vire*, et, par abréviation, les Vaux-de-Vire, célèbrent le cidre et le vin. Elles remontent à Olivier Basselin, foulon virois. Au XVI[e] siècle, Jean le Houx, avocat de Vire, reprit ce genre, abandonné sans doute depuis la mort de son fondateur. (Cf. A. Gasté, *Préf. des Vaudevires de J. le Houx.*)

Vau-de-vire plaisant ie te tiens bien heureux
D'auoir pour gouuerneur Bordeaux le genereux,
Qui Cæsar imitant, dans la fureur des lances,
Mesle les doctes Arts auecques ses vaillances,
Muses de vostre main tortissez le Laurier
Dont i'ombrage le front de ce ieune guerrier.
Le temps qui tout polit depuis rendit polies
La grace et la douceur de ses chansons iolies,
Auec vn plus doux air les branles accordant,
Et la douce Musique aux nerfs accommodant:
Et nous representant ses farces naturelles,
Choisit vn chant qui fut alors bien digne d'elles.
Mais à dire le vray la France n'eut iamais
Vn repos assez long pour iouir de la paix:
La misere tousiours sa tristesse a meslee
Auec la gaillardise ou elle est appelee:
Toutefois imitant tant qu'elle peut les vieux,
Elle tient aux malheurs son courage ioyeux:
Et nous a ramené de la Lyre cornue
(Qui fut au paravant aux nostres inconnue)
Les chants et les accords, qui vous ont contenté,
Sire, en oyant si bien vn Dauid rechanté

557. *Vau-de-Vire* est employé avec son sens propre. Cf. Vauquelin :

Il (Apollon) vint se promener jusqu'aux monts de Belon
Et jusqu'au Vau-de-Vire et jusqu'aux Vaux de Bures.
(*Div. sonnets*, 10.)

558. Louis de Bordeaux s'était courageusement conduit à la bataille de Moncontour. Ce *jeune guerrier* cultivait aussi les lettres et les protégeait.

560. La virgule après *vaillances*, est dans le texte de 1605.

De Baïf et Couruille : O, que peut vne Lyre,
Mariant à la voix le son et le bien dire.
La France aussi depuis son langage haussa,
Et d'Europe bien tost les vulgaires passa,
Prenant de son Roman la langue delaissee,
Et denouant le neud, qui l'a tenoit pressee,
S'eslargit tellement qu'elle peut à son chois,
Exprimer toute chose en son naïf François.
Suiuamment c'est aussi la science eleuee,
Au cœur des bons esprits des l'enfance grauee,
Qui, soit en faits communs, soit en diuinité,
A gaigné sur les vieux le prix d'éternité.
Et d'autant que meilleurs sont en Gaule les hommes,
D'autant plus excellens que les autres nous sommes
En toute Poësie, et brossons à trauers
Tant soient ils buissonneux, des haliers plus couuers.
Toutefois l'Artisan n'entreprent point d'ouurage,

579. *Baïf et Courville*. Allusion à la traduction des *Psaumes* de Baïf. Celui-ci s'était adjoint le compositeur Joachim Thibault de Courville pour mettre ses vers en musique. Cf. Épître de Baïf *A son livre :*

Dy que cherchant d'orner la France
Je prins de Courville accointance
Maistre de l'art de bien chanter,
Qui me fit pour l'Art de musique
Reformer à la mode antique,
Les vers mesurés inventer.

583. *Delaisse.e* V. la pièce de du Bellay adressée à Mme Marguerite : *Sur la necessité d'ecrire en sa langue propre.* — Cf. I, 70-71.

584. *L'a* (sic).

589. *Divinité*, se prenait dans le sens de *thélogie*, *science des choses divines.*

595 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 379. *Épitres*. liv. II, ép. I, 114-117.

S'il n'a fait son Chef d'œuure et son apprentissage :
Mais nous, du premier pas les Muses nous suiuons,
Sçauans et non sçauans des vers nous escriuons.
  Neaumoins ie diray cette douce folie,
Cette gentille erreur, estre toute remplie
De beaucoup de vertus. Iamais premierement
Le Poëte n'est point auare aucunement :
Il aime ses labeurs, son seul but et sa ioye,
Il aime des forests la solitude coye :
Il aime ses egaux, qui de franche bonté,
N'estrangent de leurs mœurs l'honneste volupté.
Il se mocque, il se rit des grands citez rasees,
Des pertes, des ennuis, des maisons embrasees,
Contre Dieu ni l'estat il n'a point comploté :
En l'Océan d'erreur son esprit n'a floté :
Comme vn peu Philosophe il laisse aller le monde,
Les Destins plus courants volontaire il seconde
Contre ses compagnons il ne machine rien :
Il ne tache d'auoir des orphelins le bien :
Sa table est sobre et nette, et comme il se presente,
Du peu comme du prou, souuent il se contente.
S'il n'est propre à la guerre aux armes nonchalant,

596. On sait que, dans les anciennes corporations, il fallait avoir fait son *chef-d'œuvre* pour obtenir le titre de maître.

599. *Neaumoins* (sic).

599 sqq. Cf. Hor. Épit. II, 118-131.

611. *Comme un peu philosophe*. Comme *étant* un peu philosophe. Latinisme.

615. *Il*, c.-à-d. cela.

617. Il faut sous-entendre *s'il est* dans le second membre au lieu de *s'il n'est*.

Il est bon à la ville, aux meilleurs s'egallant :
Et si tu reconnois que les choses petites
Aux grandes aident bien, tu connois ses merites.
Car aux ieunes il sçait aprendre la vertu,
Leur former le parler que ce monstre testu
Que ce peuple ignorant, par mauvaise prononce
Des vulgaires plus bas, diuersement annonce :
Leur fait haïr le vice, et gracieux et doux
Leur corrige l'enuie et l'aigreur du couroux :
Les beaux gestes passez il remet en memoire,
Il raconte tousiours quelque agreable histoire,
Il donne enseignements, par le ressouuenir
Des exemples connus, pour le siecle aduenir :
Plaisante est son humeur, vtile sa hantise :
Estant tout courtisan : hormis par la feintise :
Et quand, Sire, aux honneurs vous l'auez eleué
Estant de la liqueur d'Hipocrene abreué,
Beau laurier entre tous il paroist en la sorte
Que fait la fueille verde au pres la fueille morte.
Mais en mettant moymesme en nos moissons la faux,
I'ay veu dire d'ailleurs qu'on trouue des defauts
Aux Poëtes aussi. Vostre maiesté mesme
Qui les Muses connoist, les cherit et les aime,

622. *Ce monstre testu.* Cf. Horace :

Bellua multorum es capitum.

(Epit., I, I, 76.)

637. Cf. Hor., Ep. II, I, 219-228. Cf. Vauquelin :

Et si j'estens ma faux en la moisson d'autruy.

(*Sat. fr.*, IV, 6.)

Sire, s'en aperçoit lorsque mal a propos
Vous presentant des vers on rompt vostre repos:
C'est vne faute encor quand depit on mesprise
De l'ami de nos chants vne iuste reprise;
Quand on le fait vn vers plusieurs fois ecouter
Qui des le premier coup il a bien sceu gouster:
Et quand nous nous plaignons que nos chants et nos veilles,
Que nostre Luth qui donne aux forests des oreilles,
N'est point ouy de vous, qu'il n'est point recherché,
Pour estre comme il deust de vous, Sire, aproché:
Et que nous esperons que, quand vous aurez, Sire,
Connu comme si bien nous iouons de la Lire,
Qu'enclin à nous aimer, vous nous apelerez,
Et chanter vostre nom vous nous commanderez:
De sorte que iamais la piteuse soufrête
N'aportera chez nous de fain ni de disete.
Phœbus est de soymesme vn peu presomptueux,
Tousiours ieune et vanteur, toutefois vertueux.
  Beaucoup de nous aussi leurs ouurages n'amendent:
Beaucoup à les reuoir trop curieux se rendent.
On nota Protogene en son art souuerain,
Pour ce qu'il ne pouuoit iamais oster la main
De ses tableaux polis, sans tousiours l'y remettre:
De mesmes on en voit cette faute commettre

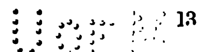
646. *Qui* pour *que*, faute d'impression.
648. Cf. Hor.:
Et auritas fidibus canoris
Ducere quercus (Od. I, XII, 11 et 12.)
659. Cf. Hor., Ep. II, I. 167.
661. *Protogene*. V. la note du vers I, 792.

Par trop grand'diligence à polir leurs escris,
Et ne trouuent iamais vn œuvre assez repris.
Mais, Sire, vous auez fait vn choix honorable
En beaucoup qui rendront Apolon fauorable
A votre maiesté, qui d'vn si grand donneur
Couronne les bienfaits d'vn immortel honneur.
Qui diroit qu'Alexandre auroit fait dauantage,
Voulant que seulement fust faite son image
D'Apelle et de Lysippe, il se mesconteroit :
Et l'œuure de la main aux vers raporteroit :
Car vn visage n'est rapporté par le cuiure,
Si bien comme les mœurs le sont par vn beau liure,
I'entens par les beaus vers des Poëtes sçauants.
Qui vont vostre louange à qui mieux escriuants,
Mais reueuons au lieu de nos vieilles brisees.
Voici la grand forest, ou les chansons prisees
Des vieux Satyres sont : ie m'estoy forlongné
Du labeur ou i'estoy n'aguere embesongné :
Et n'estant ces ramas qu'un plaisant tripotage
D'enseignements diuers, i'en faits vn fagotage
De bois entremeslé : Car l'arbre Delphien

667 sqq. Cf. Hor., Ep. II, I, 245-250.
671 sqq. Cf. Hor., Ep. II, I, 237-241.
673. *Apelle*. V. la note du vers I, 791. — *Lysippe*, célèbre statuaire grec.
684. *Faits* (sic). Cf. II, 409. *Fagotage*. Cf. *Satyres françoises :*

On dit encor que les vers que je fais
N'ont point de nerfs et sont lachement faits...
A dire vrai, je fais un fagotage
De mes discours sans farder mon langage. (Liv. II, Sat. 2.)

685. *L'arbre Delphien*. Le laurier d'Apollon, dieu de Délos.



S'y peut voir des premiers : l'arbrisseau Paphien
Ioint au rampant Lierre; et d'Oliuier paisible
S'y faire vne couronne à tous il est loisible :
De ces bois sont sortis les Satyres rageux
Qui du commencement, de propos outrageux
Attaquoient tout le monde, estant dessus l'Etage.
Mais depuis ils se sont polis à l'auantage :
Car sortant des forests lasciuement bouquins,
En la bouche ils n'auoient que des vers de faquins
Tantost longs tantost cours, comme les Dithyram-
[bes
Des mignons de Bacchus, qui n'ont ni pieds ni iambes.
Les bons esprits d'alors, afin que depiteux,
Ils peussent mieux taxer les vices plus honteux,
Ils mettoient en auant ces Satyres rustiques :
Qui sont Dieux ehontez, impudens fantastiques,
Qui les fautes nommoient et le nom des absents,

686. *L'arbrisseau Paphien.* Le myrte de Vénus, adorée à Paphos.

692. *A l'avantage*, c.-à-d. avec avantage, à leur avantage.

696. *Qui n'ont ni pieds ni iambes.* On sait que la métrique des dithyrambes est fort compliquée.

697 sqq. Cf. *Disc. sur la Satyre* : « Mais afin que les Poëtes de ce siecle la peussent taxer plus librement les vices et les defauts voluptueux et lascifs de chacun, ils introduisirent devant tous quelques Satyres, qui sont especes de Dieux habitants les forests, ayant des cornes au front et des pieds de Bouc, qui sont foletons ehontez et impudents. »

700 sqq. Cf. *Disc. sur la Satyre* : « Les escriveurs de l'antique Comedie notoient et decouvroient avec une grande liberté, non seulement les vices des absents, mais bien souvent aussi ceux des personnes presentes. » — Dans tout ce passage, il est inutile de le faire remarquer, Vauquelin se trompe en confondant la satire avec le drame satirique. L'erreur n'est pas d'ailleurs sans avoir quelque apparence de vérité.

Et les forfaits secrets quelque fois des presents :
Tel estoit des Gregeois la Satyre premiere :
Lucile à Rome mist la nouuelle en lumiere.
Et celuy qui premier debatit au passé,
Par vn Tragicque vers, pour le bouc barbassé,
Ce fut mesme celuy qui le cornu Satyre,
Sauuage pied-de-bouc, nous descouurit pour rire :
Qui seuere, gardant la meure grauité,
Entremesloit le ris et la simplicité :
Afin de retarder, par nouueauté plaisante,
Et par riants attraits, la troupe regardante,
Quand le peuple sortoit ioyeux et desbauché
Apres le sacrifice et le ieu despeché.
Et comme nos François les premiers en Prouence
Du Sonnet amoureux,chanterent l'excelence
D'auant l'Italien, ils ont aussi chantez
Les Satyres qu'alors ils nommoient Syruentez,

704. Cf. *Disc. sur la Satyre* : « Finablement Lucilius à Rome fut le premier inventeur de la nouvelle Satyre. »

705 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 220-224.

715 sqq. Cf. *Disc. sur la Satyre* : « Les Cocqs à l'asne prindrent pied et succederent aux Sylvantez de nos poëtes Vvallons et Provençauls qui avoient imité proprement en notre langage les Satyres latines, etc. »

716. La virgule après *amoureux* est dans le texte de 1605.

718. *Syrventez*. Le Sirvente chante la guerre, la vengeance, la haine, toutes les passions cupides et violentes que l'intérêt privé et la politique déchaînent. Le sirvente se plie à toutes les formes ; il se divise en strophes ; le chant et la musique prêtent leurs vibrantes harmonies, leur puissance d'émotion communicative à ses invectives sanglantes,à ses effusions de colère. Le sirvente est aussi ancien que la *cansó*, consacrée à l'amour ; on le trouve dans le premier troubadour connu, Guill. de Poitiers. (Cf. Aubertin, *Hist. de la litt. fr.*)

Ou Syluentois, vn nom qui des sylues Romaines
A pris son origine en nos forests lointaines :
Et de Rome fuyant les chemins perilleux,
Premier en Gaule vint le Satyre railleux.
  Depuis les Coc à l'asne, à ces vers succederent,
Qui les Rimeurs François trop long temps possederent,
Dont Marot eut l'honneur. Auiourd'huy toutefois,
Le Satyre Latin s'en vient estre François ;
Si parmi les trauaux de l'estude sacree,
Se plaire en la Satyre à Desportes agree :
Et si le grand Ronsard de France l'Apolon,
Veut peindre nos forfaits de son vif eguillon.
Si Doublet, animé de Iumel qui preside,
Sçauant au Parlement de nostre gent Druide,
Met ses beaus vers au iour, nous enseignants moraux,
Soit en dueil, soit en ioye, à se porter egaux :

719. *Sirvente* vient du latin *servire* et signifie *poème servant* c.-à-d. composé au service d'un seigneur par un poète de cour.

723. La virgule après *Coc à l'asne* est dans le texte de 1605.

728. On n'a de Desportes, dans le genre satirique, que les *Stances du mariage* ou *Vitupere du mariage*, pièce dans laquelle il exhale ses sentiments de rancune, de dépit et de haine contre les femmes, qu'il avait tant courtisées.

729. Ronsard ne fit pas de satire proprement dite. Mais plusieurs de ses poésies tiennent de près au genre satirique ou même y appartiennent sans en avoir le nom : *la Dryade violée, les Discours sur les miseres, l'Appel au peuple françois, etc.*

731. Jean Doublet, né à Dieppe (1518), publia en 1559 un recueil d'élégies suivi d'épigrammes imitées en général du grec. S'il a composé des satires, elles ne nous sont pas parvenues. — Jumel (Pierre le), homme d'un esprit très cultivé, président au parlement de Rouen. Cf. Vauquelin :

Mon le Jumel, le digne President.
(*Sat.*, *fr.* I, 3.)

Et si mes vers gaillards, suiuant la vieille trace,
Du piquant Aquinois et du mordant Horace,
Ne me deçoiuent point, par l'humeur remontreux
Qu'vn Satyreau follet soufla d'vn Chesne creux.
Mais rendre il faut si bien les Satyres affables,
Mocqueurs, poignants et doux, en contes variables,
Et mesler tellement le mot facetieux,
Auec le raillement d'vn point sentencieux,
Qu'egalle en soit par tout la façon rioteuse:
Qu'agreable on rendra d'vne langue conteuse,
Sautant de fable en fable, auec vn tel deuis
Qu'on fait quand priuément chacun dit son aduis
D'vn fait qui se presente : en langue Ausonienne
On apelle Sermon, cette mode ancienne.
Horace a soubs ce nom ses Satyres compris,
Nos Sermonneurs preschants aussi l'ont mis en prix.

736. Le *piquant Aquinois*, c'est Juvénal.—*Du mordant Horace*. Les satires de Vauquelin sont pleines de paraphrases d'Horace.

739. Cf. Hor., Ep. aux P., 225-226.

747 sqq. Toujours la même confusion de la satire et du drame satirique.

748 sqq. Cf. *Discours sur la Satyre* : « Horace a compris les Satyres sous le nom de Sermons, pris du mot Latin *Sermo*, qui n'est autre chose que le devis familier et commun d'entre un ou deux devisants ensemble. Et pour cette raison et que pareillement Horace reprend les vices en ses Sermons, il est vraysemblable que l'usage a fait appeler de ce nom les predications de nos prescheurs. »

750. Dans la période apostolique du catholicisme, à côté du *discours* qui s'adressait aux païens pour les convertir, était l'homélie, sorte de conférence coupée de fréquents dialogues entre le commentateur de la Bible et l'auditoire. Ce mot grec d'ὁμιλία fut traduit en latin par *sermo*, d'où nous avons tiré *sermon*. (V. Aubertin, *Hist. de la litt. fr.*, II, 297.)

Et si tu fais parler quelques Nimphes diuines,
Des Dieux ou des Heros auec leurs Heroines,
Accoustrez brauement de pompes convoiteux,
Qu'après on ne les voye, et bouffons et boiteux,
Suiure par leurs discours la vulgaire maniere
De ceux qui vont hantant l'escole tauerniere:
De sorte que pensant bas la terre euiter,
On te voye haut au ciel mal à propos monter,
Et peu digne Tragicque estendre à la vollée
Vne parole basse et puis vne empoullee.
Suiuant vn dous moyen subtil faut ioindre l'Art
Auecques la sornette et le graue brocart:
Et mesme faire encor que l'ami ne se fache,
Quand d'vn vice commun à chacun on l'atache.
Comme la Dame honneste aux Dimenches chommez
Se trouue quelquefois aux banquets d'elle aimez,
Ou contrainte à danser, ne laisse bien modeste,
De courtoise montrer vn graue et ioyeux geste:
Ainsi doit la Satyre, en sornettes riant,
La douce grauité n'aller point oubliant:
Estant et de plaisir et d'honnesteté pleine,
Comme la belle Grecque et la chaste Romaine.
Ainsi void on souuent la ioyeuse beauté,
Conioínte chastement auec la loyauté.

751. Cf. Hor., Ep. aux P., 227-230. — 751 sqq. Cf. I, 1151 sqq.

557. *Bas la terre eviter* répond à *haut au ciel monter*; cette construction ne paraît pas susceptible de s'expliquer grammaticalement ni logiquement.

761. *Moyen.* V. la note du vers I, 1077.

765. Cf. Hor., Ep. aux P., 231-243.

Des mots dous et friants il ne faut point elire,
Ni ceux qui sont trop lours en faisant la Satyre,
Les communs sont les bons, dehors du rond compas
Du Tragicque, du tout ie ne sortiray pas:
Mais ie mettray tousiours vne grand'difference
Alors que Zani parle auec quelque aparence:
Ou Pite ayant Simon de son argent mouché:
Ou bien quand de Bacchus vn Sylene embouché,
Ie feray discourir.D'vne chose vulgaire
Et commune à chacun, mon vers ie pourray faire,
D'vne facilité si douce l'a traitant
Que chacun pensera pouuoir en faire autant:
De sorte qu'il dira que mes vers et la prose,
En discours familiers sont vne mesme chose,
Que chacun parle ainsi, qu'on ne craint le malheur
De voir friper ces vers pour leur peu de valeur :
Mais s'il vient pour en faire à l'enui de semblables,
Il verra qu'aisement ils ne sont imitables:
Tant bien l'ordre, le sens, et les vers se ioindront,
Et le langage bas et commun ils tiendront.
Et tant d'honneur aduient et de bonne fortune

775 sqq. Cf. *Disc. sur la Satyre* : « Mais la Satyre ne demande que la verité simple et nue, et des paroles du cru du pays de celuy qui escrit sans s'elever ni rabaisser trop en son propos. »

780. *Zani.* V. la note du vers I, 859.

781. *Pite.* Il s'agit de l'esclave Pythias, qui, dans une comédie de Lucilius ou de Cœcilius volait son maître. — *Simon* était le nom de sa dupe.

785. Le texte porte *l'a.*

785 sqq. Cf. la note du 1159, chant I.

790. *Friper*, dans son sens propre, c'est-à-dire gâter par l'usure; ici *feuilleter.*

Au suiet que l'on prend d'vne chose commune.
Selon mon iugement, ces Faunes fron-cornus,
Qui des noires forests aux villes sont venus,
Ainsi que s'ils estoient aux citez dans les rues,
Aux Palais aux marchez des villes plus courues,
Comme ieunes muguets n'vseront affettez
Du parler de la ville ou d'ordes saletez,
Et ne vomiront point d'vne maniere sote
Vn propos indiscret, vne iniure ou riote,
Les riches et les grands s'en tiendroient offensez:
Et bien que des bouffons il se rencontre assez,
Et tels marchants louans cette façon bouffonne,
Si n'acquerront ils point des sages la couronne.
En Satyre tu n'as en Grec autheur certain :
Suy doncques la façon du Lyrique Romain;
De Iuvenal, de Perse, et l'artifice brusque
Que suit le Ferrarois en la Satyre Etrusque :
Remarque du Bellay; mais ne l'imite pas :
Suy, comme il a suyui, la marque des vieux pas,
Meslant sous vn dous pleur entremeslé de rire,

797. Cf. Hor., Ep. aux P., 244-250

807. *Marchants* est employé ici comme terme de mépris, ainsi que dans Horace le *fricti ciceris et nucis emptor*.

808. *Des sages*, complément d'*acquerront*.

812. *Le Ferrarois*. Arioste, dont le père était juge au tribunal de Ferrare, où le poëte habita de bonne heure. Il composa sept satires qui lui ont valu le surnom d'Horace italien. Dans son *Discours sur la Satyre*, Vauquelin déclare que le poëte *ferrarois* lui a parfois servi de guide.

813. Vauquelin ne veut pas que les poètes français s'imitent entre eux. Cf. I, 429-430.

815 sqq. Il s'agit ici des *Regrets;* dans ce recueil, souvent élé-

Les ioyeux eguillons de l'aigrette Satyre :
Et raporte vn butin de Latin et Gregeois,
Ainsi comme il a fait au langage François,
Et ieune ne suy pas ces Damerets Poëtes
Qui larrons ne sont rien que Singes et Choëttes.
  Quand la syllabe longue apres la breue alloit,
Ce pied vite en Latin Iambe on apeloit :
Et si nom de Trimetre à l'Iambe l'on donne
Pour ce que sous les doigs par six fois il resonne.
A soy premierement semblable il fut sans plus :
Mais depuis les Spondés pesans et resolus,
En fin auecques luy plus fermes prindrent place,
L'Iambe patient les receut de sa grace :
Mais en les receuant il ne leur quitta pas
Ni le siege second ni le quatriesme pas.
Plus dous par ce moyen ils furent à l'oreille,
Et les vieux les faisoient de cadence pareille.
  Apres que maints esprits rangeants la quantité
De la langue Françoise à la Latinité,

giaque, plusieurs sonnets ont le tour satirique. Cf. I, 588, et la note.

819. *Ces Damerets poëtes* : la queue de Ronsard et de la Pléiade, tous ces méchants rimeurs, subtils et affétés, qui sont comme la menue monnaie de Desportes. Cf. Vauquelin :

> Je ne crois pas qu'on trouve de beautez
> Dedans Paris sans jargon Poëtique,
> Et chaque Dame a, selon son humeur,
> Ou son bouffon ou son petit Rymeur
> Qui du François le dous commun usage
> Ont corrompu de barragouinage.
>
> (*Sat. fr.*, III ,6.)

821. Cf. Hor., Ep. aux P., 251-258.

833. Sur les vers mesurés, Cf. la Notice, partie II, chap. IV.

Eurent rendus aux pieds de leurs mots ordinaires,
La demarche et les pas de leurs legers Senaires :
De ces vers l'artifice en la France a esté
Par maints autres esprits diuersement tenté.
De sorte que Toutain a fait que l'Alexandre
En la Rime pouuoit en Phaleuces se rendre.
  Baïf qui n'a voulu corrompre ni gaster
L'accent de nostre langue, a bien osé tenter.
De renger sous les pieds de la Lyre Gregoise,
Mais en son propre accent, nostre Lyre Françoise :
Et tant a profité ce courageux oser,

839-840. Charles Toutain ou Toustain, né à Falaise, ami d'enfance de Vauquelin. Il est surtout connu par sa tragédie d'*Agamennon* (1557). Cf. II, 1047-1048. — Le *phaleuce*, mètre grec et latin, dont le premier pied est un spondée, quelquefois un trochée ou un ïambe, le second un dactyle, les trois derniers des trochées ; la césure est après deux pieds (ou deux pieds et demi). Ce vers de onze syllabes, dont la dernière est atone, n'est pas sans analogie avec notre décasyllabe, surtout celui que la césure coupe en deux hémistiches égaux. — Au vers 839, l'*Alexandre* est sans doute mis pour *le vers alexandrin*. Vauquelin prend d'assez grandes libertés avec d'autres mots du même genre, surtout à la rime, pour qu'une pareille licence n'ait rien de bien surprenant. Ce que nous ne voyons point, c'est de quelle façon notre vers de douze syllabes pouvait *se rendre en phaleuces*. Mais il ne faut pas prendre cette expression à la lettre. Le poète veut tout simplement dire que le phaleuce rimé était employé par Toutain au lieu et place de l'alexandrin.

841-842. Baïf n'est point, comme cela s'est dit souvent, l'inventeur des vers mesurés, mais il fut le premier qui poursuivit cette innovation avec suite et logique. Si Vauquelin le félicite de n'avoir pas gâté l'*accent de nostre langue*, c'est probablement un hommage rendu au soin avec lequel il s'évertua à noter les sons élémentaires par rapport à la quantité. — On pourrait croire au premier abord que, dans ce passage, le poëte fait allusion au mètre *baïfin* (mètre tout français, mais composé de quinze syllabes, sept pour le premier hémistiche et huit pour le second). Les vers 843 et 844 montrent qu'il s'agit de mètres *lyriques*, et le vers 847, que ces mètres lyriques ont pour base la quantité des syllabes.

Que, comme luy, plusieurs ont daigné composer,
Allians à leurs vers mesurez à l'antique,
L'artifice parlant de la vieille Musique :
Ie ne sçay si ces vers auront authorité,
C'est à toy d'en parler sage Posterité,
Qui sans affection peux iuger toutes choses,
Et qui sans peur les prendre ou reieter les oses.
Bref, ces Iambes sont biserres et diuers,
Par nous representez à maints genres de vers :
Comme sont d'autrepart les doux vers de Catule,
De Pontan, de Second, de Flamin, de Marule,

848. L'innovation des vers mesurés se rattachait, dans la pensée de Baïf, à des vues particulières sur l'union intime de la poésie et de la musique. Il ne suffit pas, en effet, pour qu'une phrase musicale convienne également à plusieurs stances, que, dans ces stances successives, le nombre des vers et la combinaison des divers mètres soient les mêmes ; il faut que les accents aient toujours la même place, de façon qu'ils puissent toujours coïncider avec les temps forts de la musique. Baïf comprit bien qu'il n'y avait pas concordance harmonique entre les vers et la phrase musicale, comme on les mariait avant lui ; mais il ne vit pas que cette concordance se fait par celle des temps forts dans la musique et dans la versification. Aussi prit-il pour base, non pas les accents tonico-rythmiques, mais la quantité des brèves et des longues.

853. Vauquelin revient maintenant aux Iambes, après sa digression sur les vers mesurés.

854. *Representez*, etc. C'est-à-dire que la versification française peut remplacer les iambes par maints mètres divers.

855 sqq. *Pontan*. V. note du vers I, 923. — *Second* (Jean), poète hollandais (1511-1536), a écrit des Elégies latines et des Baisers (Basia). — *Flamin*. Flaminio, poète latin moderne, né à Serravalle (1498-1550). On a de lui : *De rebus divinis carmina*, *Paraphrasis triginta Psalmorum*, etc. — *Marulle*, poète latin moderne, mort en 1500, avait composé quatre livres d'épigrammes et trois livres d'hymnes aux dieux païens. Vauquelin lui a fait son épitaphe.

Cf. Du Bellay : « Adopte moy aussi en la famille françoyse ces coulans et mignons hendecasyllabes à l'exemple d'un Catulle, d'un Pontan, et d'un Secund. » (*Défense*, liv. II, chap. IV.)

Qui d'vnze pieds marchoient : mais les Francois gail-
[lars,
Qui les font plus petits, ne les font moins mignars :
Tesmoins tant de baisers, Chansons, Airs, Amourettes,
Mignardises, Gaytez, et telles œuurelettes,
Dont leurs escrits sont pleins, peignans d'vn dous
[pinceau
Tout ce que la Nature a de rare et de beau.
Les vers pesants et lourds enuoyez sur la Scene,
Langoureux ou hâtez, ou composez à peine,
Ne sont pas estimez par vn sçauant en l'Art :
Il blasmera celuy qui tente le hasard
De se faire mocquer, quand trop mal il s'asseure,
En balançant au poids des nombres la mesure,
Et de n'enfanter pas en termes bien receus,
Les vers qu'en luy premier Phœbus aura conceus,
Et de n'estre soigneux d'vne rime coulante,
Qui se rende à l'oreille agreable et plaisante.
Chacun n'auise pas les vers qui, mal limez,
Sont montrez au public, d'entre les estimez.
A la Muse Romaine ayant esté permise
Vne grande Licence (indigne d'être admise),
Alors qu'on commençoit : et mesme nos François
S'estants plus largement estendus mile fois,

857. *D'unze pieds. Pieds* est mis ici pour *syllabes.*

858. V. (note du vers 855) le titre du second recueil de Jean Second : ses *Baisers* avaient été souvent imités par nos poètes français.

863. Cf. Hor., Ep. aux P., 259-269.

Me dois-ie hasarder de metre sur la presse
Mes Poëmes qui sont pleins de toute rudesse?
Ou si plustost ie doy, par iugement preuoir,
Que chacun pourra bien ma faute aperceuoir?
Si bien que me taisant, par vne sage ruse,
Ie ne sois point tenu de faire aucune excuse?
La faute en ce faisant je peux bien euiter,
Mais de louange aussi ie ne puis meriter.
 Esprits, qui recherchez et matins et serees
Des Grecs et des Latins les traces asseurees,
Feuilletez leurs labeurs et là vous trouuerrez
Comme vn renom fameux acquerir vous pourrez:
Le sçauoir, l'artifice auec l'experte vsance,
Donnent en quelque temps au renom accroissance:
Comme on void l'vne fois nostre ombre aller deuant,
Et l'autrefois derriere: ainsi va s'esleuant
Le renom des humains : quelquefois des la vie,
Et quelque fois apres la mort en est suiuie.
Et les Muses tousiours laisseront renommez
Tous ceux qu'elles auront cheris et bien aimez.
 Mais nostre Poësie en sa simplesse vtile,
Estant comme vne Prose en nombres infertile,
Sans auoir tant de pieds, comme les Grecs auoient

887 sqq. Cf. Du Bellay:

Je ne veux que resveur sur le livre il vieillisse
Feuilletant studieux tous les soirs et matins
Les exemplaires Grecs et les auteurs Latins.

Cf. Boileau, *Art poét.*, II, 27, 28. (*Le Poète courtisan.*)

895. *Quelquefois des la vie* doit être rattaché au verbe précédent: *quelquefois il s'élève dès la vie et quelquefois*, etc.

Ou comme les Romains qui leurs pas ensuiuoyent,
Ains seulement la Rime : il faut comme en la Prose,
Poëte n'oublier aux vers aucune chose
De la grande douceur, et de la pureté
Que nostre langue veut sans nulle obscurité :
Et ne recevoir plus la ieunesse hardie,
A faire ainsi des mots nouueaux à l'estourdie,
Amenant de Gascongne ou de Languedouy,
D'Albigeois de Prouence, vn langage inouy :
Et comme vn du Monin, faire vne parlerie
Qui, nouuelle, ne sert que d'vne moquerie.
Ceux qui cherchent des mots empoulez et bouffis,
Et des discours obscurs, qui ne sont point confis
Dans le sucre François, font vne faute telle
Que ceux qui vont quitant vne fontaine belle,
Pour puiser de l'eau verte en vn palu fangeux
Ou dans le creux profond d'vn lieu marescageux :
Vos paroles soient donc et vos pointes eleues,
En figures qui sont des Muses bien voulues :

903. On sait que, dans notre versification, la rime n'a d'autre objet que de marquer la fin de l'unité métrique, c'est-à-dire de battre la mesure. Le rythme se marque ainsi à la fin du vers ; dans l'intérieur, il est indiqué par les accents, accents toniques, qui, sauf ceux de l'hémistiche et de la fin, sont laissés au gré du poète, libre de les placer où il veut, et accents rythmiques dont la distribution est complètement affranchie de toute règle, au moins dans notre poésie contemporaine.

907 sqq. Cf. I. 361 sqq. V. la Notice, partie II, chap. IV.

911. Jean Édouard du Monin, né vers 1557, mort en 1586. On a de lui le *Phœnix*, poème, la tragédie d'*Orbec-Oronte*, et enfin une grande composition héroïque, intitulée *Bérésithias*, du mot hébreu *Bereschith*, qui ouvre le récit de la Genèse. Le *Bérésithias* est une imitation grotesque de du Bartas.

Manieres de parler qu'vn Rethoricien
En Grec apelle Scheme enseignant l'Artien.
Chasser on ne doit pas par les forests espaisses,
Qui ne sçait les detours, les routes, les adresses:
Qui ne sçait redresser les chiens à leur defaut,
De faire vn Horuari requêter comme il faut:
Ainsi dans l'espaisseur du buisson de Permesse,
Ne faut s'auenturer qui ne sçait la r'adresse,
Qui conduit au sommet du double mont cornu:
Car Poëte on n'est point qu'on n'y soit paruenu
Ie confesseray bien que les Romains antiques
Auoient fort estimé les nombres Poëtiques,
Les vers et plaisants mots de Plaute qu'ils portoient
Par trop patiemment, et qu'ils s'en contentoient
Par grossiere simplesse, et que l'innocent âge
De nos bons vieux Gaulois estimoit le ramage
De nos premiers Romants (qui le Romain parler
Fait Gaulois, au Gaulois sçauoient entremesler)
Vn peu legerement: et si ne veux pas dire
Qu'à l'heure qu'ils oyoient quelque bon mot pour
[rire
En leurs chants, Chanterels, Sons, Seruantois, Tançons,
Pastorelles, Deports, Soulas, Sonnets, Chansons,

931. Cf. Hor., Ep. aux P., 270-272.
932. *Avoient estimé. Habebant æstimatum ;* c'est l'imparfait et non le plus-que-parfait.
937-938. Cf. la note des vers I, 615, 616.
941. *Chanterels.* Petits chants.— *Sons.* Cf. I, 553. —*Servantois.* Cf. II, 718. — *Tançons.* Cf. I, 547.
942. *Pastorelles.* La pastorelle était une espèce d'églogue dialoguée entre le poète et une bergère ou un berger. — *Deports, Soulas.*

Triolais, Virelais, Ieux-partis, Lais, Sornettes,
(Sans les bonnes iuger d'entre les imparfaites)
Goffes tout leur plaisoit en tel contentement,
Qu'ils n'ont iugé depuis des Rondeaux autrement,
Balades, Chants-royaux, Epistres et Complaintes,
Que bons ils adoroient d'affections non feintes :
Descriuant leurs amours, ainsi comme en ta-
[bleaux,
Dedans leurs beaus Romants, et dedans leurs Fa-
[bleaux.

Petites pièces de vers joyeuses. On sait que la poésie lyrique des troubadours comprenait une infinité de genres divers ; à coté des *déports* et des *soulas*, on trouve les *tristesses*, les *déplaisirs*, les *jalousies*, etc. —*Sonnets*. Cf. I, 547.

943 *Triolais*. — Le triolet est un poème de huit vers, généralement octosyllabes : le premier vers est le même que le quatrième et le septième ; le second est le même que le dernier. Les rimes sont disposées suivant la figure : ABABBABA. Cette forme s'applique fort bien à l'expression d'idées gracieuses ; mais on l'a aussi employée pour la satire, à laquelle elle donne un tour piquant. Le triolet a repris faveur dans notre poésie toute moderne. — *Virelais*. Le lai se composait d'une série de vers féminins pentésyllabes, écrits sur une même rime et séparés de deux en deux par des vers masculins de deux syllabes rimant entre eux. Dans le virelai, les rimes opéraient un *virement*. Celle du petit vers était, dans un second couplet, attribuée au grand ; au troisième couplet, le grand vers s'appropriait celle du petit dans le second, et ainsi de suite. — *Jeux-partis*. Les querelles d'amants, outre le nom générique de *tenson* (V. I, 547), s'appelaient jeux-partis, parce que la question se partageait entre poètes rivaux.—*Lais*. V. ci-dessus.—*Sornettes*. On appelait ainsi des poésies d'un caractère tout frivole, de pures bagatelles.

945. Nous ne connaissons pas de genre appelé *goffe*, comme explique un commentateur. *Goffes* est un adjectif (V. le Glossaire) et se rapporte au complément *leur* du verbe *plaisoit*.

946. *Rondeaux*. V. la note du vers I, 546.

947. *Balades*. V. la note du vers I, 546. — *Chants royaux*. V. la note du vers I, 545.

En France lors n'estoit de race grande et belle
Qui n'eust quelque Roman particulier pour elle.
Depuis long temps encor Guillaume de Loris,
Iean de Meun-clopinel, on prisoit à Paris
Auec peu de raison : au moins si, pour cette heure,
Des Rimes nous sçauons discerner la meilleure :
Et si nous sçauons bien à l'oreille et aux dois
Iuger le vers qui marche au nombre de ses lois.
Or l'Vualon estant tout le premier vulgaire,
Et l'Itale, et l'Espagne, ont formé l'exemplaire
Du leur sur son Roman, ayant pris pour leçons
De nos chants et Sonnets les antiques façons :
Et puis comme celuy qui de ruse maline,
Derobe le cheual en l'estable voisine,

951-952. Au moyen âge, les grandes maisons se faisaient une gloire de rapporter leur origine à quelque héros célébré par les chansons de gestes.

953-954. Guill. de Loris et Jean de Meun, surnommé Clopinel, sont les deux auteurs du *Roman de la Rose*. Ils représentent, comme Charles d'Orléans et Villon au xve siècle, les deux inspirations auxquelles on peut rattacher notre poésie du moyen âge, Guilaume de Loris, l'inspiration chevaleresque, d'ailleurs bien affadie, Jean de Meun l'inspiration populaire dans toute la crudité de sa verve railleuse. — Le *Roman de la Rose* avait été, depuis le xive siècle, la source où puisaient tous nos poètes; jusqu'à la seconde moitié du xvie siècle, il domine notre littérature et exerce sur les divers genres une influence souveraine. C'est le seul monument du moyen âge qu'apprécie la Pléiade. Cf. du Bellay : « De tous les anciens Poëtes Francois, quasi un seul Guillaume du Lauris et Jean de Meun, sont dignes d'estre leuz. » (*Défense*, liv. II, chap. II.)

955 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 272-274.

959. sqq. Erreur déjà signalée. (Cf. I, 595 sqq.) — Cf. Ronsard : « Outre je t'adverti de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables, et principalement ceux du langage wallon et picard, lequel nous reste par tant de siecles, l'exemple naïf de la langue françoise, j'enten de celle qui eut cours apres que la latine n'eut plus d'usage en nostre Gaule. » (2e *préf. de la Franciade.*)

Luy fait le crin, la queuë et l'oreille couper,
Et quelque temps apres le reuend pour tromper
A son mesme voisin : ainsi nostre langage
Ils ont prins et planté dans leur terreur sauuage,
Et l'ayant deguisé nous le reuendent or,
Comme fins maquinons plus cher qu'au prix de l'or.

Et comme nous voyons beaucoup d'herbes plantees
D'vn bon terroir en l'autre, et les greffes entees
Dessus vn autre pied, derechef reuenir,
Et de leur premier tronc perdre le souuenir :
Tout de mesme les traits, les phrases et la grace,
Prenant d'vne autre langue, en nostre langue place,
S'y ioignent tellement qu'on diroit quelquefois
Qu'vn trait Latin ou Grec est naturel François.
Virgile ainsi pilla d'Homere la richesse,
Et naturalisa des Gregeois la sagesse :
Et l'Arioste apres en les pillant tous deux,
Plus hardiment a pris les gestes hasardeux
De nos vieux Paladins, connus par tout le monde,
Et des preux Cheualiers de nostre Table-Ronde,
Du Prophete Merlin les forts enchantemens,

968. *Terreur* est évidemment mis pour *terroir*.

970. Voir, pour ce qui précède, la Notice, partie II, chap. III.

971 sqq. Cf. Vida, *Art poét.* III, 231, sqq.

981. sqq. Cf. Fauchet : « Les Italiens, Espagnols, Alemands et autres ont esté contraints forger leurs romans et contes fabuleux sur les telles quelles inventions de nos trouverres, chanterres conteors et jongleors tant caressez par toutes les cours d'Europe pour leurs chansons de la Table-Ronde, Roland, Renaud et Paladins. » (Liv. I, chap. v.)

985. Merlin l'enchanteur, un des héros du Cycle armoricain, est ainsi appelé parce qu'il a laissé un livre de *Prophéties;* elles furent

De Turpin l'Archeuesque, en ses racontemens,
Suiuant l'histoire vraye, alors que Charle-magne
Pauoit, à Ronceuaux, de morts toute l'Espagne :
Et qu'Agramant venu cet outrage vanger,
Vouloit dessous ses lois la grand'Cité ranger.
A l'heure Lancelot, en Prose Heroïque,
Montroit de nos maieurs la fureur Poëtique,
Et rauissoit l'esprit de cent diuersitez :
Meslant auec l'Amour les grands solennitez
Des ioustes, des Bouhourds, lors que des Connois-
[sances,
Ils honoroient le bout de leurs guerrieres lances :
Et dessoubs le secret des figurez blasons,
Se cachoient de l'Amour les plaisantes raisons.
Aux combats mesmement on void mile manieres
De porter armoyez les Escus aux Banieres,
Le Tymbre menaçant l'Armet enpanaché,
Et le Mot-de-bataille au dessoubs attaché,
Cotte-d'armes, Harnois, les armes etofees
Par la courtoise main des gracieuses Fees.

recueillies par Geoffroy de Mommouth qui les traduisit en latin et les inséra dans son *Histoire des Bretons*.

986. *Turpin*, archevêque de Reims. On lui a attribué une chronique dite du Moine de Saint-Denis, qui s'intitule *De Vita Caroli Magni et Rolandi*. Ce n'est qu'un roman d'aventures et d'exploits chevaleresques.

989. Agramant, neveu de Braban, roi d'Espagne. C'est un des héros du *Roland furieux*.

990. *La grand'Cité*. Paris.

991. Il s'agit ici du roman en prose de Lancelot du Lac (Cycle armoricain). — Dans *Heroïque* l'*h* est aspirée.

Nostre Amadis de Gaule en vieil Picard rimé,
N'estoit moins que nos Pairs entre nous estimé.
D'Amadis l'Espagnol a sa langue embellie,
Et sa langue embellit de nos Pairs l'Italie :
Et quand nous reprendrons ces beaus larcins connus,
De rien nous ne pouuons leur en estre tenus.
De Thespis le premier la maniere est venue,
De la Farce Tragicque encor lors inconnue,
Quand dans les Chariots et Tombereaux couuers
Conduit, il fist iouer publiquement ses vers
Par des gentils bouffons, qui d'vne lie epesse
Leur face barbouilloient par les villes de Grece :
Ainsi vont à Rouen les Conards badinants,
Pour tout deguisement leur face enfarinants.
Mais par Æschyle fut cette façon ostee
Depuis que braue il eut la maniere inuentee
De se seruir de masque, et proprement changer

1005. On a cru longtemps qu'*Amadis* était un roman d'origine française. Herberay des Essarts qui, à la requête de François Ier, traduisit le texte d'Ordonez, s'exprime ainsi dans sa préface : « Il est tout certain qu'il fut premier dans nostre langue françoise, estant Amadis gaulois et non Espagnol. Et qu'ainsi soit, j'en ay trouvé encore quelques restes d'un vieil livre escrit à la main en langue picarde sur lequel j'estime que les Espagnols ont fait les traductions. » Cette opinion n'a pas été adoptée par la critique moderne, l'original picard n'ayant laissé nulle part la moindre trace; on admet seulement que les *Amadis* sont une imitation indirecte de nos romans français de la Table-Ronde.

1011. Cf. Hor., Ep. aux P., 275-280. Boileau, *Art. poét.*, III, 67, sqq.

1015. Vauquelin confond ici, comme devait le faire Boileau, l'origine de la tragédie avec celle de la comédie.

1017. *Les Conards* ou Cornards étaient une ancienne confrérie de Rouen et d'Evreux.

D'habillemens diuers, commençant à ranger
Les limandes, les ais, pour dresser le Theatre :
Il enseigna deslors à parler, à s'ebattre
Vn peu plus hautement, et lors fut amené
L'vsage encor non veu du soulier cothurné.
De fausse barbe ainsi nos vieux François vserent,
Quand leurs moralitez au peuple ils exposerent :
Ils ont montré depuis d'vn vers auantageux,
Iouant deuant les Rois leurs magnifiques ieux,
Qui feroient aisement que la Muse Françoise
Peut estre passeroit la Romaine et Gregoise,
S'elle auoit eu l'apuy d'vn grand Roy pour soustien :
Plustost le bien estrange on prise que le sien.
Iodelle moy present, fist voir sa Cleopatre,
En France des premiers au Tragique theatre,
Encor que de Baïf, vn si braue argument
Entre nous eust esté choisi premierement.
Peruse ayant depuis cette Muse guidee

1030. Malgré l'absence de virgule, il faut rattacher *jeux* à *montré* et non à *jouant*.

1035. C'est en 1552 que Jodelle fit représenter sa *Cléopâtre*, la première tragédie française. Cf. Pasquier : « Cette comedie (*la Rencontre* ou *Eugène*) et la Cleopatre furent representees devant le roy Henry à Paris, en l'hostel de Reims, avec un grand applaudissement de toute la compagnie. Et depuis encore au College de Boncour, où toutes les fenestres estoient tapissees d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'escoliers que les portes du College en regorgeoient. » (*Rech. de la Fr.*, liv. VIII, chap. VII.)

1039 sqq. Jean de la Péruse, né vers 1530 à Angoulême, mourut prématurément en 1555, laissant manuscrite et inachevée sa tragédie de *Médée*, publiée en 1556 par les soins de Sainte Marthe qui l'avait terminée ; celui-ci appelle son ami le véritable Euripide des Français. — Jean de la Péruse avait été un des acteurs de *Cléo-*

Sur les riues du Clain, fist incenser Medee:
Mais la mort enuieuse auançant son trespas,
Fist que ces vers tronquez parfaire il ne sceut pas :
Quand Saintemarthe emeu de pitié naturelle
De ces doux orphelins entreprist la tutelle,
Sçauant les r'agença, leur patrimoine accreut,
Et grand'peine et grand soin pour ses pupiles eut.
Puis Toutain nous fist voir de la couche royale
Du Prince Agamemnon la traison desloyale,
Cependant que Morin en tout sçauoir profond,
Et d'vn autre costé le bien disant Nemond,

pâtre. (Cf. *Rech. de la Fr.*, liv. VII., chap VII). Pasquier nous apprend que la *Médée* n'eut pas grand succès: « La Peruse, dit-il, fit une tragedie sous le nom de Medee, qui n'estoit pas trop decousuë, et toutes fois par malheur, elle n'a pas esté accompagnee de la faveur qu'elle meritoit. » (*Ibid.*, *ibid.*) — On trouve dans les *Foresteries* une épitaphe pour le tombeau de la Péruse.

1040. La Péruse avait composé sa tragédie à Poitiers, que le Clain arrose.

1043. Scévole de Sainte-Marthe (1536-1623) a laissé des poésies françaises qui ne manquent ni de naturel ni de grâce. Ses poésies latines lui valurent au XVIe siècle une grande réputation. Vauquelin a déjà loué sa *Pædotrophia*. (V. I. 925, sqq.)

1047, *Toutain* ou Toustain, né à Falaise, publia en 1556 une plate imitation de l'*Agamemnon* de Sénèque. V. note du vers II, 839.

1049. Robert Morin, conseiller du roi au bailliage de Caen. Il cultivait la poésie en latin et en français. Si l'on en croit Huet, il avait entrepris la traduction de Stace en vers. Cf. Vauquelin :

Puis Morin le berger qui aime quelquefois,
Plus le plaisir des vers que le profit des loix.
(*Pastor. sur le tomb. de Rouxel.*)

1050. François de Nemond, jurisconsulte, auquel Vauquelin a dédié une de ses Foresteries, la dixième du livre premier. Morin et lui enseignaient sans doute le droit à Poitiers du temps que Vauquelin l'y étudiait avec la Péruse, Toutain et Scévole de Sainte-Marthe.

S'efforçoient d'enseigner en nostre langue ornee
La loy qui fut iadis aux vieux Romains donnee.
Et maintenant Garnier, sçauant et copieux,
Tragique a surmonté les nouueaux et les vieux:
Monstrant par son parler assez doucement graue,
Que nostre langue passe aujourd'huy la plus braue.
Maisonnier d'autrepart qui se plaisoit souuent
D'ouyr son Pin sifler aux aubades du vent,
La Satyre escriuoit : en sa prime iouvance,
Chantecler arriuant paya la redeuance
A Phœbus comme nous, et d'autres que le temps
Eniura du plaisir de ces vains passetemps :

1053. Robert Garnier (1544-1601), le meilleur poète tragique du xvi[e] siècle. Avec lui, la tragédie resta, pour la composition, ce que Jodelle l'avait déjà faite, c'est-à-dire un calque de Sénèque. Mais il l'emporta de beaucoup sur son devancïer, comme Vauquelin l'a bien vu, par les qualités de son style. Ses principales tragédies sont : *Porcie* (1563) ; *Marc.Antoine* (1576), et surtout *Sédécie* ou *les Juives* (1580). De la même année est *Bradamante*, notre première tragicomédie. Vauquelin a adressé à Garnier la dernière satire du livre III. Il a aussi composé son épitaphe.

1057. Roger Maisonnier avait été à Poitiers l'ami de Vauquelin, qui lui a adressé la huitième Foresterie du livre I[er] ; on trouve aussi dans ce recueil un sonnet de Maisonnier à Vauquelin : quant aux satires de ce poète, elles ne nous sont pas parvenues. — A partir du vers 1057, Vauquelin quitte la tragédie pour rassembler dans un commun souvenir ses amis de jeunesse, dans quelque genre qu'ils se soient exercés.

1058. Cf. Vauquelin :

Les pins sifflants au vent de leurs pointus feuillages.
(*Pastor. sur le tombeau de Rouxel.*)

1060. Charles de Chantecler, mort en 1620, avait cultivé la poésie dans sa jeunesse ; il devint plus tard conseiller d'État. Nous avons de lui des ouvrages écrits en latin qui portent la marque d'une grande érudition. — Cf. Vauquelin, *Sonnets divers*, 21, 29 :

Que fait mon Chantecler ? Il fait aux environs
Rechanter ses beaux vers sur sa Lyre divine.

Quand en mesme saison, plein d'vne ardeur diuine,
Le Feure bouillonnant dans sa vierge poitrine,
Des Hebreux et des Grecs, Poëte tout Chrestien,
De bien chanter de Dieu rechercha le moyen.
En ce temps, ô quel heur! sans haine et sans enuie,
Nous passions dans Poitiers l'Auril de nostre vie,
Au lieu de demesler de nos Droits les debats,
Muses, pipez de vous, nous suiuions vos ebats:
Mais comme vn pelerin, qui retourne au voyage,
D'ou s'estant plusieurs fois, par maint diuers bocage,
Egaré, ne s'egare encore vne autre fois:
Ainsi, Muses, depuis le chant de vostre vois
Ne nous a tant deceus, que n'ayons fait seruice
Au Roy, tenant le poix de l'egale Iustice;
Que nous n'ayons aussi par vos douces liqueurs,
De la guerre ciuile adouci les rigueurs,

1064. Il s'agit ici, non pas de ce Jean Lefèvre que d'Aubigné met dans la « suite » de Ronsard (édit. Réaume, t. I, p. 457), mais de Guy le Fèvre de la Boderie, ami de Vauquelin et son voisin de campagne. Nous avons de Vauquelin une *Pastorale sur le Trepas de Guy le Fevre, escuyer, sieur de la Boderie.* (*Satyres Fr.*, liv. V.) Le Fèvre avait publié les poèmes suivants : *la Galliade*, *l'Encyclie des secrets de l'Eternité*, *Hymnes ecclesiastiques*, *Cantiques spirituels*, *l'Harmonie du monde*. On voit pour quelle raison Vauquelin l'appelle *Poëte tout Chrestien*. Cf. :

> Du docte Fevre on fait trop peu de conte :
> Et l'Espagnol jusqu'en nos lieux ombreux,
> (Pour eclaircir les beaux secrets Hebreux)
> Le vint querir quand, plein d'un saint courage,
> En Flandre il fist des grands Bibles l'ouvrage.
> (*Sat. fr.*, liv. III, à Baïf.)

1069. Cf. :

> Au lieu de demesler les epineuses lois,
> Les Nymphes, les Sylvains nous suivions par les bois.
> (*Sat. fr.* I, 6. *A son livre.*)

Et que chacun de nous en sa douce contree,
O Muses, n'ait de vous la science montree:
Tesmoins sont de ma part la belle eau de Cressy,
Ante petit, la Roche, et mon grand Orne aussy,
Ou ieune le premier i'enflay vostre Musete:
Mais nul n'est, ô malheur ! en sa terre prophete.
Les soupçons enuieux, les médits, la rancœur,
Des nostres me faisoit tout refroidir le cœur.
La Muse est enuiable et l'ignorant s'irrite,
Quand il oit de Phœbus vne chanson bien dite.
Comme on conte qu'vn Tigre au son du Tabourin,
Et s'irrite et bondit, comme vn monstre marin,
Et tant plus le Tabour il oit sonner et bruire,
Depit en se mordant plus fort il se dechire:
Ainsi fait l'enuieux, les louanges oyant
Du vertueux qu'il va miserable enuiant.
Tousiours il se tourmente, et tousiours vne enuie
Luy ronge les poulmons le reste de sa vie :
Chetiue enuie, encor, tu fais bien seulement,

1081-1082. *Cressy*. C'est une source voisine de Falaise. — *Ante*. Ruisseau qui coule au bas de Falaise. — *La Roche*. Masse de rochers en face de ce donjon. — *Orne*. L'Orne, comme on sait, passe à Falaise. Cf. :

Car de Cressy la douce onde bruyante
Qui par canaux d'artifice coulante,
Passe en tes prez : et puis les monts rocheux
Qui cachent Ante en ses vallons facheux :
Et d'autrepart la haute Roche aux Fees
Que chaque jour visitent les Orphees, etc.
(*Sat. fr.* III, 2.)

1085. La virgule après *rancœur* est dans le texte de 1605.

En donnant à tous ceux qui t'aiment du tourment.
Vne belle lumiere amene vn bel ombrage,
Qui les yeux enuieux eblouit d'vn nuage :
Né de bonne maison par la faueur des Cieux.
Mon bon heur offusqua l'œil de mes enuieux.
  Mais quel vent ma nacelle en haute mer enuole,
Car i'ay passé le temps que marque ma Boussole?
Reuenons au courant ou les grands Empereurs
Mourants sont faits egauls aux poures laboureurs.
  Au Tragique argument pour te seruir de guide,
Il faut prendre Sophocle et le chaste Euripide,
Et Seneque Romain : et si nostre Echafaut
Tu veux remplir des tiens, chercher loin ne te faut
Vn monde d'argumens : Car tous ces derniers ages
Tragiques ont produit mile cruelles rages.
Mais prendre il ne faut pas les nouueaux argumens :
Les vieux seruent tousiours de seurs enseignemens,
Puis la Muse ne veut soubs le vray se contraindre :

1100. Cf. Hor :

Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas. (*Epitres*, liv. II, ép. I, v. 13.)

1105. C'est-à-dire la tragédie, qui représente les malheurs et la mort des princes. (Cf. II, 451 sqq.)

1108. Cette épithète de chaste est sans doute un souvenir du surnom qu'Euripide avait reçu : on sait qu'il était appelé le Misogyne.

1109. Sénèque eut sur la tragédie du XVIe siècle une influence prédominante ; on en retrouve la trace bien sensible jusque dans Corneille.

1113. Cf. Ronsard : « Le poëte ne doit jamais prendre l'argument de son œuvre que trois ou quatre cents ans ne soient passez pour le moins. » (2e *préf. de la Franciade.*) — Racine, dans la préface de *Bajazet*, s'excuse d'avoir pris un sujet tout contemporain, et fait valoir cette raison que « l'éloignement du pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps ».

Elle peut du vieil temps, tout ce qu'elle veut, feindre.

Pauvre France qui dors, quand tu t'eueilleras,
De tes enfants mutins tu t'emerueilleras.
Celuy qui pourroit voir vne forest arbreuse,
Grande, belle, peuplee, antique, noire, ombreuse,
Et la reuoir apres sans ombre ni rameaux,
Vn Taillis remarqué de quelques balliueaux,
Ayant senti le fer de la hache, emoulue
Pour faire trebucher sa richesse fueillue :
France, il te voit ainsi, sans Sceptre maiesteux,
Sans couronne Royale en port calamiteux,
Ta robe par lambeaux, comme à l'accoustumee
N'estant plus de lis d'or sur l'azur parsemee.
Tes massacres cruels aux beaux ans qui suiuront,
Aux Poëtes Tragics de suiet seruiront :
Mais ore appaise toy ; permets que tes contrees
Ne soient à l'auenir de tes fureurs outrees.
Nous, en ce peu de paix, Nous, qui sentons en nous
Vn Dieu qui nous echauffe et nous chatouille tous,
Nous nous reiouirons tachant par un bel aise,
A faire quelque chose enquoy Phœbus se plaise :

1130. Cf. la Notice, partie II, chap. II. — Cf : « De là sont venus les désastres innombrables et tragiques, desquels les poésies Grecques sont remplies... Et qui voudroit feuilleter les histoires, il trouveroit celle des Empereurs Romains pleines de telles malheureuses infortunes ; et je croy comme en la maison de France, d'Orléans et de Bourgongne, il s'en trouveroit quelques-unes, etc.

(Oraison de la calomnie.)

1134. Cf. Ovide :

Est deus in nobis, agitante calescimus illo.

Aussi bien pouuons nous, Muses, vous dire adieu,
Car, Muses, de long temps ici vous n'aurez lieu :
Des bons ioueurs de Luth la main est engourdie,
L'ardeur de la ieunesse est partout refroidie,
Et desia de vos sons, et desia de vos chants,
Moins de conte il se fait que des contes des champs.
Et si par cette paix, vn peu d'eiouissance,
Ne nous donne pouuoir sur l'aueugle ignorance,
Tous vos arts se perdront : Muses, donc aprouuez
Que parmi tant de maux ioyeux vous nous trouuez.
Comme vn forçat Chrestien, qui depuis mainte annee,
Viuoit dessoubs le Turc en triste destinee,
De Tripoly sortant à Malte va ioyeux,
Echapé hors des mains d'vn bascha furieux :
Ainsi gais nous viurons si sortis de l'oppresse
De la guerre il se peut tirer quelque alegresse.
Vous, Sire, cependant aimez le saint troupeau,
Qui du guide Apolon a suiui le drapeau :
Replantez les Lauriers, refournissez les places
Des monts et des vallons, des Muses et des Graces,
Faites que leurs recois de Mars endommagez,
Ainsi qu'au parauant ne soient desombragez :
Vous laisserez le Sceptre et le beau Diadesme,
Les ornemens Royaux, et la Couronne mesme :
Mais cela que la Muse acquis vous gaignera,
Sire, tousiours par tout vous accompagnera :
Et dans le Ciel les vents en la bouche des Anges,
Les Anges iusqu'à Dieu porteront vos louanges.

LIVRE TROISIESME

SIRE, ie voy le port : montrez vostre faueur :
Dans ce trouble Ocean, soyez l'Astre sauueur,
Qui me face esperer que vous ma petite Ourse,
Conduirez mon esquif seurement en sa course.
Muses, ayant passé les flots plus oragez
Ne permettez qu'au port nous soyons submergez.
Ieunes, prenez courage et que ce mont terrible
Qui du premier abord vous semble inaccessible,
Ne vous estonne point. Ieunesse il faut oser,
Qui veut au haut du mur son enseigne poser.
A haute voix desia la Neuuaine cohorte,
Vous gaigne, vous appelle et vous ouure la porte,
Vous montre vne guirlande, vn verdoyant lien,
Dont ceint les doctes fronts le chantre Delien:
Et par vn cri de ioye anime vos courages
A vous ancrer au port en depit des orages :
Elle repand desia des paniers pleins d'œillets,
Des roses des boutons, rouges, blancs, vermeillets,
Remplissant l'air de musc, de fleurettes menues,
Et d'vn parfum suaue enfanté dans les nues :

7 sqq. Cf. Vida, *Art poét.*, III, 6-14.
13. Cf. Boileau. *Art poét.*, IV, 230.

Ces belles fleurs du Ciel vos beaus chefs toucheront,
Et sous vos pieds encor la terre enioncheront.
Dans le Ciel obscurci de ces fleurs epandues
Sont les diuines voix des Muses entendues :
Voyez comme d'odeurs vn nuage epaissi
De Manne, d'Ambrosie, et de Nectar aussi,
Fait pleuuoir dessus vous vne odeur embamee,
Qui d'vn feu tout diuin rend vostre ame enflamee.
Les vers sont le parler des Anges et de Dieu,
La prose des humains : Le Poete au milieu
S'eleuant iusqu'au Ciel, tout repeu d'Ambrosie,
En ce langage escrit sa belle Poësie.
Pleust au Ciel que tout bon, tout Chrestien et tout [Saint,
Le François ne prist plus de suiet qui fust faint !
Les Anges à miliers, les ames eternelles,
Descendroient pour ouir ses chansons immortelles !
C'est desia trop long temps cette Muse inuoqué,
Qui rend d'vn court plaisir vn bel esprit moqué,
Sur l'Helicon menteur couronnant les Perruques
De Lauriers abuseurs, flestrissants et caduques :
Apres elle tousiours il ne faut s'incenser :
Il faut monter aux Cieux sur l'aisle du penser,
La cette Muse voir, qui d'Astres couronnee,
Ayant de beaux rais d'or la teste enuironnee,

30. *Au milieu.* C'est-à-dire que le poète tient le milieu entre Dieu et les hommes.

34. *Fàint.* Emprunté aux légendes mythologiques.

Couronne les beaus chefs de Lauriers qui sont tels,
Que non mourants ils font les mourables mortels,
Dessus vn vray Parnasse ou la sainte verdure
Des Myrthes amoureux eternellement dure:
Ne laissant toutesfois d'embellir, d'emperler
De fleurs d'humanité ses vers et son parler:
Du sage Medecin imitant la coustume,
Qui pour faire aualer la facheuse amertume
D'vn breuuage salubre, au bord du gobelet
Met du iulet sucré, plaisant et doucelet.
Mais les Prouinces sont en France si troublees,
Que pour Mars seulement s'y font les assemblees:
Les Muses n'y sont plus, Phœbus en est parti:
Les doctes autrepart veulent prendre parti:
Vn orage par tout les beaus lauriers fracasse,
Saccage nos forests, destruit nostre Parnasse.
Viendra iamais le temps que le harnois sera
Tout couuert des filets que laraigne fera?
Que le rouil mangera les haches emoulues,
Que les hantes seront des lances vermoulues?
Que le son des clairons ne rompra nuict ne iour
Du pasteur en repos le paisible seiour?
Viendra iamais le temps que les amours iolies

51 sqq. Cf. Lucrèce, IV, 11-17.
55 sqq. Cf. II, 1137 sqq.
61-62. Cf. Du Bartas :

Puissé-je voir le doigt de l'araigne empesché
A filer dans le creux d'un casque empennaché.
(2e *Semaine. Les Furies.*)

62. *Larxigne*. (Sic.)

Et les Muses ie voye en France racueillies,
Sans que de la discorde on parle desormais?
Viendra iamais le iour que retourne la paix?
La main pleine despics auec l'Oliuier palle,
La corne d'Amaltee et qu'ici liberalle
Abondante elle seme vne moisson de bien
Qui remette la France en son heur ancien?
Que derechef encor les Bouffons on reuoye,
Masquez et deguisez, se brauer par la voye,
Et laissant leurs vieux ieux, à la façon du temps
Des Grecs et des Romains, iouer leur passetemps?
  Or aux Grecs vint ainsi la vieille Comedie,
Non sans grande louange outrageuse et hardie:
Quand en vice tomba cette grand'liberté,
Qui de tout blasonner prenoit authorité:
Et par Edict expres elle fut reformee,
Ce qui fut bien receu la vieille estant blamee:
Et le Chore deslors s'en teut honteusement,
Et de piquer ne fut permis aucunement.
  Ainsi dedans Paris i'ay veu par les colleges,
Les sacrileges estre appelez sacrileges
Es Ieux qui se faisoient, en nommant franchement
Ceux qui de la grandeur vsoient indignement,

71. *Despics.* (Sic.)

72. Amalthée, chèvre qui avait nourri Jupiter. Une de ses cornes, remplie de fruits par les nymphes, fut prise pour symbole de l'abondance.

79 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 281-284. Boileau, *Art poét.*, III, 335 sqq.

87 sqq. Il s'agit ici des pièces satiriques que jouaient les Enfants sans Souci et les clercs de la Basoche.

Et par son nom encor appeler toute chose :
Medire et brocarder de plus en plus on ose.
Alors vous eussiez veu les paroles d'vn saut,
Comme balles bondir, vollant de bas en haut.
Mais cette liberté depuis estant retrainte,
Mile gentils esprits sentant leur ame attainte
De la diuinité d'Apolon, ont remis
Le soulier du Comicque aux limites permis :
Fuyant d'Aristophane en medisant la faute,
Et prenant la façon de Terence et de Plaute,
ils ont en leurs Moraux d'vn air assez heureux,
De Menandre meslé mile mots amoureux :
Mais les Italiens exercez d'auantage,
En ce genre eussent eu le Laurier en partage,
Sans que nos vers plaisants nous representent
[mieux
Que leur prose ne fait cet argument ioyeux :
Greuin nous le tesmoigne : et cette Reconnue
Qui des mains de Belleau n'agueres est venue :
Et mile autres beaus vers, dont le braue farceur

95. *Retrainte.* Par les arrêts du Parlement.

101. *Moraux.* C'est ici la comédie morale. Ailleurs, c'est la satire. Cf. :

En liberté j'escri des Moraux en ce livre.
(*Sat. fr.* I. 1).

107. Jacque Grévin, outre sa tragédie *la Mort de César*, avait laissé deux comédies, *la Trésorière* ou *Maubertine* (1558), imitation déguisée d'*Eugène*, et *les Esbahis* composés d'après le *Sacrifice* de Ch. Etienne — *La Reconnue* est une œuvre posthume de Remi Belleau ; cette comédie est écrite d'un style lâche et faible, mais non sans naturel et sans grâce ; elle renferme d'ailleurs d'agréables peintures de mœurs.

Chasteau-vieux, a monstré quelque fois la douceur.
Premier la Comedie aura son beau Proëme,
Et puis trois autres parts qui suiuront tout de mesme.
La premiere sera comme vn court argument :
Qui raconte à demi le suiet breuement,
Retient le reste à dire, afin que suspendue
Soit l'ame de chacun par la chose attendue.
La seconde sera comme vn Enu'lopement,
Vn trouble-feste, un brouil de l'entier argument :
De sorte qu'on ne sçait qu'elle en sera l'issue,
Qui tout'autre sera qu'on ne l'auoit conceue.
La derniere se fait comme vn Renuersement,
Qui le tout debrouillant fera voir clairement
Que chacun est content par vne fin heureuse,
Plaisante d'autant plus qu'elle estoit dangereuse :
Des ieunes on y void les faits licencieux,
Les ruses des putains, l'auarice des vieux.
Elle eut commencement entre le populaire,
Duquel l'Athenien bailla le formulaire :
Car n'ayant point encor basti sa grand'Cité,

110 *Chasteau-Vieux*. V. la note du v. I, 751.
111 sqq. Cf. Aristote. *Poét.* chap. XVI et XVII.
119. *Qu'elle*. (*Sic.*)
124. Mauvaise construction. Le sens est d'ailleurs clair : *d'autant plus agréable que le danger des personnages avait été plus grand.* Nous avons déjà vu cette idée dans Vauquelin.
129 sqq. Cf. *Discours sur la Satyre* : « Devant que les Atheniens eussent basti leur cité, ils faisoient leur demeure en des tentes et pavillons, ils habitoient aux champs en des bordes et cabanes, et devant que sacrifier à leur Apolon Nomien, Dieu des pasteurs et bergers, ils s'assembloient en grandes compagnies et grandes assemblees, et buvant et mengeant tous ensemble, ils faisoient grand'

En des bordes ce peuple estoit exercité :
Marcher comme champestre, et par les belles plaines,
Aupres des grands forests, des prez et des fontaines,
Tantost il s'arrestoit, tantost en autre lieu :
Il faisoit cependant sacrifice à son Dieu
Apolon Nomien : en grandes assemblees,
Faisant tous à l'enui des cheres redoublees,
Buuants, mengeants ensemble, ensemble aussi
[chantant,
Ils apeloient cela Comos, qui vaut autant
Que commune assemblee, et de leurs mariages,
De leurs libres chansons et de leurs festiages,
Qu'ils faisoient en commun, ce fist en fin le nom
De Comedie, ayant iusqu'ici son renom.
  La Comedie est donc vne Contrefaisance
D'vn fait qu'on tient meschant par la commune vsance
Mais non pas si meschant, qu'à sa meschanceté
Vn remede ne puisse estre bien aporté :

chere, ils faisoient mille jeux, passoient le temps à divers plaisirs et chantoient une infinité de vers, toutefois goffes et mal faits : lesquels ils appeloient Comedie, de Comos, ou Comoï qui signifie en Grec, Assemblee ou Mengerie publique : comme qui diroit, Chanson d'Assemblee et de grand'chere.»

130. Le sens exige la suppression des *deux points*.

143 sqq. Cf. Aristote., *Poét.*, chap v. — *Discours sur la Satyre* : « La comedie est fondee sur faits tout vitieux, mais non de telle sorte que le vice ne s'en puisse bien amender et reparer : Et tout ainsi qu'en l'une (la tragédie) ne sont introduits que Roys et Princes bien nourris et bien apris, aussi en l'autre ne se voient que des personnages vulgaires et de moyenne condition, qui, pour avoir debauché et suborné une fille ne font cas de l'epouser pour couvrir leur faute et eviter la punition du peché : et tousjours firent en noces ou autre contentement cette Comedie. »

Comme quand vn garçon, vne fille a rauie,
On peut en l'espousant luy racheter la vie.
Telle dire on pourroit la mocquable laideur
D'vn visage qui fait rire son regardeur :
Car estre contrefait, auoir la bouche torte,
C'est vn defaut sans mal pour celuy qui le porte.
Mais le suiet Tragic est vn fait imité
De chose iuste et graue, en ses vers limité :
Auquel on y doit voir de l'affreux, du terrible,
Vn fait non attendu, qui tienne de l'horrible,
Du pitoyable aussi, le cœur attendrissant
D'vn Tigre furieux, d'vn Lion rugissant :
Comme quand Rodomont abusé par cautelle,
Meurtrit se repentant la pudique Isabelle.
Ou comme quand Crëon, aux siens trop inhumain,
Vit sa femme et son fils s'occire de leur main.
On fait la Comedie aussi double, de sorte
Qu'auecques le Tragic le Comic se raporte.

147. C'est la donnée commune de plusieurs comédies latines.

153 sqq. Cf. Aristote, *Poét.*, chap. VI.

159. Rodomont, roi d'Alger, personnage créé par le Boiardo et repris par l'Arioste.

160. *Isabelle*, fille du roi de Galice, après avoir vu périr son amant Zerbin, est aimée par Rodomont, qui veut lui ravir l'honneur. Elle lui fait prendre patience en préparant, avec des plantes aromatiques, un bain dont elle lui fait croire que la vertu le rendra invulnérable. La jeune fille se plonge dans l'eau, puis invite Rodomont à en éprouver l'effet sur elle-même. Le prince saisit son épée, et d'un seul coup, lui fait voler la tête. (Arioste, *Roland furieux*, chant XXIX.)

161.-162. Cf. *Antigone* de Sophocle. La pièce avait été traduite par Baïf avec une grande convenance de style.

163 sqq. Cf. *Disc. sur la Satyre* : « Les Tragedies sont toutes fondees sur faits tous vertueux et pitoyables, et bien qu'elles soient à

Quand il y a du meurtre et qu'on voit toutefois,
Qu'à la fin sont contens les plus grands et les Rois,
Quand du graue et du bas le parler on mendie,
On abuse du nom de Tragecomedie ;
Car on peut bien encor par vn succez heureux,
Finir la Tragedie en ebats amoureux :
Telle estoit d'Euripide et l'Ion et l'Oreste,
L'Iphiginie, Helene et la fidelle Alceste.
Tasso par son Aminte aux bois fait voir d'ailleurs
Que ces contes Tragics ainsi sont des meilleurs.
  Au Poëme Tragic se raporte et refere
Vne Iliade en soy. Le Margite d'Homere
Respondoit au Comic, ou des hommes moyens,
(Comme des plus grands Rois) des humbles citoyens,
Se voyoit la nature et la façon bourgeoise,
Comme Heroïque escrite, en sa langue Gregeoise.
Le Tragic ne montroit que des faits vertueux,
Magnifiques et grands, Royaux et somptueux :
Le Comic que des faits, qui tous dignes de blame,
Ne rendroient pas pourtant le bon Margite infame.

leurs entrees quelquefois pleines d'allegresse, toutefois à la fin elles sont toutes douloureuses : sinon celles d'Euripide, qui finissent en joye et contentement comme l'Alceste, l'Ifigenie, l'Ion. »

172. Vauquelin aurait pu citer, comme exemple de tragi-comédie française, la *Bradamante* de Garnier (1580).

173. L'*Aminte* est un drame pastoral.

175 sqq. Cf. Aristote, *Poét.*, IV, 2.

176. Le Margitès est un ancien poème satirique grec attribué par Aristote à Homère. Le héros en était un sot orgueilleux.

180. *Comme Heroïque escrite*. C'est-à-dire écrite avec le mètre et les formes majestueuses du poème héroïque.

Las ! le temps deuorant Margite a deuoré,
Et le nom seulement nous en est demeuré.
Depuis nul autheur Grec, ni Romain, ni vulgaire,
De Poëme pareil n'ont entrepris de faire.
Mais rien n'est si plaisant si patic ne si dous,
Que la Reconnoissance, au sentiment de tous !
Vlysse fut connu par vne cicatrice
Qu'en luy lauant les pieds remarqua sa nourrice.
Par ioyaux, par vn merc, qui sur nous aparoist,
Et par cent tels moyens, les siens on reconnoist.
Puis qu'est il est rien plus beau qu'vne aigreur
[adoucie
Par le contraire euent de la Peripetie?
Polinisse croyoit la mort d'Ariodant,
Esperant voir ietter dans vn brasier ardant

191. Cf. *Odyssée*, XIX, 386 sqq.

194. Dans les comédies grecques et latines, les enlèvements, et, par suite, les reconnaissances, tiennent une grande place. On les retrouve chez nous, malgré leur peu de convenance avec notre état social, jusque dans Molière, qui en use volontiers pour ses dénouements. Cf. les *Fourberies de Scapin*, l'*Avare*, etc. — Le chapitre xvi de la Poétique d'Aristote est consacré aux quatre espèces de reconnaissances.

195. *Qu'est-il rien plus beau?* Mélange de deux constructions : *Est-il rien de plus beau ?* et : *Qu'est-il de plus beau ?*

195 sqq. Cf. Aristote,. *Poét.* ch. x. Boileau, *Art. poét.*, III, 55 sqq.

197 sqq. Personnages du *Roland furieux*. Polinesse, duc d'Albanie. Ariodant, chevalier italien, amoureux de Genèvre. Genèvre, fille du roi d'Écosse, est aimée de Polinesse, mais aime Ariodant. Polinesse fait prendre les habits de Genèvre à Dalinde, qui, du haut d'un balcon, jette au traître une échelle de soie. Alors il va trouver Ariodant, et prétend devant lui que Genèvre est sa maîtresse. Renaud découvre enfin la perfidie du duc d'Albanie, et le tue en duel. (*Roland furieux*, chant v.)

L'innocente Geneure, alors que miserable
Au contraire il se void mourir comme coupable.
  Leon de Bradamante ayant esté vainqueur
Par Roger inconnu, son amour et son cœur,
Par la loy du combat de Charles ordonnee
Elle deuoit au Grec epouse estre donnee :
Mais elle ne pouuant en son ame loger
Vn autre amour egal à celuy de Roger,
Plustost que de le prendre elle se veut defere ;
Son Roger d'autre part de mourir delibere.
  Par vn euent diuers il avient autrement :
Roger est reconnu pour auoir feintement
Combattu soubs le nom du Prince de la Grece,
Soubs ce masque vaincu soymesme et sa maistresse :
Desia toute la Court de l'Empereur Latin,
La donne bien conquise au fils de Constantin :
Quand Leon le voyant estre Roger de Rise
De sa vaine poursuite abandonne la prise,
Luy quitte Bradamante, et courtois genereux,
Aide à conioindre encor ce beau couple amoureux :
Ainsi sont ioints ensemble et la reconnoissance,
Et le contraire euent qui luy donne accroissance.
L'Heroic, le Tragic, vse indiferemment
Auecques le Comic, de ce dous changement.
  Tu ne dois pas laisser, ô Poëte, en arriere
Croupir seule es forests la Muse Forestière :

201 sqq. Dans ces vers, Vauquelin résume les derniers chants de l'Arioste. C'est le sujet de la *Bradamante* de Garnier.

Mais tu la dois du croc dependre, et racoutrer
Son enche et son bourdon, et pastre luy montrer
Comme Pan le premier soufla la Chalemie,
Coniointe des roseaus de Syringue s'amie,
Qu'Apolon ensuiuit, quand sur le bord des eaux,
D'Admete en Thessalie il gardoit les troupeaux :

227 sqq. Le dieu Pan poursuivait Syrinx, nymphe d'Arcadie; elle s'enfuit vers le fleuve Ladon, son père, dans les eaux duquel elle se jeta. Pan la métamorphosa en roseau, et c'est avec ce roseau qu'il fit la *Syrinx*. V. Virg. *Bucoliq.*, II, 32. Ovide, *Métamorph.* — Cf. Vauquelin, Idyllie 66 du livre II. (Cette pièce fut composée par le poète en un moment où il pensait faire réimprimer ses *Foresteries.*) :

Imitons aux forests de Pan les Chalemies,
Reveillons apres luy les Forests endormies :
Pan le premier joignit, sous l'ombre des ormeaux,
De cire ensemblement les premiers chalumeaux.
Pan, des roseaux sortis de Syringue la belle, etc.
Depuis en Syracuse, un pasteur tant osa
Qu'à l'exemple de luy, la flûte composa...
Mais mourant sa Musette à Corydon laissa.
Corydon Mantouan qui depuis la haussa...
Longtemps après qu'il eut quitté l'humble Musette,
Pour faire retentir la superbe trompette,
Cette Musette vint aux mains d'un jouvenceau...
(Qui) du fond d'Arcadie aux rivages connus
De Sebete tira les Satyres cornus.
Or, depuis lors d'aucun cette Musette enflee,
Au moins que j'eusse vu, n'avoit été souflee,
Quand, jeune bergerot, une audace je pris
De racoutrer son enche en mes ans moins apris, etc.

Cf. encore :

Je luy disais la seigneurie
Qu'a Pan sur toute bergerie,
Et comme joignant des tuyaux
D'aveine, il fit des chalumeaux :
Comme des roseaux de s'amie
Il fist premier la Chalemie.

(*Idyllie*, II, 41.)

Apres vn Berger Grec es champs de Syracuse,
A l'egal de ces Dieux enfla la Cornemuse.
Sur le Tybre Romain Tytire dudepuis
Les imitant, sonna la flute à sept pertuis :
Long temps apres encor reprist cette Musette,
Vn Berger sur les bords du peu connu Sebethe :
Et ce flageol estoit resté Napolitain,
Quand, pasteur, des premiers sur les riues du Clain
Hardi ie l'embouchay, frayant parmi la France,
Ce chemin inconnu pour la rude ignorance :
Ie ne m'en repen point, plustost ie suis ioyeux
Que maint autre depuis ait bien sçeu faire mieux.
Mais plusieurs toutefois, nos forests epandues,
Ont sans m'en faire hommage effrontement tondues
Et mesprisant mon nom ils ont rendu plus beaux
Leurs ombres decouuers de mes fueillus rameaux.

232. *Un Berger Grec.* Théocrite.

233. *Tytire,* Nom sous lequel Virgile s'est lui-même représenté. (*Bucoliq.* Ire.)

236. *Un Berger.* Sannazar (1458-1530), auteur de l'*Arcadia*, recueil de douze scènes pastorales, dont chacune commence par un petit récit en prose et se termine par une églogue en vers. — Le *Sebethe*, petite rivière qui prend sa source au nord du Vésuve et se jette dans la baie de Naples. Cf. : « Pour orner les rives de mon Orne... j'ay cueilli les plus mignardes fleurettes desquelles la Nimphe Arethuse ait point illustré la Sicille : et de celles dont le Mince enflé borde ordinairement les bords : et dont le petit Sebethe a lemieux empeinturé les prairies Napolitaines. »

(*Préf. des Foresteries.*)

238. *Du Clain.* Cf. la note du vers I, 926.

239. Allusion aux *Foresteries.*

242. Le premier recueil de Vauquelin remonte à 1555.

245. Les *Foresteries* n'avaient pas eu de succès.

Baïf et Tahureau, tous en mesmes annees,
Auions par les forests ces Muses pourmenees :
Belleau, qui vint apres, nostre langage estant
Plus abondant et dous, la nature imitant,
Egalla tous Bergers, toutefois dire i'ose
Que des premiers aux vers i'auoy meslé la prose :
Or' Pibrac et Binet pasteurs iudicieux,
Font la champestre vie estre agreable aux Dieux.
Tu peux encore faire vne sorte d'ouurage
Qu'on peut nommer forest ou naturel bocage ;
Quand on fait sur le cham, en plaisir, en fureur
Vn vers qui de la Muse est vn Auancoureur,
Et que pour vn suiet on court par la carriere,
Sans bride gallopant sur la mesme matiere,
Poussé de la chaleur, qu'on suit à l'abandon,

247. Baïf a laissé dix-neuf églogues. — Tahureau, né au Mans en 1527, mort à 28 ans. Il a été surnommé le Parny du xvie siècle. On a de lui : *Recueil de ses premières poésies*, dédié au cardinal de Guise, où il célèbre les exploits des capitaines du temps ; *Sonnets, odes et mignardises de l'Admiree*, en l'honneur d'une jeune fille de Tours, qu'il épousa deux ans avant sa mort. Vauquelin lui a dédié la troisième *Foresterie* du livre Ier. Il a fait aussi une épitaphe pour son tombeau.

249. Rémi Belleau publia la première journée de sa *Bergerie* en 1565, et la seconde en 1572 ; on trouve dans ces deux recueils un sentiment sincère de la nature qu'il sait peindre avec beaucoup de délicatesse et de grâce. — Vauquelin a composé une épitaphe en l'honneur de Belleau.

252. *La prose*. A l'imitation de Sannazar. V. la note du vers 236. Cf. la Foresterie IX du IIe livre.

253. Guy du Faur de Pibrac, l'auteur des quatrains moraux, avait aussi écrit un poème élégamment versifié sur *la Vie rustique*. — Claude Binet avait composé une églogue sur la mort de Ronsard, dont il donna la biographie, un *Chant Forestier* et un poème intitulé *les Plaisirs de la vie rustique et solitaire*.

255 sqq. Il s'agit ici de vers improvisés, de poèmes de circonstance.

D'vne grand'violence et d'vn aspre randon.
Stace fut le premier en la langue Romaine,
Qui courut librement par cette large plaine.
Comme dans les forests les arbres soustenus
Sur leurs pieds naturels, sans art ainsi venus,
Leur perruque iamais n'ayant esté coupee,
Sont quelquefois plus beaus qu'vne taille serpee:
Aussi cette façon en beauté passera
Souuent vn autre vers qui plus limé sera.
Les François n'ont encor cette façon tentee
Si Ronsard ne l'a point au Bocage chantee:
En mon âge premier chanter ie la pensoy,
Quand ma Foresterie enfant ie commençoy.
Si puis apres on veut la toile ourdir et tistre,
Du vers sentencieux de l'enseignante Epistre,
Le vray fil de la trame Horace baillera,
Libre, graue, ioyeux à qui trauaillera,
Et tu verras chez luy qu'aux Satyres il tache
Arracher de nos cœurs les vices qu'il attache:

263-264. Dans ses *Silves*.
265. Comparaison tirée du nom même des *Silves* (forêts).
272. Le *Bocage royal* renferme des pièces de circonstance: devenu poète de cour, Ronsard y célèbre Charles IX, Henri III, Catherine de Médicis, sous les noms de Carlin, Henriot, Catin.
273. Vauquelin publia ses *Foresteries* à dix-huit ans.
279 sqq. Cf. *Discours sur la Satyre*: «C'est une chose aussi que j'ay notee, qu'il n'y a pas grande difference entre les Epistres et les Satyres d'Horace fors que volontiers il escrit ses Epistres à gents absents et à personnes elongnees; et qu'il semble qu'en ses Satyres son intention ait este d'arracher le vice du cœur des hommes, d'en desfricher et deraciner les mauvaises herbes: pour en ses Epistres y planter au lieu les vertus et y enter et greffer des fruits d'un bon ordre.»

Et que tout au contraire aux Epistres il veut
Mettre et planter en nous toutes vertus s'il peut.
Vne Epistre s'escrit aux personnes absentes,
La Satyre se dit aux personnes presentes
Sans grande difference : et pourroient proprement
Sous le nom de Sermons se ranger aisément.
Imite dans les Grecs l'Epigramme petite,
Marque de Martial, trop lascif, le merite :
Sur tout breue, r'entrante et subtile elle soit:
De Poëme le nom trop longue elle reçoit :
Elle sent l'Heroic, et tient du Satyrique ;
Toute graue et moqueuse elle enseigne et si pique.
L'Epigramme n'estant qu'vn propos racourci,
Comme vne inscription, courte on l'escrit aussi.
Les Huictains, les Dixains, de Marot les Estreines,
T'y pourront bien seruir comme adresses certaines,

286. Cf. II, 748 sqq.
289. Cf. Vauquelin :

Mon grand Duc, une belle ame
Toujours court fait l'Epigrame :
Car qui trop long le feroit
Un Poëme ce seroit. (*Recueil des Epigrames.*)

293-294. Cf. Boileau, *Art poét.*, II, 103, 104. — Cf. Vauquelin :

L'Epigramme n'estant qu'un propos racourci,
Comme un court Ecriteau, court on l'escrit aussi :
Elle sent l'Heroïque et tient du Satyrique :
Toute grave et moqueuse, elle enseigne et s'y pique.
(*Recueil des Epigr.*)

295. *Huictains.* — Le huitain est un poème de huit vers octosyllabes ou décasyllabes, dans lesquels les rimes sont disposées de la façon suivante : ABABBCBC.
Dixains. — Le dizain est un poème de dix vers octosyllabes ou plus souvent décasyllabes ; les rimes y affectent l'ordre suivant : ABABBCCDCD. — *Estreines.* Ce sont de petites poésies, généra-

Et les vers raportez, qui sous bien peu de mots,
Enferment brusquement le suc d'vn grand propos.
L'Epicede se chante auant que l'on enterre
Le corps du trespassé. Quand la voute l'enserre,
L'Epitaphe se met sur le Tombeau graué,
Ou bien dans vn Tableau dignement eleué.
Quand en vers l'Epitaphe on fait en Epigramme,
Mis contre vne coulonne en Cuyure en quelque lame,
Celuy pour le meilleur on doit tousiours tenir,

lement élogieuses, renfermant dans leur cadre étroit quelque pensée gracieuse ou quelque saillie piquante.

297. *Vers raportez*. Ce sont des vers composés de parties semblables, dans chacune desquelles entrent des mots qui se rapportent non pas aux mots voisins, mais à ceux qui sont placés semblablement dans les autres parties de la phrase. Voici un sonnet en vers rapportés que cite Pasquier dans ses *Recherches de la France*, (liv. VII, chap. xv); il est pris dans l'*Olive* de du Bellay :

Face le ciel quand il voudra revivre
Lisippe, Apelle, Homere, qui le pris
Ont emporté sur tous humains esprits,
En la statuë, au tableau et au livre :
Pour engraver, tirer, escrire, en cuivre,
Peinture, et vers, ce qu'en vous est compris;
Si ne sçauroit leur ouvrage entrepris,
Cizeau, pinceau, ou la plume bien suivre.
Voila pourquoy ne faut que je souhaite,
De l'engraveur, du peintre, et du Poëte,
Marteau, couleur, ou ancre, ma maistresse.
L'art peut errer, la main faut, l'œil s'escarte,
De vos beautez mon cœur soit donc sans cesse,
Le marbre seul, et la table, et la charte.

303-sqq. Cf. Vauquelin :

Le meilleur Epitaphe on doit tousjours tenir
Qu'on peut mesme en courant et lire et retenir.
(*Recueil des Epitaphes*.)

305, 306. Cf. Properce :

Hic carmen media dignum me scribe columna,
Sed breve, quod currens vector ab urbe legat.
(*Eleg*, VII, 83, 84.)

Qu'on peut mesme en courant et lire et retenir.
Or si d'vn plus beau feu ton ame est echauffee
Pour des Hymnes chanter : suy les restes d'Orphee
Homere et Callimach : et suy ce Bisantin
Marule, et Claudian les chantans en Latin :
Note pareillement la genereuse audace
De Ronsard, qui les vieux en ce beau genre passe :
Et le iugement grave et la facilité
Du sçauant Pelletier en son antiquité :
Et si tu ne veux point vser de noms estranges,
Donne leur, comme luy, le beau nom de louanges.
Ou si tu veux, plus sage, imite de Sion
Le Prophete Royal sur le Psalterion.
A dire il reste encor que Poëmes se prennent,
Pour un suiet petit que peu de vers comprennent :
Comme qui descriroit le superbe pauois

308. *Orphee*, poète mythique de la Grèce; on a sous son nom des hymnes composés sans doute par des poètes de l'école d'Alexandrie.

309. *Callimach.* Callimaque, poète de la période Alexandrine, dont il nous reste six hymnes.

309-310. *Marulle* (V. la note du vers II,855) était né à Constantinople.

312. Les hymnes de Ronsard pèchent souvent par la dureté et l'emphase; mais beaucoup, sans mériter cet éloge de Vauquelin, sont pleines de grandeur et animées d'un souffle puissant.

314. Pelletier fut un des précurseurs de la Pléiade; nous avons étudié son Art Poétique plus haut. (V. notre Notice.) Il avait reçu dans la société de Marguerite de Navarre le surnom de Docte. Son recueil de *Louanges* parut en 1581.

316. *Louanges*. V. la note précédente.

318. C'est ce que firent, au xvie siècle, Marot, Baïf, Desportes, Bertaut, etc.

Ou du Troyen Æneе ou d'Achile Gregeois,
Et dessus tout au long de leur race future,
Et du temps auenir la diuerse auenture :
Ou l'amour d'Angelique et du soldat Medor:
La fureur de Roland, de Rodomont encor,
Qui d'vne Poësie estant vn petit membre,
Qu'en peu de vers à part de son corps on demembre.
Les Cartels de deffy, qu'on presente aux tournois,
Des Poëmes ce sont pour le plaisir des Rois,
Et qui seruent aussi de nuict aux Mommeries
Soubs le masque muet : mesme aux bouffonneries
Que sans despence on fait. Mais les Italiens

322. Cf. *Iliade*, XVIII ; *Enéide*, VIII ; le *Bouclier d'Hercule*, d'Hésiode.
325. *Angelique et Medor*. Angélique, reine de Cathay dans les Indes, après les aventures les plus romanesques, finit par épouser un jeune Sarrasin, nommé Médor, qu'elle avait trouvé sur sa route presque expirant et dont elle s'était éprise.
326. *Roland*. Le héros du poème de l'Arioste. — *Rodomont*. V. la note du vers III, 159.
327-328. Construction incorrecte.
329 sqq. V. les *Cartels* de Ronsard et ses *Mascarades*. Cf. le sonnet suivant du même :

Mascarade et Cartel ont prins leur nourriture,
L'un des Italiens, l'autre des vieux François,
Qui erroient tous armez par deserts et par bois,
Accompagnez d'un nain, cerchant leur aventure.
L'honneur, des nobles cœurs genereuse poincture,
Les faisoit par cartels desfier aux tournois
(Ou nuds en un duel, ou armez du pavois)
Ceux qui forçoient les loix, le peuple et la droicture.
L'accord italien, quand il ne veut bastir,
Un theatre pompeux, un cousteux repentir,
La longue tragedie en Mascarade change.
Il en est l'inventeur : nous suyvons sesleçons,
Comme ses vestemens, ses mœurs et ses façons,
Tant l'ardeur des François aime la chose estrange.

(*Recueil des Mascarades.*)

Faisant representer à leurs Comediens,
(Soit Tragic, ou Comic) vn fait soubs la parade
De la non coutageuse et braue Mascarade,
Nous ont laissé ce nom, prenant l'effect de nous.
C'est pourquoy nous suiuons leurs mascarades tous,
Ou soit que d'un ballet la feste on solennise,
Ou soit qu'en vn Tournoy se façe vne Entreprise
Couuerte d'vn beau corps et d'un mot genereux,
Qui montre d'vn amant le dessein amoureux :
Comme a fait du Bellay, quand il fait d'Hibernie
Venir de Cheualiers vne grand'compagnie,
Qui portent à la Iouste vne Entreprise, afin
Qu'on conneust le dessein du gentil Roy-Dauphin.
Nos Poëtes vrayment, pleins de haute pensee,
N'ont point, sans la tenter, chose aucune laissee:
Et n'ont pas merité peu de gloire et d'honneur,
D'auoir laissé du Grec et du Romain sonneur
Le vieux chemin batu, faisant chanter la gloire
De leurs gestes priuez aux filles de Memoire.
Et ne seroient point plus les François trauaillans,
En Iustice, en proësse, en fait d'armes vaillans,
Qu'à bien dire ils seroient, si plus soigneux la lime
Le Poëte employoit à bien polir sa Rime :

336. *Coutageuse* (sic).
340. *Façe* (sic).
343 sqq. V. l'*Entreprise du Roy Dauphin pour le tournoy soubz le nom de Chevaliers avantureux*. Paris, 1558.
347. Cf. Hor., Ep. aux P., 285-294.
352 Cf. la Notice, partie II, chap II.
354. *Fait* (sic).

Et si tant à l'enui ne faisoient voir au iour
Leurs Sonnets enfantez, plustost que leur amour,
Sans prendre le loisir de penser qu'vn bon Astre,
Regarde le Poëte et non le Poëtastre :
Vn secret est aux vers que ie ne diray point :
On le gouste, on le sent, son eguillon nous poind,
Quand nous oyons sa voix qui nous frappe l'oreille :
Et mesme l'ignorant admire sa merueille.
Tous, ô vray sang Gaulois, reprenez et blamez
Les vers qui ne sont pas assez veus et limez,
Assez bien repolis, dont la Rime tracee
N'a plusieurs fois esté refaite et r'effacee :
Et par plus de dix fois corrigez vous si bien
Qu'à la perfection il ne manque plus rien.
D'autant que Democrite aimoit plus vne veine,
Coulante naturelle en son grauois sans peine,
Que l'art trop miserable ou l'on mordoit cent fois,
Deuant que faire vn vers, ses ongles et ses doigts :
Qu'il banissoit encor d'Helicon et Parnasse,
Celuy qui tous les vers par le seul Art compasse,
La Nature estimant plus heureuse que l'Art,
Pour ce maints on voyoit, qui faisoient bien à tard
Rongner leur poil hideux, leurs ongles pleins d'ordure,
Pensant par ce moyen figurer la Nature :
Comme encor on en voit qui vestus simplement,
Solitaires ne vont ou sont communement

365 sqq. Cf. Boileau, *Art poét.*, I, 171-174.
371 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 295-301.

Les gens en compagnie, estimant fantastique,
Vn homme estre agité de fureur Poëtique,
Et remporter le nom de Poëte parfait,
Si iamais au Barbier son poil raire ne fait :
Pour garir ce catarre vn monde d'Elebore
D'Anticire aporté ne suffiroit encore.
Mais moy n'estant Poëte, vne Queux ie seray,
Qui le fer des esprits plus durs aiguiseray :
Car bien que la Queux soit à couper inutile,
Elle rend bien coupant tout l'acier qu'elle affile.
Ainsi n'escriuant point, ie diray le deuoir
Du Poëte et comment il peut des biens auoir,
Et ce qui peut encor le tenir à son aise,
Le dresser et conduire en chose qui luy plaise ;
Ce qui conuient le mieux ; et ce qui point ne duit,
Ou la vertu nous meine, ou l'erreur nous conduit.
Et ie seray celuy qui porte vne lumiere
La nuict pour eclairer à ceux qui vont derriere.
Son flambeau seulement flambera pour autruy :
Fort peu, quoy que ce soit, il flambera pour luy.
Le sage et saint sçauoir est la fontaine claire,
Et le commencement d'escrire et de bien faire :
Chose que te pourront montrer les hauts escris

383-384. Construction embarrassée ; le sens est d'ailleurs clair.
388. *Anticire.* Ville de Phocide sur le golfe de Corinthe.
389 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 304-308. Boileau, *Art poét.* IV, 236.
402. *Quoy que ce soit.* Latinisme.
403. Cf. Hor., Ep. aux P., 309-311.
405. *Chose.* Le *rem* du vers d'Horace veut dire le *fond*, par opposition à la forme.

De Socrate et Platon ou tous biens sont compris,
Et mieux nos liures saints, dont la sainte science
Allume vn ray diuin en nostre conscience :
Qui nous fait voir le vray, qui du faux est caché ;
Et le bien qui du mal est souuent empesché :
Puis les choses suiuront doctement preparees
Les paroles apres non à force tirees :
Quand seront amassez ensemble tels aprets:
Aisement tout dessein tu conduiras apres.
Le parler le sçauoir de telle Poësie
(Qui n'entrera iamais qu'en belle fantaisie)
N'est point comme vn graueur qui fait sans sentiment
Vn Satyre qu'il met sous vn soubassement :
Ou bien qui taillera de ces images riches
Que muettes on met aux Palais dans les niches :
Car il veut rendre vn cœur actif eguillonné
Aux exploits genereux, bien qu'il n'y fust pas né :
Il donne des eslans, qui poussent les personnes
A faire vertueux tousiours des œuures bonnes,
Et sous vn plaisant voile, il va cachant souuent
Des choses auenir vn admirable euent.

407 sqq. Cf. Du Bartas :

. . . . .L'Arche contenoit beaucoup plus de sagesse
En deux pierreux tableaux, que la subtile Grece
Et le peuple romain n'en ont jamais compris
Dedans infinité de leurs doctes escrits.
(*Judith*, ch, I.)

411-412. Construction équivoque. Le sujet est *les paroles* et le régime *les choses*. — Cf. Boileau, *Art poét.*, I, 151-154.

421. *Il* représente le poète, sujet qu'il faut tirer du mot *Poësie* au vers 415.

Mais comme tu vois bien que tousiours verdoyantes
Les forests ne sont pas, ni les eaux ondoyantes :
Et que iusques aux bords Orne et Seine tousiours
N'emplissent regorgeant les riues de leurs cours :
Aussi foible est parfois la veine Poëtique,
Et langoureuse encor s'estend melencolique,
De sorte qu'on voit bien qu'Apolon depité
N'a pas de son esprit, cet esprit agité :
Et que les doctes sœurs et des Graces la suite
Ont ailleurs loin de luy, pour l'heure pris la fuite
Lors il faut retourner à la saincte liqueur
Du beau mont dont Phœbus nous echauffe le cœur :
Et la se reposer mesme à l'heure d'etendre
La corde lentement, pour ses forces reprendre :
On rendroit son esprit tout morne et rebouché,
Qui le tiendroit tousiours au labeur attaché.
Il faut espier l'heure, attendre qu'à la porte
Frape le Delien, qui la matiere aporte :
Lors doucement les vers de leur gré couleront,
Et dans l'œuure auancé d'eux mesme parleront,
Sans forcer violent les Vierges Tespiennes,
Versant contre leur gré leurs eaux Pegasiennes.

427 sqq. Cf. Vida, *Art poét.* II, 410.
434. *Agité.* Cf. Virgile :

Mens agitat molem. (*Énéide*, VI, 727.)

439. *D'etendre.* Faute d'impression, pour *detendre.* Cf. Horace :

. . Quondam cithara tacentem
Suscitat musam, neque semper arcum.
Tendit Apollo. (*Odes*, II, x, 18.)

447. *Tespiesnnes.* V. la note du vers II, 38.

Dans vn bocage ombreux, les Rosignots plaisans
Vont d'vn si grand courage à l'enui degoisans,
Que souuent en chantant, la puissance debile
Defaut plustost au corps que la chanson gentille:
Ainsi beaucoup sont tant des Muses amoureux:
Qué par trop de trauaux leurs corps sont langoureux:
Et tandis qu'en sçauoir leur sçauoir chacun domte,
Leur peine surmontee eux mesme les surmonte.
Pour ce gardez vos corps; versant moderement
De bonne huyle en la lampe, on void plus clairement.
Celuy qui bien preuoit, bien ordonne et commence,
En n'allant que le pas souuent le plus auance.

449 sqq. Cf. dans Du Bartas le duel de deux Rossignols, 1re. *Semaine*, 5e jour :

O Dieu! combien de fois sous les feuilleus rameaus
Et des chesnes ombreus et des ombreus ormeaus,
J'ay taché marier mes chansons immorteles
Aux plus mignars refrains de leurs chansons plus beles.
Il me semble qu'encor j'oy dans un vert buisson
D'un sçavant rossignol la tremblante chanson:
Qui tenant or la taille ores la haute-contre
Or le mignard dessus, ore la basse-contre,
Or toutes quatre ensemble, apele par le bois
Au combat des neuf Sœurs les mieus disantes vois.
A trente pas de là, sous les feuilles d'un charme
Un autre rossignol redit le mesme carme,
Puis volant avec luy pour l'honneur etriver
Chante quelque motet pourpensé tout l'hiver.
Le premier luy replique, et d'un divin ramage
Ajoute à son dous chant passage sur passage,
Fredon dessus fredon, et leurs gosiers plaintifs
Dependent toute l'aube en vers alternatifs.
Mais souvent le vaincu porte si grand envie
A l'honneur du vaincueur qu'il pert et vois et vie
Tout en mesme moment, et le joyeux vaincueur
Est des autres prisé comme maistre du chœur.

453. Le texte porte cette ponctuation après *amoureux*.

Comme le voyageur (apres plusieurs detours
D'vn long chemin suiuis) qui voit les hautes tours
D'vne cité fameuse, ou faut qu'enfin il rande
D'vn cœur deuotieux vne deuote offrande,
S'esiouit et prend cœur se sentant aprocher
Des murs de la Cité dont il voit le clocher:
Aínsi fait le Poëte, alors qu'il se repose
Ioyeux de voir de loin le but qu'il se propose:
Et voir les arbres hauts qu'il a sceu remarquer
Depeur qu'vn ombre obscur ne le fist detraquer.
Iamais d'enfants ioyeux vne brigade belle,
Plus volontairement en la saison nouuelle
Ne se trouua parmi les vermeillettes fleurs,
Qu'vn pré d'email bigare en cent mile couleurs.
Ni iamais d'vn beau fils belle Dame accouchee
Ni la Dame bien peinte et bien endimenchee
Ne s'aima iamais plus aux danses et aux sons,
Aux deuis amoureux, aux mignardes chansons,
Que la Muse se plaist aux peines et aux veilles;
En recherchant des vers les secrettes merueilles:
Et l'homme n'a iamais plus grand plaisir trouué
Que celuy du Poëte en son œuure acheué.
Celui qui du Deuoir a la science aprise,
Ce qu'il doit au Pays, ou naissance il a prise,
Ce qu'il doit à son Roy, ce qu'au public il doit,

483 sqq. Cf. Horace., Ep aux P., 312-316.

484. *Ce qu'il doit au Pays.* Ellipse de *qui sait*, qu'on peut tirer du mot *science* dans le précédent vers. Latinisme.

Ce qu'il doit aux amis, qui bien iuge et bien voit
Comme respectueux il faut estre à son pere,
De quelle affection il faut cherir son ftere,
Son hoste, son voisin, comme encore cherir
L'estranger qui nous peut quelquefois secourir :
Et qui sçait bien ou gist d'vn vray iuge l'office,
Et de celuy qui doit regler vne Police :
Et ce que doit tenir vn braué Chefuetain
En la charge que haute il n'entreprend en vain,
Soit pour aller vaillant en estrangere terre
Reuancher vne iniure, ou soit pour la conquerre,
Cettuy-la certès sçait, donner ce qui conuient
A chacun, quel qu'il soit, selon le rang qu'il tient.
  Le docte imitateur, qui voudra contrefaire
De cette vie au vray le parfait exemplaire,
Tousiours i'auertiray de regarder aux mœurs,
A la façon de viure et aux communs malheurs :
Et puis de là tirer vne façon duisante,
Vn parler, vn marcher qui l'homme represente :
Bref que Nature il sçache imiter tellement
Que la Nature au vray ne soit point autrement.
  Quelquefois vne farce au vray Patelinee,
Ou par art on ne voit nulle rime ordonnee :
Quelquefois vne fable, vn conte fait sans art,
Tout plein de gosserie et tout vuide de fart,

488. *Ftere* (sic).
499. Cf. Hor., Ep. aux P., 317-322. Boileau, *Art poét.*, III, 359 sqq.
510. *Fart.* Employé ici sans acception défavorable comme synonyme d'*art*.

Pour ce qu'au vray les mœurs y sont representees,
Les personnes rendra beaucoup plus contentees,
Et les amusera plustost cent mile fois
Que des vers sans plaisir rangez dessous les lois,
N'ayant sauce ni suc, ni rendant exprimee
La Nature en ses mœurs de chacun bien aimee.
Nature est le Patron sur qui se doit former
Ce qu'on veut pour long temps en ce monde animer.
Zeuxis fut si soigneux de suiure la Nature,
Que voulant de Iunon faire la pourtraiture
Pour un peuple lascif, premier il voulut voir
Les belles qu'il pouuoit en sa grand'ville auoir,
Il les fist depouiller en secret toutes nues,
Et cinq tant seulement de luy furent eslues,
Pour d'elles retirer les marques de beauté
Dont fut le naturel de son œuure emprunté :
De mesme aussi, qui veut escrire vn bel ouurage,
Il faut que des Autheurs par choix et par triage,
Il choisisse tousiours les plus excellens traits,
Pour l'embellissement de ses parlants pourtraits :
Et que tous au patron de Nature il les tire :
Car en tout, fors en elle, il se trouue à redire.
Phœbus donna iadis aux Romains et aux Gres

519 sqq. Cf. Pline l'Ancien, liv. XXXV, chap. xxxvi.

528 sqq. Ce n'est pas la conclusion qu'on attend. Zeuxis *n'empruntait pas le naturel de son œuvre* aux tableaux des meilleurs peintres ses devanciers, mais à la nature elle-même.

533 sqq. Cf. Hor. Ep., aux P., 323-324. Du Bellay : » Les Grecs auxquels la Muse avoit donné la bouche ronde, c.-à-d. parfaite en toute elegance et venusté de paroles. » (*Défense*, I. ix.)

La grace de parler, la bouche ronde expres,
Pour atteindre au vray but : et rien que la louange
De surpasser ainsi toute autre langue estrange,
Doctes ne les guidoit (leur langage ils plantoient
Dedans tous les pays, ou vainqueurs ils estoient,
Ainsi que leurs Edits) car l'ardante auarice
Ne bruloit point leurs cœurs, pour estre exempts de vice:
Mais la plus part de France enseigne ses enfants
Au trafic et au gain comme à faits triomphants:
 C'est pour le seul profit, c'est pour la seule enuie
D'estre riche et d'auoir que l'estude est suiuie,
Ce n'est pour la bonté ce n'est pour la vertu,
Que des lettres on suit le sentier peu batu:
Qui des richesses a, n'a besoin de science :
Les hommes seulement aux biens ont confiance.
 Les vns aprendront bien à porter sur le poin
Vn oiseau pour voler, les autres auront soin
Des chiens et des cheuaux : mais tousiours mesprisees
Les Muses seruiront dans leurs cœurs de risees :
Les autres aux Barreaux s'emploiront aprentifs,
Aux seules actions profitables actifs,
Autres à separer,et les cens et les rentes
D'vne succession en parts equipolentes,
A bien dresser vn compte, et l'ample reuenu
Et la mise reprendre apres par le menu:

542. Le texte porte cette ponctuation après *triomphants*.
550. *Un oiseau*. C'est le faucon.

Et de là conuoiteux de la riche finance
Se iettent affamez aux Bureaux de la France.
Les ieunes à Paris aprennent à ietter,
Combien d'vn milion se peut le tiers monter :
A partir, à sommer, multiplier, distraire,
A sçauoir d'vn Banquier l'adresse necessaire :
S'on demande au garçon, Qui de mille ostera
Sept cents escus, di moy, qui plus te restera?
Trois cents : C'est bien conté : c'est assez, bon cou-
[rage,
Tu peux à l'auenir te garder de dommage :
Si i'en remets deux cents, combien demeureront
Sur le conte dernier? cinq encor resteront.
Tu peux garder le tien; car cette experience,
Mon enfant, vaut bien mieux que toute autre science.
Or comme pourrons nous esperer que ceux ci
Nourris des leur enfance apres les biens ainsi,
Ayans desia graué des leurs tendres ieunesses,
Les gloutons apetits des friandes richesses,
Aimassent la vertu, faisant quelque œuure beau,
Qui fust pour ne tomber iamais dans le tombeau?
Voire qui meritast d'estre en planche imprimee,
Consacré seulement à peu de renommee?
Tant s'en faut qu'il deust estre en vn ecrin doré,
En vierge parchemin bien peint, bien azuré,
Escrit, illuminé, pour chatouiller l'oreille

561 sqq. Cf., Hor Ep. aux P., 325-332.
571. *Le tien*, au neutre.

D'vn second Alexandre à l'heure qu'il sommeille?
Enseigner, profiter, ou bien donner plaisir,
Ou faire tous les deux, le Poëte a desir,
Comme propre à la vie : en faisant tout ensemble
Chose qui profitable et plaisante nous semble.
Or si premier tu veux enseigner, sois tousiours
Clair et bref, sans vser d'obscurs et longs discours :
Afin qu'incontinent tes preceptes faciles
Se grauent au cerueau des auditeurs dociles.
La chose superflue aussi bien sortira,
Hors de l'estomac plein, qui l'a reuomira :
Et si plaire tu veux tousiours conte tes fables
Pour donner du plaisir, comme estant veritables :
Car n'estant vray-semblable vn propos inuenté,
Comme vray sans propos ne veut estre conté.
Pourtant tu ne feindras rien qu'on ne puisse croire :
Comme celuy qui conte ainsi comme vne histoire,

584. Alexandre avait un exemplaire d'Homère dans une riche cassette.

585. Cf. Hor., Ep. aux P., 333-342. Boileau, *Art. Poét.*, IV, 85 sqq.

585. Cf. Vauquelin :

> C'est pour neant que l'enseignant Horace
> Dit que le vers tient la premiere place
> Quand il enseigne et qu'il donne plaisir.
>
> (*Sat. fr.* III, 6.)

587. Traduction obscure du *idonea dicere vitæ* d'Horace.

593-594. Cf. Boileau, *Art Poét.*, I, 61-62.

594. *L'a* (sic).

595. sqq. Cf. Boileau, *Art Poét.*, III, 47 sqq.

597-598. Il faut sans doute comprendre : Si le sujet (*propos*) n'est pas vraisemblable, ce n'est pas sans raison (*propos*) qu'il veut être conté comme vrai. (La vérité fera passer sur l'invraisemblance.) Cependant, etc,

600. *Ainsi* simple antécédent de *comme*. Cf. *Sicut*.

Que les Fees iadis les enfançons voloient,
Et de nuict aux maisons secrettes deualoient
Par vne cheminee : en tout sois vray-semblable,
Le vieillard ne se plaist au conte d'une fable,
Ni voir des vers qui soient sans quelque vtilité :
La chose graue plaist aux gens de grauité,
Et la Muse seuere, en ce temps ou nous sommes,
Pareillement deplaist aux ieunes gentils hommes :
Qui sçait entremesler l'vtile auec le dous,
L'honneur facilement remportera sur tous,
Enseignant les liseurs et de Muse pareille,
D'vn rauisseur plaisir leur rauissant l'oreille.
Vn tel liure sçauant, plein d'vn iugement meur
Aporte de l'argent bien tost à l'Imprimeur,
Et tost outre les mers il passe en telle sorte,
Qu'à son autheur connu grand renom il apporte :
Il s'y trouue pourtant quelques defauts souuent,
Ausquels fait pardonner la suite et le deuant :
Car la corde ne rend tousiours à la pensee
Vn son tel que voudroit la chose commencee,
Sous les doigts fredonnants, et cherchant vn ton bas,
Souuent en rend vn haut, et ne vous respond pas.
Tousiours l'arquebusier ne frappe ce qu'il mire,
Ni l'archer bien expert n'atteint le blanc qu'il tire.
Mais s'vn œuure en maint lieu son lecteur satisfait,
Ie ne le diray pas tout soudain imparfait,

609. sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 343-360. Boileau, *Art Poét.*, I, 75-78.

Pour vn petit d'erreur passé par non chalance,
Ou que n'a peu preuoir l'humaine preuoyance :
Et quoy donc ie vous pry? comme on ne deuroit point
Excuser l'imprimeur, qui faut au mesme point
Dont on l'auoit repris : et comme on se doit rire
De l'escriuain qui faut tousiours à bien escrire
Aux mots qu'on luy a dits : et mesme du sonneur
Qui faut en mesme ton à son grand deshonneur :
Tout ainsi de celuy, qui fait comme vn Chærille,
Qui pour faire des vers est rimeur mal habile ;
Et de Sagon se fait appeler Sagouyn,
Meslant en nostre langue vn sot barragouyn
De propos decousus, ric à ric voulant prendre,
Le Latin à la barbe et vulgaire le rendre,
Et duquel ie me ri de merueille surpris,
Quand deux ou trois bons vers ie trouue en ses escris.
Souuent en œuure long la Muse mesme chomme,
Par fois le bon Homere est surpris par le somme :
Mais vn ouurage long on excuse es endroits,

633. *Sonneur*. Employé ici non pas dans le sens de *poète* comme à l'ordinaire, mais dans celui du latin *citharedus*. (Hor., 355.)

635. *Chaerille*, mauvais poète, d'Iasos, en Carie. Cf. Hor., Ep. II I, 233.

637. François Sagon, curé de Beauvais, composa contre Marot un libelle intitulé *Coup d'essay*. Marot lui répondit dédaigneusement sous le nom de son valet Fripelippes et métamorphosa Sagon en Sagouyn.

639. *Ric à ric* etc(Cet hémistiche est cité avec le vers suivant dans l'*Oraison de ne croire legerement à la calomnie*, prononcée par Vauquelin à l'Université de Caen.

640. Cf. II, 913, sqq.

Ou le sommeil glissant fait errer quelque fois.
La douce Poësie est comme la peinture,
Que belle on trouuera bien prise en sa nature :
Car l'vne de plus pres,plus belle semblera,
Et l'autre de plus loin dauantage plaira,
L'vne se voudra voir dans vne sale obscure,
Et l'autre au iour plus clair d'vne pleine ouuerture,
L'vne en iour se deuise ou par ombragements,
Et l'autre a de couleurs mile deiettements :
Qui d'vn iuge ne craint la plus subtile veue :
L'vne contentera si tost qu'on l'aura veue,
Et l'autre d'autant plus qu'on reuisitera
Ses beaus traits, d'autant plus elle contentera.
Comme le voyageur qui d'vn beau lac aproche,
En son bord se va mettre au coupeau d'vne roche,
Là demeurant long temps oisif en son repos,
Il n'a rien pour obiect que les vents et les flots :
Toutesfois les forests dedans l'onde vitree
Montrent de cent couleurs leur robe diapree :
Et l'ombre des maisons, des tours et des Chasteaux
Cette eau luy represente au cristal de ses eaux ;
Il sesiouit de voir que l'onde luy raporte
Par vn double plaisir ces forests en la sorte :
Tout ainsi le Poëte en ses vers rauira
Par diuers passetemps celuy qui les lira,
Emerueillé de voir tant de choses si belles,

647. sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 361-365.
654. Le texte porte cette ponctuation après *dejettements*.
659. Cf. Vida, *Art poét.*, III, 64 sqq.

En ses vers repeignant les choses naturelles :
Et de voir son esprit de ce monde distrait,
Mirer d'vn autre monde vn autre beau pourtrait.
Combien que de vous mesme ô Françoise ieu-
[nesse,
Qui suiuez ce bel Art, vous ayez la sagesse,
Toutesfois ie veux bien vous auertir ici,
Qu'il faut vn grand sçauoir aux hommes en ceci :
Nous voyons beaucoup d'Arts, ausquels est suportable
D'vn apparent sçauoir l'apparence notable :
Comme pour n'estre aux droits vn Duarin second,
Ou pour docte à plaider, vn Marion facond :
On ne laisse pourtant d'auoir en bonne estime
Sa part de l'or que tant es Palais on estime.
En tout sçauoir aisé, pour n'estre Historien
Autant que Titeliue, il suffit du moyen :
Le Peintre qui peint bien d'vn homme la figure,
Sans l'avoir mesme apris, peut tirer en peinture

675 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 366-373. Boileau, *Art poét.* IV, 29-32.

681. *Duarin.* Célèbre professeur de droit, enseigna à Bourges et à Paris. Vauquelin l'appelle ailleurs *le grand Duarin.* (*Sat. fr.*, I, 6.) C'est à son instigation que le poète laissa momentanément les vers pour terminer ses études de droit. Cf :

Hardi suivant le conseil sage et brave
De Duarin, à Bourges, d'un grand cœur
Je fis des vers Bartholle estre vainqueur.

Cf. encore *Sonnets divers*, 5. (*Sat. fr.*, II, 3.)

682. *Marion.* Fameux avocat né à Nevers en 1540, mort à Paris en 1605.

687 sqq. Vauquelin aurait dû ranger la peinture avec la poésie. Cf. La Bruyère : « Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la poésie, la musique, la peinture, le discours public. (Chap. I.)

Tout autre tel qu'il soit : ainsi qui sçait des Arts
Le principe et la fin, s'en aide en toutes parts :
Pourueu qu'à son suiet d'vne gentille mode,
Du sçauoir qu'il a veu l'vsage il accommode :
Mais les hommes ni Dieu ne veulent receuoir
Celuy qui pour les vers n'a qu'vn moyen sçauoir.
 Toutes langues ont eu leurs Poëtes chacune,
Ne pense donc auoir si courtoise fortune
Que de les surpasser, sinon qu'en ton parler
Comme ils ont fait au leur tu vueilles exceller :
I'approuue toutefois d'escrire en ses langages,
Afin de remarquer les siecles et les âges
Par les hommes sçauants : Entre qui les lauriers
Du Poëte Roussel verdoiront des premiers :
Car Phœbus et les sœurs eux-mesmes les arrosent
Dans les iardins de Caen : et les beaus vers disposent
Du Fanu, de Michel, de Cahaignes auec,
Qui doctes le Romain escriuent et le Grec,

694. Cf. Boileau, *Art poét.*, IV, 32.

699. *Ses* ne se comprend pas ; il faut évidemment *ces*. D'aileurs, *ces* ne peut pas désigner *toutes langues* du vers 695 ; Vauquelin parle ici du latin et du grec, comme la suite le montre.

702. Roussel ou Rouxel, né à Caen (1530-1586). Il professa, à l'Université de cette ville, l'éloquence, la philosophie et le droit. On a de lui : *Lamentationes Jeremiæ carmine elegiaco* (1568) et *Ruxellii poemata* (1600). Cahaignes (V. 705) prononça son oraison funèbre en latin, et Vauquelin la traduisit. Le poète a fait en son honneur deux épitaphes. Dans la première, il célèbre son *éloquence latine* ; dans la seconde, il parle de son *pur Romain langage*.

703. *Les sœurs*, c.-à-d. *les Muses*.

705. *Du Fanu*. Il y eut deux Le Fanu, Michel et Étienne, tous deux avocats, tous deux auteurs de quelques vers latins. Le pre-

Et comme Sainte Marthe escrit de mesme plume
Le Latin et François quand sa fureur l'allume,
De sorte qu'il egalle vn Dorat d'vne part,
Et de l'autre il seconde vndoux bruyant Ronsart:
Ainsi nostre Malherbe et Tirmois, l'eloquence
Et les vers balançants d'vne mesme cadence,
Vn Ciceron Latin font deuenir Gaulois,
Et Phœbus tout Romain est comme tout François.
Le grand de l'Hospital a toute Ausonienne:
En France ramené la troupe Aonienne:
Et Filleul conduit à la Cour ces neuf Sœurs:

mier avait composé un poème en hendécasyllabes sur l'origine du droit. Cf. Vauquelin :

> Et le docte Fanu, qui la Muse Gregeoise,
> Et la Romaine mesle avec (*sic*) la Françoise.
> (*Pastorale sur le tombeau de Rouxel.*)

Michel, professeur de belles-lettres, fut le successeur de Rouxel (V. 702). dans la chaire d'éloquence. Vauquelin lui a fait une épitaphe où il l'appelle Socrate, Hippocrate, Homère. — *Cahaignes* (Jacques de), professeur de médecine et recteur de l'Université de Caen, homme fort érudit qui versifiait élégamment en latin. On a de lui, dans cette langue, des notices sur les hommes distingués de Caen.

707. Sainte-*Marthe* (Scévole de), érudit et poète. Parmi ses poésies françaises, on distingue les *Métarmorphoses sacrées.* Nous avons déjà parlé de sa *Pædotrophia* (I, 925).

709. *Dorat*, le directeur du collège de Coqueret, le maître de Baïf, de Ronsard et de du Bellay, « le premier, dit Ronsard, qui a destoupé la fontaine des Muses par les outils des Grecs et le reveil des sciences mortes ». Il composa un grand nombre de vers grecs et latins, outre des poésies françaises fort médiocres.

711. *Malherbe.* Vauquelin lui a adressé la IV[e] satire du liv. II. On sait qu'il ronsardisa longtemps, avant de se poser en adversaire de la Pléiade.—*Tirmois* (Jean de), avocat au Bailliage de Rouen.

715. *L'Hospital* a composé en latin des poésies que ses amis Pibrac, de Thou, Scévole de Sainte-Marthe firent paraître en 1585.

717. *Filleul* (Nicolas), né à Rouen en 1530, mort en 1575. Il avait composé des tragédies latines qui ne nous sont pas parvenues. On a de lui : *Les Theatres de Gaillon à la Royne*, renfermant quatre

Dauid qui son Perron orne de leurs douceurs,
Possede à iuste droit leur eternelle gloire,
Comme elles filles sont estant fils de Memoire.
Bertaut, qui du Soleil a le cœur allumé,
Chez luy mesme leur dresse un seiour bien aimé:
Et qui taire pourroit la douce Polymnie
De ce diuin Vaillant, tirant la compagnie
De ces iumelles Sœurs hors de dessus leur mont,
Pour les faire habiter en son sacré Pimpont?

églogues et deux pièces de théâtre; (les *Naïades*, *Charlot*, *Tethys*, *Francine* sont les titres des églogues ; viennent ensuite une tragédie en cinq actes, *Lucrece*, et une comédie également en cinq actes, *les Ombres*) ; *Achille* tragédie ; *la Couronne de Henry le Victorieux, roi de Pologne* ; un recueil de sonnets. — Le texte porte *Filleul conduit* au lieu de *a conduit*.

718. *David* est sans doute mis pour *Davy*.— *Son Perron*. Cf. *son Pimpont*, 726. Cf. encore Vauquelin :

. . . . Étalons nous à l'aise,
Quelquefois es coutaux des roches des Falaise,....
Quelquefois à passer sous le frais des ombrages,
Avec plaisans discours le temps en nos bocages,
Ou soit de ton Perron, soit de nos Iveteaux,
Soit de nostre Boissay, la maison des oiseaux.
(*Sat. fr.*, IV, II.)

— Jacques Davy du Perron, ami de Vauquelin, qui lui adresse la satire II, du livre III, a traduit en vers des morceaux d'Ovide, de Virgile, d'Horace ; on a aussi de lui quelques poésies originales écrites avec élégance et délicatesse. Il était considéré au XVIe siècle comme un des meilleurs poètes français : critique dédaigneux, il fut longtemps l'oracle du goût. L'abbé de Longuerue l'appelait *le Colonel général de la littérature*.

721. Bertaut, né à Caen en 1552, mort en 1611, poète aimable et gracieux, mais non sans mollesse. — *Du Soleil*. Est-ce Phœbus?

723. *Polymnie*. V. la note du vers I, 671.

724. *Vaillant* de Guellis, né à Orléans, abbé de Paimpont, a laissé un commentaire sur Virgile (1575) et des vers latins qui se trouvent dans le recueil *Deliciæ poetarum gallorum*.

726. V. la note précédente. L'Abbaye de Paimpont relevait du diocèse de Saint-Malo.

Et le sçauant Sueur, que Latin on compare,
Au peu iusqu'à present, imitable Pindare?
Et Passerat ayant trois langages diuers,
Qui, comme aux deux, au sien mesure ces beaux vers ?
Et Chantecler profond, qui de Rome et d'Athenes
Fait bruire en ses dous vers les bouillantes fontenes?
Et qui pourroit cacher le rayon qui reluit
En l'Ascalle et Chestien, que tous Phœbus conduit?
Et cette Aurore ouurant au Soleil la barriere
Sur le Tybre Romain, iaune de sa lumiere?
Et cet autre Apolon de Thou, qui tout diuin
Va par les airs traçant le peu connu chemin .

727. *Sueur* (Nicolas le), jurisconsulte et poète, né à Paris en 1540, mort en 1594, avait composé des odes latines.

728. Cf. Hor.

Pindarum quisquis studit æmulari.

(*Od.* IV, 2.)

729. *Passerat* (1534-1602), poète remarquable en français par sa gaieté maligne et gaillarde, fut dans ses poésies latines l'émule des Sannazar et des Vida ; il écrivit aussi des vers grecs.

731. *Chantecler*. V. la note du vers II, 1060. Chantecler était un latiniste distingué. On a de lui : *Juliani imperatoris de Cæsaribus sermo, græce cum latina versione subjuncta*, 1577; *Leonardi Aretini excerpta ex Historia Gothica Prisci, latine interpretata*, 1606, etc.

734. *L'Ascalle*. C'est J.-C. Scaliger (1484-1558), l'auteur de la *Poétique*. On a aussi de lui un recueil de poésies latines.— *Chrestien* Florent, un des auteurs de la *Satyre Ménippée*, avait composé des vers grecs, latins et français.

735-736. Il s'agit sans doute de J. du Bellay, dont on connaît les poésies latines, composées dans son exil à Rome. Cf. Vauquelin :

Du Bellay, qui les flots du blond Tybre arrestoit,
Quand les restes de Rome en leur cendre il chantoit.

737. Allusion au poème de de Thou intitulé *De re accipitraria*. (De la Fauconnerie.)

Des Sacres et Faucons, ou la Muse Romaine
Attaindre ne peut onc tant fust elle hautainė?
Et quel Siecle d'ailleurs a receu si beau don,
Qu'en son Poëte a fait l'isle de Caledon?
De Baïf, Grec-latin, comme Francois la Muse
Au combat les nouueaux ni les vieux ne refuse,
Et Pasquier a montré par ses vers excelens
Que Phœbus hante aussi les barreaus turbulens.
Mais qui met son esprit pour rendre plus connues
Ces Langues qui nous sont pour estranges tenues,
Et contemne la sienne; adultere il commet:
Car son ioug delaissant sous l'estrange il se met.

742. *L'isle de Caledon*, c'est-à-dire l'Écosse, patrie de Buchanan (1506-1582), qui imita les Psaumes en latin et fit dans la même langue les deux tragédies de *Jephté* et de *Jean-Baptiste*.

743. On sait que Baïf pratiquait la versification grecque et latine. — Le c de *François* n'a pas de cédille dans le texte de 1605.

745. L'auteur des *Recherches de la France* composa aussi des vers français et latins.

747 sqq. Cf. Du Bellay. *Défense*, liv. I, chap. xi. Ronsard, 2e *préface de la Franciade*, vers la fin. Vauquelin : « Le François docte et bien né... qui contemne et mesprise son langage naturel, me semble estre semblable au riche citoyen, lequel met toute sa cure et son soin pour enrichir de meubles rares et précieux, de tapisseries superbes et somptueuses, de pavez bien compartis... une maison qu'il aura situee en quelques deserts inhabitez, ou en quelque forest eslongnee et separee des villes et des bourgs, en laquelle à grand'peine il va une fois en l'annee : et au contraire qui delaisse la maison ou il habite tous les jours sans meuble et sans parement, pleine d'ordure et de souillure en tous endroits..... J'ay voulu choisir un sujet... afin d'encourager les esprits de notre siecle... à ne laisser plus la langue Françoise, leur légitime espouse, pour commettre si souvent adultere avec la mignarde Gregeoise et la belle Romaine. »

748 sqq. Cf. Ronsard : « Heureux et plus qu'heureux ceux qui cultivent leur propre terre, sans se travailler aprés une estrangere, de laquelle on ne peut retirer que peine ingrate et malheur, pour toute recompense et honneur ! » (*Abrégé d'Art poétique.*)

Et tel est que celuy, qui de tout meuble rare,
Riche tapisserie et de beaus lambris pare
Vn Chasteau solitaire, écarté dans les bois,
Ou seulement il couche en deux ans vne fois,
Pour estre loin du lieu: Son Palais au contraire,
Qu'il choisit en tout temps pour demeure ordinaire
Il delaisse sans meuble et sant nul parement:
A soy mesme bien faire on doit premierement.
Comme entre les banquets et les ioyeuses tables,
Les chants mal accordez seront desagreables,
Et facheux le parfum, dont la forte senteur,
Trop aspre passera iusqu'à la puanteur:
(Car bien souuent encor aux festins on s'en passe)
Ainsi la Poësie amoindrissant sa grace,
(Comme estant inuentee et faite seulement
Pour donner du plaisir et du contentement)
Nous deplaist aussi tost qu'elle s'esleue ou baisse,
Ou que bas trebucher du tout elle se laisse.
Qui lutter ne sçait point se garde de lutter,
Et qui iouster ne sçait se garde de iouster,
Ni de vouloir froisser, mal apris, vne lance:
Et qui ne sçait danser ne se trouue à la dance:
Et qui ne peut la balle au tripot bricoller,
Passant son temps ailleurs se garde d'y aller,
De peur qu'vn grand amas de personnes s'assemble,
Qui librement de luy se gaudiroient ensemble:

757. *Sant* (sic.)
759 sqq. Cf. Hor. Ep., aux P., 374-390.
765-766. Cf. 1,709,710.

Et toutefois celuy, qui ne sçait l'Art des vers,
S'en veut pourtant mesler de tort et de trauers :
Pourquoy non, dira t il, moy qui suis gentil homme,
Et qui reçoy du Roy de pension grand'somme,
Desia tenu Poëte, à qui sa Maiesté,
Pour ses vers mainte fois a liberale esté,
Qui de la chambre suis deuenu Secretaire,
Des vers à mon plaisir ne pourray-ie bien faire?
Estant au bel estat des favoris couché,
Et d'ailleurs n'estant point d'aucun vice entaché ?
Ne di rien, ne fais rien en depit de Minerue :
En cet Art ne veut point la Nature estre serue.
Mais amis vous auez vn tel entendement
Que vous pouuez en vous en faire iugement.
Si quelquefois encor, ô Françoise ieunesse,
Quelque œuure vous voulez mettre dessus la presse :
Il la vous faut soumettre au iugement exquis
D'vn sçauant, qui tout ait, ce qu'en l'Art est requis,
Et la garder neuf ans dedans le coffre enclose :
Cependant vous pourrez corriger mainte chose.
La parole parlee on ne peut deparler,
Et l'œuure mise hors ne se peut rappeler.
On raconte qu'Orphé, des grands Dieux interprete,

792. Nous disons *sous* au lieu de *sur* (dessus).

799. Cf. Hor., Ep. aux P., 391-406. Boileau, *Art poét.*, IV, 133 sqq. Vauquelin dit dans sa satire à du Perron :

Mais tel Phœbus ni tel fut Amphion,
Ni ceux qui, pleins de grand' perfection
Premierement les carmes inventerent, etc.
(*Sat. fr.*, liv. III, II.)

Les humains qui viuoient d'vne façon infete
De massacre et de sang, sceut bien desauuager,
Et sous plus douces loix hors des bois les ranger :
C'est pourquoy l'on disoit qu'il sçauoit bien conduire
Les Tigres les Lions, aux accords de sa Lyre:
Et mesme qu'Amphion (le gentil batisseur
Des nobles murs Thebains) sceut par la grand douceur
De son Luth façonné d'vne creuse tortue,
Faire marcher des rocs, mainte roche abatue,
Qu'il conduisoit au lieu que meilleur luy sembloit,
Et les faisant ranger, en mur les assembloit.
  Telle fut des premiers iadis la Sapience
De sçauoir separer, par prudente science,
Le public du priué, du prophane le Saint,
D'auoir par vn dous frein son appetit retraint
D'vn vague accouplement, d'auoir du mariage
Ordonné les Saints droits, d'auoir trouué l'usage
De bastir les Citez ; dans des tables de bois
Engrauant l'equité des droiturieres lois.
  Voila comme s'aquist aux vers et aux Poëtes,
Vn honneur, vn renom tel qu'à diuins Prophetes.
Puis Homere et Tyrté mirent des vers au iour,
Qui graues detournants les hommes de l'amour,
Les firent suiure Mars : et par les vers à l'heure
Des Oracles se fist la responce meilleure:
Et furent mis en vers les beaus enseignemens,
Pour maintenir la vie en tous gouuernemens,
Et par la Muse encor fut la grace tentee

Des Princes et des Rois, pour leur gloire chantee.
Puis vinrent les derniers les ebats et les ieux,
L'agreable repos de tous trauaux facheux.
  Premier ainsi iadis nos Poëtes Druides,
Nos Samothes Gaulois, nos Bards, nos Sarromi-
[des,
Policerent la Gaule : et leurs vers animez
Rendoient apres la mort les Princes plus aimez.
Et mesme au parauant Dauid auoit choisie
Pour mieux celebrer Dieu la sainte Poësie,
Et tant peurent ses vers que sans pompeux arroy,
Ce berger maiesteux de Poëte fut Roy.
Ce que ie dis, afin que vous n'ayez point honte,
De faire d'Apolon et de la Muse conte
De l'Apolon surtout qui diuin et sacré
Desancrant de Delos en France s'est ancré.
Portez donc en trophé les despouilles payennes
Au sommet des clochers de vos citez Chrestiennes.
  Si les Grecs, comme vous, Chrestiens eussent es-
[crit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Iesus Christ :

832. *Samothes*, *Sarromides*. Les prêtres gaulois se livraient soit à la méditation, soit à l'enseignement : on appelait *Samothes* ceux qui vivaient dans la contemplation mystique, *Sarromides* ou plutôt *Sarronides*, ceux qui se vouaient à l'instruction de la jeunesse. — Quant aux bardes, on sait que c'étaient des poètes guerriers.

839-840. Cf. Hor., Ep. aux P., 406-407.

845. C'est à tort que dans l'édition Genty, *Chrestiens* est mis entre deux virgules ; ce n'est point un vocatif, mais l'attribut du verbe. Le sens est : Si les Grecs eussent écrit étant chrétiens comme vous.

Et tant que vous pourrez à despouiller l'Egipte,
Et de Dieu les autels orner à qui mieux mieux
De ses beaus paremens et meubles precieux:
Et des autheurs humains comme l'vtile auette,
Prenons ainsi des fleurs la manne et la fleurete,
Pour confirmer de Dieu les auertissemens,
Contenus aux secrets de ses deux testamens.
Vous Prelats, qui n'auez qu'à Dieu seul la pensee,
A luy seul soit aussi votre Muse addressee:
Ainsi que ton du Val Moulinet chante nous
Cette grandeur de Dieu, qu'on voit reluire en tous.
Toy, Dangennes sçauant qui bois en la fontaine
De l'Hippocrene vraye, et de bouche Romaine,
Et Gregeoise et Françoise, epuises, bien disant
Le puis de verité, dont tu vas arrosant

848. *L'Egypte* est mis ici pour *les étrangers.* En quittant la terre égyptienne, les Hébreux emportèrent les vases de leurs oppresseurs.

855-856. Cf. Vauquelin :

Du Perron qui tout l'art de ce bel Art sçavez,
Puisque le cœur à Dieu tout tourné vous avez,
Tournez encor à lui vostre Muse immortelle.
(*Divers sonnets*, 8.)

857. *Du Val.* Théologien et poète, il surveilla l'éducation du Dauphin fils de François Ier et devint évêque de Séez en 1545. Vauquelin lui avait dédié ses *Foresteries.* On a de lui : *le Triomphe de la Vérité; De la grandeur de Dieu ; De la puissance, sapience et bonté suprême de Dieu.* — *Moulinet*, évêque de Séez, succéda à du Val, son oncle.

858. *Grandeur de Dieu.* V. la note précédente.

859. *Dangennes* (1538-1601), évêque de Noyon, puis du Mans. Vauquelin l'avait connu pendant ses études de droit. Il lui adresse la satire IV du livre Ier.

De Noyon la contree : ouure nous ta poictrine:
Que nous goutions ici les fruits de ta doctrine.
De Cossé, qui ne quiers les Lauriers flestrissants,
Qui sur le mont menteur des Muses vont croissants,
A ce recoin du monde, au mont ou Michel l'ange
Tient ferme sous ses pieds cette chimere estrange,
Plante par les beaus vers de Dieu les estandarts
Qui facent l'Ocean trembler de toutes parts.
Toy race d'Espinay, qui de maison antique
Deuot, polices seul ton Eglise Armorique :
Apren les flots Bretons, selon le saint Hebrieu,
A redire apres toy les louanges de Dieu.
Desportes, que ta Muse à Dieu toute tournee,
Ne soit des vers d'amour desormais prophanee :
Maintenant, fauori (puisque dans le cerueau
Apolon t'a versé toute la celeste eau,)
Arrouse, doux coulant la Royale prairie
De l'onde que iamais on ne verra tarie.
Hé ! quel plaisir seroit-ce à cette heure de voir
Nos Poëtes Chrestiens, les façons receuoir
Du Tragique ancien ? Et voir à nos misteres
Les Payens asseruis sous les loix salutaires
De nos Saints et Martyrs ? et du vieux testament
Voir vne Tragedie extraite proprement ?

865. *De Cossé.* Philippe de Cossé, évêque de Coutances.

871. Charles d'Espinay, mort évêque de Dol, en Bretagne. On a de lui des *Sonnets*. Paris, Robert Estienne, 1560.

875. On sait que Desportes traduisit des psaumes en vers français.

Et voir representer aux festes de Village,
Aux festes de la ville en quelque Escheuinage,
Au Saint d'vne Parroisse, en quelque belle Nuit
De Noel, ou naissant vn beau Soleil reluit,
Au lieu d'vne Andromede au rocher attachee,
Et d'vn Persé qui l'a de ses fers relachee,
Vn Saint George venir bien armé, bien monté,
La lance à son arrest, l'espee à son costé,
Assaillir le Dragon, qui venoit effroyable
Goulument deuorer la Pucelle agreable,
Que pour le bien commun on venoit d'amener?
O belle Catastrophe! on la voit tetourner
Sauue auec tout le peuple! Et quand moins on y
[pense
Le Diable estre vaincu de la simple innocence!
Ou voir vn Abraham, sa foy l'Ange et son fils!
Voir Ioseph retrouué! les peuples deconfis
Par le Pasteur guerrier qui vainqueur d'vne fonde,

890. *Un beau Soleil.* Jésus-Christ.

891-892. *Andromede, Persé.* Andromède, fille de Cepheus, roi d'Éthiopie, qui dut la livrer à un monstre par lequel ses États étaient ravagés. Persée, fils de Jupiter et de Danaé, la délivra.

893. *Saint George.* La *Légende dorée* nous le montre combattant et tuant un dragon qui s'apprêtait à dévorer la fille du roi de Libye.

898. *Tetourner* (sic) pour *retourner.*

901. Cf. *le Sacrifice d'Abraham,* par Théodore de Bèze (1551).

902. *Joseph.* Cf. la pièce de *Joseph le Chaste* par Nicolas de Montreux (1601).

903. *Le Pasteur guerrier.* David. Cf. *David combattant, fugitif, triomphant,* trilogie de Des Mazures (1556).

Montre de Dieu les faits admirables au monde!
C'est vn point debatu par argumens diuers,
Si, de Nature ou d'Art, se compose vn beau vers,
Et laquelle des deux plus on estime et prise
En vers, ou la Nature ou la Science aquise:
Quand à moy ie ne voy que l'Art ou le Sçauoir,
Sans veine naturelle, ait beaucoup de pouuoir:
Ni que sans la Science vne veine abondante
Soit pour bien faire vn vers assez forte et puissante:
Et tant bien l'vn à l'autre aide sert et suuient,
Et d'amiable accord s'vnit et s'entretient,
Que si Nature et l'Art ne sont tous deux ensemble,
Vn vers ne se fait point bien parfait ce me semble.
Or celuy qui paruient enfin au haut sommet
Ou le but desiré de ce bel Art se met,
Qui se fait remarquer par la belle couronne
Du laurier verdoyant,qui son chef enuironne,
A porté des l'enfance vn monde de trauaux,
Enduré chaud et froid et souffert mile maux,
N'a connu de Bacchus la liqueur honoree,
Ni la belle Venus des autres adoree.
Qui sçait d'vn pouce expert à bien rauir les Dieux,
Ioindre au Luth la douceur d'vn vers melodieux,

905 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 408-418.

921 sqq. Cf. du Bellay : « Qu'on ne m'allegue point aussi que les Poëtes naissent... Qui veult voler par les mains et bouches des hommes doit longuement demourer en sa chambre : et qui desire vivre en la memoire de la posterité, doit comme mort en soy-mesme, suer et trembler maintefois et autant que noz poëtes courtizans boivent, mangent, et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif et de longues vigiles. (*Défense*, II, III.)

En aprenant il a quelquefois craint son maistre,
Et sceu premierement cet Art aussi cognoistre :
Auiourd'huy c'est assez de dire et se vanter
Que sa Muse sçait bien de beaus vers enfanter :
Moy, ie fay bien vn vers, soit à l'Italienne,
Soit à le mesurer à la mode ancienne?
Si Mecœne viuoit, ainsi comme autrefois,
Ie serois à bon droit son Virgile françois.
La Pelade et le mal venu de Parthenope,
Puisse partout saisir cette vanteuse trope,
Ces Poëtastres fouls, qui pour sçauoir rimer,
Pensent comme bons vers leurs vers faire estimer :
Ie n'ose de ma part ni confesser ni dire
Qu'vn vers ie puisse bien fredonner sur la Lyre :
Ains ie reconnoistray franchement desormais,
Que ie ne sçay cela que ie n'aprins iamais.
Comme vn crieur public à l'encan sçait attraire,
Sous ombre de profit la tourbe populaire,
Pour luy faire acheter les meubles des deffuns :
Tout ainsi le Poëte, au fumet des parfuns
De sa bonne cuisine et de sa grand'despence
Chacun attire à luy, comme par recompense :
Et riche par presents attrayant les flateurs
Il orra de ses vers mile contes menteurs :
S'il est homme qui tienne vne table friande,

932. Le point d'interrogation à la fin du vers est dans l'édit. de 1605.
935. *Pelade.* Maladie qui fait tomber les poils et les cheveux. — *Le mal venu de Parthenope.* Le mal napolitain.
943. Cf. Hor., Ep. aux P., 419-444. Boileau. *Art. poét.*, I, 186-198.

Donnant franche repue on vient à sa viande,
Et s'il sçait liberal et prester et pleger,
Pour aider au besoin ceux qui sont en danger
Ou de perdre vn procez ou de souffrir dommage :
Ce seroit grand merueille eux luy faisant hommage,
Qu'il les peust remarquer ou vrais ou faux amis :
Se masquer le visage aux flateurs est permis.
Si doncques, riche et grand tu desires de faire
Plaisir à telles gens tout franc et volontaire,
Ne les prens pour iuger tes vers aucunement.
Car esleuants leurs voix souriants faintement,
Te diroient, ô quel vers ! ô quelle douce veine !
Comme Nature et l'Art, tu sçais ioindre sans peine !
Que ces vers sont bien faits? Et faussement rauis,
Repaistront là dessus leurs esprits assouuis:
Feront plouuoir encor dessus tels rudes carmes,
De leurs yeux façonnez, quelques flateuses larmes,
Ils dresseront au Ciel les yeux en t'admirant?
Comme ceux que iadis, on alloit requerant
A gages, pour pleurer, aux grandes funerailles :
Qui, faignant lamenter du profond des entrailles,
Disoient et faisoient plus par leur pleurer moqueur,
Que ceux la qui pleuroient leurs amis de bon cœur :
Ainsi le flateur faint, d'vn deguisé sourire,
Plus que le vray loueur s'ebahit et s'admire.
Les grands, ainsi qu'on dit, font quelquefois tenter

964. Cf. 905 sqq.
976. *S'admire* est sans doute mis pour *admire*.

Vn homme par le vin, pour l'experimenter,
Le font boire d'autant luy font faire grand'chere,
Pour sçauoir s'il pourroit bien celer vne affaire:
S'il est d'amitié digne ils veulent lors sçauoir :
Par espreuue se peut vn mal aperceuoir.
Aussi faisant des vers tu te dois donner garde
D'vn esprit qui se masque, en sa façon mignarde,
De la peau d'vn Renard : auiourd'huy rarement,
On trouue des amis de libre iugement.
S'on recitoit des vers à Quintil, dit Horace,
Il disoit, mon enfant il faut que ie t'efface,
Cet endroit, et cet autre : et corriger ceci :
Tes vers n'ont point de sens, n'ont point de grace ainsi.
Si tu luy confessois ne pouuoir mieux escrire,
Ayant beaucoup de fois taché de les reduire :
Lors il te les faisoit tout du long effacer :
Et sçauoit de nouueau plus beaux les retracer,
Te les faisant remettre et tourner sur l'enclume,
Il les repolissoit des bons traits de sa plume.
Mais si mieux on aimoit defendre sa fureur,
Que de les r'agencer, corrigeant son erreur,
Plus rien ne t'en disoit, estimant chose veine
De perdre apres tes vers son conseil et sa peine
Et seul te permettoit de priser sans riual,

987. C'est ce même Quintilius dont Charles Fontaine a emprunté le nom dans son *Quintil censeur*. V. la Notice; I[re] Partie, chap. III.

997. *Defendre sa fureur*. Défendre son inspiration c.-à-d. les vers qui en étaient provenus.

Comme aueugle en ton fait, toy, ta faute,et ton mal.

L'homme bon et prudent, d'ame non violante,
Reprend des vers grossiers la rime mal coulante,
Et les vers qui ne sont polis et relimez
D'vn trait de plume sont par luy desestimez :
Il retranche d'vn vers comme chose ocieuse
L'ornement superflu, la pompe ambicieuse,
Il donne vne lumiere au passage obscurci,
Il rend vn dire obscur beaucoup plus eclarci :
Et ce qu'il faut changer,clair voyant il remarque,
Prenant l'authorité que prenoit Aristarque :
Et si ne dira point, Pourquoy veux-je offenser
Mon ami pour si peu ? Ce peu peut radresser
L'homme qui s'alloit perdre à la sente egaree,
Qu'on voit estre sans fruict des hommes separee,
Car en ayant le faux pris pour la verité,
Moqué dans son ouurage il se fust depité.

Il est vne autre humeur d'hommes qu'on dit Poëtes,
Inconstans et legers, comme des Giroëtes
Qui vont vireuoltant, à tous vents, sur les tours :
Ces gens malasseurez, par incertains detours,
Veulent gaigner du Mont la cime double,et haute :
Ils ont la volonté : mais par la grand'defaute
De la Lune (qui n'est forte comme Phœbus)

1003. Cf. Hor., Ep. aux P., 445-456. Boileau. *Art poét.* I, 199 sqq.

1012. *Aristarque*, grammairien et critique grec du IIe siècle avant J.-C. Son nom est resté synonyme de juge éclairé et consciencieux.

1025 sqq. C'est la traduction d'*iracunda Diana* dans Horace.

Qui leur ceruelle occupe, en l'Art font mile abus.
Ils font cent mile vers, ou Megere preside,
Qu'au lieu de Caliope, ils prennent pour leur guide
Le sage doit fuir ces hommes affolez,
Autant comme en feroit les poures verolez,
Ou bien les furieux pleins d'erreur frenetique
Et pleins d'opinion deuote et fanatique :
Mais les petits enfans en tous lieux les suiuront,
Les garçons debauchez auec eux se riront,
Imitant toutefois les pitaux de Village,
Qui suiuent vn chien foul tourmenté de la rage,
Quand l'vn epoind du bruit de ses voisins prochains,
Prend en haste vne fourche, et l'autre entre ses mains
Vn vouge bien tranchant s'asseurant de defence
Si l'animal cruel leur veut faire vne offence
On voit leurs vers escrits partout aux cabarets,
Farouches et gourmans ils vont dans les forests,
Apres vne debauche importuner les Muses,
Meslant en leurs discours mile choses confuses :
Ils seruent bien souuent aux Seigneurs de plaisants,
Vanteurs, iniurieux, iureurs et medisants.
D'ailleurs les courtisans les incitent sans cesse
A chanter leur amour de quelque grand'Princesse.
Et leur derniere fin c'est de mourir batus,
Langoureux, verollez, dechirez deuestus,
Dedans vn hospital, si leur fureur subite

1027. *Megere*, une des Furies.
1028. *Calliope*. Muse de l'éloquence et de la poésie héroïque.
1030. Cf. 935,1050.

Pour irriter quelqu'vn morts ne les precipite :
Et ne reste rien d'eux, que contre les parois
Les noms qu'ils egaloient aux noms des plus grands
[Rois.
Horace de son temps vouloit qu'en patience,
On laissast de ces fols l'indiscrete science :
Et si quelqu'vn d'entre eux (tandis qu'il vomiroit
Mile vers que raui seul il admireroit
Ainsi que l'oiseleur, trop ententif à prendre
Les oiseaux à qui sots les filez il veut tendre)
Tomboit dedans vn puis, ou dans un creux pro-
[fond,
Bien qu'il criast d'embas longuement contremont :
Amis, secourez moy, mes voisins, ie vous prie,
Tirez hors de ce puis ce malheureux qui crie,
Il dit qu'il ne faut pas à son secours aller :
Ni pour le retirer la corde deualler :
Que sçait il si ce fol de fait apens luymesme
S'est point allé ietter en ce peril extresme,
Et s'il veut glorieux qu'on l'aille secourir ?
Il conte, à ce propos, qu'ainsi vouloit mourir
Vn Poëte en Sicile : Empedocle pour estre
Estimé comme vn Dieu, qu'on a veu disparestre,
Secret s'alla ietter dans Mongibel ardant :
Qu'il soit loisible donc à ces fouls, cependant
Qu'ils seront en humeur, de mourir ou de viure,

1055 sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 457-469.
1069. *Glorieux* s'explique par l'exemple d'Empédocle.
1073. *Mongibel.* C'est l'Etna ; les Italiens lui donnent le nom de Monte Gibello (de l'arabe *Djebel*, montagne).

Ainsi comme ils voudront, pour Empedocle suiure:
Qui sauue ces gens là, s'oposant à leur mort,
Il s'opose à leur gloire et leur defend le port:
Les gardant de passer l'onde non renageable,
Ils tiennent ce bien là facheux et dommageable.
Aussi bien d'autrefois d'vn esprit resolu,
Ils voudront derechef cela qu'ils ont voulu:
Desireux d'acquerir vne gloire nouuelle
Par ce mourir fameux, qui les tient en ceruelle.
  Mais courtois de ces fouls il faut auoir pitié,
Les garder, secourir, d'vne douce amitié,
Et prier le grand Dieu que leur ame agitee
Du Demon tourmenteux ne soit plus tourmentee.
Comme vn Alambiqueur tire des mineraux
L'esprit, la quintessence et vertu des metaux,
Fait des eaux de parfum, des huiles salutaires,
Et sçait bien allier maintes choses contraires:
Tandis souuentefois de faux coin, faux alloy,
Il frape monnoyeur sur la face du Roy:
Tout ainsi maint Poëte ayant à gorge pleine
Beu de l'onde sacree à la docte Neuuaine,
Fera mile beaus vers: Mais souuent orgueilleux
Il meslera des traits mutins et perilleux:
Et souuent contre Dieu superbe il outrepasse

1079. Cf. Virgile:

Evaditque celer ripam irremeabilis undæ.
(*En.* VI, 425).

1081. *D'autrefois* (sic).
1097 sqq. Cf. Boileau: *Art poét.*, II, 187 sqq.

Par folle opinion les loix du Saint-Parnasse ;
Et puis il deuient fol : car Dieu le veut punir,
D'auoir aux Saints Edits voulu contreuenir,
Et deslors plein de gloire et de sotte vantance,
Il sera le vangeur de son outrecuidance :
Et si n'aparoist point pourquoy si furieux,
Il veut hausser au Ciel son vers ambitieux,
Ni quelle est la raison de sa fureur si grande,
Ni quel vice mutin sur son ame commande :
Ou s'il a le tombeau de son pere brouillé,
Ou si dedans son sang, son sang il a souillé,
Polu les saints autels, et que par penitence,
Il luy fust de besoin de punir cette offence.
Il est pourtant tousiours incensé caqueteur,
De ses vers à chacun importun reciteur :
Comme l'Ours irrité, si de sa caue il ose
Deffaire les barreaus, rompre la porte close,
Loin il chasse tous ceux qui marchent deuant luy :
L'ignorant et le docte ainsi craignants l'ennuy,
S'enfuiront autrepart : Si quelqu'vn il arreste,
De ses vers iargonnant il luy rompra la teste :
Car comme la Sangsue ayant trouué la chair,
Il s'emplira de sang, auant que la lacher.
La fureur de ces fouls, l'erreur des Poëtastres
Suiuis, malencontreux, de quintes, de desastres,

1105. sqq. Cf. Hor., Ep. aux P., 470-476.
1106. Cf. Boileau. *Art poét.*, II, 59.
1113. Cf. Boileau. *Art poét.*, IV, 53-58.

Se decouure bien tost : Et se decouure aussi
La passion de tous sous vn voile obscursi :
Car chacun va tousiours ou le plaisir le tire,
L'vn souhaite Bacchus, l'autre Venus desire :
Homere a tant souuent fait les Dieux banqueter,
Que d'aimer le bon vin des Grecs se fist noter :
Car comme on vit iadis que le peintre Arelie
Decouuroit par ses trait sa lasciue folie,
En pourtrayant au vif, sous chacun sien pourtrait,
Celles dont il avoit desia senti le trait,
Aux Temples ayant paint les Romaines deesses,
Par leur face on connut aisement ses maistresses :
Ainsi voit on souuent que beaucoup d'escriueurs
Descouurent leurs desirs descouurant leurs labeurs :
Tant il est bien aisé de cotter la pensee,
Qui leur ame retient aux vices enlassee.
Or, Sire vous offrant souuent de mes escris,
Importun ie craindrois de pecher mal apris
Encontre le public : voyant que vos espaules
Seules portent le fais des affaires des Gaules :
Toutefois puis qu'il plaist à vostre Maiesté,
Que de moy fust escrit des vers quelque traité,
M'ayant tant honoré que daigné m'en escrire :
A vous, ô mon grand Roy, le Prince de bien dire,

1129. 1130. Cf. Horace :

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.
(*Ep*, I. xix, 6.)

1131 sqq. Anecdote rapportée par Pline l'Ancien, liv. XXXV, chap. xxxvii. *Arelie* était un peintre romain du 1er siècle après J.C.

1137-1138. Cf. : Oratio vultus animi est. (Sénèque).

1141 sqq. Cf. Hor., Épit., liv. II, ép. i, 1-14.

Et de toute vertu, qui d'esprit excellent,
Retenez par douceur ce Siecle turbulent :
Ie presente cet Art de Regles recherchees,
Que sans art, la Nature aux hommes tient cachees:
Non pour vous enseigner (bien qu'en mesmes raisons
Horace ait autrefois enseigné les Pisons)
Mais afin que la Gaule, ainsi que vous sçauante
De ses enseignemens, à l'auenir se vante :
Et que tous ces esprits, qui de mots entassez
D'vn ordre non suiui font des monceaus assez,
Se reglant ne soient plus à ces Singes semblables,
Qui regardans bastir des maisons habitables,
Tenterent plusieurs fois, marmots et babouins,
Le mesme, mais en vain : n'ayant pas les engins
Propres à cet effet : et leur menagerie
Ne fut rien à la fin que toute Singerie.
Ie composoy cet Art pour donner aux François :
Quand vous Sire, quittant le parler Polonnois,
Voulutes reposant dessous le bel ombrage
De vos Lauriers gaignez, polir vostre langage,

1150. Cf. Virgile :

Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo, etc.
(*Géorg*. I, 500.)

1159. sqq. Cf. Vauquelin :

On dit, quand au vieux temps les hommes bastissoient
Que les Singes comme eux à bâtir s'efforçoient,
Par mines essayants en tout les contrefaire :

Mais ils estoient sans force et sans outils aussi.
Peut estre, du Bellay, que je veux ainsi faire :
Maints Poëtes en France au moins en font ainsi.
(*Divers sonnets*, 3.)

1165 sqq. Cf. Virgile, *Géorgiq*, IV, 559 sqq.

Ouir parler des vers parmi le dous loisir
De ces Cloestres deuots ou vous prenez plaisir :
Ayant aupres de vous, comme Auguste,vn Mecœne,
Ioyeuse, qui sçauant des Virgiles vous mene,
Des Horaces, vn Vare, vn Desportes qui fait,
Composant nettement, cet Art quasi parfait.
Depuis vn chant plus haut i'entrepri tout celeste :
Alors que Mars armé du dernier Manifeste,
Me rabaissa la voix. Ie demeuray soudain,
Comme dans la forest demeure vn petit Dain,
Qui voit vn Ours cruel au pied d'vne descente,
Ouurir les flans batans de sa mere innocente :
Il fuit par la brossaille, il fuit de bois en bois,
Timide et defiant il pense à chaque fois,
Reuoir l'Ours qui sa mere et la France deuore :
Depuis ce iour tout tel ie suis poureux encore.
Ie viuoy cependant au riuage Olenois,
A Caen, ou l'Ocean vient tous les iours deux fois ;
Là moy De Vauquelin content en ma Prouince
Presidant ie rendoy la Iustice du Prince.

1172. *Joyeuse*, mignon de Henri III.
1172-1173. Cf. Horace :
Dilecti tibi Virgilius Variusque poetæ.
(Ép. II, I, 24.)
1175. *Un Chant.* L'épopée dont il a cité le début au IIe livre.
1185. Cf. Virgile, *Géorgiq.*, IV, 563 sqq. — *Olenois*, c'est-à-dire de l'Olene, en latin *Olena*. C'est l'Orne, que Vauquelin appelle aussi Oulne. (Idyll. 70).

FIN.

GRAMMAIRE

DE L'ART POÉTIQUE DE VAUQUELIN

I

SYNTAXE ET FORMES GRAMMATICALES

Emploi de l'article. — L'article s'omet avec les noms de personnes, quand ils sont accompagnés d'un adjectif indiquant le lieu d'origine. Ex : Pindare Gregois. I, 694. Homere grec et Virgile Romain. I,417. — On trouve l'article devant un nom de personne sans adjectif. Ex: La Madelene. I, 711.

Les noms de montagne s'en passent d'ordinaire. Ex: Grimper dessus Parnasse. I, 4. Jardinets de Pimple. I, 11. En Pinde. I, 94. D'Helicon et Parnasse. III, 375. — Il s'omet souvent avec les noms de rivière. Ex : Loire. I, 401. Les bras de Seine. II,124 Eufrate et Ganges. II, 176. Orne et Seine. III, 429.

L'article est supprimé avec les noms communs lorsqu'ils se prennent dans un sens général et indéfini, ou lorsqu'ils sont abstraits. Ex : Quand à nouvelle chose ils ont un nom donné. I, 342. Sa loy, ses mandemens...Sont chemins. I, 41. Avec propre matiere. I, 327. Les beaus enseignemens De l'Art de Poësie. I, 2. Quiconque a passé de jeunesse le cours. I, 842. Par destin. II, 200.

Le substantif s'unit souvent au verbe sans article pour former une sorte de verbe composé. Ex: Donner passage. I, 316. Souffrir dommage, III, 955.

Les noms joints aux adjectifs *mesme*, *tout*, *autre*, *tel*, ne prennent généralement pas l'article. Ex: En tous arts. I, 114. En mesme endroit. I, 766. De mesme main. I, 206. De tous hommes. II, 60. Tous Bergers. III, 251. Tel ouvrage. I, 443.

L'article partitif peut être employé devant les noms pluriels précédés de l'adjectif. Ex: Des gentils bouffons. II, 1015.

L'article peut servir pour plusieurs noms de suite. Ex : Les Armes des maisons, Anagrammes, Rebus, Emblesmes, et Blasons. I, 369. L'esprit, la quintessence et vertu des metaux. III, 1090.

On le trouve dans certaines locutions où nous ne le mettons plus. Ex : Au couvert *pour* à couvert. II, 414.

Il se supprime souvent avec le superlatif. Ex : Leurs doctrines plus sages. I, 372. L'honneur des paroles plus belles. I, 408, A ce qui plus honore. II, 372. Qui le fer des esprits plus durs aiguiseray. III, 390.

Signalons enfin l'usage de *es* pour *en les*. II, 492.

Emploi du substantif. — Quand le substantif se termine par un *é* fermé, il prend le pluriel avec un *z*. Ex : Bontez. I, 144. Quand il se termine par une dentale, celle-ci peut tomber devant l'*s* du pluriel. Ex : Enseignemens. I, 1.

On trouve *environ* au singulier. Ex : Le plaisant environ. II, 6. De même *brossaille* (pour *broussaille*). Ex : Il fuit par la brossaille. III, 1181.

On trouve au pluriel : Jeunesses, III, 575. Vaillances. II, 560. Valeurs. II, 114. Souvenances. I, 52. Barreaux (pour *le barreau*, au figuré) III, 553. Risees III, 552.

Le singulier est mis pour le pluriel dans la locution : Une moisson de bien. III. 73. On trouve encore cet exemple : Manieres de parler qu'un Rethoricien En Grec apelle Scheme. II, 921 Le pluriel est mis pour le singulier dans l'exemple suivant : Succederent depuis aux marches inegalles Dont marche l'Elegie. I, 548.

Un certain nombre de substantifs n'ont pas leur genre actuel Ce sont : Accrostiche. I, 380. Aise. II, 1135. Anagramme. I, 380. Epigramme. I, 783. Epitaphe. III, 304. Erreur. I, 1118. Espace. I, 1123. Guide. II, 234. Humeur. II, 737. Image. I, 1058. Limites. III, 98. Meslange. II, 55,277. Nacre. I, 736. Œuvre. I, 65,442. Ombre. I, 446; III,246, 470. Personne. III, 423-424. Populace. I, 855. Notons encore : Brouil. III, 118, et Rouil. III, 63.

Les substantifs peuvent s'unir directement au verbe dans les constructions suivantes : Epouse estre donnee. III, 204. Qu'il les peust remarquer ou vrais ou faux amis. III, 957.

Les noms propres sont francisés d'une façon souvent bizarre. Ex : Tancred. I, 611. Vide. I, 65. Timagore. I, 791. Parrasse.

I, 793. Pelé. I, 821. Arat. I, 929. Manile. I, 929. Aglaïe. II, 10. Latie. II, 207. Cadme. II, 404. Quintil. III, 987.

Les noms de personnes peuvent, comme les noms communs, prendre le signe du pluriel. Ex : Nos deux Chevaliers. I, 973.

Emploi de l'adjectif. — L'adjectif *grand* reste souvent invariable au féminin, mais d'ordinaire avec une apostrophe. Ex : Grand'Royne. I, 478.

Vieil se met au lieu de *vieux*. Ex : Au contraire le vieil vit plus de souvenance. II, 367.

L'adjectif est souvent employé comme adverbe. Ex : Aller joyeux. I, 29. Fidelle interpreter. I, 950. Les beaus desseins plus clairs on fait entendre. I, 87. Il fait doux et modeste, amoureux ses caresses. I, 1015. Qui ne sçait attentif leurs beaus chants ecouter. II, 26.

Notre adjectif *premier* est mis comme *premièrement*. Ex : Premier cette raison fist asservir les voix. I, 89. On trouve aussi : *Au premier* pour *tout d'abord*. I, 890; *un petit* pour *un peu*. III, 627. Signalons encore les composés : Dous bellant. I, 234. Doux plaisant. I, 919. Doux bruyant. III, 710; et les autres comme : Pied de bouc. II, 708. Fron-cornus. II. 797.

Des adjectifs au neutre sont pris substantivement. Ex : En l'Epique. I, 421. Suivant du moyen le sentier. I, 1077. Tout le precedent. II, 246. Le tien = *tuum*. III, 571. Tenterent... le mesme. III. 1162.

Des adjectifs sont employés comme substantifs avec ellipse. Ex : Ce hautain. I, 32. Le chetif. I, 289. Maints doctes. I, 115 Un fievreux I. 220. Des libres vertueux. I, 250. Aux bons et vertueux. II, 473.

L'adjectif varie en certains cas où l'usage moderne le laisse invariable. Ex : Amener ses vaisseaux tous chargez de la proye. I, 187. Toute epleuree. I, 884.

Vauquelin emploie comme adjectifs les mots suivants : Druide. II, 732. Forestier. III, 224. Musicien. II, 523. Ravisseur III, 612. Tavernier. II, 756.

Tel que est usité pour *quel que*. Ex : Tout autre tel qu'il soit. III, 689.

Antique est mis avec un sens passif. Ex : L'antique arrogance = l'arrogance des anciens. II, 504. De même : Une vieille prudence = la prudence d'un vieillard. I, 135.

Certains adjectifs, qui ne s'emploient plus qu'absolument dans l'usage moderne, sont construits avec un régime. Ex :

Convoiteux du futur. II, 359. Fugitif de Troye. II, 198. Aux siens trop inhumain. III, 161. — Réciproquement, l'adjectif *desireux* est employé d'une façon absolue. Ex : Despencier, desireux, rempli de vanité. II, 346.

D'autres adjectifs s'unissent à leur complément par des prépositions dont nous ne les faisons plus suivre. Ex : Enclin pour imiter. I, 125. Envieux sur. II, 144. Bien qu'il n'y fust pas né = propre. III, 422. Respectueux à son pere. III, 487. Fertille des blonds cheveux. I, 399. Propre pour exprimer. I, 348.

L'adjectif peut se construire après le relatif *qui* de la façon suivante : Les oiseaux à qui sots les filez il veut tendre. III, 1060.

Vauquelin met l'indéfini *un* en bien des cas où nous mettrions le défini. Ex : Un visage hideux de quelque laid Thersite. I, 195. Suivre un coulant Ovide. I, 425. Avecques un espoir du laurier. I, 1078. Réciproquement : J'avois la chausse neufve. I, 294. — Il supprime *un* dans bien des cas où nous le mettons. Ex : De plume divine. I, 359. Par secrete vertu. II, 42. De voix un peu hardie I, 815.

Un se met parfois devant le substantif employé en apposition. Ex : Celuy qui pourroit voir une forest arbreuse... Et la revoir apres sans ombre ni rameaux, Un Taillis remarqué de quelques balliveaux. III, 1119.

Emploi des noms de nombre. — On trouve *deux cents* non suivi d'un substantif. Ex : Si j'en remets deux cents. III, 569.

Emploi des déterminatifs. — *Celui*, antécédent de *qui*, est souvent supprimé. Ex : Qui sçait bien un sujet suivant sa force elire Il ne lui manquera... I, 299. On peut expliquer aussi par l'ellipse d'un déterminatif les constructions suivantes où *qui* équivaut à *si l'on* : Quels auteurs, quelle trace Il faut suivre qui veut grimper dessus Parnasse. I, 4. Dont on ne doit jamais se detraquer, Qui ne veut le couroux du Prince provoquer. I, 53. Il est fort mal aisé les Muses bien gouster, Qui ne sçait. II, 25.

Grâce à l'ellipse de l'antécédent *ce*, le relatif peut se rapporter à un groupe de mots. Ex : Soubs l'espece du bien souvent on se deçoit : Qui fait que la pluspart des Poëtes s'abuse. I. 270.

Vauquelin dit *cela que* et *cela dont*. Ex : Suy cela que tient la renommee. I, 872. Cela dont les yeux sont fidelles tesmoins. II, 390.

Ce se construit avec la conjonction *que*. Ex : Pour ce qu'il ne pouvoit. II, 662. Cependant que. II, 1049.

Notons encore l'ellipse de *celui, celle* dans la construction suivante: La langue d'Italie et d'Espagne. I, 596.

Cettuy-là se met pour *celui-là.* III, 497.

Emploi des relatifs. De quoy équivaut à *de ce que.* Ex : Il se tient heureux... de quoy Il peut vivre seulet. I, 1025. Il se met aussi pour *dont, duquel.* Ex : Cette harpe... de quoy... il fredonnoit. II, 174.

A quoy est mis pour *à cela = chose à laquelle.* Ex : Rends au bon jugement sujette ta fureur : A quoy te serviront... I, 942.

Lequel se met pour *qui.* Ex : Et les vieux composez desquels. I, 331.

Que s'emploie pour *où, dans lequel.* Ex : Loüant le temps passé qu'il estoit en jeunesse. II, 360. Viendra jamais le temps que. III, 61. Qu'il conduisoit au lieu que meilleur lui sembloit. III, 809.

Emploi des interrogatifs. Qui est mis pour *qu'est-ce-qui.* Ex : Qui plus te restera? III, 566.

L'interrogation indirecte *à qui* s'emploie dans les constructions suivantes : A qui feroit le mieux. I, 1050. A qui mieux escrivants. II, 678.

Quel s'emploie comme interrogation indirecte dans le latinisme ci-dessous : Emerveillez Quel Ange avoit ainsi... I, 105.

Emploi des indéfinis. Quelque chose n'est pas encore devenu substantif neutre. Ex : Quelque chose indigne d'estre... dite. I, 1155.

Chacun s'emploie adjectivement. Ex : Chacun couplet. I, 659. Chacune chose. I, 811. Chacun âge. II, 329.

L'un est mis pour *un.* Ex : Comme on voit l'une fois... Et l'autre fois. II, 893.

L'on est employé, après un verbe dont il est le sujet, au lieu de *on.* Ex : M'en porte l'on envie. I, 340.

On se construit avec *nous* et *vous* dans les locutions suivantes : O vous qui composez, que prudens on s'efforce. I, 295. Aux vices nous conduit la faute qu'on évite. I, 283.

Emploi des pronoms personnels. Le pronom personnel sujet est souvent supprimé. Ex : Tu les imiteras et le prix non gaigné peut estre emporteras. I, 525.

L'impersonnel neutre *il* l'est généralement. Ex : De qui faut emprunter. I, 153. Est, et permis sera. I, 385.

Le pronom personnel se met en des cas où nous l'omettons. Ex : Qui trop veut estre seur...Il demeure. I, 275. Mais Scopas... n'ayant pas osé... il peignit. I, 1059. Les bons esprits... afin que..., Ils mettoient. II, 697.

Il se met pour *cela*. Ex : Comme il se presente. II, 615.

Moy se met où nous employons *me*. Ex : Venez moy dire. II, 127.

On trouve *se* avec un infinitif quand le sujet déterminé est *nous*. Ex : Comme pour s'esjouir de voir briller la flame Des rais d'un beau Soleil par les yeux d'une dame Qui soit avecques nous : nous ne pouvons pas voir... I, 991. Nous enseignants... à se porter egaux. II, 733.

Soy se met pour *lui, eux*. Qui d'Apollon attire à soy la compagnie, I, 436.

Emploi des possessifs. — On trouve l'adjectif possessif où nous mettons l'article. Ex : L'espee à son costé. III, 894. La lance à son arrest. III, 894. Elevant sa voix. I, 818.

Il est employé dans la construction suivante : C'est assez de dire... Que sa Muse... III, 929, *sa* se rapportant au sujet sous-entendu du verbe *dire*.

Sien est mis avec l'article pour *son*. Ex : Il le faut ... dire au langage sien. I, 958.

Emploi des verbes. — Le verbe *aller* employé comme auxiliaire avec le participe présent d'un autre verbe forme souvent des périphrases comme les suivantes : En bas iroit rampant. I, 162. Tous y vont cherchant. I, 465. Qui va...contant. I, 634.

Vauquelin use du passif où nous mettons le réfléchi. Ex : A luy seul soit aussi vostre Muse addressee, III, 806. Plus souvent le réfléchi est substitué au passif. Ex : Dieu se prie. I, 745.

Des verbes aujourd'hui réfléchis sont construits sans régime pronominal, d'une façon absolue. Ex : Chagrin, plaignant sans cesse, II, 359. Voix bien accordantes, II, 528. Ballets tremousants. II, 543. En lamentant. I. 746. Pour gosser. I, 751. Il s'appaise, il chagrine II, 335. N'arrestant aux paroles fleuries. II, 79 La force... accroissante. II, 148. Mourir, et puis renouveler. I, 390. Le sommeil glissant. III, 646. Lauriers... flestrissants. III. 40.

S'admirer est mis pour *admirer* dans la construction suivante : Le flateur... Plus que le vray loueur s'ebahit et s'ad-

mire. III, 976. *S'empirer* s'emploie pour *empirer*. Ex : Les siecles s'empirants. II, 442.

Envoler peut avoir un complément direct autre que le pronom personnel. Ex: Quel vent... ma nacelle envole? II, 1103

Des verbes aujourd'hui neutres se construisent transitivement. Ex : Polinisse croyoit la mort d'Ariodant. III, 197. Ressembler une Helene. I, 712.

Réciproquement, des verbes aujourd'hui transitifs se construisent intransitivement, soit avec un régime indirect, soit d'une façon absolue. Ex : La seule envie D'estre riche et d'avoir III, 543. Eclairer à ceux. III, 400. Oiseaux degoisans. I, 718. Aux bons... il favorisera. II, 473. Fuyant à ses fureurs, II, 146.

Quand le verbe *faire* est construit avec un infinitif, cet infinitif, s'il appartient à un verbe réfléchi, peut perdre son pronom. Ex : Le fait bien tost ranger à son humble devoir. I, 46.

Certains verbes régissent, contre l'usage actuel, l'infinitif sans préposition. Ex : Permis sera Faire naistre. I, 385. Garde toy... enfraindre. I, 936. Choisir ne te travaille. I. 418. Brusloit ouir. II, 149. Chanter... vous nous commanderez. II, 654. Exercité Marcher, III, 130. Faignant lamenter. III, 972. De même : S'y faire une couronne à tous il est loisible. II, 688.

D'autres sont construits avec une préposition autre que dans l'usage actuel. Ex : S'enhardit de. I, 126. Et le baiser .. qu'on prend d'une pucelle. I, 782. Se travaille de plaire. I. 814, Responde avecques. II, 12. Se plaist... d'entendre. II, 341. Puisera d'une source. II, 383. Me dois-je hasarder de. II, 879. Enseigne ses enfants Au trafic. III, 541.

Le verbe peut se construire avec des compléments d'ordre divers. Ex : Il faut qu'un mesme fil au sujet s'accommode Et plein de jugement un tel ordre tenir. I, 264. Il dit sa jouissance... et qu'ayant. II, 418. Aime chiens et chevaux, et... à voir. II, 339.

L'indicatif se met pour le subjonctif. Ex : Marri que n'est ma Muse et plus nette et polie. I, 1159. Aprouvez Que parmi tant de maux joyeux vous vous trouvez. II, 1145.

L'imparfait du subjonctif est employé au lieu du conditionnel. Ex : Pour estre comme il deust de vous, Sire, aproché. II, 650.

Le subjonctif se rencontre au lieu de l'indicatif. Ex : Voir briller la flame Des rais d'un beau Soleil par les yeux d'une

dame Qui soit avecques nous. I, 991. Viendra jamais le temps que... je voye? III, 67.

Le subjonctif de souhait se passe de la conjonction *que*. Ex : Tousjours il te souvienne. I, 252. Ta Muse ne soit... embesongnee. I, 543.

On trouve le subjonctif où nous mettons l'impératif. Ex : Que tu saches la regle. I, 367.

Dans les locutions suivantes, Vauquelin emploie le subjonctif avec une conjonction, au lieu de l'infinitif. Ex : Et puis on s'esbahit que pas à pas on gaigne. II, 39. Y trouve dequoy son esprit il repaist. I, 458.

L'infinif est souvent substantif. Ex : Leur voler hautain. I, 532. En son medire. I, 752. Au mouvoir de leurs doigs. II, 182. Ce courageux oser. II. 845. Sur l'aisle du penser. III, 42. Un marcher. III, 504. Leur pleurer. III, 973. Ce mourir. III, 1084. Dans les exemples suivants, l'infinitif est encore un véritable substantif : Le commencement d'escrire. III,404. La grace de parler III, 534. Qui d'aimer le bon vin des Grecs se fist noter. III, 1130

On rencontre souvent des propositions infinitives construites comme en latin. Ex : L'invention des vers estre des cieux venue Est une opinion... I. 91. Apollon... Monter au double mont ne nous souffriroit pas. I, 57. Recognoistre Les Orateurs se faire et les Poëtes naistre. I, 115. J'estime tousjours celle estre de plus grand chois Qui... I, 754. Quand Leon le voyant estre Roger, III, 215. Dans la locution suivante, l'infinitif est incorrectement construit : Les argumens connus aux Poëmes ouvers Comme tiens se liront estre tes propres vers. I, 945.

Vauquelin emploie l'infinitif en des cas où nous tournons par une conjonction et un mode personnel. Ex : Mile autres plaisirs qui tous delicieux Sont, sans les regarder, agreables aux yeux. I, 725.

L'infinitif est mis pour le participe passé dans l'exemple suivant : Mais il est malaisé de bien proprement dire Ce qu'on n'a point encor veu par un autre escrire. I, 891.

Nous trouvons une fois l'infinitif coordonné avec le participe présent. Ex : Mais ne le voyant plus, et porter de lans l'ame... I, 999.

Le participe présent employé verbalement varie d'ordinaire en nombre. Ceux qui... invoquants. I. 142. Les fleuves serpentants, bruyants en leurs canaux. I, 493. Les peintres peignants.

I, 711. Quelquefois, il varie aussi en genre. Ex : Et faites que les eaux d'Hippocrene chantantes Aprennent leurs chansons à nos eaux ecoutantes. II, 7.

Souvent aussi, le participe demeure invariable. Dans les vers suivants, de trois participes coordonnés, les deux premiers sont au pluriel et le troisième au singulier : Buvants, mengeants ensemble, ensemble aussi chantant. III, 137.

Le gérondif ou le participe présent ne se rapportent pas nécessairement au sujet de la proposition. Ex : Et desirant de luy tirer quelque peinture, Tousjours de ce Ciprez il bailloit la figure. I, 255. Alors des Trobadours Fut la Rime trouvee en chantant leurs amours. I, 549. Dieu se prie aux Temples en chantant. I, 745. Et ne faut... Croire qu'y voyageant s'y trouve des dangers. II, 65. Il ne faut jamais qu'un jeune homme gaillard Represente en parlant la façon d'un vieillard...Ayant tousjours egard a ce qui plus honore La personne parlante. II, 369.

Le participe présent s'emploie comme substantif. Ex : Le cœur des regardans. I, 822. Du lisant. II, 286. Aux oyants II, 394. On le trouve comme adjectif dans les locutions analogues à la suivante : L'enseignante Epistre. III, 276.

Quand le verbe auxiliaire et le participe passé sont séparés par le complément direct, il y a ordinairement accord du participe avec ce complément. Ex : Il a nostre langue embellie. I, 335. Ce cas rentre dans la règle générale en vertu de laquelle le participe s'accorde avec le régime direct qui le précède. Cependant, même quand il suit son régime, il peut rester invariable. Ex : Quels commencemens Les Poëmes ont eu. I, 2. Avec la vehemence Qu'en la France a produit. I, 431. A tous les autres arts aisément surmonté. I, 82.

Quand le complément suit, le participe peut s'accorder avec lui. Ex : Nature... dedans nous a formee L'impression. I, 843. Ayant plustost laissée La grandeur. I, 1115. David avoit choisie... la sainte Poësie. III, 835.

Le participe passé accompagné d'un nom a quelquefois un sens équivalent à celui que nous donnerions au substantif tiré du verbe auquel appartient ce participe avec le nom exprimé pour complément. Ex : Apres Ilion pris et son mur saccagé. II, 102. Pour leur gloire chantee. III, 828.

Notons encore la construction suivante : C'est desja trop long temps cette Muse invoqué. III, 37.

L'usage des temps est le même que chez nous. On trouve

pourtant l'imparfait du subjonctif où nous mettons le présent. Ex : Car il veut rendre un cœur actif eguillonné Aux exploits genereux,bien qu'il n'y fust pas né. III, 421. Comme pourrons nous esperer que ceux-ci... Aimassent. III, 573. On trouve encore le plus-que-parfait pour l'imparfait. Ex : Avoient fort estimé les nombres Poëtiques. II, 932.

Dans la construction suivante : Une Queux je seray, qui... aiguiseray. III, 389., le pronom personnel détermine la personne du verbe, bien qu'il ne soit plus grammaticalement le sujet. Dans l'exemple ci-dessous, le verbe est à la première personne avec deux sujets de la troisième : Baïf et Tahureau, tous en mesmes annees Avions. III, 247; le pronom *nous* est compris dans *tous*.

On trouve un verbe au singulier avec plusieurs sujets de ce nombre. Ex: Tel estoit d'Euripide et l'Ion et l'Oreste. III, 171. Puisse Europe, Asie, Afrique. II, 159. L'Héroïc, le Tragic use. III. 221. Et l'un et l'autre... n'atteindroit. I, 701. Quelquefois même un ou deux de ces sujets sont au pluriel. Ex : Les soupçons envieux, les médits, la rancœur... Me faisoit. II, 1085.

Au contraire, le verbe se trouve au pluriel avec un seul sujet du singulier. Ex: Nul autheur Grec, ni Romain, ni vulgaire... N'ont entrepris. III, 187. Tout le corps des figures dépeintes Donnent un grand plaisir. I, 223.

Citons enfin quelques formes grammaticales tombées en désuétude. La première personne de l'indicatif présent dans certains verbes n'a pas l'*s*. Ex: Deçoy. I, 302. Sçay. I, 747. Rèpen. III, 241. De même pour l'imparfait, l'impératif et le passé défini. Ex : J'avoy. III, 252. Je pensoy. III, 273. Prend. I, 13. Fay. I, 25 Suy. I, 872. Fein. I, 873. J'entrepri. III, 1175.

Le conditionnel du verbe *debvoir* s'écrit *debveroit*. I, 183. Le verbe *asservir* fait au participe *asservant*. I, 671. Le verbe *faillir* a la troisième personne de l'indicatif présent *faut*. III, 630. Le verbe *Voir* fait au futur *voirrai* I, 357. Le verbe *ouir* a les formes suivantes : Oit. II, 389. Oy. II, 321. Orra, III, 9503 Oyant. II, 378.

Usage des prépositions. A. — *A* signifiant *pour* devant un substantif. Ex: Cruelle à. II, 215. A l'homme aimable. II, 58. Soit enfantee à bienheureuse issue. II, 168. — Signifiant *pour* devant un infinitif. Ex: Bien que la Queux soit à couper inutile. III, 391. — Mis pour *dans*, *en*. Ex: Il se trouve plus de comments mile fois Au latin. I, 73. Au bois naistre et mourir. I, 390. Se gravent

au cerveau. III, 592. A leur honneur. I, 143. — Mis au lieu de *par*. Ex: Les Anges à miliers. III, 35. Au naturel deduit. II, 421. — Mis pour *de*. Ex: Ne laisse à profiter. I, 752. — Notons encore la locution *à tard* pour *tard*. III, 378. — *A* gouvernant plusieurs termes coordonnés peut ne s'exprimer qu'une fois. Ex: Ayant tousjours egard à ce qui plus honore La personne parlante et ce qui convient mieux. II, 372.

Après. — Nourris des leur enfance apres les biens. III, 574.

Auprès. — Se joint directement à son complément. Ex : Aupres la feuille. II, 636.

Contre. — Mis pour *sur*. Ex: L'Epitaphe... Mis contre une coulonne. III, 303.

De. — Se supprime parfois après *rien*, *quelque chose*, etc., suivis d'un adjectif ou d'un adverbe. Ex: Par ci par la meslé rien ici tu ne lis. I, 441. Qu'est-il... rien plus beau? III, 195. — Se supprime encore dans les constructions suivantes. Le but de Galien, c'est garder. I, 697. Comme il fait plus beau voir. I, 193. Il est fort malaisé... gouster. II, 25. — *De* pour *à*. Ex: De tort et de travers. III, 778. Du premier abord... III, 8. — *De ma part* est mis comme *pour ma part*. III, 939. — *D'avant* s'emploie pour *dès avant*. II, 717. — *De* exprime tous les rapports que le latin rend par l'ablatif. Ex: De mots injurieux à luy s'adressera. I, 33. D'un siege de dix ans les grandes villes prises. I, 416. Caché des rideaux. II, 396. Appuyer d'échalas. I, 157. Vainqueur d'une fonde. III, 903. Qui d'unze pieds marchoient. II, 857. — Il peut avoir aussi le sens du *de* latin. Ex : Bien chanter de Dieu. II, 1066. Chanta de sa Francine. I. 581. — *De* suivi d'un infinitif peut équivaloir à *en* avec le gérondif. Ex: Les beaux desseins plus clairs ont fait entendre, De les soumettre aux lois qu'en prose les etendre. I. 87. — *De* gouvernant plusieurs termes coordonnés peut ne s'exprimer qu'une fois. Ex: Muses, s'il est permis d'enseigner l'Art des vers, Et montrer. I, 5. Joyeux de voir de loin le but qu'il se propose Et voir. III. 468. Dans l'exemple suivant *de* exprimé avec le premier membre est omis dans le second pour reparaître dans le troisième: Celuy qui de tout meuble rare, Riche tapisserie et de beaus lambris pare, III, 751.

En pour *dans*. Ex : Qui font la Muse en Homère parler. I, 102. — Pour *sur*. Ex: En Pinde resider. I, 94. En la Scene. II, 460. — Pour *de*. Ex: En beaucoup de façons. I, 126. En la sorte. I, 161.

Encontre pour *contre*. Encontre le public. III, 1143.

Hors se trouve joint directement à son régime. Ex: Hors la

terre. I, 282. — S'emploie par pléonasme. Ex: Sortant hors de l'usage. I, 411. Sort hors de page. II, 338. Echapé hors des mains. II, 1150.

Par. — S'emploie dans les locutions: Par ci devant. I, 530. Par sus elle. I, 686. Par apres. I, 605.

Parmy. — Parmy le peuple. I, 649.

Pour. — Avec le sens de *au lieu de*. Ex: Fonda pour Ilion la cité de Paris. II, 121. — Suivi d'un infinitif, *pour* peut signifier *parce que*. Ex: Ceux qui blameront cette mode enseignante Pour ne sentir assez. I, 15. Jettent un son plus clair... Pour estre l'air contraint. I, 85. Ce qu'on void estre simple et semblable Ne passionne point pour estre un et sans fable. II, 287. — *Estre pour* a le sens de *être capable de*, *être fait pour*. Ex: Quelque œuvre beau, Qui fust pour ne jamais tomber dans le tombeau. III, 577. — Notons encore la construction suivante: Pour voir plusieurs... faire Plusieurs sortes de vers, ce n'est pour asseurer Qu'ils pourront amoureux des neuf Sœurs demeurer. I, 1007.

Sur. — A souvent le sens de *par dessus*, *de préférence à*. Ex: Et sur tous le Poëte en son dous exercice Mesle avec la nature un plaisant artifice. I, 79. Sur tous louable est l'édifice. I, 309. Avoir l'honneur sur les Italiens. I, 570. — *Sur* peut se sous-entendre dans le second terme. Ex: Et sur la Téïenne et la Saphique lyre. I, 696. — *Par sus* s'emploie pour *par dessus*. Ex: Par sus elle. I, 686.

Signalons encore l'emploi des anciennes prépositions: *Dessus*. Ex: Dessus Parnasse. I, 4. *Dessoubs*. Ex: Dessoubs la feuille verte. II, 67. *Dedans*. Ex: Dedans la Thebaïde. I, 424. *Dehors*. Ex: Dehors du rond compas. II, 777.

Emploi des adverbes. — *Arriere* est mis pour *en arrière*. Ex: Recullons arriere. I, 983.

Autour est employé adverbialement. Ex: L'air au tour resonnant. I, 790.

Davantage peut-être suivi de *que*. Ex: Davantage Que l'estude. II, 275.

Devant s'emploie comme adverbe. Ex: Plus que devant. I, 594. Dans cet exemple il a le sens de *auparavant*. — Il se met aussi pour *avant*. Ex: Si quelqu'un devant vous, si quelqu'un puis apres I, 765. Devant qu'avoir attaint. I, 984.

Dont s'emploie pour *d'où*. Ex: Despend plustost du Ciel dont il prend origine. I, 740.

Dudepuis. Ex: Et Baïf dudepuis. I, 577.

Du tout a le sens de *entièrement,* quand il est employé sans négation. Ex: Mais qui selon cet Art du tout se formera. I, 69. Que le bas d'un poisson eust du tout la semblance. I, 212.

Ou se met pour *dans lequel.* Ex: On y voit le dépit ou poussa Cupidon. I, 501. Chemins où l'on peut marcher. I, 42.

Outreplus. L'outreplus équivaut à *le reste.* I, 1085.

Puis se construit avec *après.* Ex: Y joignant puis aprés. I, 206.

Tandis signifie *pendant ce temps.* Ex: Et tandis d'autres vers ici nous meslerons. I, 514.

Tant devant un adjectif ou un adverbe s'emploie pour *si.* Ex: Tant bien. II, 793. Tant obscure. I, 584. Tant... buissonneux II, 594.

Tant seulement. Ex: Servoient *tant seulement.* I, 517. Tant seulement charbonne. I, 775.

Tost est mis pour *bientôt.* Ex: L'esprit est tost lassé. I, 177.

Aussi tost s'emploie pour *aussi bien,* comme dans l'usage moderne *plutôt* pour *mieux.* Ex : Qu'un grand Capitaine aussi tost mette en fuite L'ennemi par hasard comme il fait par conduite. I, 1031.

Tout pris adverbialement se joint à certains mots pour renforcer le sens. Ex: Tout de mesme. II, 975. Tout ainsi. I, 312. Tout soudain. III, 626.

Y s'emploie par pléonasme. Ex: Auquel on y doit voir. III, 155. Ou l'empire d'Europe... Devoit... y demeurer. II, 125.

Emploi des conjonctions. — *Alors que* est employé comme *lorsque.* Ex : Depuis un chant plus haut j'entrepri tout celeste, Alors que Mars... Me rabaissa la voix. III, 1175.

Aussi se met pour *non plus.* Ex: De sorte que le bas ni le sommet aussi. I, 221. On ne regarde aussi. II, 33.

Il s'emploie comme *ainsi.* Ex : Aussi fera l'honneur. I, 408.

D'autant que équivaut à *parce que.* Ex : Nos grands vers on appelle Alexandrins, d'autant Que le roman... I, 633. Héroïques ainsi les Carmes furent dits, D'autant que... I, 637.

Avant que se construit avec l'infinitif. Ex : Avant que la lacher. III, 1122.

Combien que a le sens de *quoique.* Ex: Combien que... vous ayez la sagesse. III, 675.

Comme se met pour *comment.* Ex : Disons comme on doit chanter. II, 86. — Il se met pour *que* après certains termes servant à exprimer la comparaison. Ex: Aussi tost à bon

port comme. I, 1030. Ainsi comme. II, 818. Il équivaut quelquefois à *selon que*. Ex : Comme sont leurs humeurs. I, 465.

Doncques est mis pour *donc*. II, 810. I. 261.

Et se redouble sans la locution *et l'un et l'autre*. I. 701.

Parquoy est mis comme *pourquoi*. Ex : Parquoy doncques au lieu d'un Satire paillard Nous viens tu figurer Silene le vieillard. I, 261.

Que est employé par pléonasme. Ex : On voit aussi que l'homme, ayant... Que de là sont venus. I, 119. Nous esperons que, quand vous aurez... Qu'enclin à nous aimer... II, 651. Quand au commencement, au temps de leurs vendenges, Que les Grecs celebroient de Bacchus les louenges. II, 427. — *Que* s'emploie après *sinon* dans l'exemple ci-dessous: Ces vers n'estoyent sinon qu'un gay remerciment. II, 438.— On le trouve dans la construction suivante: Que je croy. I, 216. — Gouvernant plusieurs propositions, il peut ne s'exprimer qu'une fois. Ex: De sorte qu'il egalle un Do 'at d'une part, Et de l'autre il seconde. III, 709. — De même, dans l'exemple qui suit: Comme tout peintre n'est parfait en chaque part... Mais l'un. I, 773.

Comme *sans* devant l'infinitif (Ex: Mais sans donner plaisir, son nom perd un Homere. I, 707), de même *sans que* avec le subjonctif a le sens de *si... ne pas*. Ex: Eussent eu le Laurier en partage Sans que nos vers plaisants... III, 104.

Si s'emploie avec un sens adversatif. Ex: Mais toujours si faut-il. I, 749 — Gouvernant plusieurs propositions de suite, il peut ne s'exprimer qu'une fois. — Employé avec une négation dans un premier terme, il peut se sous-entendre avec le verbe dans le second terme pris affirmativement. Ex: S'il n'est propre à la guerre, aux armes nonchalant. II, 617. — *Si... que de* équivaut à *assez pour*. Ex : Si cruelle... que de le voir ainsi. II, 216.

Tant que est mis pour *au point que* ou *de*. Ex: Tant que l'Italien est estimé l'autheur. I, 565. M'ayant tant honoré que daigné. III, 1147. — *Jusqu'à tant que* a le sens de *jusqu'à ce que*. Ex: Jusqu'à tant que Thiard... L'eut chanté. I, 567.

Emploi des négations. — *Ne* forme très souvent une négation complète. Ex : Afin que la Françoise Muse Sans Art à l'avenir ne demeure confuse. I, 68. Je ne veux toutesfois qu'un bon esprit. I, 379. Ne permettez qu'au port nous soyons submergez. III, 6 ;

Ni se met au lieu de *et*. Ex : Se garde de jouster Ni de vouloir. III, 770.

La négation est employée en bien des cas où nous la suppri-

mons. Ex : Despend plustôt du Ciel... que non pas de la terre. I, 740. Il ne leur quitta pas. Ni le siege second ni le quatriesme pas. II, 829. Deffendre De ne traduire plus. I, 959. Jamais... le Poëte n'est point avare. II, 602. N'estant point d'aucun vice entaché. III, 786.

La négation ne se répète pas dans la construction suivante : Nuict ne jour. III, 65.

Ne peut se supprimer après un verbe ou une conjonction exprimant la crainte. Ex : De peur qu'un grand amas... s'assemble. III, 775. Il est encore omis dans la construction suivante : Et ne seroient point plus les François travaillants En justice... qu'à bien dire ils seroient.. III, 353.

On trouve l'exclamation affirmative dans des cas où l'usage moderne demande une négation. Ex : Que peut une Lyre ! II, 579.

Ordre des mots. — Mots isolés. — Le substantif attributif se met souvent avant le substantif principal. Ex : Tu dois de chacun âge aux mœurs bien regarder. II, 329. Qui de guerre et d'amour cachent les aventures. I, 376.

On trouve souvent un verbe ou un adverbe entre les deux substantifs. Ex : Les actions legeres imitaient des mauvais. I, 139. Que tu sçaches la regle au vray des Entreprises. I, 367. De même un complément. Ex Ex : La couronne aux sçavants de verdoyant laurier. I, 174. Notons particulièrement l'inversion suivante : Les vers que les Latins d'inegale jointure Nommoient une Elegie. I, 515.

Le qualificatif se met avant le substantif en bien des cas où nous le mettons après. Ex : Un Duarin second. III, 681. Le poli Tourangeau. I, 362. L'entremeslé defaut. I, 705. La champestre vie. III, 254. En estrangere terre. III, 495. Son seul but = son but seul. II, 603. Certaine preuve = preuve certaine. I, 907. Notons encore les constructions : Du laid un imité tableau. I, 202. Enchasser precieux Le diamant en l'or. I, 762. Dans ce dernier exemple, le qualificatif précède l'article lui-même.

Le qualificatif se met après le substantif en bien des cas où nous le mettons avant. Ex : Et des empires grands les loix. I, 496. Son visage beau. I, 738. Du chant dernier. II, 324. En mon âge premier. III, 273.

De même : Chose aucune. III, 348.

Il peut y avoir un adverbe entre les deux termes. Ex : Les preceptes tousiours generaux observant. I, 529.

Celui peut se séparer de *qui*. Ex : J'estime tousiours celle

estre de plus grand chois, Qui... I, 754. Celuy pour le meilleur on doit tousiours tenir, Qu'on peut. III, 305.

De même, on trouve *de sorte* séparé de *que*. II, 239.

L'auxiliaire est parfois après le participe. Ex : Ce qu'au couvert l'amoureux fait aura. II, 414.

L'adverbe est avant le verbe en bien des cas où nous le mettons après. Ex : Quand bien on dressera. I, 302. Ce que bien tu feras. I, 317. Qui tant a voyagé. II, 101. Quand cet eguilion plus ne les espoinçonne. I, 103.

Il peut être séparé de l'adjectif qu'il modifie. Ex : Au peu jusqu'à present imitable Pindare. III, 728.

Certaines prépositions sont séparées de l'infinitif qu'elles gouvernent. Ex : Pour d'un ton assez fort l'Heroïque entonner. I, 437. Pour des Hymnes chanter. III, 308.

Éléments de la proposition. — Le sujet peut se mettre après le verbe. Ex : On y voit le depit ou poussa Cupidon La fille de Dicee. I, 501. Il occupe très souvent cette place quand la proposition commence par un complément, adverbe, attribut, etc. Ex : Par art guide les Naux le Nautonnier. I, 78. Tousiours si faut il. I, 749.

Le sujet peut se mettre entre l'auxiliaire et le verbe. Ex : Pour estre l'air contraint. I, 86. Et l'autel ou jadis fut Diane adoree. I, 244. Il peut être séparé du verbe par une locution adverbiale. Ex : Afin qu'elle en bas ne s'ennuye. I, 160. On trouve dans les interrogations le substantif sujet après le verbe. Ex : Peut un celeste cœur estre tant irrité ? II, 218.

L'attribut se met souvent avant le verbe. Ex : Tesmoin en est cet Art. I, 81. Semblable vous verrez un beau livre. I, 218. Si bien que son Poëme egal et pareil soit. I, 269.

Le régime peut être avant le verbe. Ex : Les huis de Cirrhe je crochette. I, 8. Son œuvre... le Poëte compose. I, 20. Et le fils de Latone ils y font presider. I, 93. Qui peindre ne sçavoit. I. 254.

Il peut s'intercaler entre l'auxiliaire et le verbe. Ex : J'ay cet œuvre aprestė. I, 65. A tous les autres arts aisément surmonté. I, 82. Ils ont un nom donné. I, 342. Qui font la Muse parler. I, 102.

Quand il y a plusieurs pronoms personnels, l'un régime direct, l'autre indirect, et que le direct est de la troisième personne, il peut se mettre avant l'autre. Ex : Montre la nous marrie. I, 832. Il la vous faut soumettre, III, 793.

Quand les pronoms personnels sont compléments d'un infinitif qui dépend d'un autre verbe, ils se placent souvent avant le premier des deux verbes, qui joue le rôle d'auxiliaire. Ex : Il la faut appuyer. I, 157. Nous viens-tu figurer? I, 262.

Notons enfin les constructions suivantes, qui pèchent par la symétrie : Et qu'ayant la vesture Et d'un Eunuque pris la grace et la posture. II, 419. Qu'ils n'ont jugé depuis des Rondeaux autrement, Balades, Chants-royaux. II, 946. Et qui sçait bien ou gist d'un vray juge l'office Et de celuy qui doit. III. 491 Quand le preux fils d'Æson Mais desloyal amant. I, 641.

II

MÉTRIQUE.

Nous avons apprécié ailleurs la versification de Vauquelin. Indiquons ici les mots dont la mesure n'est plus la même, et relevons les rimes qui nous ont paru notables.

Mesure. — La synérèse se fait dans les mots : Bruire. I, 790. Ouvrier. I, 19. Paysan. II,513. Quatriesme. II, 830. Traison. II.1048.

La diérèse se fait dans les mots : Ancien. I. 957, 1034. Babouin. III, 1161. Barragouyn. III, 638. Duel. I. 489. Fuir. III, 1029. Huict. I. 631. Lierre. I, 161, 177. Sagouyn. III, 637. Souisse. I, 867. Viande. III, 952.

Gayeté compte pour trois syllabes. I, 524.

Vualon est aussi trisyllabique. I, 614.

L'*e* muet à la fin d'un mot peut compter dans la mesure. Ex: Fuitif de son pays quand Troye fut en cendre. II, 116. Que les Fees jadis les enfançons voloient. III, 601.

Il peut aussi, sans élision, ne pas y compter. Ex: Mais tenue, gresle et simple, et bien peu pertuisee. II, 491.

L'*e* de *ce* dans la locution *pour ce* est élidé. I. 63. De même l'*i* de *qui* (III, 794) et de *si* (II, 303). — Au vers 991 du chant II, l'*e* de *prose* ne s'élide pas devant *héroïque*, dont l'*h* est aspirée.

Nous ne mentionnons pas en particulier les hiatus, qui sont d'ailleurs assez rares. Cf. la note du vers, I, 435.

Rimes. — Un grand nombre de rimes sont faites par deux adjectifs ou deux adverbes.

Les rimes de terminaisons verbales sont très fréquentes. Voici celles que nous relevons dans les cent premiers vers du chant II : Sçavez - achevez, chantants-ecoutants, ostez-rabo-

tez, gouster-ecouter, reconnoistre-aparoistre, animees-aimees mesuré-asseuré, chanter-conter, accoucheront-riront.

En parcourant les trois chants, on pourrait citer beaucoup d'exemples empruntés à tous les temps et modes. En voici quelques-uns :

Indicatif présent. — Appuye-ennuye. I, 159. Represente-contente. II, 271.

Indicatif imparfait. — Appeloient-parloient. I, 117. Estoient-s'arrestoient. I, 213. Contoient-s'arrestoîent. II, 181.

Indicatif passé défini. — Haussa-passa. II, 581.

Indicatif futur. — Adressera-chassera. I, 33. Sera-dressera. I, 301. Ostera-restera. III, 565.

Conditionnel. — Attendroit-perdroit. I, 701. Vomiroit-admireroit. III, 1057.

Subjonctif présent. — Convienne-souvienne. I, 251.

Infinitif. — Detraquer-provoquer. I, 53. Aleguer-voguer. II, 185. Former-animer. III, 517.

Participe présent. — Proumenant-trainant. II, 525. Accordant-accommodant. II, 565.

Participe passé. — Tondues-fendues. I, 27. Tracé-laissé. I, 61. Exprimee-aimee. III, 515.

Très souvent un mot rime avec lui-même par l'adjonction d'un préfixe. Ex : Temps-passetemps. III, 77. Porter-deporter. I 297. Permis-mis. I, 333.

On trouve aussi beaucoup de rimes formées des deux mêmes mots avec des préfixes différents. Ex : Prononce-annonce. II, 623. Remettre-commettre. II, 663.

Un grand nombre de rimes ont été rendues défectueuses par un changement de prononciation.

L'*r* se prononçait au XVIe siècle dans les infinitifs en *er*. De là les rimes : Mer-surnommer. II, 117. Chair-lacher, III. 1121.

Le *c* au contraire ne se prononçait pas dans certains mots où nous le faisons sonner. De là les rimes : Faite-architecte. I, 347. Apres-Grecs. I, 765. Grecs-progrés. II, 301.

De même pour le *p*. De là la rime : Invite-Egypte. III, 847.

Les deux *ll* ne se mouillaient pas dans *gentille* et *faucille*. De là les rimes : Debile-gentille. III, 452. Fertille-faucille. I, 399.

Eu se prononçait *u* dans certains mots contrairement à l'usage actuel. De là les rimes : Heure-seure. II, 495, Meur-imprimeur. III. 613. *Oi* se prononçait *oué*. De là les rimes : Fois Calabrois. I, 73. Autrefois-françois. III, 933.

Quoique Vauquelin soit loin d'être exact dans ses rimes, il l'est assez pour adopter toujours, avec les mots dont l'orthographe est variable, celle qui convient le mieux au vocable rimant. Les exemples sont très nombreux. Citons-en deux caractéristiques : Au vers 356 du chant premier, *escuyer* s'écrit avec un *y* dans l'intérieur de l'hexamètre ; au vers 358, il s'écrit avec un *i* pour mieux rimer avec le verbe *manier*. *Méme* s'écrit d'ordinaire *mesme* ; au vers 503 du chant premier, il s'écrit *méme* pour mieux rimer avec *poëme*. Cette préoccupation de satisfaire non seulement les oreilles, mais encore les yeux, est commune à tous les poëtes contemporains.

III

ORTHOGRAPHE

Il n'y a pas au XVIe siècle d'orthographe fixe et universellement admise. Non seulement deux écoles opposées, les Etymologistes et les Phonographes se trouvent en présence, mais encore dans la plupart des écrivains qui se rattachent à l'une ou à l'autre, le caprice seul fait souvent toutes les lois. Il est sans doute un certain nombre de règles générales que maintient la tradition ; pourtant ces règles mêmes ne s'imposent pas en général avec assez d'autorité pour empêcher les transgressions. J. du Bellay déclarait que de son temps « l'orthographe estoit aussi diverse qu'il y avoit de sortes d'ecrivains » ; après les écrivains, c'était le tour des imprimeurs ; eux aussi avaient leurs vues ou leurs fantaisies propres, et bien souvent l'auteur par indifférence ou lassitude, leur laissait plein pouvoir sur l'orthographe. On se rappelle que Meigret, le chef des Phonographes, fut réduit, pour faire imprimer un de ses ouvrages, à abandonner son système.

L'orthographe de Vauquelin n'offre rien de caractéristique. Elle ne se rattache à aucune école particulière, et les contradictions s'y rencontrent presque à tous les mots sur lesquels il pouvait y avoir doute. Nous ne voulons ici que dresser un index des notations qui sont en désaccord avec l'usage actuel. Relever un à un tous les vocables de notre auteur qui ne s'écrivent pas comme aujourd'hui, c'eût été entreprendre un catalogue fastidieux, confus, et qui nous aurait astreint à une foule de répétitions. Nous n'avions pas d'autre part à faire un travail

d'ensemble sur l'orthographe du XVIe siècle : on trouvera pour cette étude tous les renseignements désirables dans les ouvrages de MM. Livet, Darmesteter et Hatzfeldt, Thurot. Quant à nous, nous avons dû nous borner à un tableau complet, mais général, qui, tout en nous permettant de ne pas indiquer une à une tant de formes similaires, n'en omît pourtant aucun groupe distinct et donnât pour chacun de nombreux exemples. Dans ce tableau, nous avons adopté, comme le plus clair et le plus méthodique, l'ordre des voyelles, diphtongues et consonnes, respectivement rangées suivant leur nature. Pour les explications historiques et philologiques où nous ne saurions entrer, nous renvoyons aux ouvrages ci-dessus mentionnés

A. — Pour *ai* dans *Fantasie*. I, 220, etc. — Pour *e* dans *Garir*. III, 387, etc. — Pour *au* dans *Embamee*. III, 27, etc. — *Aa* pour *â* dans *Aage*. I, 635, etc

E. — Pour *ai* dans *Marest*. I, 397. *Eguillon*. I, 1013 ; II, 730. *Defere*. III, 207. *Epesses*. I, 719. *Erain*. I, 86. *Eman*. II, 41, etc. Pour *ay* dans *Creon*. II, 270. — Pour *a* dans *Cathelane*. I, 595. *Biserres*. II, 853, etc. — Pour *ei* dans *Madelene*. I, 711, etc. — Pour *ie* dans *brevement*. III, 114. — Pour *eu* dans *abrevé*. II, 634, etc. — *E* muet supprimé à la fin de certains mots. Ex : *Pry*. III, 629. *Bards*. III, 832, *Dedal*. I, 28. *Trophé*. III, 843. *Persé*. III, 892, etc. — Cette suppression entraîne la chute de la seconde *l* dans *Rouil*. III, 63. *Brouil*. III, 118. — *E* muet supprimé au milieu d'un mot dans *Carfours*. I, 650., cette suppression entraînant la chute de la seconde *r*.

I. — Pour *e* dans *Saingelais*. I, 571. *Impuniment*. II, 509, etc. — Pour *y* dans *Ciprez*. I, 254. *Ciclic*. II, 88, etc.

O. — Pour *au* dans *Toreau*. II, 405. *Povres*. I, 382, etc. — Pour *oi* dans *Ambrosie*. III, 26, etc.— Pour *ou* dans *Trobadour*. I, 549. *Trope*. III, 936. *Choëtte*. II, 820. *Loys* (Louis). II, 326, etc.

U. — Pour *o* dans *unze*. II, 857, etc. — Pour *ou* dans *juvenceau* II, 426.

Y. — Pour *i* dans *Cuyvre*. I, 84. *Voye*. I, 59. *Roy*. I, 17, etc.

Æ. — Pour *é* dans *Ænee*. II, 232. *Cæsar*. II, 559, etc.

AI. — Pour *ei* dans *Emprainte*. I, 388. *Faint*. III, 34. *Enfraindre*. I, 936. *Plain*. II, 173, etc.

EAU. — Pour *iau* dans *Fableaux*. II, 950, etc.

EI. —Pour *ai* dans *Pleine*. I, 396. — *Veine*, III 999, etc. — Pour *e* dans *Pourmeine* I, 248. — Pour *i* dans *Desseignant*. I, 1071

EU. — Pour *ieu* dans *Contageuse.* III, 336. — Pour *o* dans *Epleurer.* I, 884. — Pour œ dans *Meurs.* I, 131. *Neud.* II, 584, etc. — Pour *u* dans *Seureté.* I, 42. *Cheveleure.* I, 288. *Veu.* I, 73, etc. — Pour *ueu* dans *Majesteux.* III, 838.

EUI. — Pour *ei* dans *Veuillant.* I, 722, etc.

OE. — Pour *oi* dans *Cloestres.* III, 1170. Pour *è* dans *Mecœne.* III, 933.

OI, OY. — Pour *ai* dans *Françoise.* I, 12. *Reconnoist.* I, 599 *Gardoit.* III, 230, etc. — Pour *ei* dans *Royne.* I, 478, etc.

OU. — Pour *eu* dans *Contours.* I, 604. *Plouvoir.* III, 967. *Poureux.* III, 1184, etc. — Pour *o* dans *Elabourez.* I, 462. *Fouls.* I, 986. *Router.* II, 92. *Doumaine.* II, 506. *Coulonne.* I, 168. *Arrousent.* II, 64, etc. — Pour *u* dans *Flouet.* II, 139, etc.

OUI. — Pour *ui* dans *Souisse.* I, 867. *Bouis.* II, 498, etc.

UEI. — Pour *eui* dans *Fueille.* I, 389. *Dueil.* II, 734, etc.

UI. — Pour *i* dans *Vuide.* III, 510, etc.

AN. — Pour *en* dans *Vangeur.* I, 49. *Avantures.* I, 376, etc.

EN. — Pour *an* dans *Mengeants.* III, 137. *Vendenges.* II, 427. *Harengues.* I, 481, etc.

P. — Pour *pp* dans *Apresté.* I, 65. *Apris.* I, 100. *Apartenance.* I, 235. *Aporté.* III, 146. *Houpes.* II, 490, etc. — *P* supprimé dans *Promte.* I. 728. *Tems.* I. 1135. *Cham.* III, 257, etc.

B. — surabondant dans *Soubs.* I, 90, etc. — *B* supprimé dans *Suvient.* III, 913, etc.

F. — Pour *ff* dans *Afligez.* II, 485. *Etoufe.* I. 14. *Souflement.* I, 110, etc. — *Ff* pour *f* dans *Deffendeur.* I, 17. *Nauffrage.* I, 259, etc. — *F* surabondant dans *Neufve.* I, 294. *Naifve.* I, 811, etc. — Dans *Apprentif.* I. 382. — *F* pour *ph* dans *Eufrate.* II, 176.

T. — Pour *tt* dans *Floter.* I, 893, etc. *Goute.* II, 423, etc. — *Tt* pour *t* dans *Jetté.* I, 479, *Secrettes.* I, 491. *Cottez.* I, 530, etc. — *T* surabondant dans *Court.* I, 573. *Romants.* I, 601 ; II, 937. *Tirant.* (tyrans). II, 441, etc. — *T* supprimé dans *Ouvers.* I, 5. *Espris.* I, 98. *Ergos.* II, 433. *Puis.* III, 862. *Doigs.* I, 90. *Instinc.* II, 44. *Aspec.* II, 425, etc. — *T* pour *d* dans *Vieillart.* .541. *Siet.* II, 331, etc. — Pour *p* dans *Julet.* III, 54.

D. — Surabondant dans *Addressee* III, 856. *Advertir.* I, 909. *Advis.* II, 286. *Bled.* I, 402. *Mords,* I, 1041, etc. — *D* supprimé dans *Avient.* I, 203. *Norman.* I, 361. *Lours.* II, 776. *Fecons.* I, 443, etc. — *D* pour *t* *Void.* I, 36. *Verde.* II, 636, etc.

S. — Surabondant dans *Desja.* I, 61. *Monstrer.* I, 95. *Soustien.*

I, 170. *Tousjours*. I, 252. *Fist*. I, 19. *Aisle*. II, 96. *Encores*. I, 923, etc.

S supprimé dans *Retrainte*. III, 95, etc. -- *S* pour *ss* dans *Rosignols*. III, 449. *Tremousants*. II, 543, etc. — *S* pour *c* dans *Eclairsie*. I, 1168, etc.

S pour *x* dans *Chois*. II, 585. *Fais* (faix). I, 297. *Pris* (prix). I, 686. *Beaus*. I, 1. *Ausquels*. III, 618, etc. — *S* pour *z* dans *Biserre*. II, 853. *Bisantin*. III, 309, etc.

S pour *c* dans *Entrelassé*. I, 177, etc.

X. — Pour *s* Dans *Loix*. I, 88. *Poix* (poids). II, 1076, etc. — Pour *z* dans *Dixain*. I, 569.

C. — Surabondant dans *Auctorité*. I, 1149. *Droicturier*. I, 173. *Edicts*. I, 44. *Effect*. III, 337. *Licts*. I, 47. *Picquans*. I, 141. *Mocquer*. II, 867. *Comicque*. I, 625. *Publicques*. II, 535. *Accrostiche*. I, 380, etc. — *C* supprimé dans *Acomplir*. I, 506. *Racourci*. III, 293. *Aquist*. III, 819. *Gres*. III, 533. *Flans*. III, 1180, etc. — *C* pour *q* dans *Coc*. II, 723. *Quelcun*. I, 43. *Caimandants*. I, 821, etc. — Pour *que* dans *Ciclic*. II, 88. *Tragic*. II, 255. *Heroïc*. II, 253, etc. — Pour *s* dans *Offence*. II, 468. *Depence*. I, 76, etc. — Pour *t* dans *Ambicieux*. III, 1008, etc. — Pour *g* dans *Crotesque*. I. 237. — Pour *ss* dans *Face*. III, 3, etc.

Q. — Pour *c* dans *Esquadrons*. I, 453. — *Que* pour *c* dans *Caduque*. III, 40.

G. — Supprimé dans *Poin*. III, 549. — Pour *ge* dans *Gregois*. I, 694.

CH. — Pour *q* dans *Nicomache*. I, 63. *Pirriche*. II, 547, etc.

H. — Surabondant dans *Thresor*. II, 74. *Autheur*. I, 421. *Marathre*. II, 399. *Rethoricien*. II, 921, etc. — *H* supprimé dans *Armonie*. I, 120. *Epitete*. I, 524. *Rethoricien*. II, 921. *Alaine*. I. 913. *O* (exclamatif). II, 579, etc.

L. — Surabondant dans *Tiltre*. I, 703. *Poulmons*. II, 1096. *Egaulx*. II, 1106. *Vieuls*. I, 391. *Bellans*. I, 234. *Egallees*. I, 24. *Fertille*. I, 399, etc. — *L*. supprimé dans *mile*. I, 654. *Miliers*. III, 35. *Faux* (faulx). II, 637, etc.

M. — Surabondant dans *Mommerie*. III, 331. *Symmetrie*. I, 782, etc. — *M* supprimé dans *Epigrame*. I, 588. *Flame*. I, 112, etc.

N. — Surabondant dans *Prins*. II, 968. *Besongne*. II, 415. *Elongnez*. I, 997. *Provindence*. II, 164, etc. — *N* supprimé dans *Baniere*. I, 344. *Bani*. I, 826, etc. — *N* pour *m* dans *Dain*. III, 1178. *Fain*. II, 656. *Parfuns*. III, 946, etc. — Pour *gn* dans *Maline*. II, 963. *Maquinons*. II, 970, etc. — Pour *mp* dans *Conte*. III, 840, etc.

GN. — Pour *nn* dans *Recognoistre.* I, 115, etc. —Pour *n* dans *Desseignant.* I, 1071.

R.— Surabondant dans *Enclorre.* II, 124. *Trouverre.* I. 555, etc. — Supprimé dans *Couroux.* I, 54, etc.

Contrairement à l'usage actuel, Vauquelin 1° Lie par des traits d'union un certain nombre de composés comme *Mot-de-Bataille* II, 1002. *Cotte-d'armes.* II, 1003. *Vray-semblable.* III, 597. *Non-chalance.* III, 627. *Charle-magne.* II, 987. 2° Sépare en plusieurs mots d'autres composés que nous écrivons en un seul, comme *Au paravant.* II, 576. *Quelque fois.* II, 702 ; III, 646. *Long temps.* II, 953. *Mal habile.* III, 636. *Gentil homme.* III, 779. *Clair voyant.* III, 1011. *Puis que.* III, 1145. *Bien heureux.* II, 177, etc. 3° Unit au contraire en un seul mot d'autres composés dont nous séparons les termes, comme *Embas.* III, 1062. *Autrepart.* III, 58 ; III, 1119. *Avancoureur.* III, 258. (Temps) *Avenir.* III, 324. *Soyméme.* I, 503. *Deslors.* I, 585, etc.

L'apostrophe se met souvent avec les mots formés du préfixe *re*, comme *R'appelé.* I, 574. *R'apporter.* I, 629. *R'entre.* I, 659. Elle peut remplacer l'*e* à la fin de certains mots, comme *Tout'.* III, 120. *Or'*, III, 253. *Grand'.* I, 857, et même dans l'intérieur, comme *Env'loppement.* III, 117. Elle remplace aussi l'*i* de *si.* Ex : *S'Homere.* II, 303, et de *qui.* Ex. *Ce qu'en l'art est requis.* III, 794. Elle se met encore aux mots : *D'avantage.* I, 762. *N'agueres.* III, 108, etc.

Le tréma est mis sur l'*u* de *Joüer.* I, 677. *Loüer.* I, 678. *Veüe.* I, 887. Sur l'*e* de *Queuë.* II, 965. *Proësse.* III, 354. *Choëtte.* II, 820. *Poëte.* II, 34. *Poësie.* I, 168, etc. — Il ne se met pas sur *ouir.* I, 710.

La cédille se trouve une fois devant *e.* *Façe.* III, 340.

N'ont pas l'accent aigu : *Fecond.* I, 110. *Elegante.* I, 16. *Allee.* I, 23. *Severe.* I, 45. *Epoinçonne.* I, 103. *Felon.* I, 1022, etc, etc. N'ont pas l'accent grave : *Sirene.* I, 11. *Severe.* I, 45. *Regle.* I, 367, etc. N'ont pas l'accent circonflexe : *Blameront.* I, 15. *Ame.* I, 152. *Flute.* III, 234. *Fache.* II, 763. *Grace.* II, 975. *Pamez.* I, 848, etc. A l'accent circonflexe : *Châque.* I, 773. A l'accent aigu au lieu du grave : *Aprés.* I, 410, etc. ; au lieu du circonflexe : *Soyméme.* I, 503.

Le tableau suivant fera ressortir les contradictions de l'orthographe dans Vauquelin : *Pamez.* I, 848 et *pasmeront.* I, 856. *Age.* II, 1111. et *aage.* I, 635. *Escuyer.* I, 356 et *escuier.* I, 358. *Espaisse.* II, 923 et *epesse.* I, 719. *Vendange.* II, 439 et *vendenge.* II, 427. *Mœurs.* I, 466 et *meurs.* I, 131. *Fols.* III, 1056 et *fouls.* I, 986 ; *Naufrage.* I, 479 et *nauffrage.* I, 259. *Esprits.* II, 510. et *espris.*

II, 518. *Montrer*. I, 178 et *monstrer*. I, 95. *Nouveaux*. I, 315 et *beaus*. I, 1. *Grecs*. III, 78. et *Gres*. III, 533. *Droiturier*. III, 818 et *droicturier*. I, 173. *Moqué*. III, 38 et *mocquer*. II, 867. *Ambitieux*. III, 1106 et *ambicieux*. III, 1008. *Harmonie*. I, 151 et *armonie*. I, 120. *Vieux*. II, 1034 et *vieuls*. I, 391. *Au paravant*. II, 576 et *auparavant*. III, 835. *Davantage*. III, 650 et *d'avantage*. I, 762, etc., etc.

GLOSSAIRE

I

VOCABLES TOMBÉS EN DÉSUÉTUDE OU DEVENUS D'UN EMPLOI RARE.

Abbander. V. I, 281. Réunir en bandes.

Abortif. Adj. I, 381. Qui est sujet à avorter, qui a avorté.

Absenté. Part. p. I, 1020. Retenu loin.

Abuseur. Adj. III, 40. Trompeur.

Accroissance. S. II, 892. Accroissement.

Acquet. S. II, 354. C'est acquisition. Il se prend aussi pour gain et profit. (Nicot.)

Affaitter. V. I, 354. Apprivoiser un oiseau de proie.

Aigret. Adj. I, 516; II, 816. Tirant un peu sur l'aigre. (Nicot.)

Ains. Conj. I, 808. Mais.

Airêteux. Adj. I, 1074. Qui a des arêtes saillantes, âpre.

Alambiqueur. S. III, 1089. Celui qui manie l'alambic, alchimiste.

Amiable. Adj. III, 914. Aimable.

Apens. Adj. III, 1067. Prémédité. Faire un meurtre de guet appens, ou appensé et de propos deliberé. (Nicot.)

Apartenance. S. I, 235. Rapport de convenance.

Araigne. S. III, 62. Araignée.

Arbreux. Adj. II, 1119. Couvert d'arbres.

Armoyé. Adj. I, 344; II, 1000. Armorié.

Arroy. S. III, 837. Équipage, assortiment, appareil.

Artien. S. II, 922. Écolier qui, ses humanités terminées, étudie en philosophie.

Attraire. V. III, 943. Attirer.

Avene. S. II, 192. Avoine.

Avette. S. II, 47. Abeille.

Avriller. Adj. I, 727. Du mois d'avril.

Baller. V. I, 552. Danser.

Barbassé. Adj. II, 706. Barbu.

Bedon. S. II, 498. Tambourin.

Belet. S. II, 53. Sorte de hochet.

Belittrer. V. I, 823. Trotter çà et là, mendiant. (Nicot.)

Bien-heureté S. I, 469. Félicité.

Blasonner. V. III, 82. Mesdire et detracter d'aucun. (Nicot.)

Borde. S. III, 130. Logete portable assise sur quatre roues, habitacle des bergers aux champs. (Nicot.)

Bouhourd. S. II, 995. Tournoy de plusieurs chevaliers tournoyants en foule. (Nicot.)

Bouquin. Adj. II, 693. Débauché.

Bricoller. V. III, 773. Jouer de bricole à la paume.

Brocarder. V. III, 92. Se moquer de.

Brosser. V. II, 593. Courir à travers bois.

Brouil. S. III, 118. Embrouillement.

Brouillas. S. II, 222. Brouillard.

Caimand. Adj. I, 835. Mendiant.

Calvacadour. S. I, 355. Ecuyer.

Carme. S. I, 606, 637 ; III, 967. Vers.

Caut. Adj. I, 316 ; II, 226. Avisé.

Cautelle. S. III, 159. Ruse.

Chanterel. S. II, 941. Sorte de petit chant.

Chanterre. S. I, 604. Chanteur.

Charites. S. II, 15. Grâces.

Chefvetain. S. III, 493. C'est le chef, seigneur et conducteur. (Nicot.)

Chommable. Adj. I, 922. Qu'on doit ou peut chômer.

Chore. S. III, 85. Chœur.

Comment. S. I, 73. Commentaire.

Compartir. V. I, 26. Diviser.

Compasser. V. III, 376. Mesurer, tirer au compas.

Conforter. V. I, 758. Réconforter.

Conjoindre. V. III, 218. Joindre ensemble.

Conquerre. V. III, 496. Conquérir.

Contemner. V. III, 749. Mépriser.

Conterie. S. I, 911. Conte.

Contrefaisance. S. I, 120 ; III, 143. Imitation.

Contremont. Adv. I, 165 ; II, 94. Vers le haut, à contre-sens, sens dessus dessous.

Convenant. Adj. I, 873. Qui convient, assorti.

Convoiteux. Adj. I, 877. Qui convoite.

Cothurné. Adj. II, 1026. Qui a la forme du cothurne.
Coupeau. S. I, 164; III, 660. Sommet d'une montagne.
Couplé. Part. p. I, 233. Accouplé.
Crêpe. Adj. I, 288. Frisé.
Debauchement. S. I, 986. Débauche.
Deduit. S. II, 421. Divertissement, plaisir de l'amour.
Defaute. S. III, 1024. Défaut, faute.
Dejectement S. I, 656 ; III, 654. Dégradation.
Deparler. V. III, 797. Retirer ce qu'on a dit.
Depit. Adj. I, 34 ; II, 643. Irrité.
Depiteux. Adj. I, 878. Irrité.
Deport. S. II, 942. Petite pièce de vers gaie.
Desauvager. V. III, 801. Civiliser.
Desestimer. V. III, 1006. Déprécier.
Desombrager. V. II, 1158. Priver d'ombre.
Despendre. V. II, 355. Dépenser.
Devotieux. Adj. III, 464. Religieux, pieux.
Dilayeur. Adj. II, 358. Qui diffère.
Discord. S. I, 485. Dissension.
Dommageable. Adj. III, 1080. Qui porte dommage.
Doucelet. Adj. III, 54. Un peu doux.
Droicturier. Adj. I, 173; III, 818. Conforme au droit.
Duire. V. III, 397, 503. Convenir, être avantageux.
Ecouteur. S. I. 829. Celui qui écoute.
Ejouissance. S. II, 1143. Réjouissance.
Embesongné. Adj. I, 543. Occupé.
Emperler. V. III, 49. Orner de perles.
Empirance. S. I, 383. Déchet. (Nicot.) Usure des vocables comparés à des monnaies.
Enceindre. V. I, 396. Entourer comme d'une ceinture.
Enfançon. S. II, 51. Petit enfant.
Engraver. V. I, 879. Graver dans.
Enjoncher. V. III, 22. Joncher.
Ensuivre. V. I, 63 ; II, 902. Suivre.
Entailleure. S. I, 287. Action d'entailler ou effet de cette action.
Ententif. Adj. III, 1059. Attentif.
Entrelas. S. I, 22. Entrelacement.
Entremeslement. S. I, 237. Action d'entremêler.
Enviné. Adj. II, 431. Pris de vin.

Epicède. S. III, 299. Poème funèbre.
Epoinçonner. V. I, 103. Piquer, exciter.
Epoindre. V. III, 1037. Piquer, exciter.
Escriveur. S. III, 1137. Celui qui écrit.
Esjouir. V. I, 695, 991. Réjouir.
Estranger. V. II, 606. Écarter.
Etançonner. V. I, 167. Etayer.
Etrecy. Adj. I, 84. Etroit.
Event. S. III, 196. Résultat final, issue.
Exercité. Adj. III, 130. Exercé.
Faé. Adj. II, 238. Qui est sous l'influence d'un charme.
Fagotage. S. II, 684. Action de lier en fagots, ou bois propre à mettre en fagots.
Feintement. Adv. III, 210. Avec feinte.
Feintise. S. II, 632. Feinte.
Flageol. S. II, 266 ; III, 237. Flageolet.
Flûter. V. II, 191. Jouer avec la flûte.
Fonde. S. III, 903. Fronde.
Forlongner (se). V. II, 681. S'éloigner.
Fuitif. Adj. II, 116. Qui s'enfuit.
Gaignage. S. I, 451. Pâturage, champs ensemencés.
Gazouillard. Adj. I, 719. Qui gazouille.
Gemmeux. Adj. I, 735. Qui a la nature de la gemme.
Gent. S. II, 211. Race.
Goffe. Adj. II, 945. Grossier.
Goulument. Adv. III, 896. Avec gloutonnerie.
Gravois. S. I, 720. Gravier.
Halener. V. I, 141. Respirer, souffler.
Hante. S. III, 64. Fuste d'une javeline. (Nicot.)
Hantise. S. II, 631. Fréquentation.
Harde. S. I, 281. Troupe de bêtes sauvages. (Nicot.)
Harpeur. S. I, 64. Celui qui joue de la harpe.
Hayette. S. I. 28. Petite haie.
Heur. S. I, 482. Bonheur.
Horvari. S. II, 926. Terme dont usent les chasseurs, quand les chiens sont tombés en défaut, pour les ramener sur la piste.
Idyllie. S. I, 787. Idylle.
Imager. S. I, 285. Statuaire.

Incenser (s'). V. II, 1040; III, 41. S'emporter en discours enflammés.

Incensé. Part. p. III, 1113. Enflammé, furieux.

Indois. Adj. I, 753. Indien.

Ire. S. II, 128. Colère.

Itale. S. I, 586, 870. Italie.

Jargonner. V. III, 1120. Parler ou dire dans son jargon.

Jouvance. S. II, 1059. Jeunesse.

Liseur. S. II, 245. Lecteur.

Loist (il). II, 3. Il est permis.

Los. S. II, 439. Gloire.

Loueur. S. III, 976. Celui qui loue.

Majeurs. S. I, 61. Ancêtres.

Martiré. Part. p. I, 1018. Martyrisé.

Mechef. S. I, 482, 982. Fâcheuse aventure, dommage.

Médit. S. II, 1085. Médisance.

Merc. S. III, 193. Dans Nicot, *merque* pour *marque*. *Merc* est mis pour *merque*, comme *tragic* pour *tragique*, etc.,

Mesconter (se) V. II, 673. Se tromper dans son compte.

Mesmement. Adv. I, 230. De la même façon.

Messeamment. Adv. II, 100. D'une façon malséante.

Mignardelet. Adj. I, 668. Diminutif de mignard.

Mocquable, Adj. III, 149. Qui doit exciter la moquerie.

Mourable. Adj. III, 46. Qui doit mourir.

Naux, S. I, 78. Nefs, vaisseaux.

Neuvain. Adj. III, 11. Composé de neuf personnes.

Nombrable. Adj. II, 495. Qu'on peut compter.

Nouvelet. Adj. II, 430. Diminutif de nouveau.

Nuisance. S. I, 228. Dommage.

Nymphette. S. II, 2. Diminutif de nymphe.

Ocieux. Adj. III, 1007. Oiseux.

Œuvrelette. S. II, 860. Diminutif de œuvre.

Ombragement. S. III, 653. Les ombragemens des peintres : *umbræ pictorum*. (Nicot.)

Onc. Adv. I, 1037. Jamais.

Oppresse. S. II, 1151. Oppression.

Oragé. Adj. III, 5. Orageux.

Ore. Adv. I, 356, 401, 683; III, 847. Maintenant, tantôt.

Outrecuidé. Adj. I, 44. Présomptueux.

Outreplus. Adv. I, 1085. L'outreplus = le reste.

Ovalle. S. I, 374. Ecu des souverains.
Palu. S. II, 917. Marais.
Parangon. S. I, 581. Type idéal.
Parlerie. S. II, 911. Langage (en mauvaise part).
Partir. V. I, 24. Diviser.
Pastil. S. I, 406. Pâturage.
Patelinė. Adj. III, 507. Fait avec la malice naïve de Patelin.
Patic. Adj. III, 189. Pathétique.
Pedante. S. II, 339. Précepteur.
Pers. Adj. II, 104. Bleu foncé.
Pertuisé. Part. p. II, 192, 491. Percer.
Pitaux. S. III, 1035. Paysans qui formaient des compagnies à pied ; lourdauds, rustauds, patauds.
Plançon. S. I, 25. Un plançon de fresne ou autre arbre. (Nicot.)
Pleger. V. III, 953. Fournir caution.
Plorable. Adj. I, 810. Déplorable.
Poëtastre. S. III, 360,937. Mauvais poète.
Polu. Adj. III, 1111. Souillé.
Pourmeiner. V. I, 248. Promener.
Pourmenoir. S. I, 23. Promenoir.
Pourtraire. V. I, 188,193. Faire le portrait de, représenter.
Prime. Adj. II, 1059. Premier.
Privément. Adv. II, 746. En particulier.
Proëme. S. III, 111. Introduction, exposition.
Prometteur. S. II, 95. Celui qui promet.
Prononce. S. II, 623. Prononciation.
Prou. Adv. II, 616. Beaucoup.
Racontement. S. II, 986. Récit.
Racoutrer. V. III, 225. Remettre en état.
Racueilli. Part. III, 68. Accueilli de nouveau.
Radresse. S. II, 928. Chemin direct.
Radresser. V. III, 1014. Remettre dans le bon chemin.
Rageux. Adj. II, 689. Rageur.
Rai. S. I, 992 ; III, 44,408. Rayon.
Railleux. Adj. II, 722. Railleur.
Raillement. S. II, 742. Moquerie.
Raire. V. III, 386. Raser.
Ramentevoir. V. II, 452. Rappeler.
Rancœur. S. II, 1085. Rancune.

Randon. S. III, 262. Impétuosité.
Rebat. S. I, 790. Retentissement.
Rebouché. Part. p. III, 441. Emoussé.
Reciteur. S. III, 1114. Celui qui récite.
Recoy. S. II, 1157. Repos, lieu retiré. — A recoy. I, 1026 = tranquillement, en secret,
Regardant. S. I, 822. Spectateur.
Regardeur. S. III, 150. Spectateur.
Rehaussement. S. I, 778. Action de rehausser ou effet de cette action.
Remontreux. Adj. II, 737. Qui fait des remontrances.
Renageable. Adj. III, 1079. Qu'on peut repasser à la nage.
Repreneur. S. II, 361, 468. Celui qui reprend.
Requêter. V. II, 926. Terme de vénerie, quêter de nouveau.
Retraindre. V. III, 814. Réfréner, écarter de.
Retraire. V. I, 1122. Retirer.
Revancher. V. III, 496. Se venger de, user de représailles.
Riote. S. II, 804. Querelle.
Riotteux. Adj. II, 358,743. Querelleur.
Romanzé. Adj. I, 636. Roman.
Rousoyant. Adj. I, 454. Couvert de rosée.
Router. V. II, 92. Roter. (Nicot.)
Sacre. S. III, 739. Espèce d'oiseau de proie.
Scheme. II, 922. Figure (de rhétorique).
Semblance. S. I, 212. Ressemblance.
Seree. S. I, 724. Soirée.
Serper. V. III, 268. Couper avec la serpe.
Servantois. S. II, 941. Sirvente.
Simplesse. S. II, 899. Simplicité.
Sion. S. II, 150. Rejeton.
Souflement. S. I, 110. Souffle.
Souffrête. S. II, 455. Misère.
Soulas. S. I, 21, 158. Consolation, soutien.
Souventefois. Adv. III, 1093. Souvent.
Suivamment. Adv. II, 587. Ensuite.
Sylve. S. II, 719. Forêt.
Tabour. S. II, 1091. Tambour.
Tabourin. S. II, 1088. Tambourin.
Tabus. S. I, 1161. Tracas, querelle.
Tistre. V. III, 275. Tisser.

Torte. Adj. III, 151. Tordue.
Tortir. V. II, 561. Tresser.
Tourmenteux. Adj. III, 1088. Qui tourmente.
Trac. S. I, 53. Trace, sentier.
Tymbre. S. II, 1001. Ornement et devise dont en armoiries on seme un armet. (Nicot.)
Usance. S. II, 891 ; III, 144. Expérience, pratique.
Vantance. S. III, 1103. Vantardise.
Vanteur. Adj. II, 658. Vantard.
Venteux. Adj. I, 859. Gonflé de vent.
Vermeillet. Adj. III, 18. Diminutif de vermeil.
Viander. V, I, 282. Pâturer, manger.
Viandis. S. I, 452. Pastis ou pasquis où le cerf et autres bestes rousses paissent. (Nicot.)
Virevolter. V. III. 1021. Se tourner en rond.
Vite. Adj. II, 822. Rapide.
Vitré. Adj. III, 663. Qui a la couleur du verre.
Vouge. S. III, 1039. Epieu armé d'un large fer.
Vray-semblant. S. II, 313. Vraisemblance.

II

VOCABLES DONT LE SENS A CHANGÉ

Accorder. V. II, 10. S'accorder.
Accoutrer V. II. 753. Habiller (en bonne part).
Abuser. V. III, 168. User.
Adresse. S. II, 921. Chemin de traverse, raccourci.
Affable. Adj. I, 647. Aimable. *La chanson amoureuse, affable et naturelle.*
Affection. S. II, 851. Passion, prévention.
Aimer (s'). V. III, 477 ; I, 679. Se plaire.
Air. S. I, 413 ; III, 101. Façon, manière.
Aise. S. II, 1135. Plaisir, joie.
Aleguer. V. II, 185. Citer comme exemple.
Annoncer. V. II, 624. Prononcer.
Aparence. S. II, 780. Belle apparence, dignité.

Appartenir. V. I, 854. Convenir.
Apris. Adj. II, 541. Instruit.
Ardant. Adj. II, 147. Enflammé de colère.
Arene. S. I, 12. Sable.
Arquebusier. S. III, 623. Celui qui tire à l'arquebuse.
Artifice. S. I, 80, 239. Art.
Artificieux. Adj. II, 57. Artistement fait.
Aspect. S. I, 435. Terme d'astrologie. Les astrologues comptaient cinq *aspects* des astres.
Asseurer. V. II, 152, 888. Solidement affermir.
Atacher. V. II, 764; III, 280. Attaquer.
Augmenter (s'). V. II, 349. Accroître sa fortune ou son rang.
Aviser. V. II, 873. Apercevoir.
Bassement. Adj. I, 808. Dans un style bas.
Bastisseur. S. I, 346. Architecte.
Blanc. S. III, 624. Cible, but.
Branle. S. II, 542. Danse.
Branler. V. I, 724. Mener (des danses).
Brasser. V. II, 214. Tramer, préparer.
Bravade. S. II, 91. Assurance présomptueuse.
Brave. Adj. I, 241, 421; II, 1056. Beau, bon.
Bravement. Adv. II, 753. Avec élégance.
Brigade. S. III, 471. Troupe. *D'enfants joyeux une brigade belle.*
Brouil. S. III, 118. Embrouillement.
Cabinet. S. I, 9. Meuble à tiroirs où l'on enfermait les livres et papiers.
Catarre. S. III, 387. Flux (de méchants vers).
Cave. S. II, 407; III, 1115. Caveau, cage.
Chef. S. I, 220. Tête.
Chetif. Adj. I, 289. Malheureux.
Commandeur. S. I, 18. Celui qui a fait commande de quelque chose.
Commis. S. II, 170. Ministre, représentant, mandataire.
Compas. S. II, 777. Cercle, sphère, dans le sens de domaine.
Conduite. S. I, 1032. Dessein suivi.
Conjoint. Part. p. I, 1043. Joint, uni. *Le beau jugement à l'art conjoint.*
Connoissance. S. II, 995. Pannonceau, baniere ou enseigne où estoit peint le blason d'aucun seigneur ou chevalier. (Nicot.)
Connoistre. V. III, 191. Reconnaître.

Conte. S. III, 840. Cas. Faire conte = faire cas.
Contrefaire. V. I, 780. Imiter, représenter.
Copieux, Adj. II, 1053. Riche et ample de forme, en parlant d'un écrivain.
Cotter. V. I, 530; III, 1139. Remarquer, noter, observer.
Courage. S. I, 1076. Cœur.
Curieux. Adj. II, 660. Soigneux, minutieux.
Debattre. V. II, 705. Combattre, jouter.
Decouvrir. V. I, 320. Mettre au jour, exprimer.
Dedit. Part. p. I, 909. Contredit, désavoué.
Defence. S. II. 467. Soutien.
Defere. V. III, 207. Détruire, faire mourir.
Deffendeur. V. I, 17. Défenseur.
Demener. V. I, 536. Débattre.
Demontrer. V. II, 546. Montrer, représenter.
Depiter (se). V. I, 818. S'irriter.
Deporter (se). V. I, 298. Se désister de, renoncer à.
Desireux. Adj. II, 346. Plein de désirs.
Detraquer. V. I, 53; III, 470. Égarer du sentier.
Devaller, V. III, 1066. Faire descendre.
Devant. S. III, 618. Ce qui précède. *La suite et le devant.*
Dire. S. III, 1010. Expression.
Discours. S. II, 69. Paroles, termes, propos.
Discretion. S. I, 1134. Discernement.
Distraire. V. III, 563. Soustraire, opérer une soustraction.
Divers. Adj. I, 217. Composé d'éléments hétérogènes.
Divertir. V. I, 998. Détourner.
Divinité. S. II, 589. Théologie, sciences sacrées.
Donneur. S. II, 669. Celui qui donne (en bonne part).
Doucement. V. I, 966. Avec un style doux.
Doucereux. Adj. I, 181, Doux. *Lait doucereux.*
Douteux. Adj. I, 1073. Hésitant.
Dresser. V. I, 22, 302; II, 538, Former, construire, disposer, établir.
Drogue. S. I, 698. Médecine (sans acception défavorable.
Echafaut. S. I, 786, 820. Scène du théâtre.
Election. S. I, 1133. Choix.
Elire. V. I. 299. Choisir.
Eloquence. S. I, 332. Élocution.
Embouché. Part. p. II, 782. Inspiré dans son langage. *De Bacchus un Sylene embouché.*

Ennuy. S. II, 306. Douleur, affliction.

Ennuyer (s') V. I, 160. Languir.

Enseigne. S. I, 1003. Signe, symptôme.

Entreprendre. V. II, 1044. Prendre, se charger de. *De ces doux orphelins entreprist la tutelle.*

Entreprise. S. III, 340, 345. Vœu de prendre part à telle aventure; gage qu'on donnait de sa promesse; insigne qu'on portait en souvenir du vœu.

Epargne. S. I, 1122. Terme de gravure. Taille d'épargne, quand, enlevant le fond, les traits qui doivent paraître sont ceux qu'on épargne, qu'on laisse en relief.

Erreur. S. I, 414,483. Pérégrination, aventure.

Espece. S. I, 270; 799. Apparence; spécialité.

Esprit. S. I, 505. Inspiration.

Esprits. S. I, 98. Esprit, âme.

Estat. S. II, 350. Situation sociale, charge publique.

Estendre. V. II, 759. Lancer, exprimer.

Estendre (s'). V. II, 878. Se relâcher.

Estrange. Adj. II, 1034. Etranger.

Etage, S. II, 395. Scène du théâtre.

Etofé. Part p. II, 1003. Garni de tout ce qui est nécessaire pour la commodité et l'ornement.

Etonner. V. II, 392. Frapper d'horreur, de stupeur.

Excellent. Adj. II, 44. Supérieur, éminent.

Exemplaire. S. I, 748; III, 500. Modèle, image, type.

Expérimenter. V. III, 978. Mettre (quelqu'un) à l'épreuve.

Exprimer. V. I, 348. Représenter, reproduire, rendre.

Fabrique. S. II, 160. Édifice.

Facheux. Adj. II, 20. Pénible. *Les sentes moins facheuses.*

Façon. S. II, 37. Manière d'être, mœurs.

Facond. Adj. III, 682. Eloquent (sans acception défavorable).

Faconde. S. II, 315. Eloquence (sans acception défavorable).

Façonné. Part. p. III, 968. Composé. *Yeux façonnez.*

Fait. S. I, 415,603 Haut-fait.

Fantasie. S. I, 220; III, 416. Imagination, chimère.

Fantastique. Adj. II, 700; III, 383. Fantasque, maniaque.

Farce. S. II, 1012. Pièce de théâtre. *La farce tragicque.*

Farceur. S. III, 109. Auteur de farces.

Fart. S. III, 510. Art.

Feindre. V. I, 224,322. Représenter, imaginer.

Fier. Adj. I, 624. Farouche.

Figurer. V. I, 262. Représenter. *Pourquoy doncques au lieu d'un Satire paillard Nous viens-tu figurer Silène le vieillard ?*

Filet. S. III, 62. Petit fil (de toile d'araignée).

Finement. Ad. I, 317. Adroitement, ingénieusement.

Fleurete. S. III, 852. Ce qu'il y a de meilleur, de plus fin, etc.

Fredonner. V. III, 621. Chanter, célébrer.

Froisser. V. III, 771. Mettre en menues pièces. (Nicot.)

Front. S. I, 1112. Abord.

Fruictier. S. I, 448. Arbre fruitier.

Fureur. S. I, 97, 112, 942; 111, 997. Inspiration poétique.

Futur. S. II, 359. Avenir. *Convoiteux du futur.*

Gaigner. V. III, 12. Attraire et captiver à soy. (Nicot.)

Gaillard. Adj. II, 369. Vif, vaillant.

Gaillardise. S. II, 572. Vivacité, gaieté.

Gendarme. S. I, 473. Homme d'armes, soldat.

Gentil. Adj. I, 180. Joli, gracieux. *Gentil Symbolle.*

Geste. S. I, 127, 472. Fait, exploit.

Grace. S. III, 827. Faveur, crédit.

Grammairien. S. I, 537. Critique.

Grave. Adj. II, 762. Qui est à charge, dur, violent.

Gregois. Adj. II, 843. Grec.

Habile. Adj. II, 517. Instruit, savant.

Hautain. Adj. I, 239, 266. Pompeux, noble, élevé.

Hautement. Adv. II, 1025. Avec élévation, avec noblesse.

Hasard. S. II, 866. Risque.

Heraut. S. I, 343. Officier dont une des fonctions était de régler les fêtes de chevalerie et de tenir registre des noms et blasons des chevaliers.

Honorer. V. II, 996. Embellir, orner.

Honteux. Adj. II, 496. Qui a de la pudeur, de la réserve.

Idiot. Adj. I, 97. Poétiquement inspiré et ravi hors de soi.

Illuminé. Part p. III, 583. Enluminé, illustré.

Inouï. Adj. I, 895. Qui n'a pas encore été entendu (au sens propre).

Inventer. V. I, 307. Imaginer, concevoir des idées.

Jetter. V. III, 561. Calculer avec des jetons.

Jeu. S. II, 501. Pièce de théâtre, scène.

Joueur. S. II, 388. Acteur.

Ficher (se). V. I, 379. S'attacher.

Journal. S. I, 494. Relation jour par jour de ce qui se passe. *Les cercles de la Lune, ou sont les gros journaux Des choses d'ici bas.*

Journalier. Adj. I, 728. Qui dure une journée.

Juger. V. II, 944. Distinguer.

Labeurs. S. II, 889. Ouvrages écrits.

Lame. S. III, 304. Pierre sépulcrale.

Langoureux. Adj. III, 454. Languissant, affaibli.

Leurrer. V. I, 354. Dresser au leurre.

Litigieux. Adj. I, 486. Qui est en désaccord.

Loyer. S. II, 437. Prix, récompense.

Malapris. Adj. II, 517. Ignorant.

Malin. Adj. I, 44, 1096. Méchant.

Mandement. S. I, 41. Commandement.

Manie. S. I, 152. Folie, inspiration poétique.

Mariable. Adj. I, 980. Qui peut se marier. *Rendre nostre François au Latin mariable.*

Marmot. S. III, 1161. Singe.

Marque. S. II, 814. Trace. *La marque des vieux pas.*

Marquer. V. III, 288. Remarquer.

Memoire. S. I, 561. Mention.

Menagerie. S. III, 1163. Industrie.

Menterie. S. I, 912. Fiction.

Mentir. V. I, 910. Imaginer.

Mignon. Adj. I, 597. Gentil, joli, charmant. *Petrarque le mignon.*

Mirer. V. III, 623, 674. Viser, contempler.

Mise. S. III, 558. Capital.

Mode. S. I, 568. Manière.

Mommerie. S. III, 331. Mascarade.

Moraux. S. III, 101. Moralités, pièces morales.

Moucher. V. II, 781. Frustrer.

Moyen. S. II, 761. Milieu, moyenne, tempérament.

Muer. V. II, 403. Changer.

Nerfs. S. II, 179. Cordes de la harpe.

Neuvaine. S. III, 1096. Réunion des neuf Muses.

Objet. S. III, 662. Ce qui se présente au regard.

Obscurci. Adj. III, 1009. Obscur.

Offence. S. III, 1040. Blessure (au propre).

Offusquer. V. I, 1141. Obscurcir.

Ombrage. S. II, 1099. Ombre. *Une belle lumiere amene un bel ombrage.*
Outrepasser. V. I, 44. Transgresser.
Outrer. V. II, 1132. Traverser de part en part.
Parement. S. I, 241 ; III, 757, 850. Parure.
Parfait. Adj. II, 461. Entier, achevé.
Parole. S. I, 408. Vocable.
Patron. S. I, 528. Modèle.
Perruque. S. III, 39. Chevelure.
Pipé. Part. p. II, 1070. Séduit.
Piteux. Adj. I, 479, 824; II, 318, 655. Digne de pitié.
Pitoyable. Adj. III, 157. Attendrissant.
Plaisamment. Adv. II, 522. Agréablement.
Plaisant. Adj, I. 38, 80, 590, 667, 717, 761 ; II, 2 ; III, 54. Agréable, qui plaît.
Plaisir. S. I, 412. Bon plaisir, souveraine volonté.
Pleureux. Adj. II, 231. Éploré.
Poetiser. V. II, 261. Faire des vers.
Poignant. Adj. I, 660. Piquant.
Poindre. V. I, 1024. Piquer.
Pointure. S. I, 516. Piqûre.
Police. S. III, 492. Gouvernement d'une République. (Nicot.)
Populaire. Adj. III, 944. Composé du peuple. *La tourbe populaire.*
Port. S. II, 1126. Contenance. (Nicot.)
Porter. V. II, 933. Supporter.
Porter (se). V. II, 734. Se comporter.
Privé. Adj. I, 809. Familier. *Vers privez et bas.*
Propos. S. I, 232. Opportunité.
Proposer (se). V. I, 1072. Se représenter.
Prudent. Adj. III, 812. Éclairé, clairvoyant.
Puissance. S. I, 227. Pouvoir. *Le Peintre et le Poëte ont gaigné la puissance D'oser...*
Quitter. V. II, 829; III, 217. Céder.
Raccourcissement. S. I, 777. Raccourci.
Ranger. V. II, 833. Accommoder.
Rapporter. V. II, 675. Représenter.
Recherché. Adj. III, 1151. Abstrus, caché au vulgaire.
Reduire. V. III, 992. Amender.
Relacher. V. III, 892. Délivrer, délier.

Remarque. S. I, 560. Marque.
Remarqué. Part. p. II, 1122. Marqué, parsemé.
Rencontrer (se). V. II, 251. S'accorder.
Rentrant. Adj. III, 289. Incisif.
Reprise. S. II, 644. Critique.
Respect. S. I, 1054; II, 449. Scrupule, appréhension, égard. Au respect de = à l'égard de.
Retarder. V. II, 711. Captiver, tenir sous le charme.
Retirer. V. I, 985; III, 525. Détourner, tirer.
Retour. S. I, 688. Antistrophe.
Rompre. V. II, 642; III, 65. Interrompre.
Rusé. Adj. I, 321. Bien avisé. *Lors prudent et rusé Tu peux feindre des mots dont on n'a point usé.*
Sacré. Adj. III, 1096. Consacré.
Seconder. V. II, 303; III, 710. Venir le second, vênir après.
Secret. Adj. III, 602. Qui agit secrètement.
Sejour. S. III, 65. Tranquillité, loisir.
Sembler. V. I, 464. Ressembler.
Sermonneur. S. II, 750. Sermonnaire.
Seur. Adj. I, 275. Qui est en sûreté.
Seurement. Adv. II, 4; III, 4. En sûreté
Somme. S. III, 644. Sommeil. *Parfois le bon Homere est surpris par le somme.*
Sommer. V. III, 563. Additionner, faire la somme de.
Sonner. V. II, 173. Chanter, célébrer.
Sonneur. S. I, 665 ; III, 350. Celui qui chante, poète.
Sornette. S. II, 943. Pièce de poésie.
Sort. S. I, 586. Principal d'une somme d'argent.
Souffreteux. Adj. I, 826. Malheureux.
Subtil. Adj. I, 781. Habile. *L'un sçait bien les couleurs subtil entremesler.*
Subtilement. Adv. II, 241. Habilement.
Succez. S. III, 169. Issue, fin.
Suivant. Adv. II, 20. A la suite de.
Surtout. Adv. I, 204. Par-dessus tout. *Surtout agreable est la contrefaisance.*
Taille. S. III, 268. Taillis.
Tandis. Adv. I, 514. En attendant.
Taxer. V. II, 698. Censurer.
Tellement. Adv. I, 967. De telle sorte.

Tirer. V. I, 1070, 1049, 1011. Entraîner, amener ; faire le portrait de.

Tour. S. I, 688. Strophe.

Tripot. S. III, 773. Jeu de paume.

Vague. Adj. III, 815. Qui ne se fixe pas. Vague accouplement = promiscuité.

Vaillances. S. II, 560. Traits de vaillance.

Valeurs. S. II, 114. Traits de valeurs.

Verdeur. S. I, 175; II, 10. Verdure, couleur verte, fraîcheur de la jeunesse?

Vesture. S. II, 419. Vêtements.

Viande. S. III, 952. Tout ce qu'on mange.

Vice. S. I, 1084. Défectuosité, mauvais état.

Vif. Adj. I, 155. Vigoureux.

Visage. S. I, 738. Aspect.

Volontaire. Adj. III, 960. Qui agit volontiers.

Volontairement. Adv. III, 472. Volontiers.

Vulgaire. S. I, 582, 613. Langue vulgaire.

INDEX

L'Art poétique de Vauquelin est si mal ordonné et si confus que nous croyons utile de présenter dans un index les noms des écrivains cités par l'auteur et ceux des genres dont il s'occupe, avec des renvois au livre du poème et au numéro du vers.

A

B

C

L

M

N

O

P

R

